BSB Bayerische StaatsBibliothek

Münchener DigitalisierungsZentrum
Digitale Bibliothek

Molière

Les Oeuvres De Monsieur De Moliere

Bd.: 1

Basle (1741)

Rem.IV 783-1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10780507-5
(null)

Copyright

Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Datensystemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

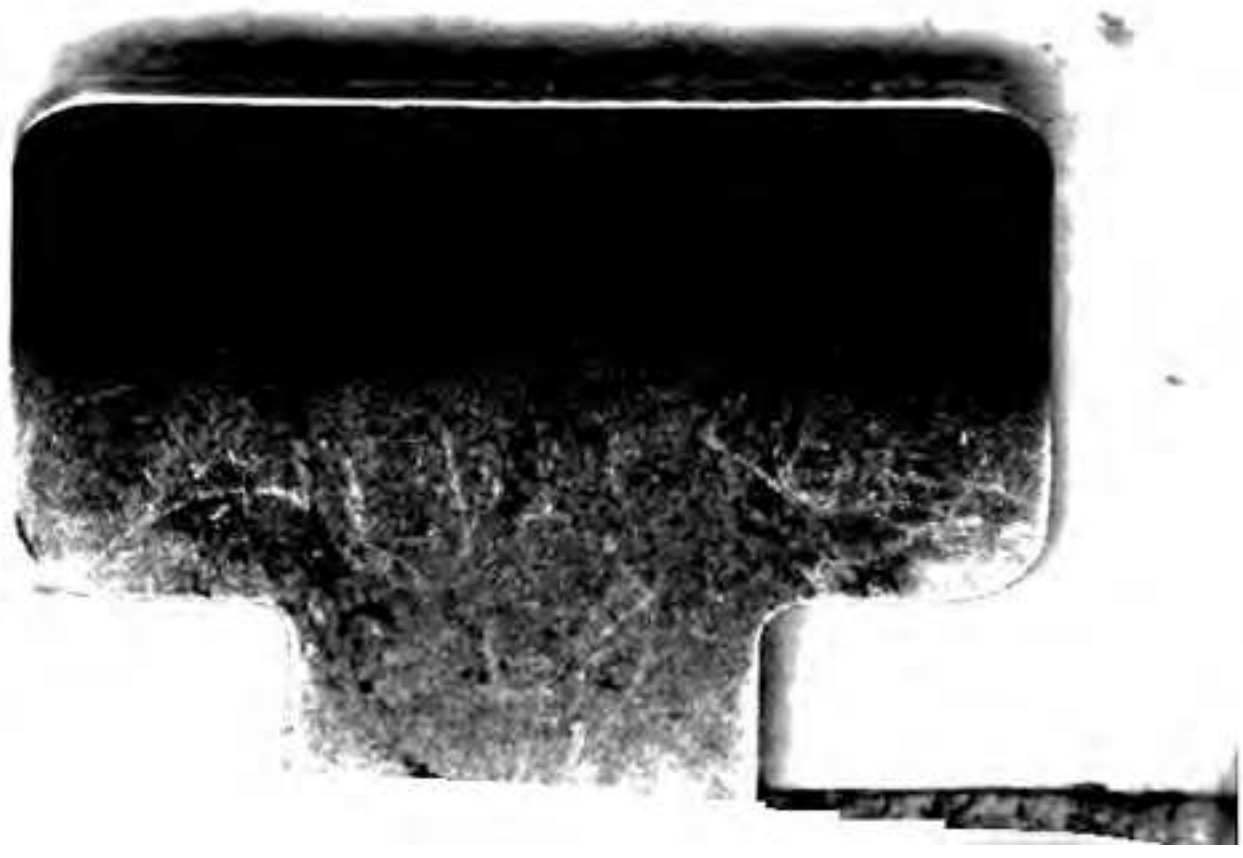
Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.

10780307

Rome IV Palaiseau

283

(1



10780307

10/580307

10780507

10780307

L'OMBRE DE MOLIERE.

10780307

& LES

OEUVRES

DE

MONSIEUR

DE MOLIERE.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée & augmentée, d'une NOUVELLE VIE DE L'AUTEUR, & DE LA PRINCESSE D'ELIDE.

Enrichie de Figures en Tailles-douces.

TOME I.

A BASLE,

Chez EMANUEL TOURNEISEN.

M DCC XLI.

PIECES

CONTENUES

dans ce Premier Tome.

AVERTISSEMENT de l'Edition *in* 4. de Paris de 1734.

MEMOIRES ſur la vie & les ouvrages de Moliere.

L'ETOURDI, *ou* LES CONTRE-TEMS.

LE DEPIT AMOUREUX.

LES PRECIEUSES RIDICULES.

SGANARELLE, *ou* LE COCU IMAGINAIRE.

DOM GARCIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX.

L'ECOLE DES MARIS.

10780307

PIECES CONTENUES.

LES FACHEUX.
L'ECOLE DES FEMMES.
LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES.

TABLE

TABLE GENERALE.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT de l'Edition *in* 4. de Paris de 1734.

MEMOIRES sur la vie & les ouvrages de Moliere, par M. de *la Serre.*

L'ETOURDI, *ou* LES CONTRE-TEMS, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du petit Bourbon, le 3 Décembre 1658.

LE DEPIT AMOUREUX, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du petit Bourbon, au mois de Décembre 1658.

LES PRECIEUSES RIDICULES, Comédie en un Acte en proſe, repréſentée à Paris ſur le théatre du petit Bourbon, le 18 Novembre 1659.

SGANARELLE, *ou* LE COCU IMAGINAIRE, Comédie en trois Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du petit Bourbon, le 28 Mars 1660.

DOM GARCIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX, Comédie Héroïque en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du Palais Royal, le 4 Février 1661.

L'ECOLE DES MARIS, Comédie en trois Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du Palais Royal, le 24 Juin 1661.

LES FACHEUX, Comédie-Ballet en trois Actes en vers, repréſentée à Vaux au mois d'Août 1661, & à Paris, ſur le théatre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année.

L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en

cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du Palais Royal, le 26 Décembre 1662.

LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en un Acte en proſe, repréſentée à Paris ſur le théatre du Palais Royal, le 1 Juin 1663.

TOME SECOND.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, Comédie en un Acte en proſe, repréſentée à Verſailles le 14 Octobre 1663, & à Paris, ſur le théatre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année.

LA PRINCESSE D'ELIDE, Comédie-Ballet (le premier Acte & la premiére ſcéne du ſecond, en vers, le reſte en proſe,) repréſentée à Verſailles le 8 Mai 1664, & à Paris, ſur le théatre du Palais Royal, le 9 Novembre de la même année.

FETES DE VERSAILLES en 1664.

LE MARIAGE FORCE', Comédie-Ballet en un Acte en proſe, repréſentée au Louvre le 29 Janvier 1664, & à Paris, ſur le théatre du Palais Royal, avec quelques changemens, le 15 Novembre de la même année.

LE MARIAGE FORCE', Ballet du Roi.

DOM JUAN, *ou* LE FESTIN DE PIERRE, Comédie en cinq Actes en proſe, repréſentée à Paris ſur le théatre du Palais Royal, le 15 Février 1665.

L'AMOUR MEDECIN, Comédie en trois Actes en proſe, avec un Prologue, repréſentée à Verſailles le 15 Septembre 1665, & à Paris, ſur le théatre du Palais Royal, le 22 du même mois.

LE MISANTROPE, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris, ſur le théatre du Palais Royal, le 4 Juin 1666.

LE MEDECIN MALGRE' LUI, Comédie en trois Actes en proſe, repréſentée à Paris ſur

TABLE GENERALE.

ſur le théatre du Palais Royal, le 6 Août 1666.

MELICERTE, Paſtorale Héroïque en vers, repréſentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1666, dans le *Ballet des Muſes.*

FRAGMENT D'UNE PASTORALE Comique repréſentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1666, dans le *Ballet des Muſes*, à la ſuite de Mélicerte.

LE SICILIEN, *ou* L'AMOUR PEINTRE, Comédie-Ballet en un Acte en proſe, repréſentée dans le *Ballet des Muſes*, à Saint Germain en Laye, au mois de Janvier 1667, & à Paris, ſur le théatre du Palais Royal, le 10 Juin de la même année.

TOME TROISIEME.

TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du Palais Royal, le 5 Août 1667, & depuis, ſans interruption, le 5 Février 1669.

AMPHITRION, Comédie en trois Actes en vers, avec un Prologue, repréſentée à Paris ſur le théatre du Palais Royal, le 13 Juin 1668.

L'AVARE, Comédie en cinq Actes en proſe, repréſentée ſur le théatre du Palais Royal, le 9 Septembre 1668.

GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU, Comédie en trois Actes en proſe, repréſentée avec des intermédes à Verſailles le 15 Juillet 1668, & à Paris, ſans intermédes, ſur le théatre du Palais Royal, le 9 Novembre de la même année.

FETE DE VERSAILLES en 1668.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, Comédie-Ballet en trois Actes en proſe, repréſentée à Chambord, au mois d'Octobre 1669, & à Paris, ſur le théatre du Palais Royal, le 15 Novembre de la même année.

TABLE GENERALE.

LES AMANS MAGNIFIQUES, Comédie-Ballet en cinq Actes en prose, représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Février 1670, sous le titre de *Divertissement Royal.*

TOME QUATRIEME.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, Comédie-Ballet en cinq Actes en prose, représentée à Chambord, au mois d'Octobre 1670, & à Paris, sur le théatre du Palais Royal, le 29 Novembre de la même année.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, Comédie en trois Actes en prose, représentée à Paris, sur le théatre du Palais Royal, le 24 Mai 1671.

PSICHE', Tragédie-Ballet en cinq Actes en vers, représentée à Paris au Palais des Tuileries pendant le Carnaval 1670, & sur le théatre du Palais Royal, le 24 Juillet 1671.

LES FEMMES SÇAVANTES, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le théatre du Palais Royal, le 11 Mars 1672.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, Comédie-Ballet en plusieurs Actes en prose, représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Février 1672, & à Paris en un Acte, sans intermédes, sur le théatre du Palais Royal, le 8 Juillet de la même année.

PASTORALE Comique.

LE MALADE IMAGINAIRE, Comédie-Ballet en trois Actes en prose, avec un Prologue, représentée à Paris sur le théatre du Palais Royal, le 10 Février 1673.

REMERCIEMENT AU ROI.

LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

Fin de la Table générale.

AVER-

AVERTISSEMENT

De l'Edition de Paris de 1734. en six Volumes in quarto.

C'Est une espéce d'hommage qu'on rend aux Hommes illustres dans la République des Lettres, que d'imprimer leurs Ouvrages avec magnificence. Entre les Auteurs que la France a produits dans le dernier siécle, il en est peu qui méritent cette distinction à plus juste titre que Moliere. Aussi les Libraires de Paris n'ont-ils rien épargné pour embellir cette Edition de tous les ornemens dont elle a pû être susceptible. *

Indépendamment du choix des caractéres & du papier, chaque Comédie est précédée d'une Estampe qui en représente l'action principale, ou du moins une de celles qui y ont le plus de rapport.

* *Les Sieurs Oppenor, Boucher, & Blondel ont donné les desseins, & les Sieurs Cars & Joullain les ont gravés.*

port. Les Prologues de la *Princeſſe d'Elide*, d'*Amphitrion*, & de *Pſiché* en ont auſſi une particuliére. Chaque commencement d'Acte eſt orné d'une Vignette, & d'une Lettre griſe. On a mis des culs de lampe à chaque fin d'Acte, quand la place l'a permis, ainſi qu'à la fin des Préfaces, & en d'autres endroits. Il ſeroit peut-être à déſirer que chacune des Vignettes, Lettres griſes, &c. eût pû avoir un rapport plus immédiat aux endroits où elles ſont placées; mais cette exactitude eſt impraticable dans un recueil de Comédies. Quoiqu'elles ſoient toutes différentes les unes des autres par leurs ſituations, & par leur but particulier, elles ont pourtant entre elles un caractére d'uniformité par leur objet principal, qui eſt de corriger les hommes. Les Vices & les Ridicules ſont, à la vérité, un fonds inépuiſable de critique; mais c'eſt moins par leur nombre, que par les différentes faces ſous leſquelles on peut les préſenter. La jalouſie de Sganarelle, *Cocu imaginaire*, ne produit pas les mêmes effets que celle de Sganarelle, *Tuteur d'Iſabelle*, dans *l'Ecole des Maris*; cependant l'une & l'autre tombent dans le caractére géné-

général du Jaloux. Il a donc fallu ſe contenter de choiſir des ornemens convenables au genre comique, ou du moins qui n'y fûſſent point étrangers.

Ce n'étoit pas aſſez pour la gloire de Moliere, qu'on ſongeât à orner l'Edition de ſes Ouvrages, il falloit encore *la rendre exacte.* L'Edition de 1730, en huit volumes *in*-12, eſt annoncée dans l'Avertiſſement qui la précéde, comme la plus parfaite de celles qui avoient paru juſqu'alors; on s'en eſt ſervi, mais avec les précautions néceſſaires pour ne point laiſſer les fautes qui auroient pû s'y gliſſer.

Un ſeul exemple ſuffira pour prouver qu'elle n'eſt pas auſſi exacte qu'on veut le perſuader dans l'Avertiſſement. La Princeſſe d'Elide ouvre le ſecond Acte de la Comédie qui porte ce titre; elle eſt dans une Forêt, & dit à ſes deux Parentes qui ſont avec elle,

Oui, j'aime à demeurer dans ces aimables lieux,
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux;
Et de tous nos plaiſirs la ſavante ſtructure
Céde aux ſimples beautés qu'y forme la Nature.

Il eſt aiſé de ſentir qu'il faut lire *Palais*, au-lieu de *plaiſirs.* Une faute ſi groſ-

groſſiére ne ſe trouve que dans l'Edition de 1730.

Il s'y en trouve beaucoup d'autres qui lui ſont communes avec l'Edition de 1682, ſur laquelle elle a été faite.

Pour rendre celle-ci plus exacte, on a conſulté les Comédies imprimées du vivant de l'Auteur. De pareilles Editions doivent, en quelque ſorte, tenir lieu des Manuſcrits qui manquent. Auſſi les a-t-on comparées ſoigneuſement avec celles de 1682, & de 1730; & cette attention a donné lieu de réformer pluſieurs altérations qui s'étoient gliſſées dans le texte, & dont nous ne ferons qu'indiquer un petit nombre. *

Dans le troiſiéme Acte de *l'Avare*, par exemple, Harpagon demande ce qu'il faudra pour un ſouper qu'il veut donner à ſa Maîtreſſe; voici ce qu'on fait répondre à Maître Jaques.

M. JA-

* *L'Editeur, pour ſa juſtification ſur la différence qu'on pourra trouver, tant dans les vers que dans la proſe de Moliere, entre cette Edition, & celles qui l'ont précédée, a remis à la Bibliothéque du Roi ſept volumes* in-12, *contenant les vingt-trois Comédies qui ont été imprimées du vivant de l'Auteur.*

M. JAQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages *bien garnis*, & cinq aſſiettes d'*entrées*. Potages, *Biſque*, *potage de perdrix aux choux verds*, *potage de ſanté*, *potage de canards aux navets*. Entrées, *fricaſſée de poulets*, *tourte de pigeonnaux*, *ris de veau*, *boudin blanc*, & *morilles*.

HARPAGON.

Que diable! Voilà pour traiter toute une ville.

M. JAQUES.

Rôt, *dans un grandiſſime baſſin en pyramide*. *Une grande longe de veau de Riviere*, *trois faiſans*, *trois poulardes graſſes*, *douze pigeons de voliere*, *douze poulets de grain*, *ſix lapreaux de garenne*, *douze perdreaux*, *deux douzaines de cailles*, *trois douzaines d'ortolans*. *

HARPAGON.

Ah! Traître, tu manges tout mon bien.

Peut-on croire qu'Harpagon entende tranquillement le détail de tout ce que Maître Jaques veut ſervir? Moliere fait parler & agir l'Avare d'une maniére plus conforme à ſon caractére. Harpagon interrompt Maître Jaques dès qu'il parle d'*entrées*, & au ſeul mot de *rôt*, il veut plutôt l'étrangler que l'écouter.

Des perſonnes d'eſprit & de goût ont paru fâchées de ce retranchement,

* *Tout ce qui eſt en caractére Italique, a été ajouté, & n'eſt point dans la premiére Edition de* 1669, *à laquelle on s'eſt conformé.*

ſur le prétexte que ce détail aura pû être ajouté par Moliere depuis la premiére impreſſion de ſon Ouvrage, pour donner plus de jeu à ſes Acteurs, & pour rendre la Scéne plus vive & plus comique. Cette conjecture, qui n'eſt nullement prouvée, ne nous a pas permis de nous écarter de l'obligation où eſt tout Editeur de rétablir le texte d'un Auteur, tel qu'il a été donné au Public par lui-même. Peut-être pourrions-nous ajouter qu'Harpagon, qui ne peut être qu'impatienté par le diſcours de Maître Jaques, doit naturellement impoſer ſilence à ſon valet; &, ſi quelquefois les Auteurs ont fait céder la vraiſemblance d'un caractére à la tentation de faire rire les Spectateurs par un jeu ſouvent outré, avouons que, dans les Piéces ſérieuſes, Moliere avoit, moins qu'un autre, beſoin de ce ſecours.

Dans la quatriéme Scéne du cinquiéme Acte de *Tartuffe*, Damis doit dire,

Cette audace eſt étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

au-lieu de ces vers qu'on y avoit ſubſtitués mal-à-propos,

Cette audace eſt trop forte,
J'ai peine à me tenir, il vaut mieux que je ſorte.

Les

Les Comédiens avoient fait ce changement, parce que ſouvent ils étoient dans la néceſſité de faire jouer deux perſonnages à un même Acteur, & qu'en faiſant ainſi ſortir Damis du Théatre, il pouvoit, en changeant d'habit, faire le rôle de l'Exemt qui vient avec Tartuffe à la fin de l'Acte. Cette raiſon de convenance pour les Comédiens, peut-elle autoriſer à changer le texte d'un Auteur? L'Editeur, du moins, ne devoit pas mettre au nombre des Acteurs dans l'avant-derniére Scène le même Damis qui eſt cenſé ſorti du Théatre, ni lui faire dire, en parlant de Tartuffe, ce vers que les Comédiens font dire par Dorine,

Comme du Ciel l'infame impudemment ſe jouë!

On a auſſi rétabli une bonne partie de la ſixiéme Scéne du premier Acte des *Fourberies de Scapin*, qui avoit été ſupprimée.

L'addition dans *l'Avare*, le changement dans *Tartuffe*, & l'omiſſion dans *Scapin*, ſe trouvent dans l'Edition de 1682, & dans toutes celles qui ont été faites depuis. Si l'on défigure ainſi un Auteur qui n'étoit mort que depuis neuf ans, que devons-nous penſer de

la fidélité avec laquelle les Ouvrages des Grecs & des Latins nous ont été tranſmis?

Il eſt vrai que nous n'avons pas eu la reſſource des premieres Editions, pour toutes les Piéces qui compoſent ce recueil. Moliere n'en a fait imprimer que vingt-trois; les autres, ſavoir, *Dom Garcie de Navarre*, *l'Impromptu de Verſailles*, *le Feſtin de Pierre*, *Mélicerte*, *les Amans Magnifiques*, *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*, & *le Malade Imaginaire*, ne parurent qu'en 1682. Denis Thierry en obtint le Privilége le 26 Août de cette année, ſous le nom d'Oeuvres Poſthumes. On trouve pourtant dans le Regître de la Chambre Syndicale des Libraires de Paris, la date de deux Priviléges accordés à Moliere, l'un du 31 Mai 1660 pour l'impreſſion de *Dom Garcie*, & l'autre du 11 Mars 1665 pour celle du *Feſtin de Pierre*. Ni l'un ni l'autre de ces Priviléges n'ont eu lieu; du moins on n'a pû découvrir que ces Comédies eûſſent été imprimées avant 1682.

Il faut encore convenir que ſi les premieres Editions ont ſervi à rétablir le vrai texte de l'Auteur, on ne s'eſt pas tellement aſſujetti à ces Editions, qu'on

qu'on n'ait pris quelquefois la liberté de changer, d'augmenter, & de diminuer, ſans croire mériter aucuns reproches, puiſque ç'a été ſans toucher au texte, & ſeulement dans les choſes qui ne ſont que rélatives aux Comédies, comme on va le faire voir.

Les Piéces qui ſont avec des Ballets, ou des Intermédes, ont paru devoir être miſes dans un meilleur ordre qu'elles n'étoient *. On a ajouté aux noms des Acteurs de la Comédie, ceux des autres perſonnages, au-lieu de les laiſſer au commencement de chaque divertiſſement; &, par-là, tous les perſonnages de chaque Piéce ſont raſſemblés ſous un même point de vûe. On a auſſi diſtribué en Scénes tous les Prologues, & tous les Intermédes, ſuivant les régles établies par rapport à tout Ouvrage Dramatique; & on a débrouillé, par ce moyen, ce qui ne pouvoit être que très-confus ſans ce nouvel arrangement. Enfin on a changé, & même retranché pluſieurs explications diffuſes & inutiles, dont quelques-unes ne faiſoient que rendre en proſe

* *Conſultez ſur-tout, à ce ſujet, l'Avertiſſement qui précéde la* Princeſſe d'Elide.

proſe ce qui étoit exprimé par les vers qui ſuivoient. Quelques-unes de ces Comédies étoient compoſées pour ſervir de liaiſon à des Spectacles, & à des Fêtes magnifiques que Louis XIV. encore jeune donnoit à ſa Cour; on en imprimoit les Ballets & les Intermédes ſéparément, avec les noms de ceux qui y étoient employés pour le chant & pour la danſe. On y joignoit quelquefois un argument de la Comédie, Acte par Acte, ou Scéne par Scéne, pour donner une idée de l'Action, & pour montrer la liaiſon qu'il pouvoit y avoir entre cette Action, & les Intermédes qui y étoient joints. Ces explications & ces argumens ſont devenus totalement inutiles quand on a imprimé ces Piéces en leur entier; & les Editeurs y ont inféré mal-à-propos ce qui ne ſervoit qu'à ſuppléer au texte qui manquoit alors.

Il falloit encore porter ſon attention plus loin; & ceci regarde en général toutes les Comédies contenuës dans ce recueil.

L'objet principal, dans l'impreſſion des Piéces de Théatre, doit être de mettre ſous les yeux du Lecteur tout

ce

ce qui ſe paſſe dans la repréſentation. Un regard, un geſte d'un Acteur, rend quelquefois ſenſible, ce que l'Auteur n'a peut-être qu'imparfaitement exprimé dans ſon Dialogue. On a donc crû devoir diſtinguer juſqu'aux moindres mouvemens, & développer avec ſoin tout ce qui pouvoit contribuer à rendre plus parfaite l'imitation que la Comédie ſe propoſe : car comment reconnoître cette imitation, ſi toutes les actions ne ſont pas fidélement indiquées, puiſqu'elle dépend du concours de toutes ces actions. On a ſuivi, dans cette vûe, les repréſentations des Piéces de Moliere qui ſe jouent actuellement ſur notre Théatre ; on a encore conſulté les Comédiens ſur ce qui auroit pû échaper.

Si ce travail eſt inutile pour ceux qui fréquentent les Spectacles, il ne l'eſt pas pour les Etrangers, ni pour ceux qui ſe contentent de lire ces ſortes d'Ouvrages ; il pourra même être utile pour les ſiécles à venir. Il ſeroit à ſouhaiter que les Comédies de Plaute, & de Térence, nous eûſſent été tranſmiſes avec le même ſoin : il y auroit ſans doute moins d'obſcurité en

beaucoup d'endroits ; & nous y découvririons des beautés que nous ne connoiſſons pas *.

Par le même principe, on a marqué avec précaution & exactitude, l'inſtant où les Acteurs entrent ſur le Théatre, & celui où ils en ſortent : le nombre des Scénes a été conſidérablement augmenté dans pluſieurs Comédies ; diſons mieux, on n'en a point augmenté le nombre, on n'a fait que diſtinguer celles qui y étoient.

Peut-être dira-t-on qu'il y a de la témérité à vouloir, en cela, mieux faire que Moliere lui-même n'a fait. On pourroit, par la même raiſon, déſapprouver auſſi les indications qui ont été ajoutées, puiſque l'Auteur les avoit omiſes dans les Editions qui ont été faites, pour ainſi dire, ſous ſes yeux. Il ne ſeroit pas difficile de prouver, par ces Editions mêmes, que Moliere ne ſe donnoit pas le ſoin de les revoir ; mais ce détail méneroit trop loin ; contentons-nous de dire que le tems que demain-

* *Ces réflexions ſont autoriſées par celles du grand Corneille dans ſon troiſiéme Diſcours ſur la Tragédie.*

mandoit la compoſition de ſes Piéces, le ſoin de former, & de ſoutenir une Troupe dont il étoit l'Ame & le Chef, la néceſſité où il étoit de jouer la Comédie, les fréquens voyages à Verſailles, à Saint Germain, & en d'autres endroits où ſa Troupe avoit l'honneur de contribuer aux divertiſſemens de la Cour, mille autres occupations inſéparables de ſon état, ne pouvoient guére lui laiſſer le loiſir de veiller à l'impreſſion de ſes Ouvrages. On a donc fait ce qu'il auroit fait probablement lui-même, s'il en eût donné une Edition revûe & corrigée. Il ſemble l'annoncer dans la Préface de *l'Ecole des Femmes*; il devoit y joindre des examens, à l'exemple du grand Corneille; une mort prématurée nous en a privés. Quelle ſource de regrets pour nous! Quelle Poétique, en effet, peut être plus inſtructive, que celle qui joint l'exemple aux préceptes; & qui, en établiſſant la régle qu'il faut ſuivre, en fait en même tems l'application! Il n'a point aſſez vécu pour notre inſtruction; il avoit aſſez vécu pour ſa gloire.

Si l'on ne trouve pas dans cette Edi-

Edition la Vie de Moliere * qui parut en 1705, non plus que la critique qui en fut faite dans le tems, & la réponſe à cette critique, on y a ſuppléé par des *Mémoires ſur ſa Vie & ſur ſes Ouvrages.* L'Auteur de ces Mémoires, ſans rien omettre des faits les plus conſtans concernant la vie privée de Moliere, n'a point adopté ceux qui lui ont paru peu ſûrs, peu importans, ou même étrangers au Sujet. Il ne s'eſt pas borné ſeulement à nous peindre le Comédien & le Chef de Troupe; il a crû que ſon Ouvrage ſeroit encore plus intéreſſant, ſi quelques courtes réflexions, tant hiſtoriques que critiques, mettoient les Lecteurs en état de connoître, dans chacune des Comédies de Moliere, le mérite particulier qui les diſtingue, & dans celui qui les a compoſées, le reſtaurateur de la Comédie Françoiſe.

On a auſſi ſuprimé la *Lettre écrite à une perſonne de qualité, ſur le ſujet du Miſantrope,* par le Sieur de Viſé : le *jugement ſur l'Amphitrion, Extrait du Dictionnaire Hiſtorique & Cri-*

(*) *Compoſée par Jean-Léonor le Gallois, Sieur de Grimareſt, & imprimée* in-12, *à Paris, par Jaques le Febvre* en 1705.

Critique de Mr. Bayle ; l'Ombre de Moliere , Comédie en un Acte en proſe , par le Sieur Brécourt ; les *Extraits de divers Auteurs , contenant pluſieurs particularités de la Vie de Mr.* * *de Moliere , & des jugemens ſur quelques-unes de ſes Piéces ,* non plus que le *Recueil des Epigrammes , Epitaphes , ou autres Piéces en vers tant Latines que Françoiſes , faites par divers Auteurs ſur Mr. de Moliere , & ſur ſa mort.* Qui voudroit recueillir toutes les Critiques ou Apologies , tant en vers qu'en proſe , & même en forme de Comédie , faites pour & contre lui , & y joindre tout ce qui a été dit à ſon ſujet par différens Ecrivains, auroit de quoi remplir plus d'un volume *in*-4°. Mais ce ſont les Oeuvres de Moliere qu'on donne au Public , & non des Oeuvres diverſes concernant Moliere.

Ce ſeroit ici le lieu de rendre compte des additions qui caractériſent cette Edition ; mais , pour ne point répéter les mêmes choſes , on prie les Lecteurs de conſulter les Avertiſſemens imprimés à la ſuite du *Ma-*

(*) *C'eſt mal-à-propos qu'on a écrit* de Moliere, *puiſque lui-même dans* l'Impromptu de Verſailles, *appelle ſa femme* Mademoiſelle Moliere.

Mariage forcé, de *Mélicerte*, de *George Dandin*, & de *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*. Preſque toutes ces additions ſont partie des Oeuvres de Moliere, & d'ailleurs elles ſont d'un genre qu'il a en quelque ſorte créé, puiſqu'il a imaginé le premier de lier le chant & la danſe à un ſujet, & de ne *faire qu'une ſeule choſe du Ballet & de la Comédie. C'eſt*, dit-il dans la Préface des Fâcheux, *un mélange qui eſt nouveau pour nos Théatres, dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'Antiquité; & comme tout le monde l'a trouve agréable, il peut ſervir d'idée à d'autres choſes qui pourroient être méditées avec plus de loiſir.* Il faut convenir que les Ballets inſérés dans les Piéces de Moliere, ſe reſſentent quelquefois de la précipitation avec laquelle il étoit obligé de les compoſer, pour obéir aux ordres du Roi; mais on ne peut du moins lui diſputer la gloire d'avoir enrichi le Théatre François d'un genre de Comédie, qui depuis y a été ſouvent employé avec ſuccès.

Quelques perſonnes ſouhaitoient qu'on ſuivît l'Ortographe qui étoit en uſage du tems de Moliere; comme

me elle a varié, même de ſon vivant, on n'a pû s'y aſſujettir entiérement: on n'a point auſſi adopté la nouvelle. A l'égard de l'uniformité dans la maniére d'écrire les mêmes mots, on l'a crûë indiſpenſable.

Les Comédies ſont à préſent rangées ſuivant le tems qu'elles ont été repréſentées pour la premiere fois ſur les Théatres du petit Bourbon, & du Palais Royal, rélativement à la Table générale qui eſt à la ſuite des *Mémoires:* il y en a pluſieurs, à la fin deſquelles on trouvera les noms des Comédiens qui y récitoient, & même des Perſonnes qui y ont chanté & danſé; mais on n'a mis que ceux dont on a pû être ſûr. De ſimples traditions, en pareil cas, ſont trop incertaines, & l'on ne doit pas s'y fier. La ſeule Comédie de *la Princeſſe d'Elide* avoit cet avantage dans les Editions précédentes; on a eu recours, pour les autres, aux Imprimés *in*-4°, qui ſe diſtribuoient à la Cour dans le tems des premiéres repréſentations. Comme Louis XIV lui-même, ne dédaignoit pas d'y danſer, & que les Princes, les Princeſſes, & les Seigneurs de ſa Cour, à ſon exem-

exemple, s'en faiſoient un amuſement, on a crû que, du moins par ce côté, ce détail pourroit exciter la curioſité du Public, & lui paroître intéreſſant.

ME-

10780307

MEMOIRES

SUR

LA VIE

ET LES OUVRAGES

DE MOLIERE.

10780307

10780307

LES OEUVRES de MOLIERE.

MEMOIRES

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE MOLIERE.

JEAN-BAPTISTE POCQUELIN, ſi célébre ſous le nom de MOLIERE, nâquit à Paris en 1620. Il étoit fils & petit-fils de Valets de chambre-tapiſſiers du Roi; ſa mere, fille auſſi de tapiſſiers (*a*), s'apelloit N... Boutet. Il paſſa quatorze années dans la maiſon (*b*) paternelle, où l'on ne ſongea qu'à lui donner une éducation conforme à ſon état. Sa famille qui le deſtinoit à la charge de ſon pere, en obtint pour lui la ſurvivance; mais la complaiſance qu'avoit eue ſon grand-pere, de le mener ſouvent à l'Hôtel de Bourgogne, ayant déjà commencé à développer en lui le goût naturel qu'il avoit pour les Spectacles,

(*a*) Ces deux familles étoient établies ſous les piliers des Halles.

(*b*) On prétend que la maiſon où nâquit Moliere, eſt la troiſiéme en entrant par la rue Saint Honoré.

cles, il conçut un deſſein fort oppoſé aux vûës de ſes parens; il demanda inſtamment, & on lui accorda avec peine, la permiſſion d'aller faire ſes études au Collége de Clermont.

Il remplit cette carriére dans l'eſpace de cinq ans, pendant leſquels il contracta une étroite liaiſon avec Chapelle, Bernier, & Cyrano. Chapelle, aux études de qui l'on avoit aſſocié Bernier, avoit pour Précepteur le célébre Gaſſendi, qui voulut bien admettre Pocquelin à ſes leçons, comme dans la ſuite il y admit Cyrano.

Les Belles-Lettres avoient orné l'eſprit du jeune Pocquelin; les préceptes du Philoſophe lui apprirent à raiſonner. C'eſt dans ſes leçons qu'il puiſa ces principes de juſteſſe qui lui ont ſervi de guides dans la plûpart de ſes Ouvrages.

Le voyage de Louis XIII. à Narbonne en 1641, interrompit des occupations d'autant plus agréables pour lui, qu'elles étoient de ſon choix. Son pere, devenu infirme, ne pouvant ſuivre la Cour, il y alla remplir les fonctions de ſa charge, qu'il a depuis exercées juſqu'à ſa mort; mais, à ſon retour à Paris, cette paſſion pour le Théatre, qui l'avoit porté à faire ſes études, ſe réveilla plus vivement que jamais. S'il eſt vrai, comme on l'a dit, qu'il ait étudié en Droit, & qu'il ait été reçû (*c*) Avocat, il

(*c*) Voici ce qu'en dit Grimareſt, Vie de Moliere, page 312. Paris *in*-12. 1705. *On s'étonnera*

il céda bientôt à ſon étoile, qui le deſtinoit à être parmi nous le reſtaurateur de la Comédie.

Le goût pour les ſpectacles étoit presque général en France, depuis que le Cardinal de Richelieu avoit accordé une protection diſtinguée aux Poëtes Dramatiques. Pluſieurs Sociétés particuliéres ſe faiſoient un divertiſſement domeſtique de jouer la Comédie. Pocquelin entra dans une de ces Sociétés, qui fut connuë ſous le nom de *l'illuſtre Théatre* (*d*). Ce fut alors

nera peut-être que je n'aye point fait Mr. de Moliere Avocat; mais ce fait m'avoit abſolument été conteſté par des perſonnes que je devois ſuppoſer en ſavoir mieux la vérité que le Public..... Cependant ſa famille m'a ſi fortement aſſuré du contraire, que je me crois obligé de dire que Moliere fit ſon Droit avec un de ſes camarades d'études; que dans le tems qu'il ſe fit recevoir Avocat, ce camarade ſe fit Comédien; que l'un & l'autre eurent du ſuccès, chacun dans ſa profeſſion; & qu'enfin, lorſqu'il prit fantaiſie à Moliere de quitter le Barreau pour monter ſur le Théatre, ſon camarade, de Comédien, ſe fit Avocat.

(*d*) Elle parut d'abord ſur les foſſés de Neſle, & enſuite au quartier Saint Paul. Ces nouveaux Comédiens, qui juſques-là avoient joué pour leur plaiſir, flatés par quelque ſuccès, voulurent tirer de l'argent de leurs repréſentations, & s'établirent dans le Jeu de paûme de la croix blanche au fauxbourg Saint Germain; mais leur projet ne réuſſit pas. *Artaxerxe*, Tragédie de *Magnon*, imprimée pour la premiere fois le 20 Juillet 1645, fut repréſentée par *l'illuſtre Théatre.*

alors qu'il changea de nom pour prendre celui de Moliere. Peut-être crut-il devoir cet égard à ſes parens, qui ne pouvoient que déſapprouver la profeſſion qu'il embraſſoit; peut-être auſſi ne fit-il que ſuivre l'exemple des premiers Acteurs (*e*) de l'Hôtel de Bourgogne, qui avoient au Théatre des noms particuliers, tant pour les rôles ſérieux, que pour les rôles de bas comique.

On le perd ici de vûë pendant quelques années; cet intervalle fut le tems des Guerres Civiles qui agitérent Paris & tout le Royaume, depuis 1648 juſqu'en 1652. Moliere l'employa vraiſemblablement à compoſer ſes premiers Ouvrages. La Béjart, Comédienne de campagne, attendoit ainſi que lui, pour exercer ſon talent, un tems plus favorable; il lui rendit des ſoins, & bientôt, liés par les mêmes ſentimens, leurs intérêts furent communs. Ils formérent de concert une Troupe, & partirent pour Lyon en 1653.

On y repréſenta *l'Etourdi*, Piéce en cinq Actes, qui enleva preſque tous les Spec-

(*e*) Hen. le Grand s'apelloit *Belleville* comme Comédien, & *Turlupin* comme Farceur. Hugues Guéru étoit connu dans les Piéces ſérieuſes ſous le nom de *Fléchelles*, & dans la Farce ſous celui de *Gautier Garguille*. C'eſt ainſi que Robert Guérin prit le nom de *la Fleur*, & de *Gros Guillaume*.

Spectateurs au Théatre d'une autre troupe de Comédiens établis dans cette ville. Quelques-uns d'entre eux prirent parti avec Moliere & le ſuivirent en Languedoc, où il offrit ſes ſervices à Monſieur le Prince de Conti, qui tenoit à Béziers les Etats de la Province. Armand de Bourbon le reçut avec bonté, & fit donner des appointemens à ſa troupe. Ce Prince avoit connu Moliere au Collége, & s'étoit amuſé à Paris des repréſentations de *l'illuſtre Théatre*, qu'il avoit pluſieurs fois mandé chez lui. Non content de confier à Moliere la conduite des fêtes qu'il donnoit, on croit qu'il lui offrit (*f*) une place de Sécretaire auprès de ſa perſonne : le ſort de la Scéne Françoiſe en décida autrement.

L'Etourdi reparut à Béziers avec un nouveau ſuccès, *le Dépit amoureux* & *les Précieuſes ridicules* y entraînérent tous les ſuffrages ; on donna même des applaudiſſemens à quelques farces qui, par leur conſtitution irréguliére, méritoient à peine le nom de Comédie, telles que *le Docteur amoureux*, *les trois Docteurs rivaux*, & *le Maître d'école*, dont il ne nous reſte que les tîtres. On a penſé juſqu'ici que dans ces ſortes de piéces chaque Acteur de la troupe de Moliere, en ſuivant un plan général, tiroit le Dialogue de ſon propre fonds, (*g*) à la maniére

(*f*) *Voyez* Grimareſt page 24....
(*g*) Ibidem page 29.

maniére des Comédiens Italiens ; mais, ſi on en juge par deux piéces du même genre, qui ſont parvenuës manuſcrites juſqu'à nous, (*b*) elles étoient écrites & dialoguées en entier. L'Auteur les a probablement ſupprimées dans la ſuite, parce qu'il ſentit qu'elles ne pourroient lui acquérir le degré de réputation auquel il aſpiroit.

Sur la fin de l'année 1657, Moliere avec ſa troupe partit pour Grenoble ; il y reſta pendant le Carnaval de 1658. Il vint paſſer l'été à Rouen ; &, dans les frequens voyages qu'il fit à Paris, où il avoit deſſein de ſe fixer, il eut accès auprès de Monſieur, qui le préſenta au Roi & à la Reine mere. Dès le 24. Octobre de la même année, ſa troupe repréſenta la Tragédie de Nicoméde devant toute la cour, ſur un Théatre élevé dans la ſale des gardes du vieux Louvre. A la fin de la piéce, Moliere ayant fait au Roi un remerciement, dans lequel il ſçut adroitement louer les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne qui étoient préſens, il demanda la permiſſion de donner un de ces divertiſſemens qu'il avoit joués dans les Provinces,

(*b*) Ces deux piéces ſe trouvent dans le cabinet de quelques curieux. L'une eſt intitulée *le Médecin volant*, l'autre *la Jalouſie de Barbouillé*. Il y a quelques phraſes & quelques incidens qui ont trouvé leur place dans *le Médecin malgré lui* ; & l'on voit dans *la Jalouſie de Barbouillé* un canevas, quoiqu'informe, du troiſiéme Acte de *George Dandin*.

vinces, il l'obtint; *le Docteur amoureux* fut repréſenté & applaudi. Le ſuccès de cet eſſai rétablit l'uſage des piéces en un Acte qui avoit ceſſe à l'Hôtel de Bourgogne, depuis la mort des premiers farceurs.

La cour avoit tellement goûté le jeu de ces nouveaux Acteurs, que le Roi leur permit de s'établir à Paris, ſous le tître de troupe (*i*) de Monſieur, & de jouer alternativement avec les Comédiens Italiens ſur le Théatre (*k*) du petit Bourbon.

* *L'Etourdi* y fut repréſenté au commencement du mois de Décembre 1658. On ne connoiſſoit guéres alors que des piéces chargées

(*i*) *Voyez* Muſe hiſtorique de Loret, lettre 48 du 6 Novembre 1659

Cette troupe de Comédiens
Que Monſieur avoué être ſiens.

Il y a apparence qu'ils obtinrent ce tître dès 1658, avec la permiſſion de s'établir à Paris.

(*k*) La ſale du petit Bourbon ayant été démolie au mois d'Octobre 1660, pour conſtruire la façade du Louvre qui eſt du côté de Saint Germain l'Auxerrois, le Roi accorda à Moliere & aux Comédiens Italiens la ſale que le Cardinal de Richelieu avoit fait bâtir dans ſon Palais. Elle ſert aujourd'hui au ſpectacle de l'Opera; Lulli l'obtint en 1673, après la mort de Moliere.

* L'ETOURDI, *ou* LES CONTRETEMS, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du petit Bourbon, le 3 Décembre 1658.

gées d'intrigue ; l'art d'expoſer ſur la Scéne comique des caractéres & des mœurs, étoit réſervé à Moliere. Quoiqu'il n'ait fait que l'ébaucher dans la Comédie de *l'Etourdi*, elle n'eſt point indigne de ſon Auteur. Elle eſt partie à l'antique, puiſque c'eſt un valet qui met la Scéne en mouvement, & partie dans le goût Eſpagnol, par la multiplicité des incidens qui naiſſent l'un après l'autre, ſans que l'un naiſſe de l'autre néceſſairement ; on y trouve des Perſonnages froids, des Scénes peu liées entre elles, des expreſſions peu correctes ; le caractére de Lélie n'eſt pas même trop vraiſemblable, & le dénouement n'eſt pas heureux ; le nombre des Actes n'eſt déterminé à cinq, que pour ſuivre l'uſage, qui fixe à ce nombre les piéces qui ont le plus d'étenduë ; mais ces défauts ſont couverts par une variété & par une vivacité qui tiennent le Spectateur en haleine, & l'empêchent de trop réfléchir ſur ce qui pourroit le bleſſer.

Les incidens du * *Dépit amoureux* ſont arrangés avec plus d'art, quoique toujours dans le goût Eſpagnol. Trop de complication dans le nœud, & peu de vraiſemblance dans le dénouement. Cependant on y reconnoît dans le jeu des Perſonnages, une ſource

* LE DEPIT AMOUREUX, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du petit Bourbon, au mois de Décembre 1658.

ſource de vrai comique; peres, amans, maîtreſſes, valets, tous ignorent mutuellement les vûës particuliéres qui les font agir, ils ſe jettent tour à tour dans un labyrinthe d'erreurs qu'ils ne peuvent démêler. La converſation de Valere avec Aſcagne déguiſée en homme, celle des deux vieillards qui ſe demandent réciproquement pardon, ſans oſer s'éclaircir du ſujet de leur inquiétude, la ſituation de Lucile accuſée en préſence de ſon pere, & le ſtratagême d'Eraſte pour tirer la vérité de ſon valet, ſont des traits également ingénieux & plaiſans. Mais l'éclairciſſement du même Eraſte & de Lucile, qui a donné à la piéce le tître de *Dépit amoureux*, leur brouillerie & leur réconciliation, ſont le morceau de cet Ouvrage le plus juſtement admiré.

Quoique la Comédie des * *Précieuſes ridicules* ne ſoit pas une des meilleures du côté de l'intrigue, quoiqu'elle ne ſoit pas une des plus nobles, elle doit tenir un rang conſidérable parmi les chef-d'œuvres de Moliere. Il oſa, dans cette piéce, abandonner la route connuë des intrigues compliquées, pour nous conduire dans une carriére de comique ignorée juſqu'à lui. Une Critique fine & délicate des mœurs & des ridicules

* LES PRECIEUSES RIDICULES, Comédie en un Acte en proſe, repréſentée à Paris ſur le Théatre du petit Bourbon, le 18 Novembre 1659.

eules qui étoient particuliers à ſon ſiécle, lui parut être l'objet eſſentiel de la bonne Comédie.

La paſſion du bel eſprit, ou plûtôt l'abus qu'on en fait, eſpéce de maladie contagieuſe, étoit alors à la mode; le ſtile empoulé & guindé des Romans, que les femmes admiroient par les mêmes côtés, qui depuis ont décrédité ces Ouvrages, avoit paſſé dans les converſations; enfin le vice d'affectation répandu dans le langage, & même dans les penſées, s'étendoit juſques dans la parure, & dans le commerce de la vie ordinaire. Ce fut dans ces conjonctures que parut la Comédie des *Précieuſes ridicules*; jamais ſuccès ne fut plus marqué (*l*). Il produiſit une réforme générale; on rit, on ſe reconnut, on applaudit en ſe corrigeant. Ménage qui aſſiſtoit à la premiere repréſentation, dit à Chapelain, *nous approuvions vous & moi toutes les ſottiſes qui viennent d'être critiquées ſi finement & avec tant de bon ſens; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, & adorer ce que nous avons brûlé.* Cet aveu n'eſt autre choſe que le ſentiment réfléchi d'un ſavant détrompé; mais le mot du vieillard, qui du milieu du parterre s'écria par inſtinct, *Courage, Moliere,*

(*l*) L'affluence des Spectateurs obligea les Comédiens à faire payer, dès la ſeconde repréſentation, le double du prix ordinaire. La piéce ſe ſoutint pendant quatre mois de ſuite.

liere, *voilà la bonne Comédie*, eſt la pure expreſſion de la nature, qui montre l'empire de la vérité ſur l'eſprit humain.

On remarqua dans * *le Cocu imaginaire*, que l'Auteur depuis ſon établiſſement à Paris, avoit perfectionné ſon ſtile. Cet Ouvrage eſt plus correctement écrit que ſes deux premieres Comédies. Mais ſi l'on y retrouve Moliere en quelques endroits, ce n'eſt pas le Moliere des *Précieuſes ridicules.* Le tître de la piéce, le caractére du premier Perſonnage, la nature de l'intrigue, & le genre de comique qui y régne, ſemblent annoncer qu'elle eſt moins faite pour amuſer des gens délicats, que pour faire rire la multitude; cependant on ne peut s'empêcher d'y découvrir en même tems un but très-moral; c'eſt de faire ſentir combien il eſt dangereux de juger avec trop de précipitation, ſur-tout dans les circonſtances où la paſſion peut groſſir ou diminuer les objets. Cette vérité, ſoutenuë par un fonds de plaiſanterie gaye, & d'une ſorte d'intérêt né du ſujet, attira un grand nombre de Spectateurs (*m*) pendant quarante repréſentations, quoi-

* SGANARELLE, *ou* LE COCU IMAGINAIRE, Comédie en trois Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du petit Bourbon, le 28 Mars 1660.

(*m*) *Voyez* l'avis au Lecteur qui précéde *la cocuë imaginaire*, ou *les amours d'Alcippe & de Céphiſe*, Comédie en trois Actes en vers, par *Fr. Doneau*, Paris *in*-12, 1660.

quoique ce fût en été, & que le mariage du Roi retînt la cour hors de Paris. Quelques Auteurs voulurent critiquer, mais à peine furent-ils écoutés.

Ils ſe déchaînérent avec plus de raiſon contre * *Dom Garcie de Navarre.* Le choix du ſujet, tiré ou imité des Eſpagnols, dans lequel les incidens appartiennent plus à la Comédie qu'au genre héroïque, & dont le fonds même eſt vicieux, put contribuer au peu de ſuccès de cet Ouvrage; Moliere qui jouoit le rôle de Dom Garcie, ne réuſſit pas mieux comme Acteur. Il n'appella point du jugement du public; il ne fit pas même imprimer ſa piéce, quoiqu'il y eût des traits qu'il jugeât dignes d'être inſérés depuis dans d'autres Comédies, & ſur-tout dans *le Miſantrope* (*n*).

† *L'Ecole des maris* effaça l'impreſſion déſavantageuſe que *Dom Garcie* avoit laiſſée. Il eſt peu de piéces, ſur-tout en trois Actes, auſſi ſimples, auſſi claires, auſſi fécondes que celle-ci. Chaque Scéne produit un incident nouveau, & ces incidens dévelop-

pes

* DOM GARCIE DE NAVARRE *ou* LE PRINCE JALOUX, Comédie héroïque en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal le 4 Février 1661.

(*n*) *Voyez* la Scéne VIII. de l'Acte IV. de *Dom Garcie*; & la Scéne III. de l'Acte IV. du *Miſantrope.*

† L'ECOLE DES MARIS, Comédie en trois Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal le 24 Juin 1661.

pés avec art, amènent insensiblement un des plus beaux dénouemens qu'on ait vûs sur le Théatre François. *Les Adelphes* de Térence n'ont fourni que l'idée de *l'Ecole des maris:* dans *les Adelphes*, deux vieillards d'humeurs opposées, un pere & un oncle, donnent une éducation très-différente, l'un à son fils, l'autre à son neveu; dans *l'Ecole des maris*, ce sont deux tuteurs chargés d'élever chacun une fille qui leur a été confiée; l'un sévere, l'autre indulgent: le Poëte François a enchéri sur le Poëte Latin, en donnant à ces deux Personnages, non seulement l'intérêt des peres, mais encore celui d'amans; intérêt si fin, si vif, qu'il forme une piéce toute nouvelle, sur l'idée simple de l'ancienne.

Le Théatre retentissoit encore des justes applaudissemens qu'on avoit donnés à *l'Ecole des maris*, lorsque *les Fâcheux* * furent représentés à Vaux chez Monsieur Fouquet, Surintendant des Finances, en présence du Roi & de la cour; Paul Péliſſon, moins célébre par la délicatesse de son esprit, que par son attachement inviolable à la personne de Monsieur Fouquet, jusques dans ses malheurs, en avoit composé le prologue à la

* LES FACHEUX, Comédie-Ballet en trois Actes en vers, représentée à Vaux au Mois d'Août 1661, & à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année.

la louange du Roi ; la Scéne du chaſſeur dont le Roi (*o*) avoit donné l'idée à Moliere, fut depuis ajoûtée dans la repréſentation de Saint Germain. Cette eſpéce de Comédie eſt preſque ſans nœud, les Scénes n'ont point entre elles de liaiſon néceſſaire, on peut en changer l'ordre, en ſupprimer quelques-unes, en ſubſtituer d'autres, ſans faire tort à l'Ouvrage : mais le point eſſentiel étoit de ſoutenir l'attention du Spectateur, par la variété des caractéres, par la vérité des portraits, & par l'élégance continuë du ſtile. C'eſt l'aſſemblage de ces beautés exquiſes, c'eſt cette image, ou plûtôt la réalité même des embarras & des importuns de la cour, qui firent le ſuccès des *Fâcheux*. On vit pour la premiére fois *le chant & la danſe unis à un ſujet*, (*p*) *pour ne faire qu'une ſeule choſe du Ballet & de la Comédie*. Quoique les intermédes ne ſoient pas naturellement liés au ſujet, ce mélange plut par ſa nouveauté ; on eut peut-être de l'indulgence pour un Ouvrage conçû, fait, appris, & repréſenté en quinze jours (*q*).

Le Théatre de Moliere, ſi l'on en croit l'Auteur de ſa Vie (*r*), eſſuya pendant l'année 1662, un de ces revers que le bon goût éprouve

(*o*) *Voyez* Epître dédicatoire des *Fâcheux*.
(*p*) *Voyez* Préface des *Fâcheux*.
(*q*) Ibidem.
(*r*) *Voyez* Grimareſt, page 125.

éprouve quelquefois de la part des goûts de mode. Il l'attribuë au retour de Scaramouche en France ; mais cet admirable Pantomime, parti de Paris (*s*) au mois de Juin 1662, n'y revint qu'au (*t*) mois de Novembre de la même année, & *l'Ecole des Femmes* * qui parut au mois de Décembre ſuivant, attira tout Paris au Théatre de Moliere (*u*). Cette affluence de Spectateurs ne le garantit point des Critiques ſans nombre qui ſe répandirent dans le public contre ſon Ouvrage, mais elle ſervit à l'en conſoler. Soit malignité, ſoit cabale, on inſiſta ſur de légers défauts, on releva juſqu'aux moindres négligences ; le défaut le plus eſſentiel ne fut pas remarqué : il eſt des images dangereuſes, qu'on ne doit jamais expoſer ſur la Scéne. Mais, ſi l'on ne conſidére que l'art qui régne dans cette piéce, on ſera forcé de convenir que *l'Ecole des femmes* eſt une des plus excellentes productions

(*s*) *Voyez* Muſe hiſtorique de Loret, lettre 21 du 10 Juin 1662.

(*t*) ibid. lettre 45 du 18 Novembre 1662.

* L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal le 26 Décembre 1662.

(*u*) ibid. lettre 2 du 30 Janvier 1663, où il dit, en parlant de *l'Ecole des femmes.*

Piéce qu'en pluſieurs lieux on fronde ;
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais ſujet important,
Pour le voir, n'en attira tant.

tions de l'eſprit humain. Les reſſorts en ſont cachés, & la machine en produit un mouvement plus brillant. La confidence réïtérée que fait Horace au jaloux Arnolphe, toujours la duppe, malgré ſes précautions,

„ *D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé,*

le caractére inimitable d'Agnès, le jeu des perſonnages ſubalternes, tous formés pour elle, le paſſage promt & naturel de ſurpriſe en ſurpriſe, ſont autant de coups de maître. Ce qui diſtingue encore plus particuliérement *l'Ecole des femmes*, & dont l'antiquité ni les Théatres modernes n'ont donné aucun modéle, c'eſt que tout paroît récit & tout eſt en action; chaque récit, par ſa proximité avec l'incident qui y a donné lieu, le retrace ſi vivement, que le Spectateur croit en être le témoin; & par un avantage ſingulier que le récit a ſur l'action dans cette piéce, on apprenant le fait, on jouit en même tems de l'effet qu'il produit, parce que la perſonne qui a intérêt d'être inſtruite, apprend tout de celle qui a le plus d'intérêt à le lui cacher. La reſſemblance que l'on pourroit trouver entre *l'Ecole des maris* & *l'Ecole des femmes*, ſur ce qu'Arnolphe & Sganarelle ſont tous deux trompés par les meſures qu'ils prennent pour aſſûrer leur tranquillité, ne peut tourner qu'à la gloire de Moliere,

qui

qui a trouvé le ſecret de varier ce qui paroît uniforme. Les traits naïfs d'Agnès ingénuë & ſpirituelle, qui ne péche contre les bienſéances, que parce qu'Arnolphe les lui a laiſſé ignorer, ne ſont pas les mêmes que ceux d'Iſabelle fine & déliée, qui n'ont d'autre principe que la contrainte où la tient ſon tuteur.

Moliere n'oppoſa pendant longtems que les repréſentations toujours ſuivies de ſa piéce, aux Critiques que l'on en faiſoit, & ne ſongea à les détruire, du moins en partie, qu'au mois de Juin 1663, qu'il donna au public ſa Comédie intitulée * *la Critique de l'Ecole des femmes.* Le fonds en devoit être une diſſertation, & n'admettoit par conſéquent ni intrigue ni dénouement; mais Moliere ne s'écarte jamais de l'objet que doit avoir un Auteur comique, quelque genre qu'il mette ſur la Scéne. Il ſçut, par le tableau de ce qui ſe paſſa dans les cercles de Paris, tandis que *l'Ecole des femmes* en faiſoit l'entretien, tracer une image fidéle d'une des parties de la vie civile, en copiant le langage & le caractére des converſations ordinaires des perſonnes du monde. Par le choix des perſonnages ridicules qu'il introduit, il paroît n'avoir pas eu moins

* LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en un Acte en proſe, repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 1 Juin 1663.

en vûë de faire la ſatyre de ſes cenſeurs, que l'apologie de ſa piéce ; ſéduit peut-étre par le panchant de la malignité humaine, qui croit ne pouvoir pas mieux ſe défendre qu'en attaquant. Bourſault ne laiſſa pas de faire jouer à l'Hôtel de Bourgogne *la contre-critique*, ou *le portrait du peintre ;* il ſuivit l'idée & le plan de *la critique*, mais il alla trop loin, en ſuppoſant une clef connuë de *l'Ecole des femmes*, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature.

Moliere pénétré des bontés du Roi, dont il venoit d'éprouver de nouvelles marques (*x*), crut devoir en ſa préſence & aux yeux de toute la cour, détruire un ſoupçon dont les impreſſions lui pouvoient être déſavantageuſes ; & fit paroître * *l'Impromptu de Verſailles.* Bourſault n'y eſt pas épargné, il y eſt nommé avec le dernier mépris ; mais ce mépris ne tombe que ſur l'eſprit & ſur les talens : il avoit attaqué Moliere par un endroit plus ſenſible.

Ce qui regarde, dans *l'Impromptu de Ver-*

(*x*) Il fut compris dans l'état des gens de lettres qui eurent part aux libéralités du Roi en 1663, par les ſoins de M. Colbert. On trouve à la fin du Tome VI de cette Edition le remerciement que Moliere fit au Roi à ce ſujet.

* L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, Comédie en un Acte en proſe, repréſentée à Verſailles le 14 Octobre 1663, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal le 4 Novembre de la même année.

Verſailles, les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, peut avoir été dicté par l'eſprit de vengeance; mais, du moins, le bon goût l'a-t-il réglé, & l'utilité publique en pouvoit être l'objet, puiſque dans l'imitation chargée du jeu de ces Acteurs, on découvroit le ton faux & outré de leur déclamation chantante.

Si les écrits de Moliere étoient tout-à-fait anciens pour nous, on ſe feroit un mérite de rencontrer dans cette piéce la datte de ſon mariage avec la fille de la Comédienne Béjart (*y*).

En 1664, le Roi donna aux Reines une fête auſſi ſuperbe que galante. Elle commença le 7 Mai, & dura pluſieurs jours. Le détail en eſt imprimé à la ſuite de la * *Princeſſe l'Elide*, *Comédie-Ballet*, qui en faiſoit partie. Cette piéce réuſſit, & la cour ne traita point avec ſévérité un Ouvrage fait à la hâte pour la divertir. Moliere n'avoit

(*y*) Impromptu de Verſailles, Scéne I.

MOLIERE.

Taiſez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Mademoiſelle MOLIERE.

Grand merci, Monſieur mon mari, voilà ce que c'eſt; le mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

* LA PRINCESSE D'ELIDE, Comédie-Ballet, (le premier Acte & la premiére Scéne du ſecond en vers, le reſte en proſe,) repréſentée à Verſailles le 8 Mai 1664, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal le 9 Novembre de la même année.

voit eu le tems d'écrire en vers que le premier Acte, & la premiére Scéne du ſecond. L'applaudiſſement du Prince, récompenſe auſſi juſte que flateuſe pour Moliere, les alluſions vrayes ou fauſſes qui pouvoient avoir quelque choſe de myſtérieux, les agrémens de la muſique & de la danſe; & plus encore l'eſpéce d'yvreſſe que produiſent le mouvement & l'enchaînement des plaiſirs, contribuérent au ſuccès de *la Princeſſe d'Elide*. Paris en jugea moins favorablement; il la vit ſéparée des ornemens qui l'avoient embellie à la cour; &, comme le Spectateur n'étoit ni au même point de vûë, ni dans la ſituation vive & agréable où s'étoient trouvés ceux pour qui elle étoit deſtinée, on ne tint compte à l'Auteur que de la fineſſe avec laquelle il développe quelques ſentimens du cœur, & de l'art qu'il employe pour peindre l'amour propre & la vanit des femmes.

* *Le Mariage forcé*, *ballet du Roi*, ainſi intitulé parce que le Roi y avoit danſé une entrée dans la repréſentation qui en fut faite au Louvre le 29 Janvier 1664, parut ſous le même tître le 13 Mai, ſeptiéme jour de la fête donnée aux Reines. On veut qu'une avanture réelle, qui avoit un rapport éloigne

* LE MARIAGE FORCE', Comédie-Ballet en un Acte en proſe, repréſentée au Louvre le 29 Janvier 1664, & à Paris ſur le Theatre du Palais Royal, avec quelques changemens, le 15 Novembre de la même année.

gné à l'intrigue, ait alors donné à cette piéce un ſel qu'elle n'a plus. Elle parut à Paris ſous le tître de Comédie, avec des changemens. Le plus conſidérable eſt l'addition de la Scéne de Doriméne & de Lycaſte, dont Sganarelle eſt témoin; elle ſupplée au magicien chantant, qui détournoit Sganarelle de ſon mariage.

Ce ne fut point par ſon propre choix que Moliere traita le ſujet de * *Dom Juan*, ou *le feſtin de Pierre*. Les Italiens qui l'avoient emprunté des (z) Eſpagnols, le firent connoître en France ſur leur Théatre, où il eut un extrême ſuccès. Un ſcélerat odieux par ſes noirceurs & par ſon hypocriſie, le prodige inſenſé d'une ſtatuë qui parle & qui ſe meut, le ſpectacle extravagant de l'enfer, ne révoltérent point la multitude, toujours avide du merveilleux. Séduite par le jeu des Acteurs, frappée d'une nouvelle eſpéce de tragi-comique, elle fit grace à un mélange

* DOM JUAN, *ou* LE FESTIN DE PIERRE, Comédie en cinq Actes en proſe, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal le 15 Février 1665.

(z) Tirſo de Molina en eſt l'Auteur. Le titre Eſpagnol eſt *El combidado de piedra*, qui ſignifie, *le convié de pierre*, ou *la ſtatuë de pierre conviée à un repas*, ce qui a été mal rendu en François par l'expreſſion de *feſtin de Pierre*. Dom Pedre, nom du Commandeur que la ſtatuë repréſente, peut avoir donné lieu à cette mépriſe.

lange monſtrueux de religion & d'impiété, de morale & de bouffonneries. *Ce ſujet fit tant de bruit chez les Italiens*, dit Roſimond, (*a*) *que toutes les troupes en voulurent régaler le public.*

En 1660, Villiers Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, le fit repréſenter en vers. Moliere le donna en proſe en 1665. Ses camarades qui l'avoient engagé à ce travail, furent punis d'un ſi mauvais choix, par la médiocrité du ſuccès; ſoit que le préjugé qui régnoit alors contre les Comédies en cinq Actes écrites en proſe, fût plus fort que l'eſprit de vertige qui avoit attiré le public en foule aux Italiens & à l'Hôtel de Bourgogne, ſoit que l'on y fût bleſſé de quelques traits hazardés que (*b*) l'Auteur ſupprima à la ſeconde repréſentation.

En 1669, Dorimond, Comédien de Mademoiſelle, & en 1670, Roſimond, Comédien du Marais, traitérent en vers le même ſujet pour leur Théatre. Enfin la troupe formée,

(*a*) *Voyez* l'avis au Lecteur du *nouveau feſtin de Pierre*, ou de l'*Athée foudroyé*, Comédie en cinq Actes en vers, par *Roſimond*, Paris *in*-12. 1670.

(*b*) Dom Juan dans une Scéne avec un pauvre qui lui demandoit l'Aumône, ayant appris de lui qu'il paſſoit ſa vie à prier Dieu, & qu'il n'avoit pas ſouvent de quoi manger, ajoutoit: *Tu paſſes ta vie à prier Dieu, il te laiſſe mourir de faim, prens cet argent, je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

mée, en 1673. des débris de celle du Marais & de celle du Palais Royal, repréſenta à l'Hôtel de Guénégaud, en 1677, *le feſtin de Pierre* de Moliere, que Thomas Corneille avoit écrit en vers. Il attira ſous cette forme un concours prodigieux, (*c*) & c'eſt le ſeul que l'on repréſente aujourd'hui.

* *L'Amour Médecin*, eſt encore un de ces Ouvrages précipités, que l'on ne doit point juger avec rigueur (*d*). Moliere lui-même ne *conſeille de lire cette Comédie qu'aux perſonnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le lieu de Théatre.* La brouillerie entre la femme de Moliere, & celle d'un Médecin chez qui elle logeoit, quand elle ſeroit bien avérée, paroît un motif trop peu important pour avoir, comme on l'a dit (*e*), déterminé Moliere à mettre depuis les Médecins ſi ſouvent ſur la Scéne. Choqué du maintien grave, des dehors étudiés, & du vain étalage de mots ſcientifiques que les Médecins de ſon tems affectoient, pour

(*c*) *Voyez* Mercure galant, Janvier 1677, page 33.

(*) L'AMOUR MÉDECIN, Comédie en trois Actes en proſe, avec un prologue, repréſentée à Verſailles le 15 Septembre 1665, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 22 du même Mois.

(*d*) Il fut propoſé, fait, appris, & repréſenté en cinq jours. *Voyez* avis au Lecteur de *l'Amour médecin.*

(*e*) *Voyez* Grimareſt, page 76.

pour en impoſer au public, il a crû pouvoir tirer de leur ridicule un fonds de comique plus amuſant, à la vérité, qu'inſtructif. Auſſi les Médecins, & les Marquis, qu'il a peints pluſieurs fois dans des attitudes diverſes, ne ſont-ils jamais la principale figure du tableau. Lorſqu'il avoit en vûë de corriger un ridicule plus eſſentiel, ou un vice contraire à la Société, il réſervoit la premiére place pour un de ces caractéres ſinguliers qui méritent par eux-mêmes de fixer toute l'attention.

Tel eſt celui du * *Miſantrope*, qui ſera toujours regardé chez les Nations polies, comme l'Ouvrage le plus parfait de la Comédie Françoiſe. Si l'on en conſidére l'objet, c'eſt la Critique univerſelle du genre humain; ſi l'on examine l'ordonnance, tout ſe rapporte au miſantrope, on ne le perd jamais de vûë, il eſt le centre d'où part le rayon de lumiére qui ſe répand ſur les autres perſonnages, & qui les éclaire. L'indulgent Philinte qui, ſans aimer ni cenſurer les hommes, ſouffre leurs défauts, uniquement par la néceſſité de vivre avec eux, & par l'impoſſibilité de les rendre meilleurs, forme un contraſte heureux avec le ſévére Alceſte, qui, ne voulant point ſe prêter à la foi-

bleſſe

* LE MISANTROPE, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 4 Juin 1666.

bleſſe de ces mêmes hommes, les hait & les cenſure parce qu'ils ſont vicieux. L'intrigue n'eſt pas vive, mais il ne falloit que réunir avec vraiſemblance quelques perſonnages, qui, par leurs caractéres oppoſés ou comparés à celui d'Alceſte, pûſſent mettre en jeu, d'une façon plus ou moins étenduë, la médiſance, la coquéterie, la vanité, la jalouſie, & preſque tous les ridicules des hommes. Il ſemble que la miſantropie ſoit incompatible avec l'amour; mais un miſantrope amoureux d'une coquette, fournit à l'Auteur des reſſources nouvelles pour développer plus parfaitement ce caractére. Ce ſont là de ces traits où l'art ſeul ne peut rien, ſi l'on n'eſt inſpiré par le génie, & guidé par le bon goût. Le mot du Duc de Montauſier, *je voudrois reſſembler au Miſantrope de Moliere*, a pû donner lieu au reproche que l'on a fait à l'Auteur, d'avoir voulu préſenter ſous une face déſavantageuſe, un caractére dont tout homme vertueux pourroit ſe faire honneur; mais ce mot eſt plûtôt l'expreſſion vive du cas que l'on doit faire de la vertu, quand même elle ſeroit pouſſée trop loin, qu'une Critique ſolide de la piéce. Moliere, en expoſant l'humeur bizarre d'Alceſte, n'a point eu deſſein de décréditer ce qui en étoit la ſource & le principe; c'eſt ſur la rudeſſe de la vertu peu ſociable & peu compatiſſante aux foibleſſes humaines, qu'il fait tomber

ber le ridicule du défaut dont il a voulu corriger ſon ſiécle.

Les nuances étoient trop fines pour frapper des Spectateurs accoûtumés à des couleurs plus fortes. On n'étoit pas dans l'habitude de porter au Spectacle de la Comédie, ce degré d'attention néceſſaire pour ſaiſir les détails & les rapports délicats que l'on a depuis admirés dans cette piéce ; le comique noble qui y régne ne fut point ſenti, enfin, malgré la pureté & l'élégance du ſtile, elle fut reçûë froidement.

On rapporte un fait ſingulier qui peut y avoir contribué. A la premiére repréſentation, aprés la lecture du ſonnet d'Oronte, le parterre applaudit ; Alceſte démontre dans la ſuite de la Scéne, que les penſées & les vers de ce ſonnet étoient.

„ *De ces colifichets dont le bon ſens murmure.*

Le public confus d'avoir pris le change, s'indiſpoſa contre la piéce.

Moliere ne ſe rebuta point. Il crut devoir rappeller les Spectateurs par quelque Ouvrage moins bon, mais plus amuſant, dans l'eſpérance que le public ſe laiſſeroit inſenſiblement éclairer ſur le bon ; & parviendroit, peut-être, à en connoître tout le prix. Il joignit au Miſantrope *le Médecin*

cin malgré lui *, & Alceſte paſſa à la faveur de Sganarelle. Il ſupprima la derniére Piéce, quand il crut que le mérite de la premiére avoit été reconnu; ſans cette adreſſe, *le Miſantrope* devenoit la victime de l'injuſtice ou de l'ignorance. Le ſuccès qu'il eut alors, n'a fait aucun tort au *Médecin malgré lui;* on diſtingua les genres, & la petite piéce ſe voit encore avec plaiſir.

Moliere fit paroître dans la même année *Mélicerte* †, Paſtorale Héroïque en vers, dont il n'avoit compoſé que les deux premiers Actes; elle fut repréſentée en cet état à Saint Germain. La Scéne du ſecond Acte entre Mirtil & Mélicerte, eſt remarquable par la délicateſſe des ſentimens, & par la ſimplicité de l'expreſſion; en général, tout ce que diſent les deux Amans eſt du même ton. Guérin le fils (*f*) qui, en 1699, acheva cette Piéce, y joignit des intermédes, & changea la verſification des deux

* LE MEDECIN MALGRE' LUI, Comédie en trois Actes en Proſe, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 6 Août 1666.

† MELICERTE, Paſtorale Héroïque en vers, repréſentée à Saint Germain en Laye au mois de Décembre 1666, dans le Ballet des Muſes.

(*f*) Il étoit né du mariage de la Veuve de Moliere avec Euſtache-François Détriché, Comédien, connu ſous le nom de Guérin, & mort le 28 Janvier 1716, dans la 92 année de ſon âge.

deux premiers Actes, qu'il mit en vers libres & irréguliers; la comparaiſon n'eſt pas à ſon avantage. Il a auſſi ſubſtitué un bouquet de fleurs au préſent du Moineau que Mirtil donnoit à ſa Maîtreſſe.

Le *Fragment d'une Paſtorale Comique* * du même Auteur, qu'on a ajoûté dans cette édition, ne peut donner lieu à aucun détail; cette Paſtorale étoit mêlée d'entrées de Ballet, de Scénes en muſique, & de Scénes récitées. Le peu qui nous en reſte, ſuffit pour nous faire admirer la fécondité & l'étenduë du génie de Moliere, qui ſçavoit ſe plier en tant de maniéres, & ſe prêter à tous les genres.

Le Sicilien, ou *l'Amour peintre* †, ſuivit de près les repréſentations de ces deux Paſtorales. C'eſt une Comédie d'intrigue, dont le dénouement a quelque reſſemblance avec celui de *l'Ecole des Maris*, du moins par rapport au voile qui trompe Dom Pédre dans *le Sicilien*, comme

* FRAGMENT D'UNE PASTORALE Comique repréſentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1666, dans le Ballet des Muſes, à la ſuite de Mélicerte.

† LE SICILIEN, *ou* L'AMOUR PEINTRE, Comédie-Ballet en un Acte en Proſe, repréſentée dans le Ballet des Muſes, à Saint Germain en Laye, au mois de Janvier 1657, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 10 Juin de la même année.

me il trompe Sganarelle dans l'*Ecole des Maris*. La fineſſe du dialogue, & la peinture vive de l'amour dans un Amant Italien & dans un Amant François, font le principal mérite de cette Piéce, qui étoit ornée de muſique & de danſes.

Les trois premiers Actes de *Tartuffe* * avoient été repréſentés à la ſuite des *Fêtes de Verſailles*, (*g*) le 12 Mai 1664, en préſence du Roi & des Reines. Le Roi *défendit* (*h*) *dès lors cette Comédie pour le public, juſqu'à ce qu'elle fût achevée & examinée par des gens capables d'en faire un juſte diſcernement*, & *ajoûta* (*i*), *qu'il ne trouvoit rien à dire à cette Comédie.* Les faux dévots profitérent de cette défenſe, pour ſoulever Paris & la Cour contre la Piéce & contre l'Auteur. Moliere ne fut pas ſeulement en butte aux Tartuffes, il avoit encore pour ennemis beaucoup d'Orgons, gens ſimples & faciles à ſéduire ; les vrais dévots étoient même alarmés, quoique l'Ouvrage ne fût guéres connu (*k*) ni des uns ni des autres.

Un

* TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 5 Août 1667, & depuis ſans interruption le 5 Février 1669.

(*g*) Fêtes de Verſailles en 1664. ſixiéme journée. (*h*) ibidem.

(*i*) Premier placet ſur *Tartuffe*.

(*k*) Les trois premiers Actes repréſentés à Verſailles le 12 Mai 1664, le furent encore à Villers-côterèz chez Monſieur en préſence du Roi

Un Curé de... (*l*) dans un Livre préſenté au Roi, décida que l'Auteur étoit digne du feu, & le *dammoit* de ſa propre autorité. Enfin Moliere eut à eſſuyer tout ce que la vengeance & le zéle peu éclairé ont de plus dangereux. Des Prélats, & (*m*) le Légat, après avoir entendu la lecture de cet Ouvrage, en jugérent plus favorablement; & le Roi (*n*) permit verbalement à Moliere de faire repréſenter ſa Piéce. Il y fit *pluſieurs adouciſſemens*, (*o*) que l'on avoit apparemment exigés. *Il la produiſit ſous le tître de* l'Impoſteur, *& déguiſa le perſonnage ſous l'ajuſtement d'un homme du monde, en lui donnant un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles ſur tout l'habit*; & crut pouvoir hazarder *Tartuffe* en cet état, le (*p*) 5 Août 1667. L'ordre qui lui fut envoyé (*q*) le (*r*) lendemain, d'en ſuſpendre la repréſentation, le rendit moins ſenſible aux applaudiſſe-

& des Reines le 24 Septembre ſuivant. La Piéce entiére fut jouée au Rainci chez M. le Prince le 29 Novembre de la même année, & au même lieu, le 9 Novembre 1665.

(*l*) Premier placet ſur *Tartuffe*. (*m*) *ibid.*

(*n*) Second placet.

(*o*) ibid. Il changea entre autres ce vers,

O Ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne.

(*p*) *Voyez* Grimareſt, page 176.

(*q*) Par Mr. le premier Préſident du Parlement de Paris.

(*r*) Second placet.

diſſemens qu'il avoit reçûs. Il envoya ſur le champ les Sieurs la Thorilliere & la Grange, au Camp devant Lille, où étoit le Roi, pour lui préſenter le (*s*) Mémoire qui eſt imprimé à la tête des différentes Editions de *Tartuffe*. Ce ne fut néanmoins qu'en 1669, que le Roi donna une permiſſion autentique de remettre cette Comédie ſur le Théatre. Elle reparut à Paris le (*t*) 5 Février de cette année. Dès qu'elle eut été connuë, les vrais dévots furent déſabuſés, les Hypocrites confondus, & le Poëte juſtifié; on trouva dans le caractére & dans les diſcours du vertueux Cléante, des armes pour combattre les raiſonnemens faux & ſpécieux de l'hypocriſie *.

Ce n'eſt pas ſeulement par la ſingularité & la hardieſſe du ſujet, ni par la ſageſſe avec laquelle il eſt traité, que cette Piéce mérite des éloges. La premiére Scéne eſt auſſi heureuſe que neuve, auſſi ſimple que vive; au-lieu de ces confidences que l'on y employe ſi ordinairement, une vieille grand'-mere ſcandaliſée de ce qu'elle a pû voir de peu ſéant chez ſa belle-fille, ſort en donnant à ceux qui compoſent cette maiſon, des

(*s*) Il eſt ſous le tître de *ſecond placet*.
(*t*) Troiſiéme placet.
* Les camarades de Moliere voulurent abſolument qu'il eût double part, ſa vie durant, toutes les fois qu'on joueroit *Tartuffe*; ce qui a toujours été depuis réguliérement exécuté. *Voyez* Grimareſt, page 196.

des leçons aigres qui les caractériſent tous; car on diſtingue le vrai juſques dans le langage de la prévention. Dès ce moment, tout eſt en mouvement, & l'agitation théatrale augmente par degrés juſqu'à la fin. La raillerie fine de Dorine, dans la Scéne avec ſon maître, nous découvre Orgon tout entier, & nous prépare à reconnoître Tartuffe dans le portrait de l'Hypocrite, que Cléante oppoſe à celui du vrai dévôt. Tartuffe annoncé pendant deux Actes, paroît au troiſiéme. L'intrigue alors, plus animée, tire également ſa vivacité & des nouveaux reſſorts qu'on employe contre ce ſcélérat, & de l'adreſſe avec laquelle il ſçait tourner à ſon avantage tout ce qu'on entreprend contre lui. L'entêtement d'Orgon, qui s'accroît à meſure qu'on cherche à le détruire, donne lieu à cette Scéne ſi ſinguliére & ſi admirable du quatriéme Acte, que la néceſſité de démaſquer un vice auſſi abominable que l'hypocriſie, rendoit indiſpenſable. L'éloge de Louis XIV, placé à la fin de la Piéce, dans la bouche de l'Exemt, ne peut juſtifier, aux yeux des Critiques, le vice du dénouement.

Si ce fut ſans fondement qu'on accuſa Moliere d'avoir attaqué la religion dans *Tartuffe*, on eût pû lui reprocher, à plus juſte tître, d'avoir choqué la bienſéance dans *Amphitrion* *. Mais, ſoit par reſpect pour l'Antiquité,

* AMPHITRION, Comédie en trois Actes en vers, avec un prologue, repréſentée à Pa-

tiquité (*u*), ſoit par une ſuite de l'uſage où l'on eſt d'adopter ſans ſcrupule les rêveries les plus indécentes de la Mythologie, ſoit que l'on fût déja familiariſé avec ce ſujet, par *les Soſies* de Rotrou (*x*), on n'y fit pas même attention. On ſe contenta d'admirer également & l'art avec lequel Moliere avoit mis en œuvre ce qu'il avoit emprunté de Plaute, & la juſteſſe de ſon goût dans les changemens, & dans les additions qu'il avoit crû devoir faire. Madame Dacier, qui étale toutes les beautés de la Piéce Latine, n'auroit pas réuſſi à faire pancher la balance en faveur de Plaute; le paralléle des deux Comédies n'auroit ſervi qu'à montrer la ſupériorité de l'Auteur moderne ſur l'ancien. Theſſala dans Plaute, Céphalie dans Rotrou, ne ſont que de ſimples confidentes d'Alcméne; Moliere a fait de Cléanthis, qui tient leur place, un perſonnage plus intéreſſant par lui-même. La Scéne de Soſie avec elle, n'eſt point une répétition vicieuſe de celle d'Amphitrion avec Alcméne, quoique le maître & le valet ayent également pour objet de s'éclaircir ſur la fidélité de leurs femmes.

Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 13 Juin 1668.

(*u*) Euripide & Archippus avoient traité pour les Grecs ce ſujet, que Plaute a fait connoître aux Romains.

(*x*) Les *Soſies*, Comédie en cinq Actes en vers, par Rotrou, achevée d'imprimer le 25 Juin 1638, Paris *in*-4.

mes. Les deux Scénes ne produiſent pas le même effet, par la différence que l'Auteur a miſe entre la conduite de Jupiter avec Alcméne, & celle de Mercure avec Cléanthis. Plaute, qui finit ſa Comédie par le ſérieux d'un Dieu en machine, auroit ſçû gré à Moliere d'avoir interrompu, par le caprice de Soſie, les complimens importuns des amis d'Amphitrion, ſur un ſujet auſſi délicat.

Mais, enfin, coupons aux diſcours,
Et que chacun, chez ſoi, doucement ſe retire;
Sur telles affaires, toujours,
Le meilleur eſt de ne rien dire.

A n'enviſager cette réflexion, qui achéve le dénouement, que du côté de la plaiſanterie, l'on avouera qu'il étoit difficile de terminer plus finement ſur le Théatre François une intrigue auſſi galante. *L'on rit*, dit Horace (*y*), *& le Poëte eſt tiré d'affaire.*

Le ſuccès des vers libres à rimes croiſées, que Moliere a employés dans Amphitrion, a pû faire penſer que ce genre de Poëſie étoit le plus propre à la Comédie, parce qu'en s'éloignant du ton ſoutenu des vers Alexandrins, il approche davantage du ſtile aiſé de la converſation; cependant l'ancien uſage a prévalu ſur le Théatre. Soit habitude,

(*y*) *Solventur riſu tabulæ, tu miſſus abibis.* *Satyra prima, lib. 2. v. 86.*

tude, ſoit difficulté de réuſſir autrement, on continua d'écrire en vers Alexandrins.

Moliere avoit été moins heureux, lorſqu'il avoit voulu introduire une autre nouveauté dans le ſtile de la Scéne comique. C'étoit alors une ſingularité, un défaut même pour une Comédie en cinq Actes, que d'être écrite en proſe. On étoit moins difficile ſur les Piéces qui n'avoient qu'un ou trois Actes.

Le mérite de *l'Avare* * céda pour quelque tems à la prévention générale; l'Auteur qui avoit été obligé de le retirer (z) à la ſeptiéme repréſentation, le fit reparoître ſur la Scéne en 1668. On fut forcé de convenir qu'une proſe élégante pouvoit peindre vivement les actions des hommes dans la vie civile; & que la contrainte de la verſification, qui ajoûte quelquefois aux idées, par les tours heureux qu'elle donne occaſion d'employer, pouvoit quelquefois auſſi faire perdre une partie de cette chaleur & de cette vie, qui naît de la liberté du ſtile ordinaire. Il eſt, en effet, des tours uniques, dictés par la nature, que le moindre changement dans les mots altére & affoiblit.

Dés que le préjugé eut ceſſé, on rendit juſtice à l'Auteur. La propoſition faite à l'Avare

* L'AVARE, Comédie en cinq Actes en proſe, repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 9 Septembre 1668.

(z) On ne ſçait pas préciſément en quel tems *l'Avare* parut pour la premiére fois.

vare d'épouſer ſa fille ſans dot, l'enlévement de la caſſette, le déſeſpoir du vieillard volé, ſa mépriſe à l'égard de l'Amant de ſa fille qu'il croit être le voleur de ſon tréſor, l'équivoque de la caſſette, ſont les traits principaux que Moliere a puiſés dans Plaute. Mais Plaute ne peut corriger que les hommes qui ne profiteroient point des reſſources que le hazard leur donne contre la pauvreté: Euclion, né pauvre, veut encore paſſer pour tel, quoiqu'il ait trouvé une marmite pleine d'or; il n'eſt occupé que du ſoin de cacher ce tréſor, dont ſon avarice l'empêche de faire uſage. Le Poëte François embraſſe un objet plus étendu & plus utile. Il repréſente l'Avare ſous différentes faces; Harpagon ne veut paroître ni avare ni riche, quoiqu'il ſoit l'un & l'autre. Le déſir de conſerver ſon bien, en dépenſant le moins qu'il peut, eſt égal au déſir inſatiable d'en amaſſer davantage; cette avidité le rend uſurier, il le devient envers ſon fils même; il eſt amant par avarice, & c'eſt par avarice qu'il ceſſe de l'être.

Quoique, dans tous les tems, l'expérience ait montré que la diſproportion des conditions & des fortunes, la différence d'humeur & d'éducation, ſont des ſources intariſſables de diſcorde entre deux perſonnes que l'intérêt d'une part &, de l'autre la vanité, engagent à s'épouſer, cet abus n'en eſt pas moins commun dans la ſociété: Moliere entreprit de le corriger. Les naïvetés groſſiéres des valets qui trompent George Dandin,

din *, le caractére chargé d'un Gentilhomme de campagne & de ſa femme, ſont des moyens mis heureuſement en œuvre pour rendre cette vérité ſenſible; mais on voudroit en vain excuſer le caractére d'Angelique, qui ſans combattre ſon panchant pour Clitandre, laiſſe trop paroître ſon averſion pour ſon mari, juſqu'à ſe prêter à tout ce qu'on lui ſuggére pour le tromper, ou du moins pour l'inquiéter. Ses démarches, qui ne peuvent être entiérement innocentes, quand on ne les accuſeroit que de légéreté & d'imprudence, tournent toujours à ſon avantage, par les expédiens qu'elle trouve pour ſe tirer d'embarras; de ſorte que l'on eſt peut-être plus tenté d'imiter la conduite de la femme, toujours heureuſe, quoique toujours coupable, que déſabuſé des mariages peu ſortables, par l'exemple de l'infortune du mari. Auſſi cette Piéce eut-elle des Cenſeurs, & peu de Critiques; elle parut devant le Roi avec des intermédes, qui n'ont encore été imprimés dans aucune des Editions de Moliere, & que l'on trouvera dans celle-ci, avec la relation de la Fête où *George Dandin* fut repréſenté.

La

* GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU, Comédie en trois Actes en proſe, repréſentée avec des intermédes à Verſailles le 15 Juillet 1668, & à Paris, ſans intermédes, ſur le Théatre du Palais Royal, le 9 Novembre de la même année.

La Comédie de *Mr. de Pourceaugnac* *, embellie auſſi de chants & de danſes, eſt d'un comique plus propre à divertir qu'à inſtruire. Le ridicule outré d'un Provincial donne lieu à un intrigant de profeſſion, qui eſt dans les intérêts d'Eraſte, d'imaginer divers moyens pour détourner également, & Oronte de donner ſa fille à Monſieur de Pourceaugnac, & Monſieur de Pourceaugnac de finir le mariage qui l'avoit attiré à Paris. Les piéges dans leſquels Sbrigani fait tomber l'Avocat de Limoges, paroîtront plus vraiſemblables, ſi l'on ſe rappelle que cet adroit Napolitain, pour régler les meſures qu'il avoit à prendre, eſt allé, à la deſcente du coche, étudier le caractére & l'eſprit de l'homme qu'il vouloit jouer. Les intermédes ſe reſſentent du ton peu noble de toute la Piéce.

Le Roi donna le ſujet des *Amans magnifiques* †. Deux Princes rivaux s'y diſputent, par des fêtes galantes, le cœur d'une Princeſſe. Suivant cette idée générale, Moliere réunit à la hâte dans différens intermédes, tout

* MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, Comédie-Ballet, en trois Actes en proſe, repréſentée à Chambord, au Mois d'Octobre 1669, & à Paris, ſur le Théatre du Palais Royal, le 15 Novembre de la même année.

† LES AMANS MAGNIFIQUES, Comédie-Ballet, en cinq Actes en proſe, repréſentée à Saint Germain en Laye, au mois de Février 1670, ſous le tître de *Divertiſſement Royal.*

tout ce que le Théatre (*a*) lui pût fournir de divertiſſemens propres à flater le goût de la Cour. Le perſonnage de Soſtrate eſt un caractére d'Amant qu'il n'avoit pas encore expoſé ſur la Scéne ; Clitidas, plaiſant de Cour, eſt plus fin que n'eſt Moron dans la *Princeſſe d'Elide*. Un Aſtrologue, dont l'artifice démaſqué ſert à détromper les grands d'une foibleſſe qui fait peu d'honneur à leurs lumiéres, dédommage en partie de la ſingularité peu vraiſemblable d'un dénouement machinal. L'Auteur, qui, par de ſolides réflexions, & par ſa propre expérience, avoit appris à diſtinguer ce qui convenoit aux différens Théatres pour leſquels il travailloit, ne crut pas devoir hazarder cette Comédie ſur le Théatre de Paris. Il ne la fit pas même imprimer, quoiqu'elle ne ſoit pas ſans beautés pour ceux qui ſçavent ſe tranſporter aux lieux, aux tems, & aux circonſtances dont ces ſortes de divertiſſemens tirent leur plus grand prix.

La Cour fut moins favorable au *Bourgeois Gentilhomme* *. Elle confondit cette Piéce avec celles qui n'ont d'autre mérite que de faire rire. Louis XIV en jugea mieux, & raſſûra l'Auteur allarmé du peu de ſuccès de la

(*a*) *Voyez* avant-propos.

* LE BOURGEOIS GENTILHOMME, Comédie-Ballet, en cinq Actes en proſe, repréſentée à Chambord, au Mois d'Octobre 1670, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 29 Novembre de la même année.

la premiére repréſentation. Paris fut frappé de la vérité du tableau qu'on lui préſentoit ; la foule impoſa ſilence aux Critiques. On reconnut dans Monſieur Jourdain un ridicule commun à tous les hommes dans tous les états ; c'eſt la vanité de vouloir paroître plus qu'ils ne ſont. Ce ridicule n'eût pas été ſenſible dans un rang trop élevé ; il n'eût pas eu de graces dans un rang trop bas : pour faire effet ſur la Scéne comique, il falloit que, dans le choix du perſonnage, il y eût aſſez de diſtance entre l'état dont il veut ſortir, & celui auquel il aſpire, pour que le ſeul contraſte des manieres propres à ces deux états, peignît ſenſiblement, dans un ſeul point & dans un même ſujet, l'excès du ridicule général qu'on vouloit corriger. *Le Bourgeois Gentilhomme* remplit cet objet. On voit en même tems l'homme & le perſonnage, le maſque & le viſage, tellement mis en oppoſition d'ombres & de lumiéres, qu'on démêle toujours ce qu'il eſt, & ce qu'il veut paroître. Le ſens droit de Madame Jourdain, la complaiſance intéreſſée de Dorante, la gayeté ingénuë de Nicole, le bon eſprit de Lucile, la noble franchiſe de Cléonte, la ſubtilité féconde de Covielle, & la burleſque vanité des différens Maîtres d'arts & de ſciences, jettent encore un nouveau jour ſur le caractére de Monſieur Jourdain ; il reçoit de tout ce qui l'environne, une nouvelle eſpéce de ridicule,

cule, qui rejaillit ſur lui, &, de lui ſur tous les états de la vie. La cérémonie Turque, à laquelle Cléonte ne devoit pas ſe prêter, a pû paſſer à la faveur de la beauté de la muſique, & de la ſingularité du ſpectacle.

Si l'on faiſoit grace au ſac ridicule que l'on a ſi ſouvent critiqué après Deſpréaux, on trouveroit dans *les Fourberies de Scapin* *, des richeſſes antiques qui n'ont pas déplû aux modernes. Plaute n'auroit pas rejetté le jeu même du ſac, ni la Scéne de la galére, rectifiée d'après Cyrano, & ſe ſeroit reconnu dans la vivacité qui anime l'intrigue. Terence ne deſavoueroit pas (*b*) l'ouverture ſimple & adroite de la Piéce; Octave y fait redire à ſon valet, ou plûtôt répéte lui-méme une nouvelle dont il eſt affligé, pendant que le valet, comme un écho, la confirme par des monoſyllabes. Térence ſe retrouveroit encore dans le Scéne, où Argante raiſonne tout haut, tandis que Scapin répond, ſans être vû ni entendu d'Argante, pour inſtruire le Spectateur de la fourberie qu'il médite. Enfin, quoique les valets, qui, comme les eſclaves dans Plaute & dans Térence, font

* LES FOURBERIES DE SCAPIN, Comédie en trois Actes en proſe, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 24 Mai 1671.

(*b*) *Voyez* la premiére Scéne de *l'Andrienne*.

l'ame de la Piéce, ne produiſent pas un comique auſſi élégant que celui dont Moliere a le premier donné l'exemple à ſon ſiécle, on ne peut s'empêcher d'applaudir à ce comique d'un ordre inférieur.

Dans *Pſiché* *, Tragédie-Ballet en vers libres, Moliere crut devoir ſacrifier la régularité de la conduite à des ornemens acceſſoires. Preſſé par les ordres du Roi, qui ne lui donnérent pas le tems d'écrire ſa Piéce en entier, il eut recours au grand Corneille, qui voulut bien s'aſſujettir au plan de Moliere (*c*): les grands hommes ne ſçauroient être jaloux. Quinault compoſa les paroles Françoiſes, qui furent miſes en muſique par Lulli. La magnificence Royale que l'on étala dans la repréſentation, & le concours des Auteurs illuſtres dont les talens s'étoient réunis pour exécuter plus promtement les ordres de Louis XIV, ajoutérent un nouveau luſtre à cette Piéce, qui ſera toujours célébre par un grand nombre de traits; &, ſur-tout, par le tour neuf & délicat de la déclaration de l'Amour à Pſiché.

Moliere

* PSICHE', Tragédie-Ballet en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris au Palais des Tuileries pendant le Carnaval 1670, & ſur le Théatre du Palais Royal, le 24 Juillet 1671.

(*c*) Moliere n'a fait que le prologue, le premier Acte, & les deux premiéres Scénes du ſecond & du troſiéme Acte.

Moliere travailla plus à loiſir la Comédie des *Femmes Sçavantes* *. Il a voulu y peindre le ridicule du faux bel-eſprit & de l'érudition pédanteſque. Un ſujet pareil ne fournit rien en apparence qui puiſſe être intéreſſant ſur le Théatre; préjugé qui nuiſit d'abord au ſuccès de la Piéce, mais qui ne dura pas. On ſentit bientôt avec quel art l'Auteur avoit ſçu tirer cinq Actes entiers d'un ſujet aride en lui-même, ſans y rien mêler d'étranger; & on lui ſçut gré d'avoir préſenté ſous une face comique, ce qui n'en paroiſſoit pas ſuſceptible.

Des notions auſſi confuſes que ſuperficielles ſur les ſciences, des termes d'art jettés ſans choix, une affectation mal placée de pureté grammaticale, compoſent, quoiqu'avec des nuances différentes, le fonds du caractére de Philaminte, d'Armande & de Béliſe. La ſeule Henriette ſe ſauve de la contagion, & en devient plus chére à ſon pere, qui voit le mal avec peine, ſans avoir la force d'y remédier. L'entêtement de Philaminte, & la haute idée qu'elle a conçûë des talens & de l'eſprit de Triſſotin, font le nœud de la Piéce; un ſonnet & un madrigal, que ce prétendu bel-eſprit récite avec emphaſe, dans la Scéne ſeconde du troiſiéme Acte, la confirment dans la réſolution

* LES FEMMES SÇAVANTES, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 11 Mars 1672.

lution qu'elle avoit déja priſe, de marier au plûtôt Henriette avec l'homme du monde qu'elle eſtime le plus. Il ſeroit à ſouhaiter que Philaminte fût déſabuſée par un incident mieux combiné & plus raiſonnable que n'eſt celui des deux lettres ſuppoſées qu'Ariſte apporte au cinquiéme Acte; la généroſité réciproque de Clitandre & d'Henriette fait en quelque ſorte oublier ce défaut. On prétend que la querelle de Triſſotin & de Vadius eſt copiée d'après ce qui ſe paſſa au Palais de Luxembourg, chez Mademoiſelle, entre deux (*d*) Auteurs du tems.

La Comteſſe d'Eſcarbagnas * n'eſt qu'une peinture ſimple des ridicules qui étoient alors répandus dans la Province, d'où ils ont été bannis, à meſure que le goût & la politeſſe s'y ſont introduits. Les rôles de la Comteſſe, de Monſieur Tibaudier, & de Monſieur Harpin, ſont le germe de trois caractéres que les Auteurs comiques ont depuis ſi ſouvent traités & développés ſur le Théatre. Cette Comédie, ſuivie d'une *Paſtorale*

(*d*) *Voyez* Menagiana, Tom. 3. p. 23. Paris, *in*-12, 1715.

* LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, Comédie-Ballet, en pluſieurs Actes en proſe repréſentée à Saint Germain en Laye, au mois de Février 1672, & à Paris, en un Acte, ſans intermédes, ſur le Théatre du Palais Royal, le 8 Juillet de la même année.

torale comique *, dont il ne nous eſt reſté que les noms des perſonnages, parut dans une fête que le Roi donna à Madame, à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1671. Les deux Piéces, diviſées en ſept Actes, ſans qu'on en connoiſſe la véritable diſtribution, y étoient accompagnées d'intermédes tirés de pluſieurs divertiſſemens qui avoient déjà été repréſentés devant le Roi.

Le Malade imaginaire † fut la derniére production de Moliere. On retrouva, dans le rôle de Béline, un caractére malheureuſement trop ordinaire dans la vie civile ; & l'on vit, avec plaiſir, la ſenſible Angélique oublier les intérêts de ſa paſſion, pour ne voir, dans ſon pere mort, que l'objet de ſa douleur & de ſes regrets. Les Médecins ne ſont point épargnés dans cette Piéce; Moliere ne s'y borne pas à les plaiſanter, il attaque le fond (*e*) de leur art, par le rôle de

* PASTORALE Comique.

† LE MALADE IMAGINAIRE, Comédie-Ballet, en trois Actes en proſe, avec un Prologue, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 10 Février 1673.

(*e*) Tout le monde ſçait la réponſe que Moliere fit à Louis XIV, qui, le voyant un jour à ſon diné avec un Médecin nommé Mauvillain, lui dit, *Vous avez un Médecin, que vous fait-il ? Sire*, répondit Moliere, *nous raiſonnons enſemble : il m'ordonne des remédes, je ne les fais point, & je*

de Béralde, comme, dans celui du Malade imaginaire; il jouë la foibleſſe la plus univerſelle de l'homme, l'amour inquiet de la vie, & les ſoins trop multipliés pour la conſerver. Il jouë même la Faculté en corps dans le troiſiéme interméde, qui, quoique mieux lié au ſujet que les deux premiers, n'en eſt pas plus vraiſemblable.

Le jour qu'il devoit repréſenter *le Malade Imaginaire* pour la troiſiéme fois, il ſe ſentit plus incommodé qu'à l'ordinaire du mal de poitrine auquel il étoit ſujet, & qui, depuis longtems, l'aſſujettiſſoit à un grand régime, & à un uſage fréquent du lait. Ce mal avoit dégénéré en fluxion, ou plûtôt en toux habituelle (*f*). Il exigea, ce jour-là, de ſes camarades que l'on commençât la repréſentation à quatre heures préciſes. Sa femme & Baron le preſſérent de prendre du repos, & de ne point jouër. *Hé, que feront*, leur répondit-il, *tant de pauvres ouvriers! Je me reprocherois d'avoir négligé je guéris.* Mauvillain étoit ami de Moliere, & lui fourniſſoit les termes d'art dont il avoit beſoin. Son fils, qui vit encore aujourd'hui, obtint, à la ſollicitation de Moliere, un Canonicat de Vincennes. *Voyez* troiſiéme placet ſur *Tartuffe.*

(*f*) Froſine y fait alluſion dans *l'Avare*, Acte II, Scéne VI, en diſant à Harpagon, que Moliere repréſentoit, *Cela n'eſt rien. Votre fluxion ne vous ſied point mal, & vous avez grace à touſſer.*

gligé un ſeul jour de leur donner du pain. Les efforts qu'il fit pour achever ſon rôle, augmentérent ſon oppreſſion; & l'on s'apperçut qu'en prononçant le mot *juro*, dans le divertiſſement du troiſiéme Acte, il lui prit une convulſion, qu'il tâcha en vain de déguiſer aux Spectateurs par un ris forcé. On le porta chez lui, dans ſa maiſon; ruë de Richelieu *, où ſa toux augmenta conſidérablement, & fut ſuivie d'un vomiſſement de ſang qui le ſuffoqua. Il mourut le vendredi 17 de Février 1673, âgé de cinquante-trois ans, entre les bras de deux de ces ſœurs Religieuſes, qui viennent quêter à Paris pendant le Carême, & qu'il avoit retirées chez lui.

Le Roi, touché de la perte d'un ſi grand homme, & voulant lui donner, même après ſa mort, une nouvelle marque de ſa protection, engagea l'Archevêque (*g*) de Paris, à ne lui pas refuſer la ſépulture dans un lieu ſaint. Ce Prélat, après des informations exactes ſur la religion & ſur la probité de Moliere, permit qu'il fût enterré à ſaint Joſeph, qui eſt une aide de la paroiſſe de ſaint Euſtache.

La foule qui s'étoit attroupée devant la porte

* Vis-à-vis la Fontaine, du côté qui donne ſur le Jardin du Palais Royal.

(*g*) *Voyez* Note 19, ſur l'Epître 7 de Despreaux, Amſt. *in-folio*, 1718, Tome premier, p. 218.

porte du mort, le jour qu'on le porta en terre, détermina la veuve à faire jetter de l'argent; & cette populace, qui auroit peut-être insulté au corps de Moliere, l'accompagna avec respect. Le convoi se fit tranquillement le mardi 21 de Février, à la clarté de plus de cent flambeaux portés par ses amis.

Il n'a laissé qu'une fille; & sa veuve épousa dans la suite le Comédien Détriché, connu sous le nom de *Guérin*.

La (*b*) femme de l'un des meilleurs Comiques que nous ayons eu, nous a donné ce portrait de Moliere. *Il n'étoit ni trop gras, ni trop maigre; il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle; il marchoit gravement, avoit l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lévres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs & forts, & les divers mouvemens qu'il leur donnoit lui rendoient la phisionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractére, il étoit doux, complaisant, généreux. Il aimoit fort à haranguer; &, quand il lisoit ses Piéces aux Comédiens, il vouloit qu'ils y amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels.*

A considérer le nombre des Ouvrages (*i*)

(*b*) Mademoiselle Poisson fille de *du Croisy*, Comédien de la Troupe de Moliere: elle a joué le rôle d'une des Graces dans *Psiché* en 1671.

(*i*) que Moliere a compoſés dans l'eſpace d'environ vingt années, au milieu de tant d'occupations différentes qui faiſoient partie des ſes devoirs, on croira plûtôt, avec Deſpréaux, (*k*) que *la rime venoit le chercher*, qu'on n'ajoutera foi à ce qu'avance un Auteur (*l*), que Moliere travailloit difficilement: & l'on y admirera ce génie vaſte, dont la fécondité cultivée & enrichie par une étude continuelle de la nature, a enfanté tant de chef-d'œuvres.

Semblable au Peintre habile, qui, toujours attentif à remarquer, dans les expreſſions extérieures des paſſions, les mouvemens & les attitudes qui les caractériſent, rapporte à ſon art toutes ſes obſervations; Moliere, pour nous donner ſur la Scéne un Tableau fidéle de la vie civile, dont le Théatre eſt l'image, étudioit avec ſoin le geſte,

(*i*) Outre les Ouvrages qu'on a raſſemblés dans cette Edition, & pluſieurs Piéces qu'il avoit compoſées pour la Province, il avoit laiſſé quelques fragmens de Comédies qu'il devoit achever, & même quelques-unes entiéres. La veuve de Moliere les avoit remiſes au Comédien la Grange: on ne ſçait ce qu'elles ſont devenuës. [*Voyez* Grimareſt page 310.] Il avoit auſſi traduit preſque tout Lucrece. *Voyez* le même page 311, & remarques ſur la Satyre 2 de Deſpréaux, *in-folio*, Amſterdam page 20, Tome premier, 1718.

(*k*) *Voyez* Ep. II. de Deſpréaux.

(*l*) *Voyez* Vie de Moliere, par Grimareſt, page 48.

geſte, le ton, le langage de tous les ſentimens dont l'homme eſt ſuſceptible dans toutes les conditions. C'eſt à cet eſprit de réflexion, prêt à s'exercer ſur tout ce qui ſe paſſoit ſous ſes yeux, c'eſt à l'attention extréme qu'il apportoit à examiner les hommes, & au diſcernement exquis avec lequel il ſçavoit démêler les principes de leurs actions, que ce grand homme a dû la connoiſſance parfaite du cœur humain.

Si on lui a reproché de s'être répété quelquefois, comme dans la Scéne (*m*) des deux Marquis du *Miſantrope*, imitée en partie de celle (*n*) de Valere & d'Eraſte dans *le Dépit amoureux;* ſi Clitandre, dans *l'Amour Médecin* (*o*), produit à peu près le même incident qu'Adraſte dans *le Sicilien* (*p*), on peut du moins, dans la comparaiſon de ces Scénes, remarquer le progrès du génie & des talens de Moliere. Ce progrès ne ſe fait jamais mieux ſentir, que par le parelléle des idées ſemblables, qu'un même Auteur a exprimées en différens tems. Mais il ne faut point confondre les deux Scénes de *l'Amour Médecin* & du *Sicilien*, que nous venons de citer, avec d'autres qui y ont quelque rapport. Clitandre & Adraſte, à la faveur de leur déguiſement, trou-

(*m*) Acte III, Scéne I.
(*n*) Acte I, Scéne III.
(*o*) Acte III, Scéne V.
(*p*) Scéne XII.

trouvent le moyen d'entretenir leurs maîtreſſes en particulier, quoique Sganarelle & Dom Pédre ſoient ſur la Scéne : (*q*) dans *l'Etourdi*, (*r*) dans *l'Ecole des maris*, (*s*) dans *le Malade imaginaire*, des amans, qui ne peuvent s'expliquer autrement, déclarent tout haut leur paſſion à l'objet aimé, en préſence même des perſonnes à qui ils ont intérêt de cacher leurs ſentimens. Ces derniéres Scénes, plus fines & plus piquantes que les premiéres, ſe reſſemblent encore moins entre elles par le tour. Moliere arrive au même but, mais par diverſes routes, plus ingénieuſes & plus comiques l'une que l'autre. Quelle étenduë & quelles reſſources dans l'eſprit ne faut-il pas avoir, pour varier avec art les mêmes fonds, & pour les reproduire ſous d'autres points de vûë, avec des couleurs différentes & toujours agréables ?

La fécondité de Moliere eſt encore plus ſenſible dans les ſujets qu'il a tirés des Auteurs anciens & modernes, ou dans les traits qu'il a empruntés d'eux. Toujours ſupérieur à ſes modéles, & en cette partie, égal à lui-même, il donnoit une nouvelle vie à ce qu'il avoit copié. Les modéles diſparoiſſoient, il devenoit original. C'eſt ainſi que Plaute & Térence avoient imité les Grecs.

Mais

(*q*) Acte I, Scéne IV.
(*r*) Acte II, Scéne XIV.
(*s*) Acte II, Scéne VI.

Mais les deux Poëtes Latins, plus uniformes dans le choix des caractéres & dans la maniére de les peindre, n'ont repréſenté qu'une partie des mœurs générales de Rome. Le Poëte François a non ſeulement expoſé ſur la Scéne les vices & les ridicules communs à tous les âges & à tous les pays, il les a peints encore avec des traits tellement propres à ſa Nation, que ſes Comédies peuvent être regardées comme l'Hiſtoire des mœurs, des modes, & du goût de ſon ſiécle; avantage qui diſtinguera toujours Moliere de tous les Auteurs Comiques.

Comme ſes Ouvrages ne ſont pas tous du même genre, il ne faut pas, pour en juger ſainement, partir des mêmes principes. Dans ſes premiéres Comédies d'intrigue, il ſe conforma à l'uſage qui étoit alors établi ſur le Théatre François, & crut devoir ménager le goût du public, accoutumé à voir réunis dans un même ſujet, les incidens les moins vraiſemblables; c'eſt plûtôt un vice du tems, qu'un défaut de l'Auteur. Dans les Piéces qu'il préparoit à la hâte pour des fêtes ordonnées par Louis XIV, il a quelquefois ſacrifié une partie de ſa gloire à la magnificence, à la variété du ſpectacle, & aux ornemens que la muſique & la danſe y devoient ajoûter. Uniquement rempli du déſir d'exécuter promtement les ordres du Roi, il ne ſongeoit qu'à répondre, du moins par ſon zéle, à la confiance que lui témoignoit ce Prince, en le chargeant du ſoin de l'amuſer.

muſer. Il n'a pas même crû avilir ſon talent, en ſe prêtant au peu de délicateſſe de la multitude, dans ces Piéces, dont les caractéres chargés plaiſent toujours au plus grand nombre, & où les gens de goût, ſans en approuver le genre, remarquoient des traits que l'uſage a conſacrés, & a fait paſſer en proverbes. D'ailleurs, une critique trop ſévére ne s'accordoit guéres avec l'intérêt d'une troupe que la gloire ſeule ne conduiſoit pas, & qui ne jugeoit du mérite d'une Comédie, que par le nombre des repréſentations, & par l'affluence des Spectateurs. Ce ſont apparemment ces eſpéces de farces, qu'il liſoit à ſa ſervante, pour juger, par l'impreſſion qu'elle en recevoit, de l'effet que la repréſentation produiroit ſur le Théatre. Il eſt peu vraiſemblable qu'il l'ait conſultée ſur *le Miſantrope* ou ſur *les Femmes ſçavantes.*

Ces deux Piéces, dont le genre même étoit inconnu à l'Antiquité, ſont celles que le public a reçûes avec le moins d'empreſſement, & cependant celles dont il attendoit l'immortalité, & qui, ainſi que l'*Ecole des Femmes* & *Tartuffe*, la lui aſſûrent. L'art caché ſous des graces ſimples & naïves, n'y employe que des expreſſions claires & élégantes, des penſées juſtes & peu recherchées, une plaiſanterie noble & ingénieuſe pour peindre & pour développer les replis les plus ſecrets du cœur humain. C'eſt enfin par elles, que Moliere a rendu en Fran-

ce la Scéne comique ſupérieure à celle des Grecs & des Romains.

La nature, qui lui avoit été ſi favorable du côté des talens de l'eſprit, lui avoit refuſé des dons extérieurs, ſi néceſſaires au Théatre, ſur-tout pour les rôles tragiques. Une voix ſourde, des inflexions dures, une volubilité de Langue qui précipitoit trop ſa déclamation, le rendoient, de ce côté, fort inférieur aux Acteurs de l'Hôtel de Bourgogne. Il ſe fit juſtice, & ſe renferma dans un genre où ces défauts étoient plus ſupportables. Il eut même des difficultés à ſurmonter pour y réuſſir; & ne ſe corrigea de cette volubilité, ſi contraire à la belle articulation, que par des efforts continuels, qui lui cauſerent un hoquet qu'il a conſervé juſqu'à la mort, & dont il ſçavoit tirer parti en certaines occaſions. Pour varier ſes inflexions, il mit le premier en uſage certains tons inuſités, qui le firent d'abord accuſer d'un peu d'affectation, mais auxquels on s'accoutuma. Non ſeulement il plaiſoit dans les rôles de Maſcarille, de Sganarelle, d'Hali, &c; il excelloit encore dans les rôles de haut comique, tels que ceux d'Arnolphe, d'Orgon, d'Harpagon. C'eſt alors que, par la vérité des ſentimens, par l'intelligence des expreſſions, & par toutes les fineſſes de l'art, il ſéduiſoit les Spectateurs, au point qu'ils ne diſtinguoient plus le perſonnage repréſenté, d'avec le Comédien qui le repréſentoit; auſſi ſe chargeoit-il toujours des

rôles

rôles les plus longs & les plus difficiles. Il s'étoit encore réſervé l'emploi d'Orateur (*t*) de ſa troupe.

Le ſoin avec lequel il avoit travaillé à corriger & à perfectionner ſon jeu, s'étendoit juſques ſur ſes camarades. *L'Impromptu de Verſailles*, dont le ſujet eſt la répétition d'une Comédie qui devoit ſe jouër devant le Roi, eſt l'image de ce que Moliere faiſoit probablement dans les répétitions ordinaires des Piéces qu'il donnoit au Public. Rien de ce qui pouvoit rendre l'imitation plus vraye & plus ſenſible, n'échappoit à ſon attention. Il obligea ſa femme, qui étoit extrêmement parée, à changer d'habit, parce que la parure ne convenoit pas au rôle d'Elmire convaleſcente, qu'elle devoit repréſenter dans *Tartuffe*. Mais il ne ſe bornoit pas ſeulement à former ſes Acteurs; il entroit dans toutes leurs affaires, ſoit générales, ſoit particuliéres; il étoit leur maître & leur camarade, leur ami & leur (*u*) protecteur;

(*t*) Chaque Troupe avoit, dans ce tems-là, un Acteur, qui ſeul faiſoit l'annonce des Piéces, & qui haranguoit le Public dans l'occaſion. Moliere, quelques années avant ſa mort, avoit cédé cet emploi au Comédien *la Grange*.

(*u*) Non ſeulement, en 1665, il obtint pour ſa troupe le tître de *troupe du Roi*, avec ſept mille livres de penſion; mais, ſur les inſtances réitérées de ſes camarades, il demanda, & obtint un ordre du Roi, pour qu'aucunes perſonnes de ſa maiſon n'entraſſent à la Comédie ſans payer. *Voyez* Grimareſt, page 131.

tecteur ; auſſi attentif à compoſer pour eux (*x*) des rôles qui fiſſent valoir leurs talens, que ſoigneux d'attirer dans ſa troupe des ſujets qui pûſſent la rendre plus célébre. On ſçait que le bruit des heureuſes diſpoſitions du jeune Baron, alors âgé d'environ onze ans, avoit déterminé Moliere à demander au Roi un ordre pour faire paſſer cet enfant, de la troupe de la Raiſin (*y*), dans la ſienne. Baron, élevé & inſtruit par Moliere, qui lui tint lieu de pere (*z*), eſt devenu le Roſcius de ſon ſiécle. La Beauval quitta la Province pour venir briller ſur le Théatre du Palais Royal.

Mo-

(*x*) Il avoit *du Croiſy* en vûë, lorſqu'il compoſa le rôle de Tartuffe ; comme, dans la ſuite, profitant de la taille & des graces de *Baron* encore jeune, il lui deſtina le rôle de l'Amour dans *Pſiché*.

(*y*) La Raiſin, veuve d'un Organiſte de Troyes, avoit formé une troupe de jeunes enfans, ſous le nom de *troupe Dauphine* ; elle pria Moliere, en 1664, de lui prêter ſon Théatre pour trois repréſentations : Moliere, informé du ſuccès qu'avoit eu le jeune Baron les deux premiers jours, réſolut, quoique malade, de ſe faire porter au Palais Royal à la troiſiéme repréſentation, & obtint le lendemain un ordre du Roi, pour faire entrer Baron dans ſa troupe. *Voyez* Grimareſt, page 95 & 101.

(*z*) Baron étoit fils d'un Comédien & d'une Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne. Son pere étoit mort au mois d'Octobre 1655 ; & ſa mere, au mois de Septembre 1662. *Voyez* Muſe Hiſtorique de Loret, Lettre 40, de l'année 1655, & Lettre 35, de l'année 1662.

Moliere, qui s'égayoit, ſur le Théatre, aux dépens des foibleſſes humaines, ne put ſe garantir de ſa propre foibleſſe. Séduit par un panchant qu'il n'eut ni la ſageſſe de prévenir, ni la force de vaincre, il enviſagea la ſociété d'une femme aimable, comme un délaſſement néceſſaire à ſes travaux; ce ne fut pour lui qu'une ſource de chagrins. Les perſonnes qui attirent les yeux du public, ſont plus expoſées que les autres à ſa malignité & à ſes plaiſanteries. Le mariage qu'il contracta avec la fille de la Comédienne Béjart, lui fit d'abord éprouver ce que la calomnie (*a*) a de plus noir. Le peu de rapport entre l'humeur d'un Philoſophe amoureux, & les caprices d'une femme légére & coquette, répandit, dans la ſuite, ſur ſes jours bien des nuages, dont on abuſa pour jetter ſur lui le ridicule qu'il avoit ſi ſouvent joué dans les autres. Il perdit enfin ſon repos, & la douceur de ſa vie; mais ſans perdre aucun des agrémens de ſon eſprit.

Plus heureux dans le commerce de ſes amis, il les raſſembloit à Auteuil, dès que ſes

(*a*) On diſoit que Moliere, qui avoit été amoureux de la Béjart, avoit épouſé ſa propre fille, mais elle étoit née en Languedoc avant qu'il eût fait connoiſſance avec la mere; d'ailleurs, Grimareſt aſſûre qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme d'Avignon, nommé Modéne. *Voyez* page 21.

ſes occupations lui permettoient de quitter Paris, ou ne l'appelloient pas à la Cour. Eſtimé des hommes les plus illuſtres de ſon ſiécle, il n'étoit pas moins chéri & careſſé des grands. Le Maréchal Duc de Vivonne vivoit avec lui dans cette familiarité, qui égale le mérite à la naiſſance. Le grand Condé exigeoit de Moliere de fréquentes viſites, & avouoit que ſa converſation lui apprenoit toujours quelque choſe de nouveau.

Des diſtinctions ſi flateuſes n'avoient gâté ni ſon eſprit ni ſon cœur. Baron lui annonça un jour à Auteuil un homme, que l'extrême miſére empéchoit de paroître; *il ſe nomme Mondorge* (*b*), ajouta-t-il. *Je le connois*, dit Moliere, *il a été mon camarade en Languedoc, c'eſt un honnête homme; que jugez-vous qu'il faille lui donner?* *Quatre piſtoles*, dit Baron, après avoir héſité quelque tems. *Hé bien*, reprit Moliere, *Je vais les lui donner pour moi, donnez-lui ces vingt autres que voilà.* Mondorge parut, Moliere l'embraſſa, le conſola, & joignit au préſent qu'il lui faiſoit, un magnifique habit de Théatre, pour jouër dans les rôles tragiques. C'eſt par des exemples pareils, plus ſenſibles que de ſimples diſcours, qu'il s'appliquoit à former les mœurs de celui qu'il regardoit comme ſon fils.

On

(*b*) Son nom de famille étoit Mignot.

On n'a point inſéré dans ces Mémoires les traditions populaires, toujours incertaines & ſouvent fauſſes, ni les faits étrangers ou peu intéreſſans, que l'Auteur de la vie de Moliere a raſſemblés. Celui dont Charpentier, fameux Compoſiteur de muſique a été témoin, & qu'il a raconté à des perſonnes dignes de foi, eſt peu connu, & mérite d'être rapporté. Moliere revenoit d'Auteuil avec ce Muſicien. Il donna l'aumône à un pauvre, qui, un inſtant après, fit arrêter le carroſſe, & lui dit, *Monſieur, vous n'avez pas eu deſſein de me donner une piéce d'or. Où la vertu va-t-elle ſe nicher!* s'écria Moliere, après un moment de reflexion *Patien, mon ami, en voilà une autre.*

On ne peut mieux finir ces Mémoires, que par ces vers de Deſpréaux (*c*).

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priére,
Pour jamais ſous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui ſi vantés,
Furent des ſots eſprits, à nos yeux, rebutés.
L'ignorance & l'erreur, à ſes naiſſantes piéces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau;
Et ſecouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la Scéne plus exacte,
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond Acte.
L'un, défenſeur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre,

(*c*) Epître VII, à Monſieur Racine.

L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au parterre.
Mais ſi-tôt que, d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa muſe éclipſée.
L'aimable Comédie, avec lui terraſſée,
En vain, d'un coup ſi rude, eſpéra revenir,
Et, ſur ſes brodequins, ne put plus ſe tenir.

FIN.

L'ETOUR-

10780307

L'ETOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMEDIE.

10780307

*

* *

ACTEURS.

PANDOLFE, pere de Lélie.
ANSELME, pere d'Hippolyte.
TRUFALDIN, vieillard.
CE'LIE, eſclave de Trufaldin.
HIPPOLYTE, fille d'Anſelme.
LE'LIE, fils de Pandolfe.
LE'ANDRE, fils de famille.
ANDRE'S, crû Egyptien.
MASCARILLE, valet de Lélie.
ERGASTE, ami de Maſcarille.
UN COURIER.
DEUX TROUPES de maſques.

La Scéne eſt à Meſſine dans une place publique.

L'ETOUR-

10780307

L'ESTOURDY.

10780307

L'ETOURDI,
OU
LES CONTRE-TEMS,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

LELIE.

HE bien, Léandre, hé bien, il faudra conteſter,
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter;
Qui, dans nos ſoins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de ſon rival portera plus d'obſtacle:
Préparez vos efforts, & vous défendez bien,
Sûr que de mon côté, je n'épargnerai rien.

SCENE II.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

AH! Maſcarille,

MASCARILLE.

Quoi?

LELIE.

Voici bien des affaires,
J'ai dans ma paſſion toutes choſes contraires;

Léandre aime Célie, & par un trait fatal,
Malgré mon changement, eſt encor mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie !

LELIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Hé ! oui, tant pis, c'eſt là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me déſeſpérer,
Puiſque j'ai ton ſecours, je dois me raſſûrer.
Je ſai que ton eſprit en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile,
Qu'on te peut appeller le Roi des ſerviteurs,
Et qu'en toute la terre.....

MASCARILLE.

Hé ! tréve de douceurs.
Quand nous faiſons beſoin, nous autres miſérables,
Nous ſommes les chéris & les incomparables ;
Et dans un autre tems, dès le moindre courroux,
Nous ſommes les coquins qu'il faut rouër de coups.

LELIE.

Ma foi, tu me fais tort avec cette invective ;
Mais enfin, diſcourons de l'aimable captive,
Dis ſi les plus cruels & plus durs ſentimens
Ont rien d'impénétrable à des traits ſi charmans :
Pour moi, dans ſes diſcours, comme dans ſon viſage,
Je voi pour ſa naiſſance un noble témoignage,
Et je croi que le Ciel dedans un rang ſi bas,
Cache ſon origine, & ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous êtes romaneſque avecque vos chiméres.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?

C'eſt

C'eſt Monſieur votre pere, au moins à ce qu'il dit;
Vous ſçavez que ſa bile aſſez ſouvent s'aigrit,
Qu'il peſte contre vous d'une belle maniére,
Quand vos déportemens lui bleſſent la viſiére;
Il eſt avec Anſelme en parole pour vous
Que de ſon Hippolyte on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'eſt dans le ſeul mariage,
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire ſage;
Et s'il vient à ſçavoir que, rebutant ſon choix,
D'un objet inconnu vous reeevez les loix,
Que de ce fol amour la fatale puiſſance
Vous ſouſtrait au devoir de votre obéïſſance,
Dieu ſçait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux ſermons on vous régalera.

LELIE.

Ah! tréve, je vous prie, à votre rhétorique.

MASCARILLE.

Mais vous, tréve plûtôt à votre politique,
Elle n'eſt pas fort bonne, & vous devriez tâcher....

LELIE.

Sçais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de triſtes ſalaires,
Qu'un valet conſeiller y fait mal ſes affaires?

[*à part*] MASCARILLE.

Il ſe met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire, & vous ſonder l'eſprit.
D'un cenſeur de plaiſirs ai-je fort l'encolure,
Et Maſcarille eſt-il ennemi de nature?
Vous ſçavez le contraire, & qu'il eſt très-certain,
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des ſermons d'un vieux barbon de pere;
Pouſſez votre bidet, vous dis-je, & laiſſez faire.
Ma foi, j'en ſuis d'avis, que ces Penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et vertueux par force, eſpérent par envie
Oter aux jeunes gens les plaiſirs de la vie.

Vous ſçavez mon talent, je m'offre à vous ſervir.

LELIE.

Ah! c'eſt par ces diſcours que tu peux me ravir.
Au reſte, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
N'a point été mal vû des yeux qui l'ont fait naître;
Mais Léandre à l'inſtant vient de me déclarer
Qu'à me ravir Célie il ſe va préparer:
C'eſt pourquoi dépêchons, & cherche dans ta tête
Les moyens les plus promts d'en faire ma conquête.
Trouve ruſes, détours, fourbes, inventions,
Pour fruſtrer mon rival de ſes prétentions.

MASCARILLE.

Laiſſez-moi quelque tems rêver à cette affaire.

[*à part.*]

Que pourrois-je inventer pour ce coup néceſſaire?

LELIE.

Hé bien, le ſtratagême?

MASCARILLE.

Ah! comme vous courez!
Ma cervelle toujours marche à pas meſurés.
J'ai trouvé votre fait: il faut.... Non, je m'abuſe.
Mais ſi vous alliez....

LELIE.

Où?

MASCARILLE.

C'eſt une foible ruſe.
J'en ſongeois une....

LELIE.

Et quelle?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.
Mais ne pourriez-vous pas....

LELIE.

Quoi?

MAS-

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.
Parlez avec Anſelme.

LELIE.

Et que lui puis-je dire ?

MASCARILLE.

Il eſt vrai ; c'eſt tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LELIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne ſçai.

LELIE.

C'en eſt trop à la fin,
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monſieur, ſi vous aviez en main force piſtoles,
Nous n'aurions pas beſoin maintenant de rêver
A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions par un promt achat de cette eſclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne & vous brave.
De ces Egyptiens qui la mirent ici,
Trufaldin qui la garde, eſt en quelque ſouci,
Et trouvant ſon argent qu'ils lui font trop attendre,
Je ſçai bien qu'il ſeroit très-ravi de la vendre:
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu,
Il ſe feroit feſſer pour moins d'un quart d'écu,
Et l'argent eſt le Dieu que ſur-tout il révere,
Mais le mal, c'eſt....

LELIE.

Quoi, c'eſt ?

MASCARILLE.

Que Monſieur votre pere
Eſt un autre vilain, qui ne vous laiſſe pas, Com-

Comme vous voudriez, manier ſes ducats;
Qu'il n'eſt point de reſſort, qui pour votre reſſource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourſe:
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour ſçavoir là-deſſus quel eſt ſon ſentiment;
Sa fenêtre eſt ici.

LELIE.

Mais Trufaldin pour elle,
Fait de jour & de nuit exacte ſentinelle;
Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos.
O bonheur! la voilà qui ſort tout-à-propos.

SCENE III.

CELIE, LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

AH! que le Ciel m'oblige, en offrant à ma vûë
Les céleſtes attraits dont vous êtes pourvûë!
Et, quelque mal cuiſant que m'ayent cauſé vos yeux,
Que je prends de plaiſir à les voir en ces lieux!

CELIE.

Mon cœur, qu'avec raiſon votre diſcours étonne,
N'entend pas que mes yeux faſſent mal à perſonne;
Et, ſi dans quelque choſe ils vous ont outragé,
Je puis vous aſſûrer que c'eſt ſans mon congé.

LELIE.

Ah! leurs coups ſont trop beaux pour me faire une injure,
Je mets toute ma gloire à chérir leur bleſſure,
Et....

MASCARILLE.

Vous le prenez-là d'un ton un peu trop haut;

Ce

Ce ſtile maintenant n'eſt pas ce qu'il nous faut.
Profitons mieux du tems, & ſçachons vîte d'elle
Ce que...

TRUFALDIN *dans ſa maiſon.*

Célie !

MASCARILLE *à Lélie.*

Hé bien ?

LELIE.

O rencontre cruelle !
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler !

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous, je ſçaurai lui parler.

SCENE IV.

TRUFALDIN, CELIE, LELIE retiré dans un coin. MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Célie.*

QUe faites-vous dehors ? & quel ſoin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à perſonne.

CELIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon,
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun ſoupçon.

MASCARILLE.

Eſt-ce là le Seigneur Trufaldin ?

CELIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monſieur, je ſuis tout vôtre, & ma joye eſt extrême
De pouvoir ſaluer en toute humilité
Un homme dont le nom eſt par tout ſi vanté.

TRUFALDIN.

Très-humble ſerviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être ;
Mais je l'ai vûë ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talens qu'elle a pour ſçavoir l'avenir,
Je voulois ſur ce point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi ? te mêlerois-tu d'un peu de diablerie ?

CELIE.

Non, tout ce que je ſçai n'eſt que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'eſt. Le maître que je ſers
Languit pour un objet qui le tient dans ſes fers ;
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore,
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore ;
Mais un dragon veillant ſur ce rare tréſor,
N'a pû, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor ;
Et, ce qui plus le gêne & le rend miſérable ;
Il vient de découvrir un rival redoutable ;
Si bien que, pour ſçavoir ſi ſes ſoins amoureux
Ont ſujet d'eſpérer quelque ſuccès heureux,
Je viens vous conſulter, ſûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le ſecret qui nous touche.

CELIE.

Sous quel aſtre ton maître a-t-il reçû le jour ?

MASCARILLE.

Sous un aſtre à jamais ne changer ſon amour.

CELIE.

Sans me nommer l'objet pour qui ſon cœur ſoupire,
La ſcience que j'ai m'en peut aſſez inſtruire.
Cette fille a du cœur, & dans l'adverſité
Elle ſçait conſerver une noble fierté ;
Elle n'eſt pas d'humeur à trop faire connoître
Les ſecrets ſentimens qu'en ſon cœur on fait naître :

Mais

Mais je les ſçai comme elle, & d'un eſprit plus doux,
Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique !

CELIE.

Si ton maître en ce point de conſtance ſe pique,
Et que la vertu ſeule anime ſon deſſein,
Qu'il n'appréhende plus de ſoupirer en vain ;
Il a lieu d'eſpérer, & le fort qu'il veut prendre
N'eſt pas ſourd aux traités, & voudra bien ſe rendre.

MASCARILLE.

C'eſt beaucoup ; mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

CELIE.

C'eſt-là tout le malheur.

MASCARILLE *à part regardant Lélie.*

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire.

CELIE.

Je vais vous enſeigner ce que vous devez faire.

LELIE *les joignant.*

Ceſſez, ô Trufaldin, de vous inquiéter,
C'eſt par mon ordre ſeul qu'il vient vous viſiter,
Et je vous l'envoyois, ce ſerviteur fidelle,
Vous offrir mon ſervice, & vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté ;
Pourvû qu'entre nous deux le prix ſoit arrêté.

MASCARILLE *à part.*

La peſte ſoit la bête !

TRUFALDIN.

Ho ! ho ! qui des deux croire ?
Ce diſcours au premier eſt fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monſieur, ce galant homme a le cerveau bleſſé ;
Ne le ſçavez-vous pas ?

TRUFALDIN.

Je ſçai ce que je ſçai.
J'ai crainte ici-deſſous de quelque manigance.
[*à Célie.*]
Rentrez, & ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filoux fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez pour me jouër vos flûtes mieux d'accord.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'Eſt bien fait. Je voudrois qu'encor ſans flaterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon ſe montrer, & comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di?

LELIE.

Je penſois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre.
Mais quoi! cette action ne doit point me ſurprendre.
Vous êtes ſi fertile en pareils contre-tems,
Que vos écarts d'eſprit n'étonnent plus les gens.

LELIE.

Ah! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable!
Le mal eſt-il ſi grand, qu'il ſoit irréparable?
Enfin, ſi tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les deſſeins,
Qu'il ne puiſſe acheter avant moi cette belle.
De peur que ma préſence encor ſoit criminelle,
Je te laiſſe.

MASCARILLE *ſeul.*

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit

Seroit dans notre affaire un fûr & fort agent :
Mais ce reſſort manquant, il faut uſer d'un autre.

SCENE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

PAr mon chef, c'eſt un ſiécle étrange que le nôtre,
J'en ſuis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le ſien.
Les dettes aujourd'hui, quelque ſoin qu'on employe,
Sont comme les enfans que l'on conçoit en joye,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans notre bourſe entre agréablement :
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'eſt lorsque les douleurs commencent à nous prendre.
Baſte ! ce n'eſt pas peu que deux mille francs dûs,
Depuis deux ans entiers, me ſoient enfin rendus ;
Encore eſt-ce un bonheur.

MASCARILLE *à part les quatre premiers vers.*

O Dieu ! la belle proye
A tirer en volant ! Chut, il faut que je voye
Si je pourrois un peu de près le careſſer.
Je ſçai bien les diſcours dont il le faut bercer.
Je viens de voir, Anſelme....

ANSELME.

Et qui ?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente aſſaſſine ?

MASCARILLE.

Pour vous elle eſt de flâme.

ANSELME.

Elle ?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,
Que c'eſt grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content?

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure;
Anſelme mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand eſt-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs?

ANSELME.

Mais pourquoi juſqu'ici me les avoir celées?
Les filles, par ma foi, ſont bien diſſimulées!
Maſcarille, en effet, qu'en dis-tu? quoique vieux,
J'ai de la mine encore aſſez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui vraiment, ce viſage eſt encor fort mettable,
S'il n'eſt pas des plus beaux, il eſt des-agréable.

ANSELME.

Si bien donc....

MASCARILLE *veut prendre la bourſe.*

Si bien donc qu'elle eſt ſotte de vous,
Ne vous regarde plus....

ANSELME.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;
Et vous veut...

ANSELME.

Et me veut...

MASCARILLE.

Et vous veut, quoiqu'il tienne,
Pren-

Prendre la bourſe.

ANSELME.

La ?

MASCARILLE *prend la bourſe & la laiſſe tomber.*

La bouche avec la ſienne.

ANSELME.

Ah ! je t'entends. Vien-ça, lorſque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laiſſez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le Ciel vous conduiſe.

ANSELME *revenant.*

Ah ! vraiment je faiſois une étrange ſottiſe,
Et tu pouvois pour toi m'accuſer de froideur.
Je t'engage à ſervir mon amoureuſe ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre préſent récompenſer ton zéle:
Tien, tu te ſouviendras....

MASCARILLE.

Ah ! non pas, s'il vous plaît.

ANSELME.

Laiſſe-moi....

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis ſans intérêt.

ANSELME.

Je le ſçai ; mais pourtant.....

MASCARILLE.

Non, Anſelme, vous dis-je.
Je ſuis homme d'honneur, cela me deſoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Maſcarille.

MAS-

MASCARILLE *à part.*

O long diſcours !

ANSELME *revenant.*

Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes vœux,
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laiſſez votre argent.
Sans vous mettre en ſouci, je ferai le préſent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, ſi cela l'accommode.

ANSELME.

Soit ; donne-la pour moi; mais ſur-tout fai ſi bien,
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir ſien.

SCENE VII.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

LELIE, *ramaſſant la bourſe.*

A qui la bourſe ?

ANSELME.

Ah Dieux ! elle m'étoit tombée,
Et j'aurois après crû qu'on me l'eût dérobée.
Je vous ſuis bien tenu de ce ſoin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble, & me rend mon argent;
Je vais m'en décharger au logis tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'Eſt être officieux, & très-fort, ou je meure.

LELIE.

Ma foi, ſans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, & payez aujourd'hui
D'un jugement très-rare & d'un bonheur extrême.
Nous avancerons fort, continuez de même.

LELIE.

Qu'eſt-ce donc? qu'ai-je fait?

MASCARILLE.

Le ſot en bon françois,
Puiſque je puis le dire, & qu'enfin je le dois.
Il ſçait bien l'impuiſſance où ſon pere le laiſſe,
Qu'un rival, qu'il doit craindre, étrangement nous preſſe;
Cependant quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moi tout ſeul la honte & le danger....

LELIE.

Quoi? c'étoit...

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive
Que j'attrapois l'argent dont votre ſoin nous prive.

LELIE.

S'il eſt ainſi, j'ai tort; mais qui l'eût deviné?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, être bien rafiné.

LE

Ceſſez de vous laiſſer conduire au premier vent ;
Réglez-vous ; regardez l'honnête homme de pere
Que vous avez du Ciel ; comme on le conſidére ;
Ceſſez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et comme lui, vivez en perſonne d'honneur.

PANDOLFE.

C'eſt parler comme il faut. Et que peut-il répondre ?

MASCARILLE.

Répondre ? des chanſons, dont il me vient confondre.
Ce n'eſt pas qu'en effet, dans le fond de ſon cœur,
Il ne tienne de vous des ſemences d'honneur ;
Mais ſa raiſon n'eſt pas maintenant ſa maîtreſſe.
Si je pouvois parler avecque hardieſſe,
Vous le verriez dans peu ſoumis ſans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'eſt un ſecret, qui m'importeroit fort,
S'il étoit découvert : mais à votre prudence
Je puis le confier avec toute aſſûrance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sçachez donc que vos vœux ſont trahis
Par l'amour qu'une eſclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé ; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez ſi je ſuis le ſecret confident....

PANDOLFE.

Vraiment je ſuis ravi de cela.

MASCARILLE.

A ſon devoir, ſans bruit, déſirez-vous le rendre ?
Il faut. . . . J'ai toujours peur qu'on nous vienne ſurprendre ?
Ce ſeroit fait de moi, s'il ſçavoit ce diſcours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute choſe cours,
Acheter ſourdement l'eſclave idolâtrée,
Et la faire paſſer en une autre contrée.
Anſelme a grand accès auprès de Trufaldin,
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin;
Après, ſi vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des marchands, & puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter;
Car enfin, ſi l'on veut qu'à l'hymen il ſe range,
A cet amour naiſſant il faut donner le change;
Et de plus, quand bien même il ſeroit réſolu
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet pouvant réveiller ſon caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'eſt très-bien raiſonner; ce conſeil me plaît fort.
Je vois Anſelme; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promtement cette eſclave funeſte,
Et la mettre en tes mains pour achever le reſte.

MASCARILLE *ſeul.*

Bon; allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie & les fourbes auſſi.

SCENE X.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

OUi, traître, c'eſt ainſi que tu me rends ſervice ?
Je viens de tout entendre, & voir ton artifice;

A moins que de cela, l'euſſai-je ſoupçonné ?
Tu payes d'impoſture, & tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, & j'avois lieu d'attendre
Qu'on te verroit ſervir mes ardeurs pour Léandre,
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adreſſe & tes ſoins ſçauroient me dégager ;
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere ;
Et cependant ici tu fais tout le contraire ;
Mais tu t'abuſeras ; je ſçais un ſûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pouſſes ſi bien,
Et je vais de ce pas....

MASCARILLE.

Ah ! que vous êtes promte !
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte,
Et, ſans conſidérer s'il a raiſon ou non,
Votre eſprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, & je devrois, ſans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puiſqu'ainſi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE.

Par quelle illuſion penſes-tu m'éblouïr ?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr ?

MASCARILLE.

Non : mais il faut ſçavoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre ſervice ;
Que ce conſeil adroit, qui ſemble être ſans fard,
Jette dans le panneau l'un & l'autre vieillard ;
Que mon ſoin par leurs mains ne veut avoir Célie,
Qu'à deſſein de la mettre au pouvoir de Lélie,
Et faire, que l'effet de cette invention,
Dans le dernier excès portant ſa paſſion,
Anſelme rebuté de ſon prétendu gendre,
Puiſſe tourner ſon choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi ! tout ce grand projet, qui m'a miſe en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Maſcarille ?

MAS-

MASCARILLE.

Oui, pour vous.
Mais puiſqu'on reconnoît ſi mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la ſorte eſſuyer vos caprices,
Et que, pour récompenſe, on s'en vient de hauteur
Me traiter de faquin, de lâche, d'impoſteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commiſe,
Et dès ce même pas, rompre mon entrepriſe.

HIPPOLYTE *l'arrêtant.*

Hé! ne me traite pas ſi rigoureuſement,
Et pardonne aux tranſports d'un premier mouvement.

MASCARILLE.

Non, non, laiſſez-moi faire; il eſt en ma puiſſance
De détourner le coup qui ſi fort vous offenſe.
Vous ne vous plaindrez point de mes ſoins déformais;
Oui, vous aurez mon maître, & je vous le promets.

HIPPOLYTE.

Hé! mon pauvre garçon, que ta colére ceſſe.
J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confeſſe.

[*Tirant ſa bourſe.*]

Mais je veux réparer ma faute par ceci.
Pourrois-tu te réſoudre à me quitter ainſi?

MASCARILLE.

Non, je ne le ſçaurois, quelque effort que je faſſe:
Mais votre promtitude eſt de mauvaiſe grace.
Apprenez qu'il n'eſt rien qui bleſſe un noble cœur,
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE.

Il eſt vrai, je t'ai dit de trop groſſes injures:

Mais que ces deux louïs guériſſent tes bleſſures.

MASCARILLE.

Hé! tout cela n'eſt rien; je ſuis tendre à ces coups;
Mais déja je commence à perdre mon courroux:
Il faut de ſes amis endurer quelque choſe.

HIPPOLYTE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propoſe,
Et crois-tu que l'effet de tes deſſeins hardis,
Produiſe à mon amour le ſuccès que tu dis?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'eſprit ſur des épines.
J'ai des reſſorts tout prêts pour diverſes machines,
Et, quand ce ſtratagême à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HIPPOLYTE.

Croi qu'Hippolyte au moins ne ſera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'eſpérance du gain n'eſt pas ce qui me flate.

HIPPOLYTE.

Ton maître te fait ſigne, & veut parler à toi:
Je te quitte: mais ſonge à bien agir pour moi.

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

QUe diable fais-tu là? Tu me promets merveille:
Mais ta lenteur d'agir eſt pour moi ſans pareille.
Sans que mon bon génie au-devant m'a pouſſé,
Déja tout mon bonheur eût été renverſé.
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joye,

D'un

D'un regret éternel je devenois la proye;
Bref, ſi je ne me fuſſe en ce lieu rencontré,
Anſelme avoit l'eſclave, & j'en étois fruſtré;
Il l'emmenoit chez lui: mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, & tant fait, que par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenuë.

MASCARILLE.

Et trois:
Quand nous ſerons à dix, nous ferons une croix.
C'étoit par mon adreſſe, ô cervelle incurable!
Qu'Anſelme entreprenoit cet achat favorable;
Entre mes propres mains on la devoit livrer,
Et vos ſoins endiablés nous en viennent ſevrer:
Et puis pour votre amour je m'employrois encore?
J'aimerois mieux cent fois être groſſe pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que Monſieur Sathan vous vint tordre le cou.

LELIE.

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire ſur les pots décharger ſa furie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A Vos déſirs enfin il a fallu ſe rendre,
Malgré tous mes ſermens, je n'ai pû m'en défendre;
Et, pour vos intérêts que je voulois laiſſer,
En de nouveaux périls viens de m'embarraſſer.
Je ſuis ainſi facile, & ſi de Maſcarille.
Madame la nature avoit fait une fille,
Je vous laiſſe à penſer ce que ç'auroit été.
Toutefois, n'allez pas ſur cette ſûreté.
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévûë, & rompre mon attente.
Auprès d'Anſelme encor nous vous excuſerons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous déſirons;
Mais ſi dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu vous dis, mes ſoins, pour l'eſpoir qui vous flate.

LELIE.

Non, je ſerai prudent, te dis-je, ne crains rien:
Tu verras ſeulement. . . .

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien.
J'ai commencé pour vous un hardi ſtratagême.
Votre pere fait voir une pareſſe extrême
A rendre par ſa mort tous vos déſirs contens;
Je viens de le tuër (de parole, j'entends;)
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie,

Le

Le bon-homme ſurpris, a quitté cette vie:
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce tré-
pas,
J'ai fait que vers ſa grange il a porté ſes pas;
On eſt venu lui dire, & par mon artifice,
Que les ouvriers qui ſont après ſon édifice,
Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par hazard rencontre d'un tréſor;
Il a volé d'abord, & comme à la campagne
Tout ſon monde à préſent, hors nous deux
l'accompagne,
Dans l'eſprit d'un chacun je le tuë aujourd'hui,
Et produis un fantôme enſéveli pour lui:
Enfin, je vous ai dit à quoi je vous engage.
Jouëz bien votre rôle, & pour mon perſonnage,
Si vous appercevez que j'y manque d'un mot,
Dites abſolument que je ne ſuis qu'un ſot.

SCENE II.

LELIE *ſeul.*

SOn eſprit, il eſt vrai, trouve une étrange
voye
Pour adreſſer mes vœux au comble de leur joye;
Mais quand d'un bel objet on eſt bien amou-
reux,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux?
Si l'amour eſt au crime une aſſez belle excuſe,
Il en peut bien ſervir à la petite ruſe
Que ſa flâme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juſte Ciel! qu'ils ſont promts! Je les vois en
parole.
Allons nous préparer à jouër notre rôle.

SCENE III.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

LA nouvelle a ſujet de vous ſurprendre fort.

ANSELME.

Etre mort de la ſorte!

MASCARILLE.

Il a certes grand tort:
Je lui ſçai mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas ſeulement le tems d'être malade!

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut ſi hâte de mourir.

ANSELME.

Et Lélie?

MASCARILLE.

Il ſe bat, & ne peut rien ſouffrir;
Il s'eſt fait en maints lieux contuſion & boſſe,
Et veut accompagner ſon papa dans la foſſe:
Enfin, pour achever, l'excès de ſon tranſport
M'a fait en grande hâte enſévelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât ſemondre.

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre juſqu'au ſoir;
Outre, qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tôt enſévelit, bien ſouvent aſſaſſine,
Et tel eſt crû défunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépaſſé comme il faut.
Au reſte, pour venir au diſcours de tantôt,
Lélie, & l'action lui ſera ſalutaire,
D'un bel enterrement veut régaler ſon pere,
Et conſoler un peu ce défunt de ſon ſort,
Par le plaiſir de voir faire honneur à ſa mort;
Il hérite beaucoup; mais comme en ſes affaires,
Il ſe trouve aſſez neuf, & ne voit encor guéres;
Que ſon bien la plûpart n'eſt point en ces quartiers,
Ou, que ce qu'il y tient conſiſte en des papiers,
Il voudroit vous prier, enſuite de l'inſtance,

D'excuſer de tantôt ſon trop de violence,
De lui prêter au moins pour de dernier devoir. . . .

ANSELME.

Tu me l'as déjà dit, & je m'en vais le voir.

MASCARILLE *ſeul.*

Juſques-ici du moins tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reſte réponde,
Et de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduiſons le vaiſſeau de la main & de l'œil.

SCENE IV.

ANSELME, LELIE, MASCARILLE.

ANSELME.

SOrtons; je ne ſçaurois qu'avec douleur très-forte,
Le voir empaqueté de cette étrange ſorte.
Las! en ſi peu de tems! il vivoit ce matin.

MASCARILLE.

En peu de tems par fois on fait bien du chemin.

LELIE *pleurant.*

Ah!

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie, enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de diſpenſe de Rome.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire gare, elle abbat les humains,
Et contre eux de tout tems a de mauvais deſſeins.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes nos priéres,
N'en perdroit pas un coup de ſes dents meurtriéres;
Tout le monde y paſſe.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne ſe peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raiſons votre ennui perſévére,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il ſe modére.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois ſon humeur.

ANSELME.

Au reſte; ſur l'avis de votre ſerviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous eſt néceſſaire
Pour faire célébrer les obſéques d'un pere.

LELIE.

Ah! Ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente ſa douleur!
Il ne peut, ſans mourir, ſonger à ce malheur.

ANSELME.

Je ſçai que vous verrez aux papiers du bonhomme,
Que je ſuis débiteur d'une plus grande ſomme:
Mais, quand par ces raiſons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement diſpoſer de mon bien.
Tenez, je ſuis tout vôtre, & le ferai paroître.

LELIE *s'en allant.*

Ah!

MAS-

MASCARILLE.

Le grand déplaiſir que ſent Monſieur mon maître !

ANSELME.

Maſcarille, je croi qu'il feroit à propos
Qu'il me fît de ſa main un reçû de deux mots.

MASCARILLE.

Ah !

ANSELME.

Des événemens l'incertitude eſt grande.

MASCARILLE.

Ah !

ANSELME.

Faiſons-lui ſigner le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las ! en l'état qu'il eſt comment vous contenter ?
Donnez-lui le loiſir de ſe déſattriſter ;
Et, quand ſes déplaiſirs prendront quelque allégeance,
J'aurai ſoin d'en tirer d'abord votre aſſûrance.
Adieu, je ſens mon cœur qui ſe gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout m'on ſaoul pleurer avecque lui.
Hi !

ANSELME *ſeul.*

Le monde eſt rempli de beaucoup de traverſes ;
Chaque homme tous les jours en reſſent diverſes ;
Et jamais ici-bas....

SCENE V.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

AH ! bons Dieux, je frémi.
Pandolfe qui revient ! Fût-il bien endormi !

Comme depuis ſa mort ſa face eſt amaigrie !
Las ! me m'approchez pas de plus près, je vous prie ;
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre tranſport ?

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel ſujet vous améne.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'eſt trop de courtoiſie, & véritablement
Je me ſerois paſſé de votre compliment.
Si votre ame eſt en peine & cherche des priéres,
Las ! je vous en promets, & ne m'effrayez guéres.
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'inſtant
Prier tant Dieu pour vous, que vous ſerez content.
Diſparoiſſez donc, je vous prie,
Et que le Ciel par ſa bonté,
Comble de joye & de ſanté
Votre défunte Seigneurie.

PANDOLFE *riant*.

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las ! pour trépaſſé vous êtes bien gaillard !

PANDOLFE.

Eſt-ce jeu, dites-nous, ou bien ſi c'eſt folie,
Qui traite de défunt une perſonne en vie ?

ANSELME.

Hélas ! vous êtes mort, & je viens de vous voir.

PANDOLFE.

Quoi ? j'aurois trépaſſé ſans m'en appercevoir ?

ANSELME.

Si-tôt que Maſcarille en a dit la nouvelle,
J'en ai ſenti dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin dormez-vous ? êtes-vous éveillé ?
Me connoiſſez-vous pas ?

AN-

ANSELME.

Vous êtes habillé
D'un corps aërien qui contrefait le vôtre ;
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre viſage affreuſement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure ;
J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE.

En une autre ſaiſon, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anſelme, me ſeroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaiſir davantage :
Mais avec cette mort un tréſor ſuppoſé,
Dont parmi les chemins on m'a deſabuſé,
Fomentent dans mon ame un ſoupçon légitime.
Maſcarille eſt un fourbe, & fourbe fourbiſſime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte & le remords,
Et qui pour ſes deſſeins a d'étranges reſſorts.

ANSELME.

M'auroit-on joüé piéce, & fait ſupercherie ?
Ah ! vraiment, ma raiſon, vous ſeriez fort jolie !
Touchons un peu pour voir : en effet c'eſt bien lui.
Malepeſte du ſot que je ſuis aujourd'hui !
De grace, n'allez pas divulguer un tel conte ;
On en feroit joüer quelque farce à ma honte :
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous ? ah ! voilà l'enclouûre,
C'eſt là le nœud ſecret de toute l'avanture ;
A votre dam. Pour moi, ſans me mettre en ſouci,
Je vais faire informer de cette affaire-ci
Contre ce Maſcarille ; & ſi l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puiſſe coûter, je veux le faire pendre.

ANSELME *ſeul.*

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde & ſens & bien ?
Il me ſiéd bien, ma foi, de porter tête griſe,
Et d'être encor ſi promt à faire une ſottiſe ;
D'examiner ſi peu ſur un premier rapport....
Mais je voi...

SCENE VI.

LELIE, ANSELME.

LELIE.

MAintenant avec ce paſſeport,
Je puis à Trufaldin rendre aiſément viſite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte ?

LELIE.

Que dites-vous ? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chérement toujours la gardera.

ANSELME.

Je reviens ſur mes pas, vous dire avec franchiſe,
Que tantôt avec vous j'ai fait une mépriſe ;
Que parmi ces louïs, quoiqu'ils paroiſſent beaux,
J'en ai, ſans y penſer, mêle que je tiens faux,
Et j'apporte ſur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux monnoyeurs l'inſupportable audace
Pullule en cet Etat d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui ſoit hors de ſoupçon :
Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre !

LELIE.

Vous me faites plaiſir de les vouloir reprendre :
Mais je n'en ai point vû de faux, comme je croi.

AN-

ANSELME.

Je les connoîtrai bien, montrez, montrez-les-moi,
Eſt-ce tout?

LELIE.

Oui.

ANSELME.

Tant mieux. Enfin je vous racroche,
Mon argent bien-aimé, rentrez dedans ma poche:
Et vous, mon brave eſcroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc les gens qui ſe portent fort bien?
Et qu'auriez-vous donc fait ſur moi chetif beau-pere?
Ma foi, je m'engendrois d'une belle maniére,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort diſcret:
Allez, allez mourir de honte & de regret.

LELILE *ſeul.*

Il faut dire j'en tiens. Quelle ſurpriſe extrême!
D'où peut-il avoir ſçû ſi-tôt le ſtratagême?

SCENE VII.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

QUoi? vous étiez ſorti? Je vous cherchois par tout.
Hé bien? en ſommes-nous enfin venus à bout?
Je le donne en ſix coups au fourbe le plus brave.
Cà donnez-moi que j'aille acheter notre eſclave;
Votre rival après ſera bien étonné.

LELIE.

Ah! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné.
Pourrois-tu de mon ſort deviner l'injuſtice?

MASCARILLE.

Quoi? que feroit-ce?

LELIE.

Anſelme inſtruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être?

LELIE.

Il eſt trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon?

LELIE.

Tout de bon; j'en ſuis inconſolable.
Tu te vas emporter d'un courroux ſans égal.

MASCARILLE.

Moi, Monſieur? Quelque ſot, la colére fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, ſoit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achette ou qu'elle reſte là,
Pour moi, je m'en ſoucie autant que de cela.

LELIE.

Ah! n'aye point pour moi ſi grande indifférence,
Et ſois plus indulgent à ce peu d'imprudence.
Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
Que j'avois fait merveille, & qu'en ce feint tré-
pas
J'éludois un chacun d'un deuil ſi vrai-ſemblable,
Que les plus clair-voyans l'auroient crû véritable?

MASCARILLE.

Vous avez en effet ſujet de vous louër.

LELIE.

Hé bien, je ſuis coupable, & je veux l'avouër,
Mais, ſi jamais mon bien te fut conſidérable,
Répare ce malheur, & me ſois ſecourable.

MASCARILLE.

Je vous baiſe les mains; je n'ai pas le loiſir.

LELIE.

Maſcarille, mon fils.

MAS-

MASCARILLE.

Point.

LELIE.

Fai-moi ce plaiſir.

MASCABILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LELIE.

Si tu m'es inflexible,
Je m'en vais me tuër.

MASCARILLE.

Soit ; il vous eſt loiſible.

LELIE.

Je ne puis te fléchir ?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Vois-tu le fer prêt ?

MASCARILLE.

Oui.

LELIE.

Je vais le pouſſer.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LELIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie ?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Adieu, Maſcarille.

MASCARILLE.

Adieu, Monſieur Lélie.

LELIE.

Quoi....

MASCARILLE.

Tuëz-vous donc vîte : ah ! que de longs devis ?

LELIE.

Tu voudrois bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fiſſe le ſot, & que je me tuaſſe.

MASCARILLE.

Sçavois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace ;
Et, quoique ces eſprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'eſt point aujourd'hui ſi promt à ſe tuer.

SCENE VIII.

TRUFALDIN, LEANDRE, LELIE, MASCARILLE.

Trufaldin parle bas à Léandre, dans le fond du Théatre.

LELIE.

QUe vois-je ? mon rival & Trufaldin enſemble ?
Il achette Célie ; ah ! de frayeur je tremble.

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moi, j'en ſuis ravi. Voilà la récompenſe
De vos bruſques erreurs, de votre impatience.

LELIE.

Que dois-je faire ? dis, veuilles me conſeiller.

MASCARILLE.

Je ne ſçai.

LELIE.

Laiſſe-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il ?

LE-

LELIE.

Que veux-tu que je faſſe
Pour empécher ce coup ?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace :
Je jette encore un œil pitoyable ſur vous.
Laiſſez-moi l'obſerver ; par des moyens plus doux
Je vais, comme je croi, ſçavoir ce qu'il projette.

[*Lélie ſort.*]

TRUFALDIN *à Léandre.*

Quand on viendra tantôt, c'eſt une affaire faite.

[*Trufaldin ſort.*

MASCARILLE *à part en s'en allant.*

Il faut que je l'attrape, & que de ſes deſſeins
Je ſois le confident, pour mieux les rendre vains.

LEANDRE *ſeul.*

Graces au Ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte,
J'ai ſçû me l'aſſûrer, & je n'ai plus de crainte.
Quoique déſormais puiſſe entreprendre un rival,
Il n'eſt plus en pouvoir de me faire du mal.

SCENE IX.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE *dit ces deux vers dans la maiſon, & entre.*

AHi, ahi, à l'aide, au meurtre, au ſecours ? on m'aſſomme !
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ô traître ! ô bourreau d'homme !

LEANDRE.

D'où procéde cela ? Qu'eſt-ce ? que te fait-on ?

MAS-

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cent coups de bâton.

LEANDRE.

Qui ?

MASCARILLE.

Lélie.

LEANDRE.

Et pourquoi ?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle
Il me chaſſe & me bat d'une façon cruelle.

LEANDRE.

Ah ! vraiment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,
Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'eſt pas pour rien qu'il faut rouër le monde,
Que je ſuis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour ſerviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront ſi ſenſible aux épaules :
Je te le dis encor, je ſçaurai m'en venger :
Une eſclave te plaît, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains, & je veux faire en ſorte
Qu'un autre te l'enléve, ou le diable m'emporte.

LEANDRE.

Ecoute, Maſcarille, & quitte ce tranſport.
Tu m'as plû de tout tems, & je ſouhaitois fort
Qu'un garçon comme toi plein d'eſprit & fidéle,
A mon ſervice un jour pût attacher ſon zéle :
Enfin, ſi le parti te ſemble bon pour toi,
Si tu veux me ſervir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, Monſieur, d'autant mieux que le deſtin propice

M'offre

M'offre à me bien venger, en vous rendant ſervice,
Et, que dans mes efforts pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des châtimens:
De Célie, en un mot, par mon adreſſe extrême.....

LEANDRE.

Mon amour s'eſt rendu cet office lui-même,
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi, Célie eſt à vous?

LEANDRE.

Tu la verrois paroître
Si de mes actions j'étois tout-à-fait maître;
Mais quoi! mon pere l'eſt, comme il a volonté,
Ainſi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je ſors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,
Et l'achat fait, ma bague eſt la marque choiſie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je ſonge auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens,
A trouver promtement un endroit favorable
Où puiſſe être en ſecret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raiſon
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maiſon;
Là vous pourrez la mettre avec toute aſſûrance,
Et de cette action nul n'aura connoiſſance.

LEANDRE.

Oui? ma foi, tu me fais un plaiſir ſouhaité.
Tien donc, & va pour moi prendre cette beauté;
Dès que par Trufaldin ma bague ſera vûë,
Auſſi-tôt en tes mains elle ſera renduë,
Et dans cette maiſon tu me la conduiras
Quand.... Mais chut, Hippolyte eſt ici ſur nos pas.

SCE-

SCENE X.

HIPPOLYTE, LEANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

JE dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle?

LEANDRE.

Pour en pouvoir juger, & répondre ſoudain,
Il faudroit la ſçavoir.

HIPPOLYTE.

Donnez-moi donc la main
Juſqu'au Temple; en marchant, je pourrai vous l'apprendre.

LEANDRE *à Maſcarille.*

Va, va-t'en me ſervir ſans davantage attendre.

SCENE XI.

MASCARILLE *ſeul.*

OUi, je te vais ſervir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon!
O! que dans un moment Lélie aura de joye!
Sa maîtreſſe en nos mains tomber par cette voye,
Recevoir tout ſon bien d'où l'on attend ſon mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival.
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en Héros un laurier ſur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or,
Vivat Maſcarillus fourbum Imperator.

SCENE XII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

HOla!

TRU-

TRUFALDIN.

Que voulez-vous ?

MASCARILLE.

Cette bague connuë
Vous dira le ſujet qui cauſe ma venuë.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'eſclave, arrêtez un peu là.

SCENE XIII.

TRUFALDIN, UN COURIER, MASCARILLE.

UN COURIER *à Trufaldin.*

SEigneur, obligez-moi de m'enſeigner un homme....

TRUFALDIN.

Et qui ?

UN COURIER.

Je croi que c'eſt Trufaldin qu'il ſe nomme.

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous ? vous le voyez ici.

UN COURIER.

Lui rendre ſeulement la lettre que voici.

TRUFALDIN *lit.*

Le Ciel dont la bonté prend ſouci de ma vie,
Vient de me faire ouïr par un bruit aſſez doux,
Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,
Sous le nom de Célie eſt eſclave chez vous.

Si vous ſçûtes jamais ce que c'eſt qu'être pere,
Et vous trouvez ſenſible aux tendreſſes du ſang,
Conſervez-moi chez vous cette fille ſi chére,
Comme ſi de la vôtre elle tenoit le rang.

Pour

Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
Et vous vais de vos ſoins récompenſer ſi bien,
Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
Vous bénirez le jour où vous cauſez le mien.

De Madrid. DOM PEDRO DE GUSMAN Marquis de MONTALCANE.

[*Il continuë.*]

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi ſoit dûë,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont venduë,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas ſujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, dans mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute eſpérance.

[*au Courier.*]

Un ſeul moment plus tard tous vos pas étoient vains,
J'allois mettre à l'inſtant cette fille en ſes mains;
Mais ſuffit; j'en aurai tout le ſoin qu'on deſire.

[*Le Courier ſort.*]

[*à Maſcarille.*]

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui ſçaurois ma parole tenir,
Qu'il vienne retirer ſon argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous lui faites....

TRUFALDIN.

Va, ſans cauſer davantage.

MASCARILLE *ſeul.*

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le ſort a bien donné la baye à mon eſpoir;
Et, bien à la malheure eſt-il venu d'Eſpagne
Ce Courier que la foudre & la grêle accompagne.
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en ſi peu de tems plus triſte événement.

SCE.

SCENE XIV.

LELIE riant, MASCARILLE.

MASCARILLE.

QUel beau tranſport de joye à préſent vous inſpire ?

LELIE.

Laiſſe-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Cà rions donc bien fort, nous en avons ſujet.

LELIE.

Ah ! je ne ſerai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies :
J'ai bien joüé moi-même un tour des plus adroits.
Il eſt vrai, je ſuis promt, & m'emporte par fois :
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Auſſi bonne en effet, que perſonne qui vive,
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait, part
D'une pointe d'eſprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sçachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LELIE.

Tantôt l'eſprit émû d'une frayeur bien vive
D'avoir vû Trufaldin avecque mon rival,
Je ſongeois à trouver un reméde à ce mal,
Lorſque, me ramaſſant tout entier en moi-même,
J'ai conçû, digéré, produit un ſtratagême,
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, ſans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'eſt-ce ?

LELIE.

Ah ! s'il te plaît, donne-toi patience.

J'ai

J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand Seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant ſçû, par un heureux deſtin,
Qu'une eſclave qu'il tient ſous le nom de Célie,
Eſt ſa fille autrefois par des voleurs ravie;
Il veut la venir prendre, & le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre des ſoins;
Qu'à ce ſujet il part d'Eſpagne, & doit pour elle
Par de ſi grands préſens reconnoître ſon zéle,
Qu'il n'aura point regret de cauſer ſon bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LELIE.

Ecoute donc; voici bien le meilleur.
La lettre que je dis a donc été remiſe;
Mais, ſçais-tu bien comment? en faiſon ſi bien priſe,
Que le porteur m'a dit, que ſans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit, qui s'eſt trouvé fort ſot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup ſans vous donner au diable?

LELIE.

Oui. D'un tour ſi ſubtil m'aurois-tu crû capable?
Louë au moins mon adreſſe, & la dextérité
Dont je romps d'un rival le deſſein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louër ſelon votre mérite,
Je manque d'éloquence & ma force eſt petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand & rare effet d'une imaginative,
Qui ne céde en vigueur à perſonne qui vive,
Ma langue eſt impuiſſante, & je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis ſçavoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte proſe,
Que vous ferez toujours, quoi que l'on ſe propoſe,
Tout ce que vous avez été durant vos jours;

C'eſt-

C'eſt-à-dire un eſprit chauſſé tout à rebours,
Une raiſon malade, & toujours en débauche,
Un envers de bon ſens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un bruſque, un étourdi,
Que ſçai-je? un.... cent fois plus encor que je ne di.
C'eſt faire en abrégé votre panégyrique.

LELIE.

Apprends-moi le ſujet qui contre moi te pique.
Ai-je fait quelque choſe? éclairci-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me ſuivez point.

LELIE.

Je te ſuivrai par-tout, pour ſçavoir ce myſtére.

MASCARILLE.

Oui? Sus donc préparez vos jambes à bien faire;
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LELIE *ſeul.*

Il m'échape. O malheur qui ne ſe peut forcer!
Au diſcours qu'il m'a fait que ſçaurois-je comprendre,
Et quel mauvais office aurois-je pû me rendre?

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

MASCARILLE.

TAISEZ-VOUS, ma bonté, ceſſez votre entretien,
Vous êtes une ſotte, & je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raiſon, mon courroux, je l'avouë.
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénouë,
C'eſt trop de patience, & je dois en ſortir,
Après de ſi beaux coups qu'il a ſçû divertir.
Mais auſſi raiſonnons un peu ſans violence.
Si je ſuis maintenant ma juſte impatience,
On dira que je céde à la difficulté;
Que je me trouve à bout de ma ſubtilité:
Et que deviendra lors cette publique eſtime,
Qui te vante par-tout pour un fourbe ſublime,
Et que tu t'es acquiſe en tant d'occaſions,
A ne t'être jamais vû court d'inventions?
L'honneur, ô Maſcarille, eſt une belle choſe!
A tes nobles travaux ne fais aucune pauſe,
Et, quoiqu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Achéve pour ta gloire, & non pour l'obliger.
Mais quoi! que feras-tu, que de l'eau toute claire?
Traverſé ſans repos par ce démon contraire,
Tu vois qu'à chaque inſtant il te fait déchanter,
Et que c'eſt battre l'eau, de prétendre arrêter
Ce torrent effrené, qui de tes artifices
Renverle en un moment les plus beaux édifices.
Hé bien, pour toute grace, encore un coup du moins,
Au hazard du ſuccès, ſacrifions des ſoins;

Et

Et s'il pourſuit encore à rompre notre chance,
J'y conſens, ôtons-lui toute notre aſſiſtance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par là nous pouvions perdre notre rival,
Et que Léandre enfin, laſſé de ſa pourſuite,
Nous laiſſât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrois bien un ſuccès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obſtacle à combattre.
Bon, voyons ſi ſon feu ſe rend opiniâtre.

SCENE II.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

MOnſieur, j'ai perdu tems, votre homme ſe dédit.

LEANDRE.

De la choſe lui-même il m'a fait le récit;
Mais c'eſt bien plus; j'ai ſçû que tout ce beau myſtére,
D'un rapt d'Egyptiens, d'un grand Seigneur pour pere,
Qui doit partir d'Eſpagne, & venir en ces lieux,
N'eſt qu'un pur ſtratagême, un trait facétieux,
Une hiſtoire à plaiſir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LEANDRE.

Et pourtant Trufaldin
Eſt ſi bien imprimé de ce conte badin,
Mord ſi bien à l'appas de cette foible ruſe,
Qu'il ne veut point ſouffrir que l'on le deſabuſe.

MASCARILLE.

C'eſt pourquoi déſormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LEANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout-à-fait adorable,
Et je ſuis en ſuſpens, ſi pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foi rompre ſa deſtinée,
Et changer ſes liens en ceux de l'hymenée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouſer?

LEANDRE.

Je ne ſçai: mais enfin,
Si quelque obſcurité ſe trouve en ſon deſtin,
Sa grace & ſa vertu ſont de douces amorces,
Qui pour tirer les cœurs ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous?

LEANDRE.

Quoi? que murmures-tu?
Acheve, explique-toi ſur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monſieur, votre viſage en un moment s'altére,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

LEANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, très-charitablement
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille....

LEANDRE.

Pourſui.

MASCARILLE.

N'eſt rien moins qu'inhumaine,
Dans le particulier elle oblige ſans peine,
Et ſon cœur, croyez-moi, n'eſt point roche après tout,
A quiconque la ſçait prendre par le bon bout;

Elle

Elle fait la ſucrée, & veut paſſer pour prude;
Mais je puis en parler avecque certitude.
Vous ſçavez que je ſuis quelque peu du métier
A me devoir connoître en un pareil gibier.

LEANDRE.

Célie....

MASCARILLE.

Oui, ſa pudeur n'eſt que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
Et qui s'évanouït, comme l'on peut ſçavoir,
Aux rayons du Soleil qu'une bourſe fait voir.

LEANDRE.

Las! que dis-tu? croirai-je un diſcours de la ſorte?

MASCARILLE.

Monſieur, les volontés ſont libres; que m'importe?
Non, ne me croyez pas, ſuivez votre deſſein,
Prenez cette matoiſe, & lui donnez la main:
Toute la ville en corps reconnoîtra ce zéle,
Et vous épouſerez le bien public en elle.

LEANDRE.

Quelle ſurpriſe étrange!

MASCARILLE *à part.*

Il a pris l'hameçon.
Courage, s'il ſe peut enferrer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuſe épine.

LEANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce diſcours m'aſſaſſine.

MASCARILLE.

Quoi? vous pourriez....

LEANDRE.

Va-t'en juſqu'à la poſte, & voi
Je ne ſçai quel paquet qui doit venir pour moi.

[*Seul après avoir rêvé.*]

Qui ne s'y fût trompé? Jamais l'air d'un viſage,
Si ce qu'il dit eſt vrai, n'impoſa davantage.

SCENE III.

LELIE, LEANDRE.

LELIE.

DU chagrin qui vous tient, quel peut être l'objet?

LEANDRE.

Moi?

LELIE.

Vous-même.

LEANDRE.

Pourtant je n'en ai pas ſujet.

LELIE.

Je voi bien ce que c'eſt, Célie en eſt la cauſe.

LEANDRE.

Mon eſprit ne court pas après ſi peu de choſe.

LELIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands deſſeins:
Mais il faut dire ainſi, lorſqu'ils ſe trouvent vains.

LEANDRE.

Si j'étois aſſez ſot pour chérir ſes careſſes,
Je me moquerois bien de toutes vos fineſſes.

LELIE.

Quelles fineſſes donc?

LEANDRE.

Mon Dieu, nous ſçavons tout.

LELIE.

Quoi?

LEANDRE.

Votre procedé de l'un à l'autre bout.

LELIE.

C'eſt de l'Hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre.

LEAN-

LEANDRE.

Feignez, ſi vous voulez, de ne me pas entendre?
Mais croyez-moi, ceſſez de craindre pour un bien,
Où je ferois fâché de vous diſputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'eſt point profanée;
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LELIE.

Tout beau, tout beau, Léandre.

LEANDRE.

Ah! que vous êtes bon!
Allez, vous dis-je encor, ſervez-la ſans ſoupçon,
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes,
Il eſt vrai; ſa beauté n'eſt pas des plus communes;
Mais en revanche auſſi le reſte eſt fort commun.

LELIE.

Léandre, arrêtez-là ce diſcours importun.
Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle;
Mais ſur-tout, retenez cette atteinte mortelle.
Sçachez que je m'impute à trop de lâcheté,
D'entendre mal parler de ma divinité;
Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
A ſouffrir votre amour, qu'un diſcours qui l'offenſe.

LEANDRE.

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LELIE.

Quiconque vous l'a dit, eſt un lâche, un pendard.
On ne peut impoſer de tache à cette fille,
Je connois bien ſon cœur.

LEANDRE.

Mais enfin, Maſcarille
D'un ſemblable procès eſt juge compétent,
C'eſt lui qui la condamne.

LELIE.

Oui?

LEANDRE.

Lui-même.

LELIE.

Il prétend
D'une fille d'honneur inſolemment médire,
Et que peut-être encor je n'en ferai que rire ?
Gage qu'il ſe dédit.

LEANDRE.

Et moi, gage que non.

LELIE.

Parbleu, je le ferois mourir ſous le bâton,
S'il m'avoit ſoûtenu des fauſſetés pareilles.

LEANDRE.

Moi, je lui couperois ſur le champ les oreilles,
S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCENE IV.

LELIE, LEANDRE, MASCARILLE.

LELIE.

AH ! bon, bon, le voilà. Venez-çà, chien maudit.

MASCARILLE.

Quoi ?

LELIE.

Langue de ſerpent fertile en impoſtures,
Vous oſez ſur Célie attacher vos morſures,
Et lui calomnier la plus rare vertu,
Qui puiſſe faire éclat ſous un ſort abbattu ?

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement, ce diſcours eſt de mon induſtrie.

LELIE.

Non, non, point de clin d'œil, & point de raillerie,
Je ſuis aveugle à tout, ſourd à quoi que ce ſoit,

Fût-

Fût-ce mon propre frere, il me la payeroit;
Et, ſur ce que j'adore oſer porter le blâme,
C'eſt me faire une playe au plus tendre de l'ame.
Tous ces ſignes ſont vains: quels diſcours as-tu faits?

MASCARILLE.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LELIE.

Tu n'échaperas pas.

MASCARILLE.

Ahi.

LELIE.

Parle donc, confeſſe.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Laiſſez-moi, je vous dis que c'eſt un tour d'adreſſe.

LELIE.

Dépêche, qu'as-tu dit? vuide entre nous ce point.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit: ne vous emportez point.

LELIE *mettant l'épée à la main.*

Ah! je vous ferai bien parler d'une autre ſorte.

LEANDRE *l'arrêtant.*

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE *à part.*

Fut-il jamais au monde un eſprit moins ſenſé?

LELIE.

Laiſſez-moi contenter mon courage offenſé.

LEANDRE.

C'eſt trop que de vouloir le battre en ma préſence.

LELIE.

Quoi! châtier mes gens n'eſt pas en ma puiſſance?

LEANDRE.

Comment vos gens?

MASCARILLE *à part.*

Encore ? il va tout découvrir.

LELIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Hé bien ? c'eſt mon valet.

LEANDRE.

C'eſt maintenant le nôtre.

LELIE.

Le trait eſt admirable ! & comment donc le vôtre ?

LEANDRE.

Sans doute.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement.

LELIE.

Hem, que veux-tu conter ?

MASCARILLE *à part.*

Ah ! le double bourreau qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien quelque ſigne qu'on donne.

LELIE.

Vous rêvez bien, Léandre, & me la baillez bonne.
Il n'eſt pas mon valet ?

LEANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre ſervice il n'a pas été mis ?

LELIE.

Je ne ſçai ce que c'eſt.

LEANDRE.

Et plein de violence,
Vous n'avez pas chargé ſon dos avec outrance ?

LELIE.

Point du tout. Moi l'avoir chaſſé, roué de coups ?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

MASCARILLE *à part.*

Pouſſe, pouſſe, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LEAN-

LEANDRE *à Maſcarille.*

Donc les coups de bâton ne ſont qu'imaginaires?

MASCARILLE.

Il ne ſçait ce qu'il dit, ſa mémoire....

LEANDRE.

Non, non.
Tous ces ſignes pour toi ne diſent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon eſprit te ſoupçonne:
Mais pour l'invention, va, je te le pardonne.
C'eſt bien aſſez pour moi, qu'il m'ait deſabuſé,
De voir par quels motifs tu m'avois impoſé,
Et, que m'étant commis à ton zéle hypocrite,
A ſi bon compte encor je m'en ſois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeller un avis au lecteur.
Adieu, Lélie, adieu, très-humble ſerviteur.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

COurage, mon garçon, tout heur nous accompagne.
Mettons Hamberge au vent, & bravoure en campagne.
Faiſons l'*Olibrius*, *l'occiſeur d'innocens.*

LELIE.

Il t'avoit accuſé de diſcours médiſans
Contre....

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez ſouffrir mon artifice,
Lui laiſſer ſon erreur, qui vous rendoit ſervice,
Et par qui ſon amour s'en étoit preſque allé?
Non, il a l'eſprit franc, & point diſſimulé.
Enfin chez ſon rival je m'ancre avec adreſſe,
Cette fourbe en mes mains va mettre ſa maîtreſſe,
Il me la fait manquer avec de faux rapports;
Je veux de ſon rival allentir les tranſports,

Mon brave incontinent vient qui le deſabuſe ;
J'ai beau lui faire ſigne, & montrer que c'eſt ruſe,
Point d'affaire ; il pourſuit ſa pointe juſqu'au bout,
Et n'eſt point ſatisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand & ſublime effort d'une imaginative,
Qui ne le céde point à perſonne qui vive !
C'eſt une rare piéce, & digne, ſur ma foi,
Qu'on en faſſe préſent au cabinet d'un Roi.

LELIE.

Je ne m'étonne pas ſi je romps tes attentes ;
A moins d'être informé des choſes que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la ſorte.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Au moins, pour t'emporter à de juſtes dépits,
Fai-moi dans tes deſſeins entrer de quelque choſe ;
Mais que de leurs reſſorts la porte me ſoit clôſe,
C'eſt ce qui fait toujours que je ſuis pris ſans verd.

MASCARILLE.

Ah ! voilà tout le mal, c'eſt cela qui nous perd.
Ma foi, mon cher Patron, je vous le dis encore,
Vous ne ferez jamais qu'une pauvre pécore.

LELIE.

Puiſque la choſe eſt faite, il n'y faut plus penſer.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverſer,
Et pourvû que tes ſoins en qui je me repoſe....

MASCARILLE.

Laiſſons-là ce diſcours, & parlons d'autre choſe.
Je ne m'appaiſe pas, non, ſi facilement,
Je ſuis trop en colére: Il faut premiérement
Me rendre un bon office, & nous verrons enſuite
Si je dois de vos feux embraſſer la conduite.

LELIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y réſiſte pas.
As-tu beſoin, di-moi, de mon ſang, de mon bras ?

MASCARILLE.

De quelle viſion ſa cervelle eſt frappée !

Vous

Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toujours plus promts à dégainer,
Qu'à tirer un teſton, s'il falloit le donner.

LELIE.

Que puis-je donc pour toi ?

MASCARILLE.

C'eſt que de votre pere
Il faut abſolument appaiſer la colére.

LELIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui ; mais non pas pour nous.
Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous ;
La viſion le choque, & de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui ſont de dures atteintes,
Qui, ſur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triſte réflexion.
Le bon-homme, tout vieux, chérit fort la lumiére,
Et ne veut point de jeu deſſus cette matiére,
Il craint le pronoſtic, & contre moi fâché,
On m'a dit qu'en juſtice il m'avoit recherché.
J'ai peur, ſi le logis du Roi fait ma demeure,
De m'y trouver ſi bien dès le premier quart d'heure,
Que j'aye peine auſſi d'en ſortir par après.
Contre moi dès long-tems on a force decrets ;
Car enfin la vertu n'eſt jamais ſans envie,
Et dans ce maudit ſiécle eſt toujours pourſuivie.
Allez donc le fléchir.

LELIE.

Oui, nous le fléchirons :
Mais auſſi tu promets....

MASCARILLE.

Ah ! mon Dieu, nous verrons.

[*Lélie ſort.*]

Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.

Ceſſons pour quelque tems le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre pour nous nuire eſt hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice....

SCENE VI.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

JE te cherchois par tout pour te rendre un ſervice,
Pour te donner avis d'un ſecret important.

MASCARILLE.

Quoi donc?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous ſommes amis autant qu'on le peut être,
Je ſçai tous tes deſſeins, & l'amour de ton maître;
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie, & je ſuis averti
Qu'il a mis ordre à tout, & qu'il ſe perſuade
D'entrer chez Trufaldin par une maſcarade,
Ayant ſçû qu'en ce tems, aſſez ſouvent le ſoir,
Des femmes du quartier en maſque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Oui? Suffit; il n'eſt pas au comble de ſa joye,
Je pourrai bien tantôt lui ſouffler cette proye,
Et contre cet aſſaut je ſçai un coup fourré,
Par qui je veux qu'il ſoit de lui-même enferré:
Il ne ſçait pas les dons dont mon ame eſt pourvûë.
Adieu, nous boirons pinte à la premiére vûë.

SCE.

SCENE VII.

MASCARILLE *ſeul.*

IL faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en ſoi ce projet amoureux,
Et par une ſurpriſe adroite, & non commune,
Sans courir le d'anger, en tenter la fortune.
Si je vais me maſquer pour devancer ſes pas,
Léandre aſſurément ne nous bravera pas,
Et là, premier que lui, ſi nous faiſons la priſe,
Il aura fait pour nous les frais de l'entrepriſe;
Puiſque par ſon deſſein déja preſque éventé,
Le ſoupçon tombera toujours de ſon côté,
Et que nous, à couvert de toutes ſes pourſuites,
De ce coup hazardeux ne craindrons point de ſuites.
C'eſt ne ſe point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marrons de la patte du chat.
Allons donc nous maſquer avec quelques bons freres;
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guéres.
Je ſçais où gît le liévre, & me puis ſans travail,
Fournir en un moment d'hommes & d'attirail.
Croyez que je mets bien mon adreſſe en uſage:
Si j'ai reçû du Ciel des bourbes en partage,
Je ne ſuis point au rang de ces eſprits mal nés,
Qui cachent les talens que Dieu leur a donnés.

SCENE VIII.

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

IL prétend l'enlever avec ſa maſcarade?

ERGASTE.

Il n'eſt rien plus certain. Quelqu'un de ſa brigade
M'ayant de ce deſſein inſtruit, ſans m'arrêter
A Maſcarille alors j'ai couru tout conter,

Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
Par une invention deſſus le champ bâtie;
Et, comme je vous ai rencontré par hazard,
J'ai crû que je devois de tout vous faire part.

LELIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle:
Va, je reconnoîtrai ce ſervice fidéle.

[*Ergaſte ſort.*]

Mon drôle aſſurément leur jouera quelque trait;
Mais je veux de ma part ſeconder ſon projet.
Il ne ſera pas dit, qu'en un fait qui me touche,
Je ne me ſois non plus remué qu'une ſouche.
Voici l'heure, ils ſeront ſurpris à mon aſpect.
Foin! que n'ai-je avec moi pris mon porte-reſpect:
Mais, vienne qui voudra contre notre perſonne,
J'ai deux bons piſtolets, & mon épée eſt bonne.
Hola! quelqu'un, un mot.

SCENE IX.

TRUFALDIN à ſa fenêtre, LELIE.

TRUFALDIN.

QU'eſt-ce? qui me vient voir?

LELIE.

Fermez ſoigneuſement votre porte ce ſoir.

TRUFALDIN.

Pourquoi?

LELIE.

Certaines gens font une maſcarade
Pour vous venir donner une fâcheuſe aubade;
Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O Dieux!

LELIE.

Et ſans doute bien-tôt ils viendront en ces lieux;
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Hé bien? qu'avois-je dit? les voyez-vous paroître?
Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, ſi la corde ne rompt.

SCE-

SCENE X.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE & ſa ſuite maſqués.

TRUFALDIN.

O! Les plaiſans robins, qui penſent me ſurprendre!

LELIE.

Maſques, où courez-vous? le pourroit-on apprendre?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouër un momon.
[*à Maſcarille déguiſé en femme.*]
Bon Dieu, qu'elle eſt jolie, & qu'elle a l'air mignon!
Et quoi! vous murmurez? mais ſans vous faire outrage,
Peut-on lever le maſque, & voir votre viſage?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes, méchans; retirez-vous d'ici,
Canaille; & vous, Seigneur, bon ſoir & grand merci.

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE après avoir démaſqué Maſcarille.

MAſcarille, eſt-ce toi?

MASCARILLE.

Nenni-dà, c'eſt quelque autre.

LELIE.

Hélas! quelle ſurpriſe! & quel ſort eſt le nôtre!
L'aurois-je deviné, n'étant point averti
Des ſecrettes raiſons qui t'avoient traveſti?
Malheureux que je ſuis, d'avoir deſſous ce maſque
Eté, ſans y penſer, te faire cette fraſque!
Il me prendroit envie, en mon juſte courroux,
De me battre moi-même, & me donner cent coups.

MAS-

MASCARILLE.

Adieu, ſublime eſprit, rare imaginative.

LELIE.

Las! ſi de ton ſecours ta colére me prive,
A quel ſaint me vouerai-je?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LELIE.

Ah! ſi ton cœur pour moi n'eſt de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grace;
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embraſſe;
Voi-moi....

MASCARILLE.

Tarare; allons, camarades allons:
J'entends venir des gens qui ſont ſur nos talons.

SCENE XII.

LEANDRE & ſa ſuite maſqués.
TRUFALDIN à ſa fenêtre.

LEANDRE.

SAns bruit; ne faiſons rien que de la bonne ſorte.

TRUFALDIN.

Quoi! maſques toute nuit aſſiégeront ma porte!
Meſſieurs, ne gagnez point de rhumes à plaiſir,
Tout cerveau qui le fait, eſt certes de loiſir.
Il eſt un peu trop tard pour enlever Célie,
Diſpenſez-l'en ce ſoir, elle vous en ſupplie,
La belle eſt dans le lit, & ne peut vous parler;
J'en ſuis fâché pour vous: mais pour vous régaler
Du ſouci, qui pour elle ici vous inquiéte,
Elle vous fait préſent de cette caſſolette.

LEANDRE.

Fi, cela ſent mauvais, & je ſuis tout gâté.
Nous ſommes découverts, tirons de ce côté.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

LELIE déguiſé en Arménien, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagoté d'une plaiſante ſorte.

LELIE.

Tu ranimes par là mon eſpérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colére on me voit revenir ;
J'ai beau jurer, peſter, je ne m'en puis tenir.

LELIE.

Auſſi croi, ſi jamais je ſuis dans la puiſſance,
Que tu ſeras content de ma reconnoiſſance,
Et que, quand je n'aurois qu'un ſeul morceau de pain. . . .

MASCARILLE.

Baſte ; ſongez à vous dans ce nouveau deſſein.
Au moins, ſi l'on vous voit commettre une ſottiſe,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la ſurpriſe ;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être ſçû.

LELIE.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçû ?

MASCARILLE.

D'un zéle ſimulé j'ai bridé le bon Sire,
Avec empreſſement je ſuis venu lui dire,
S'il ne ſongeoit à lui, que l'on le ſurprendroit ;

Que

Que l'on couchoit en jouë, & de plus d'un endroit,
Celle dont il a vû qu'une lettre en avance
Avoit ſi fauſſement divulgué la naiſſance;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu:
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de ſe donner de garde.
De là, moraliſant, j'ai fait de grands diſcours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours;
Que pour moi, las du monde & de ſa vie infâme,
Je voulois travailler au ſalut de mon ame,
A m'éloigner du trouble, & pouvoir longuement
Près de quelque honnête homme être paiſible-ment;
Que s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
Que de paſſer chez lui le reſte de ma vie,
Et que même à tel point il m'avoit ſçû ravir,
Que, ſans lui demander gages pour le ſervir,
Je mettrois en ſes mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon pere, & le fruit de mes peines,
Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
J'entendois tout de bon que lui ſeul héritât:
C'étoit le vrai moyen d'acquerir ſa tendreſſe.
Et comme, pour réſoudre avec votre maîtreſſe
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
Je voulois en ſecret vous aboucher tous deux,
Lui-même a ſçû m'ouvrir une voye aſſez belle,
De pouvoir hautement vous loger avec elle.
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
Dont cette nuit en ſonge il a vû le retour,
A ce propos, voici l'hiſtoire qu'il m'a dite,
Et ſur qui j'ai tantôt notre fourbe conſtruite.

LELIE.

C'eſt aſſez; je ſçais tout: tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui, mais quand j'aurois paſſé juſques à trois,
Peut-être encor qu'avec toute ſa ſuffiſance,

Votre

Votre eſprit manquera dans quelque circonſtance.

LELIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah! de peur de tomber, ne courons pas ſi fort.
Voyez-vous? vous avez la caboche un peu dure:
Rendez-vous affermi deſſus cette avanture.
Autrefois Trufaldin de Naples eſt ſorti,
Et s'appelloit alors Zanobio Ruberti;
Un parti qui cauſa quelque émeute civile,
Dont il fut ſeulement ſoupçonné dans ſa ville,
(De fait il n'eſt pas homme à troubler un état)
L'obligea d'en ſortir une nuit ſans éclat.
Une fille fort jeune, & ſa femme laiſſées,
A quelque tems de là ſe trouvant trépaſſées,
Il en eut la nouvelle, & dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
Outre ſes biens, l'eſpoir qui reſtoit de ſa race
Un ſien fils écolier, qui ſe nommoit Horace,
Il écrit à Bologne, où pour mieux être inſtruit,
Un certain maître Albert jeune l'avoit conduit;
Mais pour ſe joindre tous, le rendez-vous qu'il donne
Durant deux ans entiers ne lui fit voir perſonne:
Si bien que, les jugeant morts après ce tems-là,
Il vint en cette ville, & prit le nom qu'il a:
Sans que de cet Albert ni de ce fils Horace
Douze ans ayent découvert jamais la moindre trace.
Voilà l'hiſtoire en gros, redite ſeulement
Afin de vous ſervir ici de fondement.
Maintenant, vous ferez un marchand d'Arménie,
Qui les aurez vûs ſains l'un & l'autre en Turquie.
Si j'ai plûtôt qu'aucun, un tel moyen trouvé
Pour les reſſuſciter ſur ce qu'il a révé,
C'eſt qu'en fait d'avanture, il eſt très-ordinaire
De voir gens pris ſur mer par quelque Turc corſaire,
Puis être à leur famille à point-nommé rendus,
Après quinze ou vingt ans qu'on les a crû perdus.

Pour

Pour moi, j'ai vû déja cent contes de la ſorte,
Sans nous alambiquer, ſervons-nous-en ; qu'importe ?
Vous leur aurez ouï leur diſgrace conter,
Et leur aurez fourni de quoi ſe racheter ;
Mais que parti plûtôt pour choſe néceſſaire,
Horace vous chargea de voir ici ſon pere.
Dont il a ſçû le ſort, & chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y ſoient arrivés.
Je vous ai fait tantôt des leçons étenduës.

LELIE.

Ces répétitions ne ſont que ſuperfluës.
Dès l'abord mon eſprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

LELIE.

Ecoute, Maſcarille, un ſeul point me chagrine.
S'il alloit de ſon fils me demander la mine ?

MASCARILLE.

Belle difficulté ! devez-vous pas ſçavoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pû voir ;
Et puis, outre cela, le tems & l'eſclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout ſon viſage ?

LELIE.

Il eſt vrai : mais di-moi, s'il connoît qu'il m'a vû,
Que faire ?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvû ?
Nous avons dit tantôt, qu'outre que, votre image
N'avoit dans ſon eſprit pû faire qu'un paſſage,
Pour ne vous avoir vû que durant un moment ;
Et le poil & l'habit déguiſent grandement.

LELIE.

Fort bien : mais à propos cet endroit de Turquie ?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, eſt égal Turquie ou Barbarie.

LE-

LELIE.

Mais le nom de la ville où j'aurai pû les voir ?

MASCARILLE.

Tunis. Il me tiendra, je croi, juſques au ſoir.
La répétition, dit-il, eſt inutile,
Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

LELIE.

Va, va-t-en commencer, il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins ſoyez prudent, & vous conduiſez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LELIE.

Laiſſe-moi gouverner: que ton ame eſt craintive!

MASCARILLE.

Horace, dans Bologne écolier, Trufaldin
Zanobio Ruberti dans Naples citadin,
Le précepteur Albert. . . .

LELIE.

Ah! c'eſt me faire honte,
Que de me tant prêcher; ſuis-je un ſot à ton compte?

MASCARILLE.

Non pas du tout; mais bien quelque choſe approchant.

SCENE II.

LELIE *ſeul.*

QUand il m'eſt inutile, il fait le chien couchant;
Mais, parce qu'il ſent bien le ſecours qu'il me donne,
Sa familiarité juſques-là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux,
Dont la force m'impoſe un joug ſi précieux;
Je m'en vais ſans obſtacle, avec des traits de flâme,

Pein-

TRUFALDIN *à Maſcarille.*

Ce n'eſt pas maintenant ce que je veux ſçavoir.
[*à Lélie.*]
Quel autre nom, dit-il que je devois avoir?

MASCARILLE.

Ah! Seigneur Zanobio Ruberti, quelle joye.
Eſt celle maintenant que le Ciel vous envoye!

LELIE.

C'eſt là votre vrai nom, & l'autre eſt emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit, qu'il reçut la clarté?

MASCARILLE.

Naples eſt un ſéjour qui paroît agréable;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïſſable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, ſans parler, ſouffrir notre diſcours?

LELIE.

Dans Naples ſon deſtin a commencé ſon cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, & ſous quelle conduite?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à ſa diſcrétion vos ſoins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE *à part.*

Nous ſommes perdus, ſi cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien ſçavoir de vous leur avanture,
Sur quel vaiſſeau le ſort qui m'a ſçû travailler....

MASCARILLE.

Je ne ſçai ce que c'eſt, je ne fais que bâiller;
Mais, Seigneur Trufaldin, ſongez-vous que peut-être

Ce

Ce Monſieur l'étranger a beſoin de repaître,
Et qu'il eſt tard auſſi ?

LELIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah ! vous avez plus faim que vous ne penſez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LELIE.

Après vous.

MASCARILLE.

[*à Trufaldin.*]

Monſieur, en Arménie
Les maîtres du logis ſont ſans cérémonie.

[*à Lélie, après que Trufaldin eſt entré dans ſa maiſon.*]

Pauvre eſprit ! pas deux mots !

LELIE.

D'abord il m'a ſurpris ;
Mais n'appréhende plus, je reprends mes eſprits,
Et m'en vais débiter avecque hardieſſe....

MASCARILLE.

Voici votre rival qui ne ſçait pas la piéce.

[*Ils entrent dans la maiſon de Trufaldin.*]

SCENE IV.

ANSELME, LEANDRE.

ANSELME.

ARrêtez-vous, Léandre, & ſouffrez un diſcours,
Qui cherche le repos & l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en pere de ma fille,
En homme intéreſſé pour ma propre famille ;
Mais comme votre pere émû pour votre bien,
Sans vouloir vous flater, & vous déguiſer rien :
Bref,

Bref, comme je voudrois d'une ame franche &
pure
Que l'on fît à mon ſang en pareille avanture.
Sçavez-vous de quel œil chacun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?
A combien de diſcours, & de traits de riſée
Votre entrepriſe d'hier eſt par tout expoſée?
Quel jugement on fait du choix capricieux,
Qui pour femme, dit-on, vous déſigne en ces lieux
Un rebut de l'Egypte, une fille coureuſe;
De qui le noble emploi n'eſt qu'un métier de
gueuſe?
J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi:
Moi, dis-je, dont la fille à vos ardeurs promiſe,
Ne peut, ſans quelque affront, ſouffrir qu'on la
mépriſe.
Ah! Léandre, ſortez de cet abaiſſement.
Ouvrez un peu les yeux ſur votre aveuglement.
Si notre eſprit n'eſt pas ſage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs ſont toujours les meil-
leures.
Quand on ne prend en dot que la ſeule beauté,
Le remords eſt bien près de la ſolemnité,
Et la plus belle femme a très-peu de défenſe
Contre cette tiédeur qui ſuit la jouïſſance.
Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeuneſſe, & ces emportemens
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréa-
bles;
Mais ces félicités ne ſont guéres durables,
Et, notre paſſion allentiſſant ſon cours,
Après ces bonnes nuits, donnent de mauvais
jours:
De là viennent les ſoins, les ſoucis, les miſéres,
Les fils déshérités par le courroux des peres.

LEANDRE.

Dans tout votre diſcours je n'ai rien écouté
Que mon eſprit déjà ne m'ait repréſenté.
Je ſçai combien je dois à cet honneur inſigne

Que

Que vous me voulez faire, & dont je ſuis indigne;
Et vois, malgré l'effort dont je ſuis combattu,
Ce que vaut votre fille, & quelle eſt ſa vertu:
Auſſi veux-je tâcher....

ANSELME.

On ouvre cette porte;
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en ſorte
Quelque ſecret poiſon dont vous ſeriez ſurpris.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bien-tôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des ſottiſes ſi grandes.

LELIE.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes?
De quoi te peux-tu plaindre? ai-je pas réuſſi
En tout ce que j'ai dit depuis?

MASCARILLE.

Couci-couci.
Témoin les Tures par vous appellés hérétiques,
Et que vous aſſûrez par ſermens autentiques
Adorer pour leurs Dieux la Lune & le Soleil.
Paſſe. Ce qui me donne un dépit nompareil,
C'eſt qu'ici votre amour étrangement s'oublie;
Près de Célie, il eſt ainſi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît juſqu'aux bords,
Et de tous les côtés ſe répand au dehors.

LELIE.

Pourroit-on ſe forcer à plus de retenuë?
Je ne l'ai preſque point encore entretenuë.

MASCARILLE.

Oui; mais ce n'eſt pas tout que de ne parler pas;

Par vos geſtes, durant un moment de repas,
Vous avez aux ſoupçons donné plus de matiére,
Que d'autres ne feroient dans une année entiére.

LELIE.

Et comment donc?

MASCARILLE.

Comment? chacun a pû le voir.
A table où Trufaldin l'oblige de ſe ſeoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux ſur elle,
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous ſervoit.
Vous n'aviez point de ſoif qu'alors qu'elle bûvoit,
Et dans ſes propres mains vous ſaiſiſſant du verre,
Sans le vouloir rinſer, ſans rien jetter à terre,
Vous bûviez ſur ſon reſte, & montriez d'affecter
Le côté qu'à ſa bouche elle avoit ſçû porter.
Sur les morceaux touchés de ſa main délicate,
Ou mordus de ſes dents, vous étendiez la patte
Plus bruſquement qu'un chat deſſus une ſouris,
Et les avaliez tous ainſi que des pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faiſiez ſous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds inſupportable,
Dont Trufaldin heurté de deux coups trop preſſans,
A puni par deux fois deux chiens très-innocens,
Qui, s'ils euſſent oſé, vous euſſent fait querelle:
Et puis après cela votre conduite eſt belle?
Pour moi, j'en ai ſouffert la gêne ſur mon corps.
Malgré le froid, je ſuë encor de mes efforts.
Attaché deſſus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la ſienne qui roule,
Je penſois retenir toutes vos actions,
En faiſant de mon corps mille contorſions.

LELIE.

Mon Dieu! qu'il t'eſt aiſé de condamner des choſes,
Dont tu ne reſſens pas les agréables cauſes!
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,

Faire

Faire force à l'amour qui m'impoſe des loix.
Déſormais....

SCENE VI.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

NOus parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

[*à Lélie.*]

C'eſt bien fait. Cependant me ferez-vous la grace
Que je puiſſe lui dire un ſeul mot en ſecret?

LELIE.

Il faudroit autrement être fort indiſcret.

[*Lélie entre dans la maiſon de Trufaldin.*]

SCENE VII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

ECoute: ſçais-tu bien ce que je viens de faire?

MASCARILLE.

Non: mais, ſi vous voulez, je ne tarderai guére,
Sans doute, à le ſçavoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand & fort
Dont près de deux cens ans ont déjà fait le fort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choiſie expreſſément de groſſeur raiſonnable,
Dont j'ai fait ſur le champ avec beaucoup d'ardeur

[*Il montre ſon bras.*]

Un bâton à peu près..... oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais plus que trente gaules

Propre, comme je penſe, à roſſer les épaules ;
Car il eſt bien en main, vert, noueux & maſſif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

TRUFALDIN.

Pour toi premierement, puis pour ce bon Apôtre,
Qui veut m'en donner d'une, & m'en jouer d'une autre,
Pour cet Arménien, ce marchand déguiſé,
Introduit ſous l'appas d'un conte ſuppoſé.

MASCARILLE.

Quoi? vous ne croyez pas....

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuſe.
Lui-même heureuſement a découvert ſa ruſe,
En diſant à Célie, en lui ſerrant la main,
Que pour elle il venoit ſous ce prétexte vain;
Il n'a pas apperçû Jeannette ma fillole,
Laquelle a tout ouï parole pour parole;
Et je ne doute point, quoi qu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne ſois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chaſſer, mon bras ſoit du tien aſſiſté;
Donnons-en à ce fourbe & du long & du large,
Et de tout crime après mon eſprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-da, très-volontiers, je l'épouſterai bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.

[*à part.*]

Ah! vous ſerez roſſé, Monſieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout.

SCE-

SCENE VIII.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN à Lélie, après avoir heurté à ſa porte.

UN mot, je vous ſupplie.
Donc, Monſieur l'impoſteur, vous oſez aujourd'hui
Dupper un honnête homme, & vous jouer de lui ?

MASCARILLE.

Feindre avoir vû ſon fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus librement entrée ?

TRUFALDIN *bat Lélie.*

Vuidons, vuidons ſur l'heure.

LELIE *à Maſcarille qui le bat auſſi.*

Ah coquin !

MASCARILLE.

C'eſt ainſi
Que les fourbes....

LELIE.

Bourreau !

MASCARILLE.

Sont ajuſtés ici.
Gardez-moi bien cela.

LELIE.

Quoi donc ? je ſerois homme....

MASCARILLE *le battant toujours, & le chaſſant.*

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous aſſomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort ; rentre, je ſuis content.

[*Maſcarille ſuit Trufaldin, qui rentre dans ſa maiſon.*]

LELIE *revenant.*

A moi par un valet cet affront éclatant !

L'auroit-on pû prévoir l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de mal-traiter son maître?

MASCARILLE *à la fenêtre de Trufaldin.*

Peut-on vous demander comme va votre dos?

LÉLIE.

Quoi! tu m'oses encor tenir un tel propos?

MASCARILLE.

Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout tems une langue indiscrette;
Mais pour cette fois-ci je n'ai point de courroux,
Je cesse d'éclater, de pester contre vous;
Quoique de l'action l'imprudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LELIE.

Ah! je me vengerai de ce trait déloyal.

MASCARILLE.

Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

LELIE.

Moi?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguére à votre idole,
Vous auriez apperçû Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LELIE.

On auroit pû surprendre un mot dit à Célie?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendroit cette promte sortie?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sçai si souvent vous jouez au piquet;
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

LELIE.

O! le plus malheureux de tous les misérables!
Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi;
Par-là, j'empêche au moins que, de cet artifice

Je

Je ne fois ſoupçonné d'être Auteur ou complice.

LELIE.

Tu devois donc pour toi frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque ſot. Trufaldin lorgnoit exactement :
Et puis, je vous dirai, ſous ce prétexte utile,
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin la choſe eſt faite, &, ſi j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger ſur moi,
Soit ou directement, ou par quelqu'autre voye,
Les coups ſur votre rable aſſenés avec joye,
Je vous promets, aidé par le poſte où je ſuis,
De contenter vos vœux avant qu'il ſoit deux nuits.

LELIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudeſſe,
Qu'eſt-ce que deſſus moi ne peut cette promeſſe ?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc ?

LELIE.

Oui, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'eſt pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprenne.

LELIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fiévre quartaine.

LELIE.

Mais tien-moi donc parole, & ſonge à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit, & graiſſer votre dos.

LELIE *ſeul.*

Faut-il que le malheur qui me ſuit à la trace,
Me faſſe voir toujours diſgrace ſur diſgrace !

MASCARILLE *ſortant de chez Trufaldin.*

Quoi ! vous n'êtes pas loin ? ſortez vîte d'ici ;
Mais, ſur-tout, gardez-vous de prendre aucun ſouci :
Puiſque je ſuis pour vous, que cela vous ſuffiſe :
N'aidez point mon projet de la moindre entrepriſe :
Demeurez en repos.

LELIE *en ſortant.*

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE *ſeul.*

Il faut voir maintenant quels biais je prendrai.

SCENE IX.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

MAſcarille, je viens te dire une nouvelle,
Qui donne à tes deſſeins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune Egyptien,
Qui n'eſt pas noir pourtant, & ſent aſſez ſon bien,
Arrive accompagné d'une vieille fort hâve,
Et vient chez Trufaldin racheter cette eſclave
Que vous vouliez ; pour elle il paroît fort zélé.

MASCARILLE.

Sans doute c'eſt l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais deſtin plus brouillé que le nôtre ?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
Envain nous apprenons que Léandre eſt au point
De quitter la partie, & ne nous troubler point,
Que ſon pere, arrivé contre toute eſpérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par ſon autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité :
Lorſqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeſte
S'en vient nous enlever tout l'eſpoir qui nous reſte.

Toute-

Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je croi que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le tems qui ſera néceſſaire,
Pour tâcher de finir cette fameuſe affaire.
Il s'eſt fait un grand vol, par qui, l'on n'en
ſçait rien,
Eux autres rarement paſſent pour gens de bien;
Je veux adroitement ſur un ſoupçon frivole,
Faire pour quelques jours empriſonner le drôle.
Je ſçai des Officiers de juſtice altérés,
Qui ſont pour de tels coups de vrais délibérés;
Deſſus l'avide eſpoir de quelque paraguante,
Il n'eſt rien que leur art aveuglément ne tente,
Et du plus innocent, toujours à leur profit
La bourſe eſt criminelle, & paye ſon délit.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

AH chien ! ah double chien ! mâtine de cervelle,
Ta perſécution ſera-t-elle éternelle !

ERGASTE.

Par les ſoins vigilans de l'exemt balafré
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit cofré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui même,
En vrai déſeſpéré, rompre ton ſtratagême :
Je ne ſçaurois ſouffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme ſoit traîné honteuſement,
J'en réponds ſur ſa mine, & je le cautionne :
Et, comme on réſiſtoit à lâcher ſa perſonne,
D'abord il a chargé ſi bien ſur les recors,
Qui ſont gens d'ordinaire à craindre pour leurs corps,
Qu'à l'heure que je parle ils ſont encore en fuite,
Et penſent tous avoir un Lélie à leur ſuite.

MASCARILLE.

Le traître ne ſçait pas que cet Egyptien
Eſt déjà là dedans pour lui ravir ſon bien.

ERGASTE.

Adieu ; certaine affaire à te quitter m'oblige.

SCENE II.

MASCARILLE *ſeul.*

OUi, je ſuis ſtupéfait de ce dernier prodige.
On diroit, & pour moi j'en ſuis perſuadé,
Que

Que ce démon brouillon dont il eſt poſſédé
Se plaiſe à me braver, & me l'aille conduire
Par tout où ſa préſence eſt capable de nuire.
Pourtant je veux pourſuivre, & malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.
Célie eſt quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit ſon départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occaſion;
Mais ils viennent; ſongeons à l'execution.
Cette maiſon meublée eſt en ma bien-ſéance,
Je puis en diſpoſer avec grande licence;
Si le ſort nous en dit, tout ſera bien reglé,
Nul que moi ne s'y tient, & j'en garde la clé.
O Dieu! qu'en peu de tems on a vû d'avantures!
Et qu'un fourbe eſt contraint de prendre de figures!

SCENE III.

CELIE, ANDRES.

ANDRES.

VOus le ſçavez, Célie, il n'eſt rien que mon cœur.
N'ait fait pour vous prouver l'excès de ſon ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un aſſez jeune âge,
La guerre en quelque eſtime avoit mis mon courage,
Et j'y pouvois un jour, ſans trop croire de moi,
Prétendre, en les ſervant, un honorable emploi;
Lorſqu'on me vit pour vous oublier toute choſe,
Et que le promt effet d'une métamorphoſe,
Qui ſuivit de mon cœur le ſoudain changement,
Parmi vos compagnons ſçut ranger votre amant;
Sans que mille accidens ni votre indifférence
Ayent pû me détacher de ma perſévérance.
Depuis, par un hazard, d'avec vous ſéparé
Pour beaucoup plus de tems que je n'euſſe auguré,
Je n'ai pour vous rejoindre épargné tems ni peine:

Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
Et plein d'impatience apprenant votre ſort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été miſe en ôtage,
J'accours vîte y briſer ces chaines d'intétêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît:
Cependant on vous voit une morne triſteſſe
Alors que dans vos yeux doit briller l'allégreſſe.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Veniſe, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre;
Que ſi comme devant il vous faut encor ſuivre,
J'y conſens, & mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CELIE.

Votre zele pour moi viſiblement éclate,
Pour en paroître triſte il faudroit être ingrate,
Et mon viſage auſſi, par ſon émotion,
N'explique point mon cœur en cette occaſion.
Une douleur de tête y peint ſa violence,
Et, ſi j'avois ſur vous quelque peu de puiſſance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRES.

Autant que vous voudrez, faites qu'il ſe différe.
Toutes mes volontés ne buttent qu'à vous plaire.
Cherchons une maiſon à vous mettre en repos,
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

SCENE IV.

CELIE, ANDRES, MASCARILLE.

déguiſé en Suiſſe.

ANDRES.

SEigneur Suiſſe, êtes-vous de ce logis le maître?

MAS-

MASCARILLE.

Moï pour ſerfir à fois.

ANDRES.

Pourrions-nous y bien être ?

MASCARILLE.

Oui, moi pour d'étrancher chappon champre carni.

Ma che non point locher te gent te mechant fi.

ANDRES.

Je croi votre maiſon franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous noufeau tans ſti fil, moï foir à la fiſſache.

ANDRES.

Qui.

MASCARILLE.

La Mataine eſt-il mariache al Monſieur.

ANDRES.

Quoi?

MASCARILLE.

S'il être ſon fame, ou s'il être ſon ſœur.

ANDRES.

Non.

MASCARILLE.

Mon foï pien choli, fenir pour marchandiſe,
Ou pien pour temander à la palais chouſtice,
La procès il faut rien, il coûter tant d'archant,
La procurer larron, l'Afocat pien méchant.

ANDRES.

Ce n'eſt pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tonc mener ſti file
Pour fenir pourmener & récarter la file.

ANDRES.

[*à Célie.*]

Il n'importe. Je ſuis à vous dans un moment.
Je vais faire venir la vieille promtement;

Con-

Contremander auſſi notre voiture prête.

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien.

ANDRES.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moï chaſoir te pon fin, & te formache pon.
Entre fous, entre fous tans mon petit maiſon.

[*Célie, Andrés & Maſcarille entrent dans la maiſon.*]

SCENE V.

LELIE *ſeul.*

QUel que ſoit le tranſport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à reſter en attente,
A laiſſer faire un autre, & voir, ſans rien oſer,
Comme de mes deſtins le Ciel veut diſpoſer.

SCENE VI.

ANDRES, LELIE.

LELIE *à Andrés qui ſort de maiſon.*

DEmandez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRES.

C'eſt un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LELIE.

A mon pere pourtant la maiſon appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRES.

Je ne ſçai; l'écriteau marque au moins qu'on la louë;
Liſez.

LE-

LELIE.

Certes, ceci me ſurprend, je l'avouë.
Qui diantre l'auroit mis ? & par quel intérêt....
Ah ! ma foi je devine à peu près ce que c'eſt ;
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRES.

Peut-on vous demander quelle eſt cette avanture ?

LELIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand ſecret ;
Mais pour vous il n'importe, & vous ſerez diſcret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître,
Comme je conjecture, au moins ne ſçauroit être
Que quelque invention du valet que je di,
Que quelque nœud ſubtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne,
Dont j'ai l'ame piquée, & qu'il faut que j'obtienne ;
Je l'ai déja manquée, & même pluſieurs coups.

ANDRES.

Vous l'appellez ?

LELIE.

Célie.

ANDRES.

Hé ! que ne diſiez-vous ?
Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois ſans doute
Epargné tous les ſoins que ce projet vous coûte.

LELIE.

Quoi ! vous la connoiſſez ?

ANDRES.

C'eſt moi, qui maintenant
Viens de la racheter.

LELIE.

O diſcours ſurprenant !

ANDRES.

Sa ſanté de partir ne nous pouvant permettre

Au

Au logis que voilà je venois de la mettre,
Et je ſuis très-ravi dans cette occaſion,
Que vous m'ayez inſtruit de votre intention.

LELIE.

Quoi? j'obtiendrois de vous le bonheur que j'eſpere?
Vous pourriez.....

ANDRES *allant frapper à la porte.*

Tout à l'heure on va vous ſatisfaire.

LELIE.

Que pourrai-je vous dire? & quel remerciment.....

ANDRES.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCENE VII.

LELIE, ANDRES, MASCARILLE.

MASCARILLE *à part.*

HE bien, ne voilà pas mon enragé de maître! Il nous va faire encor quelque nouveau biſſêtre.

LELIE.

Sous ce groteſque habit qui l'auroit reconnu!
Approche, Maſcarille, & ſois le bien venu.

MASCARILLE.

Moï Souiſſe ein chant t'honneur, moï non point Maquerille,
Chai point fentre jamais le fame ni le fille.

LELIE.

Le plaiſant baragouin! il eſt bon, ſur ma foi!

MASCARILLE.

Allez fous pourmener ſans toï rire te moï.

LELIE.

Va, va, leve le maſque, & reconnois ton maître.

MASCARILLE.

Pattié tiable mon foï chamais toï chai connoître.

LE-

LELIE.

Tout eſt accommodé, ne te déguiſe point.

MASCARILLE.

Si toï poïnt en aller, chai paille eiu cou te point.

LELIE.

Ton jargon Allemand eſt ſuperflu, te dis-je;
Car nous ſommes d'accord, & ſa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander,
Et tu n'as pas ſujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me déſuiſſe donc, & redeviens moi-même.

ANDRES.

Ce valet vous ſervoit avec beaucoup de feu:
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

SCENE VIII.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

HE bien, que diras-tu?

MASCARILLE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir d'un beau ſuccès notre peine ſuivie!

LELIE.

Tu feignois à ſortir de ton déguiſement,
Et ne pouvois me croire en cet évenement?

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'avanture auſſi fort ſurprenante.

LELIE.

Mais confeſſe qu'enfin c'eſt avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit; vous aurez été bien plus heureux que ſage.

SCE-

SCENE IX.

CELIE, ANDRES, LELIE, MASCARILLE.

ANDRES.

N'Eſt-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

LELIE.

Ah ! quel bonheur au mien pourroit être égalé !

ANDRES.

Il eſt vrai, d'un bienfait je vous ſuis redevable,
Si je ne l'avouois, je ſerois condamnable ;
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
Jugez dans le tranſport où ſa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette ;
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas :
Adieu. Pour quelques jours retournons ſur nos pas.

SCENE X.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE *après avoir chanté.*

JE chante, & toutefois je n'en ai guére envie.
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie ;
Hem ; vous m'entendez bien.

LELIE.

C'eſt trop ; je ne veux plus
Te demander pour moi de ſecours ſuperflus.
Je ſuis un chien, un traître, un bourreau déteſtable,
Indigne d'aucun ſoin, de rien faire incapable.
Va, ceſſe tes efforts pour un malencontreux,
Qui ne ſçauroit ſouffrir que l'on le rende heureux.

Après

Après tant de malheurs, après mon imprudence,
Le trépas me doit ſeul prêter ſon aſſiſtance.

SCENE XI.

MASCARILLE *ſeul.*

VOilà le vrai moyen d'achever ſon deſtin;
Il ne lui manque plus que de mourir enfin
Pour le couronnement de toutes ſes ſottiſes.
Mais en vain ſon dépit pour ſes fautes commiſes
Lui fait licentier mes ſoins & mon appui,
Je veux, quoi qu'il en ſoit, le ſervir malgré lui,
Et deſſus ſon lutin obtenir la victoire.
Plus l'obſtacle eſt puiſſant, plus on reçoit de gloire;
Et les difficultés dont on eſt combattu,
Sont les Dames d'atour qui parent le vertu.

SCENE XII.

CELIE, MASCARILLE.

CELIE *à Maſcarille qui lui à parlé bas.*

QUoi que tu veuilles dire, & que l'on ſe propoſe,
De ce retardement j'attends fort peu de choſe.
Ce qu'on voit de ſuccès peut bien perſuader
Qu'ils ne ſont pas encor fort prêts de s'accorder,
Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudroit pas pour l'un faire injuſtice à l'autre;
Et que très-fortement, par de différens nœuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lélie a pour lui l'amour & ſa puiſſance,
Andrés pour ſon partage a la reconnoiſſance,
Qui ne ſouffrira point que mes penſers ſecrets
Conſultent jamais rien contre ſes intérêts:
Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
Si le don de mon cœur ne couronne ſa flâme,

Au

Au moins dois-je le prix à ce qu'il fait pour moi
De n'en choiſir point d'autre au mépris de ſa foi,
Et de faire à mes vœux autant de violence,
Que j'en fais aux déſirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppoſe mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'eſpoir.

MASCARILLE.

Ce ſont, à dire vrai, de très-facheux obſtacles,
Et je ne ſçai point l'art de faire des miracles;
Mais je veux employer mes efforts plus puiſſans,
Remuer Terre & Ciel, m'y prendre de tous ſens
Pour tâcher de trouver un biais ſalutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui ſe pourra faire.

SCENE XIII.

HIPPOLYTE, CELIE.

HIPPOLYTE.

DEpuis votre ſéjour, les Dames de ces lieux
Se plaignent juſtement des larcins de vos yeux;
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs amans faites des infidéles,
Il n'eſt guére de cœurs qui puiſſent échapper
Aux traits, dont à l'abord vous ſçavez les frapper,
Et mille libertés à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi, toutefois je ne me plaindrois pas
Du pouvoir abſolu de vos rares appas,
Si, lorſque mes amans ſont devenus les vôtres,
Un ſeul m'eût conſolé de la perte des autres:
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'eſt un dur procédé dont je me plains à vous.

CELIE.

Voilà d'un air galant faire une raillerie;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux ſe connoiſſent trop bien,
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;

Ils

Ils ſont fort aſſurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce diſcours je n'ai rien avancé,
Qui dans tous les eſprits ne ſoit déjà paſſé;
Et ſans parler du reſte, on ſçait bien que Célie
A cauſé des déſirs à Léandre & Lélie.

CELIE.

Je croi qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous conſoleriez de leur perte aiſément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu ſouhaitable,
Qui d'un ſi mauvais choix ſe trouveroit capable.

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite ſi grand;
J'y vois tant de raiſons capables de défendre
L'inconſtance de ceux qui s'y laiſſent ſurprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ſes vœux,
Et le vais voir tantôt, ſans haine & ſans colere,
Ramené ſous mes loix par le pouvoir d'un pere.

SCENE XIV.

CELIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

GRande, grande nouvelle! & ſuccès ſurprenant!
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant.

CELIE.

Qu'eſt-ce donc?

MASCARILLE.

Ecoutez voici ſans flaterie....

CELIE.

Quoi?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie & pure Comédie.

La

La vieille Egyptienne à l'heure même....

CELIE.

Hé bien?

MASCARILLE.

Paſſoit dedans la place, & ne ſongeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille aſſez défigurée,
L'ayant de près au nez long-tems conſidérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux
A donné le ſignal d'un combat furieux,
Qui pour armes pourtant, mouſquets, dagues ou fléches,
Ne faiſoit voir en l'air que quatre griffes féches,
Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arracher
Ce peu que ſur leurs os les ans laiſſent de chair.
On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagace;
D'abord leurs eſcoffions ont volé par la place,
Et laiſſant voir à nud deux têtes ſans cheveux,
Ont rendu le combat riſiblement affreux.
Andrés & Trufaldin à l'éclat du murmure,
Ainſi que force monde, accourus d'avanture,
Ont à les décharpir eu de la peine aſſez,
Tant leurs eſprits étoient par la fureur pouſſés.
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de ſa tête,
Et que l'on veut ſçavoir qui cauſoit cette humeur;
Celle qui la premiere avoit fait la rumeur,
Malgré la paſſion dont elle étoit émûë,
Ayant ſur Trufaldin long-tems tenu la vûë,
C'eſt vous, ſi quelque erreur n'abuſe ici mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux.
A-t-elle dit tout haut; ô rencontre opportune!
Oui, Seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
Me fait vous reconnoître, & dans le même inſtant
Que pour votre intérêt je me tourmentois tant;
Lorſque Naples vous vit quitter votre famille,
J'avois, vous le ſçavez, en mes mains votre fille
Dont j'élevois l'enfance, & qui, par mille traits,

Fai-

Faiſoit voir dès quatre ans ſa grace & ſes attraits;
Celle que vous voyez, cette infâme ſorciére,
Dedans notre maiſon ſe rendant familiére,
Me vola ce tréſor. Hélas! de ce malheur
Votre femme, je croi, conçût tant de douleur,
Que cela ſervit fort pour avancer ſa vie;
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faiſant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux:
Mais il faut maintenant, puiſque je l'ai connuë,
Qu'elle faſſe ſçavoir ce qu'elle eſt devenuë.
Au nom de Zanobio Ruberti, que ſa voix
Pendant tout ce récit répétoit pluſieurs fois,
Andrés ayant changé quelque tems de viſage,
A Trufaldin ſurpris a tenu ce langage;
Quoi donc! le Ciel me fait trouver heureuſement
Celui que juſqu'ici j'ai cherché vainement,
Et que j'avois pû voir, ſans pourtant reconnoître
La ſource de mon ſang & l'auteur de mon être!
Oui, mon pere, je ſuis Horace votre fils,
D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
Me ſentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
Sortis de Bologne, & quittant mes études,
Portai durant ſix ans mes pas en divers lieux,
Selon que me pouſſoit un déſir curieux:
Pourtant, après ce tems, une ſecrette envie
Me preſſa de revoir les miens & ma patrie:
Mais dans Naples, hélas! je ne vous trouvai plus,
Et n'y ſçus votre ſort que par des bruits confus:
Si bien, qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
Veniſe pour un tems borna mes courſes vaines;
Et j'ai vécu depuis, ſans que de ma maiſon
J'euſſe d'autres clartés que d'en ſçavoir le nom.
Je vous laiſſe à juger ſi, pendant ces affaires,
Trufaldin reſſentoit des tranſports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loiſir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
Par la confeſſion de votre Egyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour ſienne;
Andrés eſt votre frere; & comme de ſa ſœur

Il ne peut plus ſonger à ſe voir poſſeſſeur,
Une obligation qu'il prétend reconnoître,
A fait qu'il vous obtient pour épouſe à mon maître,
Dont le pere témoin de tout l'évenement,
Donne à cet hymenée un plein conſentement;
Et pour mettre une joye entiere en ſa famille,
Pour le nouvel Horace a propoſé ſa fille.
Voyez que d'incidens à la fois enfantés.

CELIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE.

Tous viennent ſur mes pas, hors les deux champions,
Qui du combat encor remettent leurs perſonnes.
Léandre eſt de la troupe, & votre pere auſſi.
Moi je vais avertir mon maître de ceci,
Et que, lors qu'à ſes vœux on croit le plus d'obſtacle,
Le Ciel en ſa faveur produit comme un miracle.

HIPPOLYTE. [*Maſcarille ſort.*]

Un tel raviſſement rend mes eſprits confus,
Que pour mon propre ſort je n'en aurois pas plus.
Mais les voici venir.

SCENE XV.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, HIPPOLYTE, LEANDRE, ANDRES.

TRUFALDIN.

AH, ma fille!

CELIE.

Ah, mon pere!

TRUFALDIN.

Sçais-tu déjà comment le Ciel nous eſt proſpere?

CE-

CELIE.

J'en viens d'entendre ici le ſuccès merveilleux.

HIPPOLYTE *à Léandre.*

En vain vous parleriez pour excuſer vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LEANDRE.

Un généreux pardon eſt ce que je déſire ;
Mais j'atteſte les Cieux, qu'en ce retour ſoudain
Mon pere fait bien moins que mon propre deſſein.

ANDRES *à Célie.*

Qui l'auroit jamais crû que cette ardeur ſi pure
Pût être condamnée un jour par la nature !
Toutefois tant d'honneur la ſçut toûjours régir,
Qu'en y changeant fort peu, je puis la retenir.

CELIE.

Pour moi, je me blâmois, & croyois faire faute
Quand je n'avois pour vous qu'une eſtime très-haute.
Je ne pouvois ſçavoir quel obſtacle puiſſant
M'arrêtoit ſur un pas ſi doux & ſi gliſſant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flâme
Que mes ſens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN *à Célie.*

Mais en te retrouvant, que diras-tu de moi,
Si je ſonge auſſi-tôt à me priver de toi,
Et t'engage à ſon fils ſous les loix d'hymenée ?

CELIE.

Que de vous maintenant dépend ma deſtinée.

SCENE DERNIERE.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, HIPPOLYTE, LELIE, LEANDRE, ANDRES, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Lélie.*

VOyons ſi votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un ſi ſolide eſpoir ;

Et ſi, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative?
Par un coup imprévû des deſtins les plus doux
Vos vœux ſont couronnés, & Célie eſt à vous.

LELIE.

Croirai-je que du Ciel la puiſſance abſoluë....

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il eſt vrai.

PANDOLFE.

La choſe eſt réſoluë.

ANDRES *à Lélie.*

Je m'acquite par-là de ce que je vous dois.

LELIE *à Maſcarille.*

Il faut que je t'embraſſe & mille & mille fois
Dans cette joye.

MASCARILLE.

Ahi, ahi, doucement, je vous prie.
Il m'a preſque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la careſſez avec tant de tranſport;
De vos embraſſemens on ſe paſſeroit fort.

TRUFALDIN *à Lélie.*

Vous ſçavez le bonheur que le Ciel me renvoye;
Mais puiſqu'un même jour nous met tous dans la joye,
Ne nous ſéparons point qu'il ne ſoit terminé,
Et que ſon pere auſſi nous ſoit vîte amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvûs. N'eſt-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Maſcarille?
A voir chacun ſe joindre à ſa chacune ici,
J'ai des démangeaiſons de mariage auſſi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; & que les Cieux proſperes
Nous donnent des enfans dont nous ſoyons les peres.

FIN.

LE

10780307

LE DÉPIT AMOUREUX,

COMÉDIE.

*
* *

ACTEURS.

ALBERT, pere de Lucile & d'Aſcagne.
POLIDORE, pere de Valere.
LUCILE, fille d'Albert.
ASCAGNE, fille d'Albert, déguiſée en homme.
ERASTE, amant de Lucile.
VALERE, fils de Polidore.
MARINETTE, ſuivante de Lucile.
FROSINE, confidente d'Aſcagne.
METAPHRASTE, pédant.
GROS-RENE', valet d'Eraſte.
MASCARILLE, valet de Valere.
LA RAPIERE, bréteur.

La Scéne eſt à Paris.

LE

10780307

LE DEPIT AMOUREUX.

10780307

LE DÉPIT AMOUREUX,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE.

VEUX-TU que je te die? une atteinte ſecrette
Ne laiſſe point mon ame en une bonne
affiette ;
Oui, quoi qu'à mon amour tu puiſſes
repartir,
Il craint d'être la duppe, à ne te point mentir,
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne ſe corrompe,
Ou du moins, qu'avec moi, toi-même on ne te
trompe.

GROS-RENE'.

Pour moi, me ſoupçonner de quelque mauvais
tour,
Je dirai, n'en déplaiſe à Monſieur votre amour,
Que c'eſt injuſtement bleſſer ma prud'hommie,
Et ſe connoître mal en phyſionomie.

Les gens de mon minois ne ſont point accuſés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes ni ruſés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guéres,
Et ſuis homme fort rond de toutes les maniéres.
Pour que l'on me trompât, cela ſe pourroit bien,
Le doute eſt mieux fondé; pourtant je n'en croi rien.
Je ne voi point encore, ou je ſuis une bête,
Sur quoi vous avez pû prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre aſſez d'amour,
Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour;
Et Valere, après tout, qui cauſe votre crainte,
Semble n'être à préſent ſouffert que par contrainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux eſpoir un amant eſt nourri,
Le mieux reçû toujours n'eſt pas le plus chéri,
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
Parfois n'eſt qu'un beau voile à couvrir d'autres flâmes.
Valere enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un tems trop de tranquillité;
Et, ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joye ou bien d'indifférence,
M'empoiſonne à tous coups leurs plus charmans appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, & me rend difficile
Une entiére croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois, pour trouver un tel deſtin bien doux,
Y voir entrer un peu de ſon tranſport jaloux,
Et, ſur ſes déplaiſirs & ſon impatience
Mon ame prendroit lors une pleine aſſûrance.
Toi-même, penſes-tu qu'on puiſſe, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un eſprit ſatisfait?
Et, ſi tu n'en crois rien, di-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver deſſus cette avanture.

GROS.

GROS-RENE'.

Peut-être que ſon cœur a changé de déſirs,
Connoiſſant qu'il pouſſoit d'inutiles ſoupirs.

ERASTE.

Lorſque par les rebuts une ame eſt détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point ſa chaîne avec ſi peu d'éclat,
Qu'elle puiſſe reſter en un paiſible état.
De ce qu'on a chéri la fatale préſence
Ne nous laiſſe jamais dedans l'indifférence;
Et, ſi de cette vûë on n'accroit ſon dédain,
Notre amour eſt bien près de nous rentrer au ſein:
Enfin, croi moi, ſi bien qu'on éteigne une flâme,
Un peu de jalouſie occupe encore une ame;
Et l'on ne ſçauroit voir, ſans en être piqué,
Poſſéder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENE'.

Pour moi, je ne ſçai point tant de philoſophie;
Ce que voyent mes yeux franchement je m'y fie,
Et ne ſuis point de moi ſi mortel ennemi,
Que je m'aille affliger ſans ſujet ni demi.
Pourquoi ſubtiliſer, & faire le capable
A chercher des raiſons pour être miſérable?
Sur des ſoupçons en l'air je m'irois alarmer?
Laiſſons venir la fête avant que la chommer.
Le chagrin me paroît une incommode choſe;
Je n'en prends point, pour moi, ſans bonne & juſte cauſe;
Et mêmes à mes yeux cent ſujets d'en avoir
S'offrent le plus ſouvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune,
Celle que vous aurez me doit être commune,
La maîtreſſe ne peut abuſer votre foi,
A moins que la ſuivante en faſſe autant pour moi:
Mais j'en fuis la penſée avec un ſoin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime;
Et ne vais point chercher, pour m'eſtimer heureux,

Si Maſcarille ou non, s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à ſon aiſe
Jodelet par plaiſir la careſſe & la baiſe,
Et que ce beau rival en rie ainſi qu'un fou,
A ſon exemple auſſi j'en rirai tout mon ſaoul,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voilà de tes diſcours.

GROS-RENE'.

Mais je la vois qui paſſe.

SCENE II.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE'.

GROS-RENE'.

SI? Marinette.

MARINETTE.

Ho, ho. Que fais-tu là?

GROS-RENE'.

Ma foi,
Demande, nous étions tout-à-l'heure ſur toi.

MARINETTE.

Vous êtes auſſi là, Monſieur! depuis une heure,
Vous m'avez fait trotter comme un baſque, ou je meure.

ERASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
E. vous promets, ma foi....

ERASTE.

Quoi?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas
Au

Au Temple, au cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENE'.

Il falloit en jurer.

ERASTE.

Apprends-moi donc, de grace,
Qui te fait me chercher ?

MARINETTE.

Quelqu'un en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaiſe volonté ;
Ma maîtreſſe en un mot.

ERASTE.

Ah ! chere Marinette,
Ton diſcours de ſon cœur eſt-il bien l'interpréte ?
Ne me déguiſe point un myſtére fatal,
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal :
Au nom des Dieux, di-moi ſi ta belle maîtreſſe
N'abuſe point mes vœux d'une fauſſe tendreſſe.

MARINETTE.

Hé, hé, d'où vous vient donc ce plaiſant mouvement ?
Elle ne fait pas voir aſſez ſon ſentiment ?
Quel garant eſt-ce encor que votre amour demande ?
Que lui faut-il ?

GROS-RENE'.

A moins que Valere ſe pende,
Bagatelle, ſon cœur ne s'aſſûrera point.

MARINETTE.

Comment ?

GROS-RENE'.

Il eſt jaloux juſques en un tel point

MARINETTE.

De Valere ? Ha ! vraiment la penſée eſt bien belle !
Elle peut ſeulement naître en votre cervelle.

Je vous croyois du ſens, & juſqu'à ce moment
J'avois de votre eſprit quelque bon ſentiment :
Mais, à ce que je voi, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal eſt-elle auſſi frappée ?

GROS-RENE'.

Moi jaloux ? Dieu m'en garde, & d'être aſſez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin.
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même eſt trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te plût :
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût ?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien ; voilà comme il faut être.
Jamais de ces ſoupçons qu'un jaloux fait paroître ;
Tout le fruit qu'on en cueille eſt de ſe mettre mal,
Et d'avancer par là les deſſeins d'un rival.
Au mérite ſouvent de qui l'éclat vous bleſſe,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtreſſe ;
Et j'en ſçai tel, qui doit ſon deſtin le plus doux
Aux ſoins trop inquiets de ſon rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en ſoit, témoigner de l'ombrage,
C'eſt jouer en amour un mauvais perſonnage,
Et ſe rendre, après tout, miſérable à crédit.
Cela, Seigneur Eraſte, en paſſant vous ſoit dit.

ERASTE.

Hé bien, n'en parlons point. Que venois-tu m'apprendre ?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre.
Qu'afin de vous punir je vous tinſſe caché
Le grand ſecret pourquoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, & ſortez hors de doute ;
Liſez-le donc tout haut, perſonne ici n'écoute.

ERAS-

ERASTE *lit.*

Vous m'avez dit que votre amour
Etoit capable de tout faire ;
Il ſe couronnera lui-même dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un pere.
Faites parler les droits qu'on a deſſus mon cœur,
Je vous en donne la licence ;
Et ſi c'eſt en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéïſſance.

Ah ! quel bonheur ! ô toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déïté ;

GROS-RENE'.

Je vous le diſois bien : contre votre croyance,
Je ne me trompe guére aux choſes que je penſe.

ERASTE *relit.*

Faites parler les droits qu'on a deſſus mon cœur,
Je vous en donne la licence ;
Et ſi c'eſt en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéïſſance.

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foibleſſes d'eſprit,
Elle déſavoueroit bien-tôt un tel écrit.

ERASTE.

Ah ! cache-lui, de grace, une peur paſſagére
Où mon ame a crû voir quelque peu de lumiére,
Ou, ſi tu la lui dis, ajoute que ma mort
Eſt prête d'expier l'erreur de ce tranſport ;
Que je vais à ſes pieds, ſi j'ai pû lui déplaire,
Sacrifier ma vie à ſa juſte colére.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en eſt point le tems.

ERASTE.

Au reſte, je te dois beaucoup, & je prétends
Reconnoître dans peu de la bonne maniére
Les ſoins d'une ſi noble & ſi belle couriére.

MARINETTE.

A propos; ſçavez-vous où je vous ai cherché
T'antôt encore?

ERASTE.

Hé bien?

MARINETTE.

Tout proche du marché,
Où vous ſçavez.

ERASTE.

Où donc?

MARINETTE.

Là.... dans cette boutique
Où dès le mois paſſé votre cœur magnifique
Me promit, de ſa grace une bague.

ERASTE.

Ha! j'entends.

GROS-RENE'.

La matoiſe!

ERASTE.

Il eſt vrai, j'ai tardé trop long-tems
A m'acquitter vers toi d'une telle promeſſe:
Mais....

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit, n'eſt pas que je vous preſſe.

GROS-RENE'.

Ho, que non!

ERASTE *lui donne ſa bague.*

Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monſieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la prendre.

GROS-RENE'.

Pauvre honteuſe, prends ſans davantage attendre,
Refuſer ce qu'on donne, eſt bon à faire aux fous.

MARI-

MARINETTE.

Ce ſera pour garder quelque choſe de vous.

ERASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable ?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ERASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je....

MARINETTE.

Alors comme alors,
Pour vous on employera toutes ſortes d'efforts.
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle ſoit vôtre :
Faites votre pouvoir, & nous ferons le nôtre.

ERASTE.

Adieu, nous en ſçaurons le ſuccès dans ce jour.

[*Eraſte relit la lettre tout bas.*]

MARINETTE *à Gros-René.*

Et nous, que dirons-nous auſſi de notre amour ?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENE'.

Un hymen qu'on ſouhaite,
Entre gens comme nous, eſt choſe bientôt faite.
Je te veux ; me veux-tu de même ?

MARINETTE.

Avec plaiſir.

GROS-RENE'.

Touche, il ſuffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon déſir.

GROS-RENE'.

Adieu, mon aſtre.

MARINETTE.

Adieu, beau tiſon de ma flâme.

GROS-

GROS-RENE'.

Adieu, chere cométe, arc-en-ciel de mon ame.

[*Marinette ſort.*]

Le bon Dieu ſoit loué, nos affaires vont bien;
Albert n'eſt pas un homme à vous refuſer rien.

ERASTE.

Valere vient à nous.

GROS-RENE'.

Je plains ls pauvre hére,
Sçachant ce qui ſe paſſe.

SCENE III.

VALERE, ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE.

HE bien, Seigneur Valere?

VALERE.

Hé bien, Seigneur Eraſte?

ERASTE.

En quel état l'amour?

VALERE.

En quel état vos feux?

ERASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALERE.

Et mon amour plus fort.

ERASTE.

Pour Lucile?

VALERE.

Pour elle.

ERASTE.

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modéle
D'une rare conſtance.

VALERE.

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la poſtérité.

ERAS-

ERASTE.

Pour moi, je ſuis peu fait à cet amour auſtére,
Qui dans les ſeuls regards trouve à ſe ſatisfaire,
Et je ne forme point d'aſſez beaux ſentimens
Pour ſouffrir conſtamment les mauvais traitemens:
Enfin, quand j'aime bien, j'aime pour que l'on m'aime.

VALERE.

Il eſt très-naturel, & j'en ſuis bien de même.
Le plus parfait objet, dont je ſerois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ERASTE.

Lucile cependant....

VALERE.

Lucile dans ſon ame
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flâme.

ERASTE.

Vous êtes donc facile à contenter?

VALERE.

Pas tant
Que vous pourriez penſer.

ERASTE.

Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je ſuis en ſa grace.

VALERE.

Moi, je ſçai que j'y tiens une aſſez bonne place.

ERASTE.

Ne vous abuſez point; croyez-moi.

VALERE.

Croyez-moi,
Ne laiſſez point dupper vos yeux à trop de foi.

ERASTE.

Si j'oſois vous montrer une preuve aſſûrée
Que ſon cœur.... non votre ame en feroit altérée.

VA-

VALERE.

Si je vous oſois moi découvrir en ſecret....
Mais je vous fâcherois, & veux être diſcret.

ERASTE.

Vraiment vous me pouſſez, &, contre mon envie.
Votre préſomption veut que je l'humilie.
Lifez.

VALERE *après avoir lû.*

Ces mots ſont doux.

ERASTE.

Vous connoiſſez la main ?

VALERE.

Oui, de Lucile.

ERASTE.

Hé bien ? cet eſpoir ſi certain....

VALERE *riant & s'en allant.*

Adieu, Seigneur Eraſte.

GROS-RENE'.

Il eſt fou le bon ſire.
Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire ?

ERASTE.

Certes, il me ſurprend, & j'ignore entre nous,
Quel diable de myſtére eſt caché là-deſſous.

GROS-RENE'.

Son valet vient, je penſe.

ERASTE.

Oui, je le voi paroître.
Feignons, pour le jetter ſur l'amour de ſon maître.

SCENE. IV.

ERASTE, MASCARILLE, GROS-RENE'.

MASCARILLE *à part.*

NOn, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un Patron jeune & fort amoureux.

GROS-

GROS-RENE'.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENE'.

Où tend Maſcarille à cette heure?
Que fait-il? revient-il? va-t-il? où s'il demeure?

MASCARILLE.

Non je ne reviens pas, car je n'ai pas été;
Je ne vais pas auſſi, car je ſuis arrêté;
Et ne demeure point, car tout de ce pas même
Je prétends m'en aller.

ERASTE.

La rigueur eſt extrême.
Doucement, Maſcarille.

MASCARILLE.

Ha! Monſieur, ſerviteur.

ERASTE.

Vous nous fuyez bien vîte: hé quoi? vous fais-je peur?

MASCARILLE.

Je ne croi pas cela de votre courtoiſie.

ERASTE.

Touche; nous n'avons plus ſujet de jalouſie;
Nous devenons amis, & mes feux que j'éteins,
Laiſſent la place libre à vos heureux deſſeins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu!

ERASTE.

Gros-René ſçait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENE'.

Sans doute: & je te céde auſſi la Marinette.

MASCARILLE.

Paſſons ſur ce point-là; notre rivalité
N'eſt pas pour en venir à grande extrémité:

Mais

Mais eſt-ce un coup bien ſûr que votre Seigneurie
Soit des-énamourée, ou ſi c'eſt raillerie ?

ERASTE.

J'ai ſçu qu'en ſes amours ton maître étoit trop bien,
Et je ſerois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaiſez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez ſagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous careſſoit pour la ſeule grimace;
Et mille fois, ſçachant tout ce qui ſe paſſoit,
J'ai plaint le faux eſpoir dont on vous repaiſſoit.
On offenſe un brave-homme alors que l'on l'abuſe;
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous ſçu la ruſe ?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres & moi,
Et l'on croit juſqu'ici la chaîne fort ſecrette,
Qui rend de nos amans la flâme ſatisfaite.

ERASTE.

Hé ! que dis-tu ?

MASCARILLE.

Je dis que je ſuis interdit,
Et ne ſçai pas, Monſieur, qui peut vous avoir dit
Que ſous ce faux ſemblant qui trompe tout le monde,
Et vous trompant auſſi, leur ardeur ſans ſeconde
D'un ſecret mariage a ſerré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monſieur, je le veux bien.

ERAS-

ERASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton ſur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ah! Gros-René.

GROS-RENE'.

Monſieur.

ERASTE.

Je démens un diſcours dont je n'ai que trop peur.
[*à Maſcarille.*]
Tu penſes fuir.

MASCARILLE.

Nenni.

ERASTE.

Quoi? Lucile eſt la femme....

MASCARILLE.

Non, Monſieur, je raillois.

ERASTE.

Ha! vous raillez, infâme.

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point

ERASTE.

Il eſt donc vrai?

MASCARILLE.

Non pas:
Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis-tu donc?

MAS-

MASCARILLE.

Hélas !
Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ERASTE.

Assûre
Ou si c'eſt choſe vraye, ou si c'eſt impoſture.

MASCARILLE.

C'eſt ce qu'il vous plaira : je ne ſuis pas ici
Pour vous rien conteſter.

ERASTE.

[*Tirant ſon épée.*]
Veux-tu dire ? Voici,
Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque ſotte harangue.
Hé, de grace, plûtôt, ſi vous le trouvez bon,
Donnez-moi vîtement quelques coups de bâton,
Et me laiſſez tirer mes chauſſes ſans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas ! je la dirai :
Mais peut-être, Monſieur, que je vous fâcherai.

ERASTE.

Parle : mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juſte fureur rien ne te peut ſouſtraire,
Si tu mens d'un ſeul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y conſens, rompez-moi les jambes & les bras,
Faites-moi pis encor, tuez-moi ſi j'impoſe,
En tout ce que j'ai dit ici la moindre choſe.

ERASTE.

Ce mariage eſt vrai ?

MASCARILLE.

Ma langue, en cet endroit,
A fait

A fait un pas de clerc dont elle s'apperçoit :
Mais enfin cette affaire eſt comme vous la dites,
Et c'eſt après cinq jours de nocturnes viſites,
Tandis que vous ſerviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils ſont joints de ce nœud,
Et Lucile depuis fait encor moins paroître
La violente amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut abſolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur ſon cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs ſecrets ôter la connoiſſance.
Si, malgré mes ſermens, vous doutez de ma foi,
Gros René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en ſentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ERASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraut!

MASCARILLE.

Et de grand cœur.

C'eſt ce que je demande.

[*Maſcarille ſort.*]

ERASTE.

Hé bien?

GROS-RRENE'.

Hé bien, Monſieur?

Nous en tenons tous deux, ſi l'autre eſt véritable.

ERASTE.

Las! il ne l'eſt que trop, le bourreau déteſtable.
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit,
Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit.
Marque bien leur concert, & que c'eſt une baye
Qui ſert ſans doute aux feux dont l'ingrate le paye.

SCE-

SCENE V.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

JE viens vous avertir que tantôt ſur le ſoir,
Ma maîtreſſe au jardin vous permet de la voir.

ERASTE.

Oſes-tu me parler, ame double & traîtreſſe ?
Va, ſors de ma préſence, & dis à ta maîtreſſe
Qu'avecque ſes écrits elle me laiſſe en paix,
Et que voilà l'état, infâme! que j'en fais.

[*Il déchire la lettre & ſort.*]

MARINETTE.

Gros-René, di-moi donc, quelle mouche le pique ?

GROS-RENE'.

M'oſes-bien encor parler, femelle inique ?
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Eſt pire qu'un ſatrape, ou bien qu'un leſtrigon ?
Va, va rendre réponſe à ta bonne maîtreſſe,
Et lui di bien & beau, que malgré ſa ſoupleſſe,
Nous ne ſommes plus ſots ni mon maître ni moi,
Et déſormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE *ſeule.*

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée ?
De quel démon eſt donc leur ame travaillée ?
Quoi ? faire un tel accueil à nos ſoins obligeans ?
O! que ceci chez nous va ſurprendre les gens!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

ASCAGNE, je ſuis fille à ſecret, Dieu merci.

ASCAGNE.

Mais, pour un tel diſcours, ſommes-nous bien ici?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne ſurprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puiſſe entendre.

FROSINE.

Nous ſerions au logis beaucoup moins ſûrement:
Ici de tous côtés on découvre aiſément,
Et nous pouvons parler avec toute aſſûrance.

ASCAGNE.

Hélas, que j'ai de peine à rompre mon ſilence!

FROSINE.

Ouais! ceci doit donc être un important ſecret.

ASCAGNE.

Trop, puiſque je le fie à vous-même à regret,
Et que, ſi je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le ſçauriez point.

FROSINE.

Ha! c'eſt me faire outrage.
Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'eſprit ſi retenu?

Moi, nourrie avec vous, & qui tiens ſous ſilence
Des choſes qui vous ſont de ſi grande importance,
Qui ſçais....

ASCAGNE.

Oui, vous ſçavez la ſecrette raiſon
Qui cache aux yeux de tous mon ſexe & ma maiſon;
Vous ſçavez que dans celle où paſſa mon bas âge
Je ſuis pour y pouvoir retenir l'héritage
Que relâchoit ailleurs le jeune Aſcagne mort,
Dont mon déguiſement fait revivre le ſort,
Et c'eſt auſſi pourquoi ma bouche ſe diſpenſe
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'aſſûrance.
Mais avant que paſſer, Froſine, à ce diſcours,
Eclairciſſez un doute, où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne ſçût rien du myſtére
Qui maſque ainſi mon ſexe, & l'a rendu mon pere?

FROSINE.

En bonne foi, ce point ſur quoi vous me preſſez,
Eſt une affaire auſſi qui m'embarraſſe aſſez:
Le fond de cette intrigue eſt pour moi lettre cloſe,
Et ma mere ne put m'éclaircir mieux la choſe.
Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au deſtin de qui même, avant qu'il vint au jour,
Le Teſtament d'un oncle abondant en richeſſes,
D'un ſoin particulier avoit fait des largeſſes;
Et que ſa mere fit un ſecret de ſa mort,
De ſon époux abſent redoutant le tranſport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
Dont ſa maiſon tiroit un ſi grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel évenement,
La ſuppoſition fut de ſon ſentiment,
Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez nourrie,
(Votre mere d'accord de cette tromperie,
Qui remplaçoit ce fils à ſa garde commis,)
En faveur des préſens le ſecret fut promis.
Albert ne l'a point ſçû de nous, & pour ſa femme

L'ayant

L'ayant plus de douze ans conſervé dans ſon ame,
Comme le mal fut promt dont on la vit mourir,
Son trépas impréyû ne put rien découvrir;
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naiſſance.
J'ai ſçû, qu'en ſecret même, il lui faiſoit du bien,
Et peut-être cela ne ſe fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage,
Et comme il le prétend, c'eſt un mauvais lan-
gage:
Je ne ſçai s'il ſçauroit la ſuppoſition
Sans le déguiſement; mais la digreſſion
Tout inſenſiblement pourroit trop loin s'étendre:
Revenons au ſecret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sçachez donc que l'amour ne ſçait point s'abuſer,
Que mon ſexe à ſes yeux n'a pû ſe déguiſer,
Et que ſes traits ſubtils, ſous l'habit què je porte,
Ont ſçû trouver le cœur d'une fille peu forte:
J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez?

ASCAGNE.

Froſine, doucement.
N'entrez pas tout-à-fait dedans l'étonnement;
Il n'eſt pas tems encore; &, ce cœur qui ſoupire,
A bien, pour vous ſurprendre, autre choſe à
vous dire.

FROSINE.

Et quoi?

ASCAGNE.

J'aime Valere.

FROSINE.

Ha! vous avez raiſon.
L'objet de votre amour! lui dont à la maiſon
Votre impoſture enleve un puiſſant héritage,
Et, qui de votre ſexe ayant le moindre ombrage,

Verroit incontinent ce bien lui retourner !
C'eſt encore un plus grand ſujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ai de quoi toutefois ſurprendre plus votre ame :
Je ſuis ſa femme.

FROSINE.

O Dieux ! ſa femme !

ASCAGNE.

Oui, ſa femme.

FROSINE.

Ha ! certes celui-là l'emporte, & vient à bout
De toute ma raiſon.

ASCAGNE.

Ce n'eſt pas encore tout.

FROSINE.

Encore ?

ASCAGNE.

Je la ſuis, dis-je, ſans qu'il le penſe,
Ni qu'il ait de mon ſort la moindre connoiſſance.

FROSINE.

Ho ! pouſſez, je le quitte, & ne raiſonne plus,
Tant mes ſens coup ſur coup ſe trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, ſi vous voulez m'entendre.
Valere, dans les fers de ma ſœur arrêté,
Me ſembloit un amant digne d'être écouté,
Je ne pouvois ſouffrir qu'on rebutât ſa flâme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon ame ;
Je voulois que Lucile aimât ſon entretien,
Je blâmois ſes rigueurs, & les blâmai ſi bien,
Que moi-même j'entrai, ſans pouvoir m'en défendre,

Dans

Dans tous les ſentimens qu'elle ne pouvoit
prendre.
C'étoit, en lui parlant, moi qu'il perſuadoit,
Je me laiſſois gagner aux ſoupirs qu'il perdoit,
Et ſes vœux rejettés de l'objet qui l'enflamme,
Etoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon
ame.
Ainſi mon cœur, Froſine, un peu trop foible,
hélas!
Se rendit à des ſoins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une bleſſure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'uſure.
Enfin, ma chere, enfin l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer; mais ſous le nom d'autrui,
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop ai-
mable
Crut rencontrer Lucile à ſes vœux favorable,
Et je ſçus ménager ſi bien cet entretien,
Que du déguiſement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flatoit ſa penſée,
Je lui dis que pour lui mon ame étoit bleſſée;
Mais que voyant mon pere en d'autres ſentimens,
Je devois une feinte à ſes commandemens;
Qu'ainſi de notre amour nous ferions un myſtére
Dont la nuit ſeulement ſeroit dépoſitaire,
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien ſecret ſe devoit éviter,
Qu'il me verroit alors la même indifférence,
Qu'avant que nous euſſions aucune intelligence,
Et que de ſon côté, de même que du mien,
Geſte, parole, écrit, ne m'en dit jamais rien,
Enfin, ſans m'arrêter à toute l'induſtrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
J'ai pouſſé juſqu'au bout un projet ſi hardi,
Et me ſuis aſſûré l'époux que je vous di.

FROSINE.

Ho, ho! les grands talens que votre eſprit poſſéde!
Diroit-on qu'elle y touche avec ſa mine froide!
Cependant vous avez été bien vîte ici,
Car je veux que la choſe ait d'abord réuſſi,

Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'iſſuë,
Qu'elle ne peut long-tems éviter d'être ſçûë ?

ASCAGNE.

Quand l'amour eſt bien fort, rien ne peut l'arrêter,
Ses projets ſeulement vont à ſe contenter,
Et, pourvû qu'il arrive au but qu'il ſe propoſe,
Il croit que tout le reſte après eſt peu de choſe.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conſeils.... Mais voici cet époux.

SCENE II.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE.

VALERE.

SI vous êtes tous deux en quelque conférence,
Où je vous faſſe tort de mêler ma préſence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non, vous pouvez bien,
Puiſque vous le faiſiez, rompre notre entretien.

VALERE.

Moi ?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALERE.

Et comment ?

ASCAGNE.

Je diſois que Valere
Auroit, ſi j'étois fille, un peu trop ſçû me plaire,
Et que, ſi je faiſois tous les vœux de ſon cœur,
Je ne tarderois guére à faire ſon bonheur.

VALERE.

Ces proteſtations ne coûtent pas grand'choſe,
Alors qu'à leur effet un pareil ſi s'oppoſe :

Mais

Mais vous feriez bien pris ſi quelque évenement
Alloit mettre à l'épreuve un ſi doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout : je vous dis que regnant dans votre ame.
Je voudrois de bon cœur couronner votre flâme.

VALERE.

Et ſi c'étoit quelqu'une, où par votre ſecours
Vous puiſſiez être utile au bonheur de mes jours ?

ASCAGNE.

Je pourrois aſſez mal répondre à votre attente.

VALERE.

Cette confeſſion n'eſt pas trop obligeante.

ASCAGNE.

Hé, quoi ? vous voudriez, Valere, injuſtement,
Qu'étant fille, & mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allaſſe engager avec une promeſſe
De ſervir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtreſſe?
Un ſi pénible effort pour moi m'eſt interdit.

VALERE.

Mais cela n'étant pas ?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, & vous le devez prendre
Tout de même.

VALERE.

Ainſi donc il ne faut rien prétendre,
Aſcagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le Ciel faſſe un grand miracle en vous ;
Bref, ſi vous n'êtes fille, adieu votre tendreſſe,
Il ne vous reſte rien qui pour nous s'intéreſſe.

ASCAGNE.

J'ai l'eſprit délicat plus qu'on ne peut penſer,
Et le moindre ſcrupule a de quoi m'offenſer,

Quand il s'agit d'aimer, enfin je ſuis ſincére.
Je ne m'engage point à vous ſervir, Valere,
Si vous ne m'aſſûrez, au moins abſolument,
Que vous avez pour moi le même ſentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous tranſporte,
Et, que ſi j'étois fille, une flâme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VALERE.

Je n'avois jamais vû ce ſcrupule jaloux;
Mais tout nouveau qu'il eſt, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais ſans fard?

VALERE.

Oui, ſans fard.

ASCAGNE.

S'il eſt vrai, déſormais
Vos intérêts ſeront les miens, je vous promets.

VALERE.

J'ai bien-tôt à vous dire un important myſtére,
Où l'effet de ces mots me ſera néceſſaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque ſecret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi ſe pourra découvrir.

VALERE.

Hé, de quelle façon cela pourroit-il être?

ASCAGNE.

C'eſt que j'ai de l'amour qui ne ſçauroit paroître,
Et vous pourriez avoir ſur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon ſort heureux.

VALERE.

Expliquez-vous, Aſcagne, & croyez par avance
Que votre heure eſt certain, s'il eſt en ma puiſſance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALERE.

Non, non, dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'eſt pas encor tems; mais c'eſt une perſonne
Qui vous touche de près.

VALERE.

Votre diſcours m'étonne.
Plût à Dieu que ma ſœur....

ASCAGNE.

Ce n'eſt pas la ſaiſon
De m'expliquer, vous dis-je.

VALERE.

Et pourquoi?

ASCAGNE.

Pour raiſon.
Vous ſçaurez mon ſecret, quand je ſçaurai le vôtre.

VALERE.

J'ai beſoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc; & lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALERE.

Adieu, j'en ſuis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valere.

[*Valere ſort.*]

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'aſſiſtance d'un frere.

SCENE III.

LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE.

LUCILE *à Marinette les trois premiers vers.*

C'En eſt fait ; c'eſt ainſi que je puis me venger,
Et, ſi cette action a de quoi l'affliger,
C'eſt toute la douceur que mon cœur s'y propoſe.
Mon frere, vous voyez une métamorphoſe.
Je veux chérir Valere après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de ſon côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma ſœur ? comment ? courir au change ?
Cette inégalité me ſemble trop étrange.

LUCILE.

La vôtre me ſurprend avec plus de ſujet.
De vos ſoins autrefois Valere étoit l'objet,
Je vous ai vû pour lui m'accuſer de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil, & d'injuſtice ;
Et, quand je veux l'aimer, mon deſſein vous déplaît,
Et je vous voi parler contre ſon intérêt.

ASCAGNE.

Je le quitte, ma ſœur, pour embraſſer le vôtre,
Je ſçai qu'il eſt rangé deſſous les loix d'une autre,
Et ce ſeroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappelliez, & qu'il ne revint pas.

LUCILE.

Si ce n'eſt que cela, j'aurai ſoin de ma gloire,
Et je ſçai, pour ſon cœur, tout ce que j'en dois croire,
Il s'explique à mes yeux intelligiblement ;
Ainſi découvrez-lui, ſans peur, mon ſentiment :
Ou, ſi vous refuſez de le faire, ma bouche
Lui va faire ſçavoir que ſon ardeur me touche.
Quoi ? mon frere, à ces mots vous reſtez interdit ?

AS-

ASCAGNE.

Ha, ma ſœur ! ſi ſur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes ſenſible aux priéres d'un frere,
Quittez un tel deſſein, & n'ôtez point Valere
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'eſt cher,
Et qui, ſur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence,
A moi ſeul de ſes feux elle fait confidence,
Et je vois dans ſon cœur de tendres mouvemens,
A domter la fierté des plus durs ſentimens.
Oui ! vous auriez pitié de l'état de ſon ame,
Connoiſſant de quel coup vous menacez ſa flâme,
Et je reſſens ſi bien la douleur qu'elle aura,
Que je ſuis aſſûré, ma ſœur, qu'elle en mourra,
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Eraſte eſt un parti qui doit vous ſatisfaire,
Et des feux mutuels....

LUCILE.

Mon frere, c'eſt aſſez.
Je ne ſçai point pour qui vous vous intéreſſez ;
Mais, de grace, ceſſons ce diſcours, je vous prie,
Et me laiſſez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle ſœur, vous me déſeſpérez
Si vous effectuez vos deſſeins déclarés.

SCENE IV.

LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

LA réſolution, Madame, eſt aſſez promte.

LUCILE.

Un cœur ne péſe rien alors que l'on l'affronte,
Il court à ſa vengeance, & ſaiſit promtement
Tout ce qu'il croit ſervir à ſon reſſentiment.
Le traître ! faire voir cette inſolence extrême !

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même,
Et quoique là-deſſus je rumine ſans fin,
L'avanture me paſſe, & j'y perds mon latin.
Car enfin, aux tranſports d'une bonne nouvelle,
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une facon plus belle;
De l'écrit obligeant le ſien tout tranſporté
Ne me donnoit pas moins que de la déïté,
Et cependant jamais, à cet autre meſſage,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne ſçai, pour cauſer de ſi grands changemens,
Ce qui s'eſt pû paſſer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'eſt pû paſſer dont il faille être en peine,
Puiſque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi? tu voudrois chercher hors de ſa lâcheté,
La ſecrette raiſon de cette indignité?
Cet écrit malheureux, dont mon ame s'accuſe,
Peut-il à ſon tranſport ſouffrir la moindre excuſe?

MARINETTE.

En effet; je compreds que vous avez raiſon,
Et que cette querelle eſt pure trahiſon.
Nous en tenons, Madame; & puis prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille,
Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur;
Laiſſons à leurs beaux mots fondre notre rigueur;
Rendons nous à leurs vœux, trop foibles que nous ſommes:
Foin de notre ſottiſe, & peſte ſoit des hommes.

LUCILE.

Hé bien, bien qu'il s'en vante, & rie à nos dépens,
Il n'aura pas ſujet d'en triompher long-tems;
Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite
Le mépris ſuit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins en pareil cas, eſt-ce un bonheur bien
doux,
Quand on ſçait qu'on n'a point d'avantage ſur
nous.
Marinette eut bon nés, quoi qu'on en puiſſe dire,
De ne permettre rien un ſoir qu'on vouloit rire.
Quelqu'autre, ſous l'eſpoir du *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *neſcio vos.*

LUCILE.

Que tu dis de folies,
Et choiſis mal ton tems pour de telles ſaillies!
Enfin je ſuis touchée au cœur ſenſiblement;
Et ſi jamais celui de ce perfide amant
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je
penſe,
De vouloir à préſent concevoir l'eſpérance,
(Car le Ciel a trop pris plaiſir de m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger:)
Quand, dis-je, par un ſort à me deſirs propice
Il reviendroit m'offrir ſa vie en ſacrifice,
Déteſter à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends ſur-tout de me parler pour lui.
Au contraire je veux que ton zele s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de ſon
crime,
Et même ſi mon cœur étoit pour lui tenté
De deſcendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me ſoit alors ſévere,
Et tienne comme il faut la main à ma colere.

MARINETTE.

Vrayement, n'ayez point peur, & laiſſez faire
à nous.
J'ai pour le moins autant de colere que vous
Et je ſerois plûtôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître auſſi me redonnât envie. . . .
S'il vient. . . .

SCENE V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT.

REntrez, Lucile, & me faites venir
Le précepteur, je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui qui me gouverne Aſcagne,
S'il ſçait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCENE VI.

ALBERT *ſeul.*

EN quel gouffre de ſoins & de perplexité
Nous jette une action faite ſans équité ?
D'un enfant ſuppoſé par mon trop d'avarice
Mon cœur depuis long-tems ſouffre bien le ſupplice,
Et quand je vois les maux où je me ſuis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais ſongé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre & miſere jettée;
Tantôt pour ce fils là qu'il me faut conſerver,
Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'appréhende au retour cette triſte nouvelle,
Las! vous ne ſçavez pas? vous l'a-t-on annoncée?
Votre fils a la fiévre, ou jambe, ou bras caſſé:
Enfin, à tous momens, ſur quoi que je m'arrête,
Cent ſortes de chagrins me roulent dans la tête.
Ah....

SCE-

SCENE VII.

ALBERT, METAPHRASTE.

METAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ai voulu....

METAPHRASTE.

Maître eſt dit à *magis ter.*

C'eſt comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,
Si je ſçavois cela. Mais, ſoit, à la bonne heure.
Maître, donc. ...

METAPHRASTE.

Pourſuivez.

ALBERT.

Je veux pourſuivre auſſi;
Mais ne pourſuivez point, vous, d'interrompre ainſi.
Donc, encore une fois, maître, c'eſt la troiſiéme,
Mon fils me rend chagrin, vous ſçavez que je l'aime,
Et que ſoigneuſement je l'ai toujours nourri.

METAPHRASTE.

Il eſt vrai; *Filio non poteſt præferri,*
Niſi filius.

ALBERT.

Maître, en diſcourant enſemble,
Ce jargon n'eſt pas fort néceſſaire, me ſemble;
Je vous crois grand latin, & grand docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont aſſûré:
Mais dans un enttetien qu'avec vous je deſtine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,

Faire

Faire le pédagogue, & cent mots me cracher,
Comme ſi vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon pere, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui, depuis cinquante ans dites journellement,
Ne ſont encor pour moi que du haut allemand.
Laiſſez donc en repos votre ſcience auguſte,
Et que votre langage à mon foible s'ajuſte.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils. L'hymen ſemble lui faire peur,
Et ſur quelque parti que je ſonde ſon cœur,
Pour un pareil lien il eſt froid, & recule.

METAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frere de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait *ſermon.*
Et comme auſſi les Grecs diſent *Atmaton.*....

ALBERT.

Mon Dieu, maître éternel, laiſſez-là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Eſclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler;
Eux & mon fils n'ont rien enſemble à démêler.

METAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils?

ALBERT.

Je ne ſçais ſi dans l'ame
Il ne ſentiroit point une ſecrette flâme;
Quelque choſe le trouble, ou je ſuis fort déçû,
Et je l'apperçûs hier, ſans en être apperçû,
Dans un recoin du bois où nul ne ſe retire.

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire?
Un endroit écarté? *Latinè, ſeceſſus;*
Virgile l'a dit, *Eſt in ſeceſſu locus.*....

AL-

ALBERT.

Comment auroit-il pû l'avoir dit ce Virgile,
Puiſque je ſuis certain que dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux ?

METAPHRASTE.

Virgile eſt nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choiſi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas beſoin
De terme plus choiſi, d'auteur, ni de témoin,
Et qu'il ſuffit ici de mon ſeul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choiſir pourtant les mots mis en uſage
Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo bonos*,
Comme on dit, *ſcribendo*, *ſequare peritos*.

ALBERT.

Homme, ou démon, veux-tu m'entendre ſans conteſte ?

METAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT.

La peſte
Soit du cauſeur !

METAPHRASTE.

Et dit là-deſſus doctement
Un mot, que vous ferez bien aiſe aſſûrément
D'entendre.

ALBERT.

Je ſerai le diable qui t'emporte,
Chien d'homme ! Oh ! que je ſuis tenté d'étrange ſorte
De faire ſur ce muſle une application !

METAPHRASTE.

Mais qui cauſe, Seigneur, votre inflammation ?
Que voulez-vous de moi ?

AL-

Hé ! laiſſez-moi parler un peu, je vous conjure.
Un ſot qui ne dit mot, ne ſe diſtingue pas
D'un ſçavant qui ſe taît.

ALBERT.

Parbleu, tu te tairas.

SCENE VIII.

METAPHRASTE *ſeul.*

D'Où vient fort à propos cette ſentence expreſſe
D'un Philoſophe : parle, afin qu'on te connoiſſe.
Doncques ſi de parler le pouvoir m'eſt ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre auſſi l'humanité,
Et changer mon eſſence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh ! que les grands parleurs par moi ſont deteſtés !
Mais quoi ! ſi les ſçavans ne ſont pas écoutés,
Si l'on veut que toujours ils ayent la bouche cloſe,
Il faut donc renverſer l'ordre de chaque choſe,
Que les poules dans peu dévorent les renards,
Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards,
Qu'à pourſuivre les loups les agnelets s'ébattent,
Qu'un fou faſſe les loix, que les femmes combattent,
Que par les criminels les juges ſoient jugés,
Et par les écoliers les maîtres fuſtigés,
Que le malade au ſain préſente le reméde,
Que le liévre craintif. . . .

SCENE IX.

ALBERT, METAPHRASTE.

[*Albert ſonne aux oreilles de Metaphraſte une cloche de mulet, qui le fait fuir.*]

METAPHRASTE *fuyant.*

MIſéricorde, à l'aide.

Fin du ſecond Acte.

A C.

ACTE III.

SCENE I.

MASCARILLE.

LE Ciel par fois ſeconde un deſſein téméraire,
Et l'on ſort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le reméde plus promt où j'ai ſçû recourir
C'eſt de pouſſer ma pointe, & dire en diligence
A notre vieux Patron toute la manigance.
Son fils qui m'embarraſſe, eſt un évaporté:
L'autre diable, diſant ce que j'ai déclaré,
Gâre une irruption ſur notre fripperie:
Au moins, avant qu'on puiſſe échauffer ſa furie,
Quelque choſe de bon nous pourra ſuccéder,
Et les vieillards entr'eux ſe pourront accorder.
C'eſt ce qu'on va tenter, & de la part du nôtre,
Sans perdre un ſeul moment, je m'en vais trouver l'autre.

[*Il frappe à la porte d'Albert.*]

SCENE II.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

QUi frappe?

MASCARILLE.

Amis.

AL-

ALBERT.

Oh, oh, qui te peut amener,
Maſcarille ?

MASCARILLE.

Je viens, Monſieur, pour vous donner
Le bon jour.

ALBERT.

Ah ! vrayment, tu prends beaucoup de peine.
De tout mon cœur, bon jour. [*Il s'en va.*]

MASCARILLE.

La replique eſt ſoudaine.
Quel homme bruſque ! [*Il heurte.*]

ALBERT.

Encor ?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas ouï,
Monſieur.....

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bon jour ?

MASCARILLE

Oui.

ALBERT.

Hé bien, bon jour, te dis-je.
[*Il s'en va, Maſcarille l'arrête.*]

MASCARILLE.

Oui ; mais je viens encore
Vous ſaluer au nom du Seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah ! c'eſt un autre fait. Ton maître t'a chargé
De me ſaluer ?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui ſuis obligé ;
Va, que je lui ſouhaite une joye infinie.
[*Il s'en va.*]

MAS-

MASCARILLE.

Cet homme eſt ennemi de la cérémonie.

[*Il heurte.*]

Je n'ai pas achevé, Monſieur, ſon compliment,
Il voudroit vous prier d'une choſe inſtamment.

ALBERT.

Hé bien, quand il voudra, je ſuis à ſon ſervice.

MASCARILLE *l'arrêtant.*

Attendez, & ſouffrez qu'en deux mots je finiſſe.
Il ſouhaite un moment, pour vous entretenir
D'une affaire importante, & doit ici venir.

ALBERT.

Hé quelle eſt-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler?

MASCARILLE.

Un grand ſecret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui ſans doute importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambaſſade.

SCENE III.

ALBERT *ſeul.*

O Juſte Ciel! je tremble:
Car enfin nous avons peu de commerce enſemble.
Quelque tempête va renverſer mes deſſeins,
Et ce ſecret ſans doute eſt celui que je crains.
L'eſpoir de l'intérêt m'a fait quelque infidéle,
Et voilà ſur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe eſt découverte. Oh! que la vérité
Se peut cacher long-tems avec difficulté,
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon eſtime,
Suivre les mouvemens d'une peur légitime,
Par qui je me ſuis vû tenté plus de vingt fois

De

De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expoſe,
Et faire qu'en douceur paſſât toute la choſe.
Mais, hélas! c'en eſt fait, il n'eſt plus de ſaiſon,
Et ce bien par la fraude entré dans ma maiſon,
N'en ſera point tiré, que dans cette ſortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCENE IV.

POLIDORE, ALBERT.

POLIDORE *les quatre premiers vers ſans voir Albert.*

S'Etre ainſi marié ſans qu'on en ait ſçû rien!
Puiſſe cette action ſe terminer à bien!
Je ne ſçais qu'en attendre, & je crains fort du pere
Et la grande richeſſe, & la juſte colere.
Mais je l'apperçois ſeul.

ALBERT.

Ciel, Polidore vient!

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où lui débuter?

ALBERT.

Quel ſera mon langage?

POLIDORE.

Son ame eſt toute émûë.

ALBERT.

Il change de viſage.

POLIDORE.

Je vois, Seigneur Albert, au trouble de vos yeux
Que vous ſçavez déjà qui m'améne en ces lieux.

AL-

ALBERT.

Hélas ! oui.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous ſurprendre,
Et je n'euſſe pas crû ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en dois rougir de honte, & de confuſion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action,
Et je ne prétends point excuſer le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miſéricorde au pécheur miſérable.

POLIDORE.

C'eſt ce qui doit par vous être conſidéré.

ALBERT.

Il faut être Chrétien.

POLIDORE.

Il eſt très-aſſûré.

ALBERT.

Grace, au nom de Dieu, grace, ô Seigneur Polidore !

POLIDORE.

Hé ! c'eſt moi qui de vous préſentement l'implore.

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet état être plûtôt que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triſte avanture.

POLIDORE.

Je ſuis le ſuppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT.

Pardon, encore un coup.

POLIDORE.

Hélas ! pardon, vous-même.

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi, j'en ſuis touché de même au dernier point.

ALBERT.

J'oſe vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Hélas ! Seigneur Albert, je ne veux autre choſe.

ALBERT.

Conſervons mon honneur.

POLIDORE.

Hé ! oui, je m'y diſpoſe.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en réſoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez:
De tous ces intérêts je vous ferai le maître,
Et je ſuis trop content ſi vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah, quel homme de Dieu ! quel excès de douceur !

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT.

Que puiſſiez-vous avoir toutes choſes proſpéres !

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT.

Embraſſons-nous en freres.

POLIDORE.

J'y conſens de grand cœur, & me réjouis fort
Que tout ſoit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

J'en rends graces au Ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre,
Votre reſſentiment me donnoit lieu de craindre;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puiſſant, & de biens, & d'amis....

ALBERT.

Hé! que parlez-vous-là de faute & de Lucile?

POLIDORE.

Soit, ne commençons point un diſcours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement,
Même, ſi cela fait à votre allégement,
J'avouerai qu'à lui ſeul en eſt toute la faute,
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur
Sans l'incitation d'un méchant ſuborneur,
Que le traître a ſéduit ſa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainſi détruit l'attente.
Puiſque la choſe eſt faite, & que, ſelon mes vœux,
Un eſprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, & répatons l'offenſe
Par la ſolemnité d'une heureuſe alliance.

ALBERT *à part.*

O Dieu! quelle mépriſe, & qu'eſt-ce qu'il m'apprend!
Je rentre ici d'un trouble en un autre auſſi grand.
Dans ces divers tranſports je ne ſçai que répondre,
Et, ſi je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi penſez-vous-là, Seigneur Albert?

ALBERT.

A rien.
Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal ſubit me prend qui veut que je vous laiſſe.

SCENE V.

POLIDORE *ſeul.*

JE lis dedans ſon ame, & vois ce qui le preſſe.
A quoi que ſa raiſon l'eût déjà diſpoſé,
Son déplaiſir n'eſt pas encor tout appaiſé.
L'image de l'affront lui revient, & ſa fuite
Tâche à me déguiſer le trouble qui l'agite.
Je prends part à ſa honte, & ſon deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de tems remette ſon eſprit.
La douleur trop contrainte aiſément ſe redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCENE VI.

POLIDORE, VALERE.

POLIDORE.

ENfin, le beau mignon, vos bons déportemens
Troubleront les vieux jours d'un pere à tous momens,
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre choſe aux oreilles.

VALERE.

Que fais-je tous les jours qui ſoit ſi criminel?
En quoi mériter tant le courroux paternel?

PO-

POLIDORE.

Je ſuis un étrange homme, & d'une humeur terrible,
D'accuſer un enfant ſi ſage & ſi paiſible.
Las ! il vit comme un ſaint, & dedans la maiſon
Du matin juſqu'au ſoir il eſt en oraiſon.
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit ; ô la grande impoſture !
Qu'il n'a conſidéré pere, ni parenté,
En vingt occaſions, horrible fauſſeté !
Que de fraîche mémoire un furtif hymenée
A la fille d'Albert a joint ſa deſtinée
Sans craindre de la ſuite un déſordre puiſſant,
On le prend pour un autre, & le pauvre innocent
Ne ſçait pas ſeulement ce que je lui veux dire.
Ah ! chien, que j'ai reçû du Ciel pour mon martire,
Te croiras-tu toûjours ? & ne pourrai-je pas
Te voir être une fois ſage avant mon trépas ?

VALERE *ſeul & rêvant.*

D'où peut venir ce coup ? mon ame embarraſſée
Ne voit que Maſcarille où jetter ſa penſée ;
Il ne ſera pas homme à m'en faire un aveu.
Il faut uſer d'adreſſe, & me contraindre un peu
Dans ce juſte courroux.

SCENE VII.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

MAſcarille, mon pere
Que je viens de trouver, ſçait toute notre affaire.

MASCARILLE.

Il la ſçait ?

VALERE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où, diantre, a-t-il pû la ſçavoir?

VALERE.

Je ne ſçais point ſur qui ma conjecture aſſeoir ;
Mais enfin d'un ſuccès cette affaire eſt ſuivie
Dont j'ai tous les ſujets d'avoir l'ame ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux,
Il excuſe ma faute, il approuve mes feux,
Et je voudrois ſçavoir qui peut être capable
D'avoir pû rendre ainſi ſon eſprit ſi traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aiſe que j'en reçoi.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, Monſieur, ſi c'étoit moi
Qui vous eût procuré cette heureuſe fortune ?

VALERE.

Bon, bon, tu voudrois bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'eſt moi, vous dis-je, moi, dont le Patron le ſçait,
Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALERE.

Mais, là, ſans te railler ?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, & s'il n'eſt de la ſorte.

VALERE *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moi, ſi tout préſentement
Tu n'en vas recevoir le juſte payement.

MASCARILLE.

Ah ! Monſieur, qu'eſt-ceci ? je défens la ſurpriſe.

VALERE.

C'eſt la fidélité que tu m'avois promiſe ?
Sans ma feinte, jamais tu n'euſſes avoué
Le trait que j'ai bien crû que tu m'avois joué.

Traître, de qui la langue à cauſer trop habile
D'un pere contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout-à-fait; il faut ſans diſcourir
Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout beau, mon ame, pour mourir,
N'eſt pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le ſuccès qu'aura cette avanture.
J'ai de fortes raiſons qui m'ont fait révéler
Un hymen que vous-même aviez peine à celer;
C'étoit un coup d'état, & vous verrez l'iſſuë
Condamner la fureur que vous avez conçûë.
De quoi vous fâchez-vous, pourvû que vos ſouhaits
Se trouvent par mes ſoins pleinement ſatisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes?

VALERE.

Et ſi tous ces diſcours ne ſont que des ſornettes?

MASCARILLE.

Toujours ſerez-vous lors à tems pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu fera pour les ſiens, &, content dans la ſuite,
Vous me remercierez de ma rare conduite.

VALERE.

Nous verrons. Mais Lucile....

MASCARILLE.

Alte; ſon pere ſort.

SCENE VIII.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT *les cinq premiers vers ſans voir Valere.*

PLus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
Plus je me ſens piqué de ce diſcours étrange
Sur qui ma peur prenoit un ſi dangereux change:

Car Lucile ſoûtient que c'eſt une chanſon,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout ſoupçon.
Ah! Monſieur, eſt-ce vous, de qui l'audace inſigne
Met en jeu mon honneur, & fait ce conte indigne?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment gendre, coquin? tu portes bien la mine
De pouſſer les reſſorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, di-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel ſcandale à toute une famille?

MASCARILLE.

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT.

Que voudrois-je, ſinon qu'il dît des vérités?
Si quelque intention le preſſoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête & civile,
Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de ſon pere implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une ſenſible atteinte.

MASCARILLE.

Quoi! Lucile n'eſt pas ſous des liens ſecrets
A mon maître?

ALBERT.

Non, traître, & n'y ſera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux: & s'il eſt vrai que ce ſoit choſe faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne ſecrette?

AL-

ALBERT.

Et, s'il eſt conſtant, toi, que cela ne ſoit pas,
Veux-tu te voir caſſer les jambes & les bras ?

VALERE.

Monſieur, il eſt aiſé de vous faire paroître
Qu'il dit vrai.

ALBERT.

Bon, voilà l'autre encor, digne maître
D'un ſemblable valet. O les menteurs hardis !

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il eſt ainſi que je le dis.

VALERE.

Quel ſeroit notre but de vous en faire accroire ?

ALBERT *à part.*

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve, & ſans nous quereller,
Faites ſortir Lucile & la laiſſez parler.

ALBERT.

Et ſi le démenti par elle vous en reſte ?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, Monſieur, je vous proteſte.
Promettez à leurs vœux votre conſentement,
Et je veux m'expoſer au plus dur châtiment,
Si de ſa propre bouche elle ne vous confeſſe
Et la foi qui l'engage, & l'ardeur qui la preſſe.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire. [*Il va frapper à ſa porte.*]

MASCARILLE *à Valere.*

Allez, tout ira bien.

ALBERT.

Holà, Lucile, un mot.

VALERE *à Maſcarille.*

Je crains....

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCENE IX.

LUCILE, ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

SEigneur Albert, au moins ſilence. Enfin, Madame,
Toute choſe conſpire au bonheur de votre ame,
Et Monſieur votre pere, averti de vos feux,
Vous laiſſe votre époux, & confirme vos vœux;
Pourvû que, banniſſant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin aſſûré?

MASCARILLE.

Bon, me voilà déjà d'un beau titre honoré.

LUCILE.

Sçachons un peu, Monſieur, quelle belle faillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie?

VALERE.

Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ai vû, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen?

VALERE.

On ſçait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiſer eſt un ſoin inutile.

LUCILE.

Quoi! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux?

VALERE.

C'eſt un bien qui me doit faire mille jaloux;
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flâme
A l'ardeur de vos feux, qu'aux bontés de votre ame.

Je ſçais que vous avez ſujet de vous fâcher,
Que c'étoit un ſecret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes tranſports forcé la violence
A ne point violer votre expreſſe défenſe;
Mais....

MASCARILLE.

Hé bien, oui, c'eſt moi; le grand mal que voilà.

LUCILE.

Eſt-il une impoſture égale à celle-là?
Vous l'oſez ſoûtenir en ma préſence même,
Et penſez m'obtenir par ce beau ſtratagême?
O le plaiſant amant! dont la galante ardeur,
Veut bleſſer mon honneur au défaut de mon cœur,
Et que mon pere, émû de l'éclat d'un ſot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte.
Quand tout contribueroit à votre paſſion,
Mon pere, les deſtins, mon inclination,
On me verroit combattre en ma juſte colere
Mon inclination, les deſtins & mon pere,
Perdre même le jour avant que de m'unir
A qui, par ce moyen, auroit crû m'obtenir.
Allez; & ſi mon ſexe avecque bienſéance
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainſi.

VALERE *à Maſcarille.*

C'en eſt fait; ſon courroux ne peut être adouci.

MASCARILLE.

Laiſſez-moi lui parler. Hé! Madame de grace,
A quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle eſt votre penſée, & quel bourru tranſport,
Contre vos propres vœux vous fait roidir ſi fort?
Si Monſieur votre pere étoit homme farouche,
Paſſe: mais il permet que la raiſon le touche;
Et lui-même m'a dit qu'une confeſſion,
Vous va tout obtenir de ſon affection.
Vous ſentez, je croi bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous domte;
Mais, s'il vous a fait perdre un peu de liberté,

Par un bon mariage on voit tout rajuſté ;
Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous
conſomme,
Le mal n'eſt pas ſi grand que de tuer un homme.
On ſçait que la chair eſt fragile quelquefois,
Et qu'une fille enfin n'eſt ni caillou ni bois.
Vous n'avez pas été ſans doute la premiere,
Et vous ne ſerez pas, que je crois, la derniere.

LUCILE.

Quoi ! vous pouvez ouïr ces diſcours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités ?

ALBERT.

Que veux-tu que je die ? une telle avanture
Me met tout hors de moi.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure
Que déjà vous devriez avoir tout confeſſé.

LUCILE.

Et quoi donc confeſſé ?

MASCARILLE.

Quoi ? ce qui s'eſt paſſé
Entre mon maître & vous ; la belle raillerie !

LUCILE.

Et que s'eſt-il paſſé, monſtre d'effronterie,
Entre ton maître & moi ?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croi,
En ſçavoir un peu plus de nouvelles que moi,
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour
croire
Que vous puiſſiez ſi vîte en perdre la mémoire.

LUCILE.

C'eſt trop ſouffrir, mon pere, un impudent valet.
[*Elle lui donne un ſoufflet.*]

SCENE. X.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

JE crois qu'elle me vient de donner un ſoufflet.

ALBERT.

Va, coquin, ſcélérat, ſa main vient ſur ta jouë
De faire une action dont ſon pere la louë.

MASCARILLE.

Et, nonobſtant cela, qu'un diable en cet inſtant
M'emporte, ſi j'ai dit rien que de très-conſtant.

ALBERT.

Et, nonobſtant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille.

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me juſtifieront?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuiſſance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainſi.

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raiſon de tout ceci.

MASCARILLE.

Connoiſſez-vous Ormin ce gros Notaire habile?

ALBERT.

Connois-tu bien Grimpant le bourreau de la ville?

MASCARILLE.

Et Simon le tailleur jadis ſi recherché?

ALBERT.

Et la potence miſe au milieu du marché?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta deſtinée.

MASCARILLE.

Ce ſont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT.

Ce ſont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont vû s'entredonner parole.

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE.

Et, pour ſigne, Lucile avoit un voile noir.

ALBERT.

Et, pour ſigne, ton front nous le fait aſſez voir.

MASCARILLE.

Oh! l'obſtiné vieillard!

ALBERT.

Oh! le fourbe damnable!
Va, rends grace à mes ans qui me font incapable
De punir ſur le champ l'affront que tu me fais;
Tu n'en perds que l'attente, & je te le promets.

SCENE XI.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

HE bien, ce beau ſuccès que tu devois produire. . . .

MASCARILLE.

J'entends à demi mot ce que vous voulez dire:
Tout s'arme contre moi, pour moi de tous côtés

Je

Je vois coups de bâtons, & gibets apprêtés.
Auſſi, pour être en paix dans ce déſordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si, dans le déſeſpoir dont mon cœur eſt outré,
Je puis en rencontrer d'aſſez haut à mon gré.
Adieu Monſieur.

VALERE.

Non, non, ta fuite eſt ſuperfluë,
Si tu meurs, je prétends que ce ſoit à ma vûë.

MASCARILLE.

Je ne ſçaurois mourir quand je ſuis regardé,
Et mon trépas ainſi ſe verroit retardé.

VALERE.

Sui-moi, traître, ſui-moi; mon amour en furie
Te fera voir ſi c'eſt matiére à raillerie.

MASCARILLE *ſeul.*

Malheureux Maſcarille! à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui!

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'AVANTURE eſt fâcheuſe.

ASCAGNE.

Ah! ma chere Froſine,
Le ſort abſolument a conclu ma ruïne:
Cette affaire venuë au point où la voilà,
N'eſt pas abſolument pour en demeurer là,
Il faut qu'elle paſſe outre; & Lucile, & Valere,
Surpris des nouveautés d'un ſemblable myſtére,
Voudront chercher un jour dans ces obſcurités
Par qui tous mes projets ſe verront avortés.
Car enfin, ſoit qu'Albert ait part au ſtratagême,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon ſort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le ſien a groſſi,
Jugez s'il aura lieu de ſouffrir ma préſence:
Son intérêt détruit me laiſſe à ma naiſſance;
C'eſt fait de ſa tendreſſe; & quelque ſentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouſe, une fille
Qu'il verra ſans appui de bien & de famille?

FROSINE.

Je trouve que c'eſt-là raiſonner comme il faut,
Mais ces réflexions devoient venir plûtôt.
Qui vous a juſqu'ici caché cette lumiére?
Il ne falloit pas être une grande ſorciére
Pour voir, dès le moment de vos deſſeins pour lui,

Tout

Tout ce que votre eſprit ne voit que d'aujourd'hui ;
L'action le diſoit ; & dès que je l'ai ſçûë,
Je n'en ai prévû guére une meilleure iſſuë.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin ? mon trouble eſt ſans pareil :
Mettez-vous en ma place, & me donnez conſeil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conſeil deſſus cette diſgrace :
Car je ſuis maintenant vous, & vous êtes moi:
Conſeillez-moi, Froſine, au point où je me voi.
Quel reméde trouver ? dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

Hélas ! ne traitez point ceci de raillerie ;
C'eſt prendre peu de part à mes cuiſans ennuis
Que de rire, & de voir les termes où j'en ſuis.

FROSINE.

Aſcagne, tout de bon, votre ennui m'eſt ſenſible,
Et pour vous en tirer je ferois mon poſſible.
Mais que puis-je après tout ? je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

Ah ! pour cela, toujours il eſt aſſez bonne heure.
La mort eſt un reméde à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit ſervir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Froſine, non, ſi vos conſeils propices
Ne conduiſent mon ſort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du déſeſpoir.

FROSINE.

Sçavez-vous ma penſée ? il faut que j'aille voir
La....

La.... mais Eraſte vient, qui pourroit nous
diſtraire.
Nous pourrons en marchant parler de cette affaire ?
Allons, retirons-nous.

SCENE II.

ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE.

ENcore rebuté ?

GROS-RENE'.

Jamais ambaſſadeur ne fut moins écouté.
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous ſouhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant ſon quant-à-moi,
Va, va, je fais état de lui comme de toi,
Di-lui qu'il ſe promene ; & ſur ce beau langage,
Pour ſuivre ſon chemin m'a tourné le viſage :
Et Marinette auſſi, d'un dédaigneux muſeau,
Lâchant un, laiſſe-nous, beau valet de carreau,
M'a planté là comme elle ; & mon ſort & le vôtre
N'ont rien à ſe pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ERASTE.

L'ingrate ! recevoir avec tant de fierté
Le promt retour d'un cœur juſtement emporté !
Quoi ! le premier tranſport d'un amour qu'on abuſe
Sous tant de vrai-ſemblance, eſt indigne d'excuſe,
Et ma plus vive ardeur en ce moment fatal
Devoit être inſenſible au bonheur d'un rival ?
Tout autre n'eût pas fait même choſe en ma
place,
Et ſe fût moins laiſſé ſurprendre à tant d'audace ?
De mes juſtes ſoupçons ſuis-je ſorti trop tard ?
Je n'ai point attendu de ſermens de ſa part,

Et

Et lorſque tout le monde encor ne ſçait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute ſa gloire,
Il cherche à s'excuſer, & le ſien voit ſi peu
Dans ce profond reſpect la grandeur de mon feu?
Loin d'aſſûrer une ame, & lui fournir des armes,
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux tranſport,
Et rejette de moi, meſſage, écrit, abord?
Ah! ſans doute, un amour a peu de violence
Qu'eſt capable d'éteindre une ſi foible offenſe,
Et ce dépit ſi promt à s'armer de rigueur,
Découvre aſſez pour moi tout le fond de ſon cœur,
Et de quel prix doit être à préſent à mon ame
Tout ce dont ſon caprice a pû flater ma flâme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé.
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai,
Et puiſque l'on témoigne une froideur extrême
A conſerver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENE'.

Et moi de même auſſi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.
Il faut apprendre à vivre à ce ſexe volage,
Et lui faire ſentir que l'on a du courage.
Qui ſouffre ſes mépris, les veut bien recevoir.
Si nous avions l'eſprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole ſi haute;
Oh! qu'elles nous ſont bien fiéres par notre faute!
Je veux être pendu, ſi nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs, dont la plûpart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le ſiécle où nous ſommes.

ERASTE.

Pour moi, ſur toute choſe, un mépris me ſurprend;

Et

Et pour punir le ſien par un autre auſſi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flâme.

GROS-RENE'.

Et moi, je ne veux plus m'embarraſſer de femme;
A toutes je renonce, & crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort de bien faire comme moi.
Car, voyez-vous? la femme eſt, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature eſt fort encline au mal,
Et comme un animal eſt toûjours animal,
Et ne ſera jamais qu'animal, quand ſa vie
Dureroit cent mille ans; auſſi, ſans repartie,
La femme eſt toûjours femme, & jamais ne ſera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit que ſa tête paſſe
Pour un ſable mouvant: car goûtez bien, de grace,
Ce raiſonnement-ci, lequel eſt des plus forts.
Ainſi que la tête eſt comme le chef du corps,
Et que le corps ſans chef eſt pire qu'une bête,
Si le chef n'eſt pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne ſoit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La partie brutale alors veut prendre empire
Deſſus la ſenſitive, à l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va ſans ſçavoir où;
Pour montrer qu'ici bas, ainſi qu'on l'interprête,
La tête d'une femme eſt comme une girouette
Au haut d'une maiſon, qui tourne au premier vent;
C'eſt pourquoi le couſin Ariſtote ſouvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de ſi ſtable que l'onde.
Or, par comparaiſon; car la comparaiſon
Nous fait diſtinctement comprendre une raiſon,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaiſon qu'une ſimilitude.

Par

Par comparaiſon donc, mon maître, s'il vous
plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'ac-
croît,
Vient à ſe courroucer, le vent ſouffle & ravage,
Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible, & le vaiſſeau, malgré le nautonnier,
Va tantôt à la cave, & tantôt au grenier:
Ainſi quand une femme a ſa tête fantaſque,
On voit une tempête en forme de bouraſque,
Qui veut compétiter par de certains... propos,
Et lors un... certain vent, qui par... de cer-
tains flots,
De... certaine façon, ainſi qu'un banc de ſable...
Quand... les femmes enfin ne valent pas le diable.

ERASTE.

C'eſt fort bien raiſonner.

GROS-RENE'.

Aſſez bien, Dieu merci;
Mais je les voi, Monſieur, qui paſſent par ici.
Tenez-vous ferme au moins.

ERASTE.

Ne te mets par en peine.

GROS-RENE'.

J'ai bien peur que ſes yeux reſſerrent votre chaîne.

SCENE III.

LUCILE, ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

JE l'apperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me ſoupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERAS-

ERARSTE.

Non, non, ne croyez pas, Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flâme.
C'en eſt fait; je me veux guérir, & connois bien
Ce que de votre cœur a poſſédé le mien.
Un courroux ſi conſtant pour l'ombre d'une offenſe
M'a trop bien éclairci de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont ſenſibles ſur-tout aux généreux eſprits.
Je l'avouerai, mes yeux obſervoient dans les vôtres,
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres,
Et le raviſſement où j'étois de mes fers,
Les auroit préférés à des ſceptres offerts:
Oui, mon amour pour vous ſans doute étoit extrême,
Je vivois tout en vous; & je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Aſſez de peine encor à m'en voir dégagé:
Poſſible que, malgré la cure qu'elle eſſaye,
Mon ame ſaignera long-tems de cette playe,
Et qu'affranchi d'un joug qui faiſoit tout mon bien,
Il faudra me réſoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin, il n'importe, & puiſque votre haine
Chaſſe un cœur tant de fois que l'amour vous ramene,
C'eſt la derniere ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entiére,
Monſieur, & m'épargner encor cette derniére.

ERASTE.

Hé bien, Madame, hé bien, ils ſeront ſatisfaits.
Je romps avecque vous, & j'y romps pour jamais.
Puiſque vous le voulez, que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LU-

LUCILE.

Tant mieux ; c'eſt m'obliger.

ERASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fauſſe parole ; euſſai-je un foible cœur
Juſques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce ſeroit bien en vain.

ERASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon ſein,
Si j'avois jamais fait cette baſſeſſe inſigne
De vous revoir, après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit ; n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus,
Et pour trancher ici tous propos ſuperflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux ſans retour ſortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder, qui puiſſe retracer
Ce que de mon eſprit il me faut effacer.
Voici votre portrait, il préſente à la vûë
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvûë,
Mais il cache ſous eux cent défauts auſſi grands,
Et c'eſt un impoſteur enfin que je vous rends.

GROS-RENE'.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous ſuivre au deſſein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ERASTE.

Il eſt à vous encor ce braſſelet.

LUCILE.

Et cette agathe à vous qu'on fit mettre en cachet.

ERAS-

ERASTE *lit.*

Vous m'aimez d'une amour extrême,
Eraſte, de mon cœur voulez être éclairci,
Si je n'aime Eraſte de même,
Au moins aimai-je fort qu'Eraſte m'aime ainſi.

LUCILE.

Vous m'aſſûriez par-là d'agréer mon ſervice;
C'eſt une fauſſeté digne de ce ſupplice.

[*Il déchire la lettre.*]

LUCILE *lit.*

J'ignore le deſtin de mon amour ardente,
Et juſqu'à quand je ſouffrirai:
Mais je ſçais, ô beauté charmante,
Que toûjours je vous aimerai.

ERASTE.

Voilà qui m'aſſûroit à jamais de vos feux;
Et la main, & la lettre, ont menti toutes deux.

[*Elle déchire la lettre.*]

GROS-RENE'.

Pouſſez.

ERASTE.

Elle eſt de vous? ſuffit, même fortune.

MARINETTE *à Lucile.*

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENE' *à Eraſte.*

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE *à Lucile.*

Tenez bon juſqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reſte.

ERASTE.

Et, grace au ciel, c'eſt tout.
Je ſois exterminé, ſi je ne tiens parole.

LUCILE.

Me confonde le Ciel, ſi la mienne eſt frivole.

ERAS-

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE *à Lucile.*

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENE' *à Eraſte.*

Vous triomphez.

MARINETTE *à Lucile.*

Allons, ôtez-vous de ſes yeux.

GROS-RENE' *à Eraſte.*

Retirez-vous, après cet effort de courage.

MARINETTE *à Lucile.*

Qu'attendez-vous encor ?

GROS-RENE' *à Eraſte.*

Que faut-il davantage ?

ERASTE.

Ah ! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, & je le ſçais fort bien.

LUCILE.

Eraſte, Eraſte, un cœur fait comme eſt fait le vôtre,
Se peut facilement réparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez par tout, vous n'en aurez jamais
De ſi paſſionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;
J'aurois tort d'en former encore quelqu'envie.
Mes plus ardens reſpects n'ont pû vous obliger,
Vous avez voulu rompre ; il n'y faut plus ſonger :
Mais perſonne après moi, quoi qu'on vous faſſe entendre,
N'aura jamais pour vous de paſſion ſi tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement,
On fait de leur perſonne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalouſie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame ſaiſie:
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se réſoudre à les perdre; & vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalouſie eſt plus reſpectueuſe.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offenſe amoureuſe.

LUCILE.

Non, votre cœur, Eraſte, étoit mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé! je crois que cela foiblement vous ſoucie:
Peut-être en ſeroit-il beaucoup mieux pour ma vie.
Si je.... mais laiſſons-là ces diſcours ſuperflus:
Je ne dis point quels ſont mes penſers là-deſſus.

ERASTE.

Pourquoi?

LUCILE.

Par la raiſon que nous rompons enſemble,
Et que cela n'eſt plus de ſaiſon, ce me ſemble.

ERASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Oui vraiment; quoi n'en eſt-ce pas fait?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un eſprit ſatisfait?

LU-

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moi ?

LUCILE.

Sans doute. C'eſt foibleſſe
De faire voir aux gens que leur perte nous bleſſe.

ERASTE.

Mais, cruelle, c'eſt vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi ? point du tout ; c'eſt vous qui l'avez réſolu.

ERASTE.

Moi ? je vous ai crû-là faire un plaiſir extrême.

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE.

Mais ſi mon cœur encor revouloit ſa priſon,
Si, tout fâché qu'il eſt, il demandoit pardon ?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien ; ma foibleſſe eſt trop grande,
J'aurois peur d'accorder trop-tôt votre demande.

ERASTE.

Ah ! vous ne pouvez pas trop-tôt me l'accorder,
Ni moi ſur cette peur trop-tôt le demander,
Conſentez-y, Madame ; une flamme ſi belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin, me l'accorderez-vous
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

SCENE IV.

MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

OH! la lâche perſonne!

GROS-RENE'.

Ah! le foible courage!

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENE'.

J'en ſuis gonflé de rage.
Ne t'imagine pas que je me rende auſſi.

MARINETTE.

Et ne penſe pas, toi, trouver ta duppe auſſi.

GROS-RENE'.

Vien, vien frotter ton nés auprès de ma colére.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre; & tu n'as pas affaire
A ma ſotte maîtreſſe. Ardez le beau muſeau
Pour nous donner envie encore de ſa peau!
Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face?
Moi, je te chercherois? ma foi l'on t'en fricaſſe.
Des filles comme nous.

GROS-RENE'.

Oui? tu le prends par là?
Tien, tien, ſans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galant de neige, avec ta nompareille,
Il n'aura plus l'honneur d'être ſur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-

GROS-RENE'.

Tien encor ton couteau, la piéce eſt riche & rare:
Il te coûta ſix blancs, lorſque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tien tes ciſeaux, avec ta chaîne de léton.

GROS-RENE'.

J'oubliois d'avant-hier ton morceau de fromage.
Tien, je voudrois pouvoir rejetter le potage
Que tu me fis manger pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres ſur moi;
Mais j'en ferai du feu juſques à la derniere.

GROS-RENE'.

Et des tiennes, tu ſçais ce que j'en ſçaurai faire.

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENE'.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompuë
Rend, entre gens d'honneur, une affaire concluë.
Ne fai point les doux yeux; je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point toi, j'ai l'eſprit trop touché.

GROS-RENE'.

Romps; voilà le moyen de ne s'en plus dédire;
Romps; tu ris, bonne bête!

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENE'.

La peſte ſoit ton ris; voilà tout mon courroux
Déja dulcifié. Qu'en dis-tu? romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE.

Voi.

GROS-RENE'.

Voi toi.

MARINETTE.

Voi toi-même.

GROS-RENE'.

Eſt-ce que tu conſens que jamais je ne t'aime ?

MARINETTE.

Moi ? ce que tu voudras.

GROS-RENE'.

Ce que tu voudras, toi.

Di.

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENE'.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENE'.

Ma foi nous ferons mieux de quitter la grimace. Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi, je te fais grace.

GROS-RENE'.

Mon Dieu ! qu'à tes appas je ſuis acoquiné !

MARINETTE.

Que Marinette eſt ſotte après ſon Gros-René.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

MASCARILLE.

DEs que l'obſcurité regnera dans la ville,
Je me veux introduire au logis de Lucile ;
Va vîte de ce pas préparer pour tantôt,
Et la lanterne ſourde, & les armes qu'il faut.
Quand il m'a dit ces mots il m'a ſemblé d'entendre
Va vîtement chercher un licou pour te pendre.
Venez-ça, mon Patron ; car dans l'étonnement
Où m'a jetté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le tems de vous pouvoir répondre ;
Mais je vous veux ici parler, & vous confondre :
Défendez-vous donc bien, & raiſonnons ſans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile ? Oui, Maſcarille. Et que penſez-vous faire?
Une action d'amant qui ſe veut ſatisfaire.
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller ſans beſoin riſquer ainſi ſa peau.
Mais tu ſçais quel motif à ce deſſein m'appelle,
Lucile eſt irritée. Hé bien, tant pis pour elle.
Mais l'amour veut que j'aille appaiſer ſon eſprit.
Mais l'amour eſt un ſot qui ne ſçait ce qu'il dit :
Nous garantira-t-il cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un pere, ou d'un frere en furie ?
Penſes tu qu'aucun d'eux ſonge à nous faire mal ?
Oui, vraiment, je le penſe ; & ſurt-out, ce rival.
Maſcarille, en tout cas, l'eſpoir où je me fonde,

Nous irons bien armés, & ſi quelqu'un nous
gronde,
Nous nous chamaillerons. Oui ? voilà juſtement
Ce que votre valet ne prétend nullement :
Moi chamailler ? bon Dieu ! ſuis-je un Roland,
mon maître,
Ou quelque Ferragus ? c'eſt fort mal me connoître.
Quand je viens à ſonger, moi qui me ſuis ſi cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un miſérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans
la biére,
Je ſuis ſcandaliſé d'une étrange maniére.
Mais tu ſeras armé de pied-en-cap. Tant pis,
J'en ſerai moins leger à gagner le taillis,
Et de plus, il n'eſt point d'armure ſi bien jointe,
Où ne puiſſe gliſſer une vilaine pointe.
Oh ! tu ſeras ainſi tenu pour un poltron.
Soit : pourvû que toûjours je branle le menton.
A table comptez-moi, ſi vous voulez, pour quatre ;
Mais comptez-moi pour rien, s'il s'agit de ſe
battre :
Enfin, ſi l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi je trouve l'air de celui-ci fort doux.
Je n'ai pas grande faim de mort ni de bleſſure,
Et vous ferez le ſot tout ſeul, je vous aſſûre.

SCENE II.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

JE n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux.
Le Soleil ſemble s'être oublié dans les Cieux,
Et, juſqu'au lit qui doit recevoir ſa lumiére,
Je vois reſter encore une telle carriére,
Que je crois que jamais il ne l'achévera,
Et que de ſa lenteur mon ame enragera.

MAS-

MASCARILLE.

Et cet empreſſement pour s'en aller dans l'ombre,
Pécher vîte à tâtons quelque ſiniſtre encombre....
Vous voyez que Lucile entiére en ſes rebuts....

VALERE.

Ne me fai point ici de contes ſuperflus.
Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
Je ſens de ſon courroux des gênes trop cruelles;
Et je veux l'adoucir ou terminer mon ſort.
C'eſt un point réſolu.

MASCARILLE.

J'approuve ce tranſport:
Mais le mal eſt, Monſieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALERE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ai peur de vous nuire.

VALERE.

Et comment?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir:
De moment en moment.... [*Il touſſe*] vous voyez le ſupplice.

VALERE.

Ce mal te paſſera, prends du jus de réglice.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, Monſieur, qu'il ſe veuille paſſer.
Je ſerois ravi, moi, de ne vous point laiſſer;
Mais j'aurois un regret mortel, ſi j'étois cauſe
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque choſe.

SCENE III.

VALERE, LA RAPIERE, MASCARILLE.

LA RAPIERE.

MOnſieur, de bonne part je vieus d'être informé,
Qu'Eraſte eſt contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle auſſi de faire pour ſa fille
Rouer jambes & bras à votre Maſcarille.

MASCARILLE.

Moi? je ne ſuis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes & bras?
Suis-je donc gardien, pour employer ce ſtile,
De la virginité des filles de la ville?
Sur la tentation ai-je quelque crédit,
Et puis-je mais, chétif, ſi le cœur leur en dit?

VALERE.

Oh! qu'ils ne feront pas ſi méchans qu'ils le diſent!
Et, quelque belle ardeur que ſes feux lui produiſent,
Eraſte n'aura pas ſi bon marché de nous.

LA RAPIERE.

S'il vous faiſoit beſoin, mon bras eſt tout à vous,
Vous ſçavez de tout tems que je ſuis un bon frere.

VALERE.

Je vous ſuis obligé, Monſieur de la Rapiére.

LA RAPIERE.

J'ai deux amis auſſi que je vous puis donner,
Qui contre tous venans ſont gens à dégaîner,
Et ſur qui vous pourrez prendre toute aſſûrance.

MASCARILLE.

Acceptez-les, Monſieur.

VA-

VALERE.

C'eſt trop de complaiſance.

LA RAPIERE.

Le petit Gille encor eût pû nous aſſiſter
Sans le triſte accident qui vient de nous l'ôter.
Monſieur, le grand dommage ! & l'homme de ſervice !
Vous avez ſeû le tour que lui fit la juſtice ;
Il mourut en Céſar, & lui caſſant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALERE.

Monſieur de la Rapiere, un homme de la ſorte
Doit être regretté ; mais, quant à votre eſcorte,
Je vous rends grace.

LA RAPIERE.

Soit ; mais ſoyez averti
Qu'il vous cherche, & vous peut faire un mauvais parti.

VALERE.

Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande ;
Et par toute la ville aller préſentement,
Sans être accompagné que de lui ſeulement.

SCENE IV.

VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

QUoi ! Monſieur, vous voulez tenter Dieu ?
Quelle audace !
Las ! vous voyez tous deux comme l'on nous menace.
Combien de tous côtés....

VALERE.

Que regardes-tu là ?

MASCARILLE.

C'eſt qu'il ſent le bâton du côté que voilà.
Enfin, ſi maintenant ma prudence en eſt cruë,
Ne nous obſtinons point à reſter dans la ruë ;
Allons nous renfermer.

VALERE.

Nous renfermer ? faquin,
Tu m'oſes propoſer un acte de coquin ?
Sus ; ſans plus de diſcours, réſous-toi de me ſuivre.

MASCARILLE.

Hé ! Monſieur, mon cher maître, il eſt ſi doux de vivre !
On ne meurt qu'une fois ; & c'eſt pour ſi long-tems.....

VALERE.

Je m'en vais t'aſſommer de coups, ſi je t'entends.
Aſcagne vient ici, laiſſons-le ; il faut attendre
Quel parti de lui-même il réſoudra de prendre.
Cependant avec moi vien prendre à la maiſon
Pour nous frotter....

MASCARILLE.

Je n'ai nulle démangeaiſon.
Que maudit ſoit l'amour, & les filles maudites,
Qui veulent en tâter, puis font les chatemites !

SCENE V.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

EST-il bien vrai, Froſine, & ne rêvai-je point ?
De grace, contez-moi bien tout de point en point.

FRO-

FROSINE.

Vous en ſçaurez aſſez le détail, laiſſez faire.
Ces ſortes d'incidens ne ſont pour l'ordinaire
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous ſçachiez, qu'après ce Teſtament
Qui vouloit un garçon pour tenir ſa promeſſe,
De la femme d'Albert la derniere groſſeſſe
N'accoucha que de vous, & que lui, deſſous main,
Ayant depuis long-tems concerté ſon deſſein,
Fit ſon fils de celui d'Ignés la bouquetiére
Qui vous donna pour ſienne à nourrir à ma mere.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelques dix mois après, Albert étant abſent,
La crainte d'un époux & l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruſe nouvelle.
Sa femme en ſecret lors ſe rendit ſon vrai ſang,
Vous devintes celui qui tenoit votre rang,
Et la mort de ce fils mis dans votre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de ſa fille.
Voilà de votre ſort un myſtére éclairci
Que votre feinte mere a caché juſqu'ici.
Elle en dit des raiſons, & peut en avoir d'autres
Par qui ſes intérêts n'étoient pas tous les vôtres,
Enfin cette viſite où j'eſpérois ſi peu,
Plus qu'on ne pouvoit croire, a ſervi votre feu.
Cette Ignés vous relâche, & par votre autre affaire
L'éclat de ſon ſecret devenu néceſſaire,
Nous en avons nous deux votre pere informé,
Un billet de ſa femme a le tout confirmé;
Et pouſſant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune à notre adreſſe jointe,
Aux intérêts d'Albert, de Polidore après
Nous avons ajuſté ſi bien les intérêts,
Si doucement à lui déployé ces myſtéres,
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires;
Enfin, pour dire tout, mené ſi prudemment
Son eſprit pas à pas à l'accommodement,
Qu'autant que votre pere il montre de tendreſſe
A confirmer les nœuds qui font votre allégreſſe.

ASCAGNE.

Ah ! Froſine, la voye où vous m'acheminez. . . .
Hé ! que ne dois-je point à vos ſoins fortunés !

FROSINE.

Au reſte, le bon-homme eſt en humeur de rire,
Et pour ſon fils encor nous défend de rien dire.

SCENE VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE.

APprochez-vous, ma fille, un tel nom m'eſt permis,
Et j'ai ſçû le ſecret que cachoient ces habits.
Vous avez fait un trait, qui, dans ſa hardieſſe
Fait briller tant l'eſprit & tant de gentilleſſe,
Que je vous en excuſe, & tiens mon fils heureux
Quand il ſçaura l'objet de ſes ſoins amoureux.
Vous valez tout un monde; & c'eſt moi qui l'aſſûre.
Mais le voici; prenons plaiſir de l'avanture.
Allez faire venir tous vos gens promtement.

ASCAGNE.

Vous obéir ſera mon premier compliment.

SCENE VII.

POLIDORE, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Valere.*

LEs diſgraces ſouvent ſont du Ciel révélées.
J'ai ſongé cette nuit de perles défilées,
Et d'œufs caſſés; Monſieur, un tel ſonge m'abbat.

VALERE.

Chien de poltron !

PO-

POLIDORE.

Valere, il s'apprête un combat
Où toute ta valeur te ſera néceſſaire.
Tu vas avoir en tête un puiſſant adverſaire.

MASCARILLE.

Et perſonne, Monſieur, qui ſe veuille bouger
Pour retenir des gens qui ſe vont égorger ?
Pour moi je le veux bien ; mais au moins, s'il arrive
Qu'un funeſte accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accuſez point.

POLIDORE.

Non, non, en cet endroit,
Je le pouſſe moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Pere dénaturé !

VALERE.

Ce ſentiment, mon pere,
Eſt d'un homme de cœur, & je vous en révére.
J'ai dû vous offenſer, & je ſuis criminel
D'avoir fait tout ceci ſans l'aveu paternel ;
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours ſe montre la plus forte,
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le tranſport d'Eraſte ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faiſoit tantôt redouter ſa menace ;
Mais les choſes depuis ont bien changé de face ;
Et, ſans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
Tu vas être attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord ?

VALERE.

Moi, le fuir ? Dieu m'en garde. Et qui donc pourroit-ce être ?

PO-

POLIDORE.

Aſcagne.

VALERE.

Aſcagne?

POLIDORE.

Oui, tu le vas voir paroître.

VALERE.

Lui, qui de me ſervir m'avoit donné ſa foi?

POLIDORE.

Oui, c'eſt lui qui prétend avoir affaire à toi;
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat ſeul à ſeul vuide votre querelle.

MASCARILLE.

C'eſt un brave homme, il ſçait que les cœurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin d'une impoſture ils te rendent coupable,
Dont le reſſentiment m'a paru raiſonnable;
Si bien qu'Albert & moi ſommes tombés d'accord
Que tu ſatisferois Aſcagne ſur ce tort:
Mais aux yeux d'un chacun, & ſans nulles remiſes,
Dans les formalités en pareil cas requiſes.

VALERE.

Et Lucile, mon pere, a d'un cœur endurci....

POLIDORE.

Lucile épouſe Eraſte, & te condamne auſſi:
Et, pour convaincre mieux tes diſcours d'injuſtice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accompliſſe.

VA-

VALERE.

Ah! c'eſt une impudence à me mettre en fureur:
Elle a donc perdu ſens, foi, conſcience, honneur?

SCENE VIII.

ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ERASTE, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT.

HE bien? les combattans? On amene le nôtre.
Avez-vous diſpoſé le courage du vôtre?

VALERE.

Oui, oui, me voilà prêt, puiſqu'on m'y veut forcer,
Et, ſi j'ai pû trouver ſujet de balancer,
Un reſte de reſpect en pouvoit être cauſe,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppoſe;
Mais c'eſt trop me pouſſer, ce reſpect eſt à bout,
A toute extrémité mon eſprit ſe réſout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange
Dont il faut hautement que mon amour ſe venge.
[*à Lucile.*]
Non pas que cet amour prétende encor à vous;
Tout ſon feu ſe réſout en ardeur de courroux;
Et, quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, eſt odieux,
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux:
C'eſt de toute pudeur ſe montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un ſemblable diſcours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en ſçaura venger.
Voici venir Aſcagne, il aura l'avantage
De vous faire changer bien vîte de langage,
Et ſans beaucoup d'effort.

SCE-

SCENE DERNIERE.

ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE, ERASTE, VALERE, FROSINE, MARINETTE, GROSRENE', MASCARILLE.

VALERE.

IL ne le fera pas,
Quand il joindroit au ſien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une ſœur criminelle,
Mais, puiſque ſon erreur me veut faire querelle,
Nous le ſatisferons, & vous, mon brave, auſſi.

ERASTE.

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci;
Mais enfin, comme Aſcagne a pris ſur lui l'affaire.
Je ne veux plus en prendre, & je le laiſſe faire.

VALERE.

C'eſt bien fait; la prudence eſt toujours de ſaiſon.
Mais....

ERASTE.

Il ſçaura pour tous vous mettre à la raiſon.

VALERE.

Lui?

POLIDORE.

Ne t'y trompes pas, tu ne ſçais pas encore
Quel étrange garçon eſt Aſcagne.

ALBERT.

Il l'ignore;
Mais il pourra dans peu le lui faire ſçavoir.

VALERE.

Sus donc que maintenant il me le faſſe voir.

MA-

MARINETTE.

Aux yeux de tous ?

GROS-RENE'.

Cela ne feroit pas honnête.

VALERE.

Se moque-t-on de moi ? Je caſſerai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne ſuis pas ſi méchant qu'on me fait,
Et dans cette avanture où chacun m'intéreſſe,
Vous allez voir plûtôt éclater ma foibleſſe,
Connoître que le Ciel, qui diſpoſe de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réſervoit pour victoire facile,
De finir le deſtin du frere de Lucile
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Aſcagne va par vous recevoir le trépas:
Mais il veut bien mourir, ſi ſa mort néceſſaire
Peut avoir maintenant de quoi vous ſatisfaire,
En vous donnant pour femme en préſence de tous
Celle qui juſtement ne peut être qu'à vous.

VALERE.

Non, quand toute la terre après ſa perfidie,
Et les traits effrontés....

ASCAGNE.

Ah ! ſouffrez que je die,
Valere, que le cœur qui vous eſt engagé,
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé;
Sa flâme eſt toujours pure, & ſa conſtance extrême;
Et j'en prends à témoin votre pere lui-même.

POLIDORE.

Oui, mon fils, c'eſt aſſez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il eſt tems de te tirer d'erreur.
Celle à qui par ſerment ton ame eſt attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux eſt cachée;
Un intérêt de bien, dès ſes plus jeunes ans,

Fit

Fit ce déguiſement qui trompe tant de gens,
Et depuis peu l'amour en a ſçû faire un autre,
Qui t'abuſa, joignant leur famille à la nôtre.
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux,
Je te fais maintenant un diſcours ſérieux.
Oui c'eſt elle, en un mot, dont l'adreſſe ſubtile
La nuit reçut ta foi ſous le nom de Lucile,
Et qui, par ce reſſort qu'on ne comprenoit pas,
A ſemé parmi vous un ſi grand embarras.
Mais, puiſqu'Aſcagne ici fait place à Dorothée,
Il faut voir de vos feux toute impoſture ôtée,
Et qu'un nœud plus ſacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'eſt-là juſtement ce combat ſingulier
Qui devoit envers nous éparer votre offenſe,
Et pour qui les édits n'ont point fait de défenſe.

POLIDORE.

Un tel évenement rend tes eſprits confus;
Mais en vain tu voudrois balancer là-deſſus.

VALERE.

Non, non, je ne veux pas ſonger à m'en défendre,
Et ſi cette avanture a lieu de me ſurprendre,
La ſurpriſe me flate, & je me ſens ſaiſir
De merveille à la fois, d'amour & de plaiſir:
Se peut-il que ces yeux....

ALBERT.

Cet habit, cher Valere,
Souffre mal les diſcours que vous lui pourriez faire.
Allons lui faire en prendre un autre, & cependant
Vous ſçaurez le détail de tout cet incident.

VALERE.

Vous, Lucile, pardon, ſi mon ame abuſée....

LUCILE.

L'oubli de cette injure eſt une choſe aiſée.

ALBERT.

Allons, ce compliment ſe fera bien chez nous,

Et

Et nous aurons loiſir de nous en faire tous.

ERASTE.

Mais vous ne ſongez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reſte encor ici des ſujets de carnage.
Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
Mais de ſon Maſcarille, & de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici poſſédée,
Il faut que par le ſang l'affaire ſoit vuidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni, mon ſang dans mon corps ſiéd trop bien.
Qu'il l'épouſe en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je ſçais la chere Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
Un mari, paſſe encor, tel qu'il eſt on le prend,
On n'y va pas chercher tant de cérémonie:
Mais il faut qu'un galant ſoit fait à faire envie.

GROS-RENE'.

Ecoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on ſoit ſourde à tous les damoiſeaux.

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toi tout ſeul, compere?

GROS-RENE'.

Bien entendu, je veux une femme ſévere,
Ou je ferai beau bruit.

MASCARILLE.

Hé! mon Dieu, tu feras
Comme les autres font, & tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen, ſi fâcheux & critiques,
Dégénerent ſouvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi,
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi;
Et je te dirai tout.

MAS-

MASCARILLE.

Oh ! la fine pratique !
Un mari confident !

MARINETTE.

Taiſez-vous, as de pique.

ALBERT.

Pour la troiſiéme fois, allons-nous-en chez nous
Pourſuivre en liberté des entretiens ſi doux.

FIN.

LES

10780307

LES
PRECIEUSES
RIDICULES,
COMEDIE.

10780307

PREFACE.

C'EST une choſe étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de ſi injuſte, & je pardonnerois toute autre violence plûtôt que celle-là.

Ce n'eſt pas que je veuille faire ici l'Auteur modeſte, & mépriſer par honneur ma Comédie. J'offenſerois mal-à-propos tout Paris, ſi je l'accuſois d'avoir pû applaudir à une ſottiſe; comme le public eſt le juge abſolu de ces ſortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir; & quand j'aurois eu la plus mauvaiſe opinion du monde de mes Précieuſes ridicules *avant leur repréſentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque choſe, puiſque tant de gens enſemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des graces qu'on y a trouvées, dépendent de l'action, & du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornemens, & je trouvois que le ſuccès qu'elles avoient eu dans la repréſentation étoit aſſez beau pour en demeurer là. J'avois réſolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe; & je ne voulois pas qu'elles ſautaſſent du Théatre de Bourbon, dans la Gallerie du Palais. Cependant je n'ai*

pû l'éviter, & je ſuis tombé dans la diſgrace de voir une copie dérobée de ma piéce entre les mains des Libraires, accompagnée d'un privilége obtenu par ſurpriſe. J'ai eu beau crier, ô tems! ô mœurs! on m'a fait voir une néceſſité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; & le dernier mal eſt encore pire que le premier. Il faut donc ſe laiſſer aller à la deſtinée, & conſentir à une choſe qu'on ne laiſſeroit pas de faire ſans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras, qu'un livre à mettre au jour, & qu'un Auteur eſt neuf la premiére fois qu'on l'imprime! Encore ſi l'on m'avoit donné du tems, j'aurois pû mieux ſonger à moi, & j'aurois pris toutes les précautions que Meſſieurs les Auteurs, à préſent mes confreres, ont coûtume de prendre en ſemblables occaſions. Outre quelque grand Seigneur que j'aurois été prendre malgré lui pour Protecteur de mon Ouvrage, & dont j'aurois tenté la liberalité par une Epitre Dédicatoire bien fleurie; j'aurois tâché de faire une belle & docte Préface, & je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de ſçavant ſur la Tragédie & la Comédie; l'Etimologie de toutes deux, leur origine, leur définition, & le reſte. J'aurois parlé auſſi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma piéce, ne m'auroient pas refuſé, ou des vers François ou des vers Latins. J'en ai même qui m'auroient loué en Grec, & l'on n'ignore pas qu'une louange en Grec eſt d'une merveilleuſe efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour ſans me donner le loiſir de me reconnoître, & je ne puis même obtenir la liberté de dire deux

mots,

mots, pour juſtifier mes intentions ſur le ſujet de cette Comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle ſe tient par tout dans les bornes de la ſatire honnête & permiſe; que les plus excellentes choſes ſont ſujettes à être copiées par de mauvais ſinges, qui méritent d'être bernés; que ces vicieuſes imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont été de tout tems la matiére de la Comédie, & que par la même raiſon, que les véritables ſçavans, & les vrais braves ne ſe ſont point encore aviſés de s'offenſer du Docteur de la Comédie, & du Capitan, non plus que les Juges, les Princes & les Rois, de voir Trivelin, ou quelque autre ſur le Théatre, faire ridiculement le Juge, le Prince, ou le Roi: auſſi les véritables Précieuſes auroient tort de ſe piquer, lorſqu'on jouë les ridicules, qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laiſſe pas le tems de reſpirer, & Monſieur de Luines veut m'aller faire relier de ce pas: à la bonne heure, puiſque Dieu l'a voulu.

* * *

ACTEURS.

LA GRANGE.
DU CROISI.
GORGIBUS, bon bourgeois.
MADELON, fille de Gorgibus, précieuſe ridicule.
CATHOS, niéce de Gorgibus, précieuſe ridicule.
MAROTTE, ſervante des précieuſes ridicules.
ALMANZOR, laquais des précieuſes ridicules.
LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de la Grange.
LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croiſi.
LUCILE, voiſine de Gorgibus.
CELIMENE, voiſine de Gorgibus.
DEUX PORTEURS DE CHAISE.
VIOLONS.

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon de Gorgibus.

LES

10780502

LES PRECIEUSES RIDICULES.

10780307

LES PRECIEUSES RIDICULES, COMEDIE.

SCENE I.

LA GRANGE, DU CROISI.

DU CROISI.

SEIGNEUR la Grange.

LA GRANGE.

Quoi ?

DU CROISI.

Regardez-moi un peu ſans rire.

LA GRANGE.

Hé bien ?

DU CROISI.

Que dites-vous de notre viſite ? en êtes-vous fort ſatisfait ?

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous ſujet de l'être tous deux ?

DU CROISI.

Pas tout-à-fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi je vous avouë que j'en ſuis tout ſcandaliſé-

dalifé. A-t-on jamais vû, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, & deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pû ſe réſoudre à nous faire donner des ſiéges. Je n'ai jamais vû tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant bailler, tant ſe frotter les yeux, & demander tant de fois, quelle heure eſt-il? Ont-elles répondu que, oui, & non, à tout ce que nous avons pû leur dire? & ne m'avouërez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les derniéres perſonnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait?

DU CROISI.

Il me ſemble que vous prenez la choſe fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute je l'y prends, & de telle façon, que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriſer. L'air précieux n'a pas ſeulement infecté Paris, il s'eſt auſſi répandu dans les Provinces, & nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'eſt un ambigu de précieuſe & de coquette que leur perſonne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçû, &, ſi vous m'en croyez, nous leur jouërons tous deux une piéce qui leur fera voir leur ſottiſe, & pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISI.

Et comment encore?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Maſcarille, qui paſſe, au ſentiment de beaucoup de gens, pour une maniére de bel-eſprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel-eſprit maintenant. C'eſt un extravagant qui s'eſt mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il ſe pique

pique ordinairement de galanterie, & de vers, & dédaigne les autres valets, juſqu'à les appeller brutaux.

DU CROISI.

Hé bien, qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? il faut.... mais fortons d'ici auparavant.

SCENE II.

GORGIBUS, DU CROISI, LA GRANGE.

GORGIBUS.

HE bien, vous avez vû ma niéce & ma fille? les affaires iront-elles bien? Quel eſt le réſultat de cette viſite?

LA GRANGE.

C'eſt une choſe, que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'eſt que nous vous rendons grace de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos très-humbles ſerviteurs.

DU CROISI.

Vos très-humbles ſerviteurs.

GORGIBUS *ſeul.*

Ouais; il ſemble qu'ils ſortent mal ſatisfait d'ici! d'où pourroit venir leur mécontentement? il faut ſçavoir un peu ce que c'eſt. Hola.

SCENE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

QUe déſirez-vous, Monſieur?

GORGIBUS.

Où ſont vos maîtreſſes ?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles ?

MAROTTE.

De la pommade pour les lévres.

GORGIBUS. [*ſeul.*]

C'eſt trop pommadé : dites-leur qu'elles deſcendent. Ces pendardes-là avec leur pommade ont, je penſe, envie de me ruïner. Je ne vois par tout que blancs d'œufs, lait virginal, & mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont uſé, depuis que nous ſommes ici, le lard d'une douzaine de cochons pour le moins, & quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles employent.

SCENE IV.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

IL eſt bien néceſſaire, vraiment, de faire tant de dépenſe pour vous graiſſer le muſeau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Meſſieurs, que je les vois ſortir avec tant de froideur ? vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des perſonnes que je vous voulois donner pour maris ?

MADELON.

Et quelle eſtime, mon pere, voulez-vous que nous faſſions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raiſonnable ſe pût accommoder de leur perſonne ?

GOR-

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

MADELON.

La belle galanterie que la leur ! quoi, débuter d'abord par le mariage !

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent, par le concubinage ? N'eſt-ce pas un procédé, dont vous avez ſujet de nous louër toutes deux, auſſi-bien que moi ? Eſt-il rien de plus obligeant que cela ? & ce lien ſacré où ils aſpirent, n'eſt-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MADELON.

Ah ! mon pere, ce que vous dites-là, eſt du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la ſorte, & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choſes.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanſon. Je te dis que le mariage eſt une choſe ſacrée, & que c'eſt faire en honnêtes gens que de débuter par-là.

MADELON.

Mon Dieu, que ſi tout le monde vous reſſemblOit, un roman ſeroit bientôt fini ! la belle choſe que ce ſeroit ſi d'abord Cyrus épouſoit Mandane, & qu'Aronce de plein pied fût marié à Clélie !

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci ?

MADELON.

Mon pere, voilà ma couſine qui vous dira auſſi-bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres avantures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, ſçache débiter les beaux ſentimens, pouſſer le doux, le tendre & le

le paſſionné, & que ſa recherche ſoit dans les formes. Premiérement, il doit voir au Temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la perſonne dont il devient amoureux : ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, & ſortir de-là tout rêveur & mélancolique. Il cache un tems ſa paſſion à l'objet aimé, & cependant lui rend pluſieurs viſites, où l'on ne manque jamais de mettre ſur le tapis une queſtion galante qui exerce les eſprits de l'aſſemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui ſe doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'eſt un peu éloignée ; & cette déclaration eſt ſuivie d'un promt courroux qui paroît à notre rougeur, & qui pour un tems bannit l'amant de notre préſence. Enſuite il trouve moyen de nous appaiſer, & de nous accoutumer inſenſiblement au diſcours de ſa paſſion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les avantures ; les rivaux qui ſe jettent à la traverſe d'une inclination établie, les perſécutions des peres, les jalouſies conçuës ſur de fauſſes apparences, les plaintes, les déſeſpoirs, les enlévemens, & ce qui s'enſuit. Voilà comme les choſes ſe traitent dans les belles maniéres, & ce ſont des régles dont en bonne galanterie on ne ſçauroit ſe diſpenſer ; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faiſant le contrat de mariage, & prendre juſtement le roman par la queuë ! Encore un coup, mon pere, il ne ſe peut rien de plus marchand que ce procédé ; & j'ai mal au cœur de la ſeule viſion que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici ? voici bien du haut ſtile.

CA-

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma couſine donne dans le vrai de la choſe. Le moyen de bien recevoir des gens qui ſont tout-à-fait incongrus en galanterie? je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vû la carte de Tendre, & que billets doux, petits ſoins, billets galans & jolis vers, ſont des terres inconnuës pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur perſonne marque cela, & qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? venir en viſite amoureuſe avec une jambe toute unie, un chapeau déſarmé de plumes, une tête irréguliére en cheveux, & un habit qui ſouffre une indigence de rubans; mon Dieu, quels amans ſont-ce là! Quelle frugalité d'ajuſtement, & quelle ſéchereſſe de converſation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne ſont pas de la bonne faiſeuſe, & qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied, que leurs haut-de-chauſſes ne ſoient aſſez larges.

GORGIBUS.

Je penſe qu'elles ſont folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, & vous Madelon....

MADELON.

Hé! de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges, & nous appellez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges? ne ſont-ce pas vos noms de batême?

MADELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire! pour moi un de mes étonnemens, c'eſt que vous ayez pû faire une fille ſi ſpirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau ſtile, de Cathos ni de Madelon, & ne m'avouërez-vous pas que ce ſeroit aſſez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS.

Il eſt vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieuſement à entendre prononcer ces mots-là; & le nom de Polixène que ma couſine a choiſi, & celui d'Aminte que je me ſuis donné, ont une grace dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains & vos marraines; & pour ces Meſſieurs dont il eſt queſtion, je connois leurs familles & leurs biens, & je veux réſolument que vous vous diſpoſiez à les recevoir pour maris. Je me laſſe de vous avoir ſur les bras, & la garde de deux filles eſt une charge un peu trop peſante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je trouve le mariage une choſe tout-à-fait choquante. Comment eſt-ce qu'on peut ſouffrir la penſée de coucher contre un homme vraiment nud?

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faiſons que d'arriver. Laiſſez-nous faire à loiſir le tiſſu de notre roman, & n'en preſſez point tant la concluſion.

[*à part.*] GORGIBUS. [*haut.*]

Il n'en faut point douter; elles ſont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître abſolu; & pour trancher toutes ſortes de diſcours, ou vous ſerez mariées toutes deux avant qu'il ſoit peu, ou, ma foi, vous ſerez religieuſes; j'en fais un bon ſerment.

SCE-

SCENE V.

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

MOn Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiére! que ſon intelligence eſt épaiſſe, & qu'il fait ſombre dans ſon ame!

MADELON.

Que veux-tu, ma chere? j'en ſuis en confuſion pour lui. J'ai peine à me perſuader que je puiſſe être véritablement ſa fille, & je crois que quelque avanture un jour me viendra développer une naiſſance plus illuſtre.

CATHOS.

Je le croirois bien, oui: il y a toutes les apparences du monde; & pour moi, quand je me regarde auſſi.....

SCENE VI.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE.

VOilà un laquais qui demande ſi vous êtes au logis, & dit que ſon maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, ſotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites. voilà un néceſſaire qui demande ſi vous êtes en commodité d'être viſibles.

MAROTTE.

Dame, je n'entends point le Latin, & je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le Cyre.

MADELON.

L'impertinente ! le moyen de ſouffrir cela ! & qui eſt-il le maître de ce laquais ?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le Marquis de Maſcarille.

MADELON.

Ah ma chere ! un Marquis ! un Marquis ! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'eſt ſans doute un bel-eſprit, qui a ouï parler de nous.

CATHOS.

Aſſûrément, ma chere.

MADELON.

Il faut le recevoir dans cette ſalle baſſe, plutôt qu'en notre chambre. Ajuſtons un peu nos cheveux au moins, & ſoûtenons notre réputation. Vîte, venez nous tendre ici dedans le conſeiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne ſçai point quelle bête c'eſt-là, il faut parler Chrétien, ſi vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que nous êtes, & gardez-vous bien d'en ſalir la glace, par la communication de votre image.

[*Elles ſortent.*]

SCENE VII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOlà, Porteurs, holà. Là, là, là, là, là, là. Je penſe que ces marauds-là ont deſſein de me briſer à force de heurter contre les murailles & les pavés.

1. PORTEUR.

Dame, c'eſt que la porte eſt étroite. Vous avez voulu auſſi que nous ſoyons entrés juſqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'expoſaſſe l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la ſaiſon pluvieuſe, & que j'allaſſe imprimer mes ſouliers en bouë ? allez, ôtez votre chaiſe d'ici.

2. PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vons plaît, Monſieur.

MASCARILLE.

Hé?

2. PORTEUR.

Je dis, Monſieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE *lui donnant un ſoufflet.*

Comment, coquin, demander de l'argent à une perſonne de ma qualité?

2. PORTEUR.

Eſt-ce ainſi qu'on paye les pauvres gens, & votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah, ah, je vous apprendrai à vous connoître. Ces canailles-là s'oſent jouër à moi.

1. PORTEUR *prenant un des bâtons de ſa chaiſe.*

Ca, payez-nous vîtement.

MASCARILLE.

Quoi?

1. PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Il eſt raiſonnable, celui-là.

1. PORTEUR.

Vîte donc.

MAS-

MASCARILLE.

Oui-dà, tu parles comme il faut, toi; mais l'autre eſt un coquin, qui ne ſçait ce qu'il dit: Tien, es-tu content?

1. PORTEUR.

Non, je ne ſuis pas content, vous avez donné un ſoufflet à mon camarade, &....

[*levant ſon bâton.*]

MASCARILLE.

Doucement, tien, voilà pour le ſoufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre au petit coucher.

SCENE VIII.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

MOnſieur, voilà mes maîtreſſes qui vont venir tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne ſe preſſent point, je ſuis ici poſté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

SCENE IX.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE *après avoir ſalué.*

MEſdames, vous ſerez ſurpriſes, ſans doute, de l'audace de ma viſite; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, & le mérite a pour moi des charmes ſi puiſſans, que je cours par tout après lui.

MA-

MADELON.

Si vous pourſuivez le mérite, ce n'eſt pas ſur nos terres que vous devez chaſſer.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayiez amené.

MASCARILLE.

Ah! je m'inſcris en faux contre vos paroles. La renommée accuſe juſte en contant ce que vous valez; & vous allez faire pic, repic, & capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaiſance pouſſe un peu trop avant la libéralité de ſes loüanges, & nous n'avons garde, ma couſine & moi, de donner de notre ſérieux dans le doux de votre flaterie.

CATHOS.

Ma chére, il faudroit faire donner des ſiéges.

MADELON.

Holà, Almanzor?

ALMANZOR.

Madame.

MADELON.

Vîte, voiturez-nous ici les commodités de la converſation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il ſûreté ici pour moi?

CATHOS. [*Almanzor ſort.*]

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque aſſaſſinat de ma franchiſe. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire inſulte aux libertés, & de traiter une ame de Turc à Maure. Comment diable! d'abord qu'on les approche, ils ſe mettent ſur leur garde meurtriére?

triére ? Ah! par ma foi, je m'en défie, & je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoiſe qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chére, c'eſt le caractére enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'eſt un Amilcar.

MADELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais deſſeins, & votre cœur peut dormir en aſſûrance ſur leur prud'hommie.

CATHOS.

Mais de grace, Monſieur, ne ſoyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embraſſer.

MASCARILLE *aprés s'être peigné, & avoir ajuſté ſes canons.*

Hé bien, Meſdames, que dites-vous de Paris?

MADELON.

Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit être l'antipode de la raiſon, pour ne pas confeſſer que Paris eſt le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel-eſprit, & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de ſalut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'eſt une vérité inconteſtable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaiſe.

MADELON.

Il eſt vrai que la chaiſe eſt un retranchement merveilleux contre les inſultes de la bouë & du mauvais tems.

MAS-

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel-esprit est des vôtres?

MADELON.

Hélas! nous ne sommes pas encore connuës; mais nous sommes en passe de l'être, & nous avons une amie particuliére qui nous a promis d'amener ici tous ces Messieurs du recueil des piéces choisies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne; ils me rendent tous visite, & je puis dire que je ne me léve jamais sans une demi-douzaine de beaux-esprits.

MADELON.

Hé! mon Dieu, nous vous serons obligées de la derniére obligation, si vous nous faites cette amitié: car enfin, il faut avoir la connoissance de tous ces Messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; & vous sçavez qu'il y en a tel, dont il ne faut que la seule fréquentation, pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moi ce que je considére particuliérement, c'est que par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut sçavoir de nécessité, & qui sont de l'essence du bel-esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sçait à point nommé, un tel a composé la plus jolie piéce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air; celui-ci a fait un madrigal sur une jouïssance; celui-là a composé des stances

ces ſur une infidélité ; Monſieur un tel écrivit hier au ſoir un ſixain à Mademoiſelle une telle, dont elle lui a envoyé la réponſe ce matin ſur les huit heures ; un tel Auteur a fait un tel deſſein ; celui-là eſt à la troiſiéme partie de ſon roman ; cet autre met ſes ouvrages ſous la preſſe. C'eſt là ce qui vous fait valoir dans les compagnies, & ſi l'on ignore ces choſes, je ne donnerois pas un clou de tout l'eſprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'eſt renchérir ſur le ridicule, qu'une perſonne ſe pique d'eſprit & ne ſçache pas juſqu'au moindre petit quatrain qui ſe fait chaque jour ; & pour moi j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander ſi j'aurois vû quelque choſe de nouveau, que je n'aurois pas vû.

MASCARILLE.

Il eſt vrai qu'il eſt honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui ſe fait ; mais ne vous mettez pas en peine, je veux établir chez vous une Académie de beaux-eſprits, & je vous promets qu'il ne ſe fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne ſçachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en eſcrime un peu quand je veux, & vous verrez courir de ma façon dans les belles ruëlles de Paris, deux cens chanſons, autant de ſonnets, quatre cens épigrammes, & plus de mille madrigaux, ſans compter les énigmes & les portraits.

MADELON.

Je vous avouë que je ſuis furieuſement pour les portraits ; je ne vois rien de ſi galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits ſont difficiles, & demandent un eſprit profond. Vous en verrez de maniére, qui ne vous déplaîront pas.

CA-

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'eſprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux ſont agréables, quand ils ſont bien tournés.

MASCARILLE.

C'eſt mon talent particulier, & je travaille à mettre en madrigaux toute l'Hiſtoire Romaine.

MADELON.

Ah! certes, cela ſera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, ſi vous les faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés. Cela eſt au-deſſous de ma condition; mais je le fais ſeulement pour donner à gagner aux Libraires qui me perſécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaiſir eſt grand de ſe voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute; mais à propos, il faut que je vous diſe un impromptu que je fis hier chez une Ducheſſe de mes amies que je fus viſiter; car je ſuis diablement fort ſur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu eſt juſtement la pierre de touche de l'eſprit.

MASCARILLE.

Ecoutez donc.

MADELON.

Nous y ſommes de toutes nos oreilles.

MAS-

MASCARILLE.

Oh, oh! je n'y prenois pas garde,
Tandis que, ſans ſonger à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

CATHOS.

Ah, mon Dieu! voilà qui eſt pouſſé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier, cela ne ſent point le pédant.

MADELON.

Il en eſt éloigné de plus de deux mille lieuës.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *oh, oh!* Voilà qui eſt extraordinaire, *oh, oh!* Comme un homme qui s'aviſe tout d'un coup, *oh, oh!* La ſurpriſe, *oh, oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce, *oh, oh!* admirable.

MASCARILLE.

Il ſemble que cela ne ſoit rien.

CATHOS.

Ah, mon Dieu, que dites-vous? ce ſont-là de ces ſortes de choſes qui ne ſe peuvent payer.

MADELON.

Sans doute, & j'aimerois mieux avoir fait ce *oh, oh!* qu'un poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu, vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé! je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas auſſi, *je n'y prenois pas garde,*

garde, *je n'y prenois pas garde*, je ne m'apperçevois pas de cela : façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que ſans ſonger à mal.* Tandis qu'innocement, ſans malice, comme un pauvre mouton, *Je vous regarde ;* c'eſt-à-dire, je m'amuſe à vous conſidérer, je vous obſerve, je vous contemple. *Votre œil en tapinois.....* Que vous ſemble de ce mot, *tapinois ?* n'eſt-il pas bien choiſi ?

CATHOS.

Tout-à-fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette, il ſemble que ce ſoit un chat qui vienne de prendre une ſouris. *Tapinois.*

MADELON.

Il ne ſe peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur*, *au voleur*, *au voleur*, *au voleur.* Ne diriez-vous pas que c'eſt un homme qui crie & court après un voleur pour le faire arrêter ? *Au voleur*, *au voleur*, *au voleur*, *au voleur.*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour ſpirituel & galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait deſſus.

CATHOS.

Vous avez appris la muſique ?

MASCARILLE.

Moi ? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela ſe peut-il ?

MASCARILLE.

Les gens de qualité ſçavent tout, ſans avoir jamais rien appris.

MA-

MADELON.

Assûrément, ma chére..

MASCARILLE.

Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût: *hem, hem, la, la, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavaliére. [*Il chante*]

Oh, oh! je n'y prenois pas, &c.

CATHOS.

Ah! que voilà un air qui est passionné; est-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? *au voleur, au voleur.* Et puis comme si l'on crioit bien fort, *au, au, au, au, au, au, voleur.* Et tout d'un coup comme une personne essoufflée, *au voleur.*

MADELON.

C'est-là sçavoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assûre; je suis enthousiasmée de l'air & des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vû de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraye mere passionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le tems, Mesdames?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été juſqu'ici dans un jeûne effroyable de divertiſſement.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la Comédie, ſi vous voulez; auſſi-bien on en doit jouër une nouvelle, que je ſerai bien aiſe que nous voyions enſemble.

MADELON.

Cela n'eſt pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous ſerons là: car je me ſuis engagé de faire valoir la piéce, & l'Auteur m'en eſt venu prier encore ce matin. C'eſt la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les Auteurs viennent lire leurs piéces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la réputation; & je vous laiſſe à penſer, ſi, quand nous diſons quelque choſe, le parterre oſe nous contredire. Pour moi, j'y ſuis fort exact; & quand j'ai promis à quelque Poëte, je crie toujours, voilà qui eſt beau, devant que les chandelles ſoient allumées.

MADELON.

Ne m'en parlez point, c'eſt un admirable lieu que Paris; il s'y paſſe cent choſes tous les jours, qu'on ignore dans les Provinces, quelque ſpirituelle qu'on puiſſe être.

CATHOS.

C'eſt aſſez; puiſque nous ſommes inſtruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut, ſur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne ſçai ſi je me trompe; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque Comédie.

MADELON.

Hé ! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS.

Hé, à quels Comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE.

Belle demande ! aux Comédiens de l'hôtel de Bourgogne ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle ; ils ne sçavent pas faire rouler les vers, & s'arrêter au bel endroit ; & le moyen de connoître où est le beau vers, si le Comédien ne s'y arrête, & ne vous avertit par-là qu'il faut faire le brouhaha ?

CATHOS.

En effet, il y a maniére de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage, & les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oye ? la trouvez-vous congruante à l'habit ?

CATHOS.

Tout-à-fait.

MASCARILLE.

Le ruban en est bien choisi ?

MADELON.

Furieusement bien. C'est perdrigon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons ?

MADELON.

Ils ont tout-à-fait bon air.

MAS-

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vû porter ſi haut l'élégance de l'ajuſtement.

MASCARILLE.

Attachez un peu ſur ces gands la réflexion de votre odorat.

MADELON.

Ils ſentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais reſpiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là ? [*Il donne à ſentir les cheveux poudrés de ſa perruque.*]

MADELON.

Elle eſt tout-à-fait de qualité ; le ſublime en eſt touché délicieuſement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes, comment les trouvez-vous?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Sçavez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi j'ai cette manie, de vouloir donner généralement ſur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous aſſûre que nous ſimpatiſons vous & moi. J'ai une délicateſſe furieuſe pour tout ce que je porte, & juſqu'à mes chauſſettes je ne puis rien ſouffrir qui ne ſoit de la bonne faiſeuſe.

MASCARILLE *s'écriant bruſquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement ; Dieu me damne,

Meſdames, c'eſt fort mal en uſer; j'ai à me plaindre de votre procédé; cela n'eſt pas honnéte.

CATHOS.

Qu'eſt-ce donc! Qu'avez-vous?

MASCARILLE.

Quoi! toutes deux contre mon cœur, en même tems? m'attaquer à droit & à gauche? Ah! c'eſt contre le droit des gens, la partie n'eſt pas égale, & je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choſes d'une maniére particuliére.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'eſprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, & votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable! il eſt écorché depuis la tête juſqu'aux pieds.

SCENE X.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE.

MAdame, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui?

MAROTTE.

Le Vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le Vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oui, Monſieur.

CATHOS.

Le connoiſſez-vous ?

MASCARILLE.

C'eſt mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vîtement.

MASCARILLE.

Il y a quelque tems que nous ne nous ſommes vûs, & je ſuis ravi de cette avanture.

CATHOS.

Le voici.

SCENE XI.

CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

AH, Vicomte !

JODELET [*s'embraſſant l'un l'autre.*]

Ah, Marquis !

MASCARILLE.

Que je ſuis aiſe de te rencontrer !

JODELET.

Que j'ai de joye de te voir ici !

MASCARILLE.

Baiſe-moi donc encore un peu, je te prie.

MADELON *à Cathos.*

Ma toute bonne, nous commençons d'être connuës, voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Meſdames, agréez que je vous préſente ce gentilhomme-ci ; ſur ma parole, il eſt digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il eſt juſte de venir vous rendre ce qu'on vous doit, & vos attraits exigent leurs droits Seigneuriaux ſur toutes ſortes de perſonnes.

MADELON.

C'eſt pouſſer vos civilités juſqu'aux derniers confins de la Haterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bien-heureuſe.

MADELON *à Almanzor.*

Allons, petit garçon, faut-il toûjours vous répéter les choſes? voyez-vous pas qu'il faut le ſurcroît d'un fauteuil?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la ſorte, il ne fait que ſortir d'une maladie qui lui a rendu le viſage pâle, comme vous le voyez.

JODELET.

Ce ſont fruits des veilles de la Cour, & des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Sçavez-vous, Meſdames, que vous voyez dans le Vicomte un des vaillans hommes du ſiécle? c'eſt un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, & nous ſçavons ce que vous ſçavez faire auſſi.

MASCARILLE.

Il eſt vrai que nous nous ſommes vûs tous deux dans l'occaſion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faiſoit fort chaud.

MASCARILLE *regardant Cathos & Madelon.*

Oui, mais non pas ſi chaud qu'ici. Hi, hi, hi.

JO-

JODELET.

Notre connoiſſance s'eſt faite à l'Armée, & la premiére fois que nous nous vîmes, il commandoit un Régiment de Cavalerie ſur les Galéres de Malthe.

MASCARILLE.

Il eſt vrai; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fuſſe, & je me ſouviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre eſt une belle choſe; mais, ma foi, la cour récompenſe bien mal aujourd'hui les gens de ſervice comme nous.

MASCARILLE.

C'eſt ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADELON.

Je les aime auſſi, mais je veux que l'eſprit aſſaiſonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te ſouvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes ſur les ennemis au ſiége d'Arras?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune? c'étoit bien une lune toute entiére.

MASCARILLE.

Je penſe que tu as raiſon.

JODELET.

Il m'en doit bien ſouvenir, ma foi: j'y fus bleſſé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grace, vous ſentirez quel coup c'étoit-là.

CATHOS *après avoir touché l'endroit.*

Il eſt vrai que la cicatrice eſt grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, & tâtez celui-ci : là juſtement au derriére de la téte. Y êtes-vous?

MADELON.

Oui, je ſens quelque choſe.

MASCARILLE.

C'eſt un coup de mouſquet que je reçûs la derniére campagne que j'ai faite.

JODELET *découvrant ſa poitrine.*

Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Graveline.

MASCARILLE *mettant la main ſur le bouton de ſon haut de chauſſe.*

Je vais vous montrer une furieuſe playe.

MADELON.

Il n'eſt pas néceſſaire, nous le croyons ſans y regarder.

MASCARILLE.

Ce ſont des marques honorables qui font voir ce qu'on eſt.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton caroſſe ?

JODELET.

Pourquoi ?

MASCARILLE.

Nous ménerions promener ces Dames hors des portes, & leur donnerions un cadeau.

MADELON.

Nous ne ſçaurions ſortir aujourd'hui.

MAS-

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danſer.

JODELET.

Ma foi, c'eſt bien aviſé.

MADELON.

Pour cela nous y conſentons : mais il faut donc quelque ſurcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Hola, Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Baſque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette. Au diable ſoient tous les laquais. Je ne penſe pas qu'il y ait Gentilhomme en France plus mal ſervi que moi. Ces canailles me laiſſent toujours ſeul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de Monſieur le Marquis, qu'ils aillent querir des violons, & nous faites venir ces Meſſieurs & ces Dames d'ici-près, pour peupler la ſolitude de notre bal.

[*Almanzor ſort.*] MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?

JODELET.

Mais toi-même, Marquis, que t'en ſemble ?

MASCARILLE.

Moi ? je dis que nos libertés auront peine à ſortir d'ici les brayes nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges ſecouſſes, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit eſt naturel ! il tourne les choſes le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il eſt vrai qu'il fait une furieuſe dépenſe en eſprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je ſuis véritable, je veux faire un impromptu là-deſſus. [*Il médite.*]

CATHOS.

Hé ! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque choſe qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant : mais je me trouve un peu incommodé de la veine Poëtique, pour la quantité de ſaignées que j'y ai faites ces jours paſſés.

MASCARILLE.

Que diable eſt-ce là ? je fais toujours bien le premier vers, mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci eſt un peu trop preſſé ; je vous ferai un impromptu à loiſir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'eſprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, & du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, di-moi un peu, y a-t-il long-tems que tu n'as vû la Comteſſe ?

JODELET.

Il y a plus de trois ſemainns que je ne lui ai rendu viſite.

MASCARILLE.

Sçais-tu bien que le Duc m'eſt venu voir ce matin, & m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui.

MADELON.

Voici nos amies qui viennent.

SCENE XII.

LUCILE, CELIMENE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON.

MOn Dieu, mes chéres, nous vous demandons pardon. Ces Meſſieurs ont eu fantaiſie de nous donner les ames des pieds, & nous vous avons envoyé querir pour remplir les vuides de notre aſſemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées ſans doute.

MASCARILLE.

Ce n'eſt ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons ſont-ils venus ?

ALMANZOR.

Oui, Monſieur, ils ſont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes chéres, prenez place.

MASCARILLE *danſant lui ſeul comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a la taille tout-à-fait élégante.

CATHOS.

Et a la mine de danſer proprement.

MASCARILLE *ayant pris Madelon pour danſer.*

Ma franchiſe va danſer la courante auſſi-bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. O quels ignorans ! il n'y a pas moyen de danſer avec eux. Le diable vous emporte, ne ſçauriez-vous jouër en meſure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village !

JODELET *danſant enſuite.*

Holà, ne preſſez pas ſi fort la cadence, je ne fais que ſortir de maladie.

SCENE XIII.

DU CROISI, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE *un bâton à la main.*

AH, ah, coquins, que faites-vous ici? il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE *ſe ſentant battre.*

Ahi, ahi, ahi, vous ne m'aviez pas dit que les coups en ſeroient auſſi.

JODELET.

Ahi, ahi, ahi.

LA GRANGE.

C'eſt bien à vous, infame que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISI.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCENE XIV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

QUe veut donc dire ceci?

JODELET.

C'eſt une gageure.

CATHOS.

Quoi! vous laiſſer battre de la ſorte?

MAS-

MASCARILLE.

Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire ſemblant de rien : car je ſuis violent, & je me ſerois emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là, en notre préſence ?

MASCARILLE.

Ce n'eſt rien, ne laiſſons pas d'acherer. Nous nous connoiſſons il y a longtems, & entre amis on ne va pas ſe piquer pour ſi peu de choſe.

SCENE XV.

DU CROISI, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, LUCILE, CELIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE.

MA foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

[*Trois ou quatre ſpadaſſins entrent.*]

MADELON.

Quelle eſt donc cette audace, de venir nous troubler de la ſorte dans notre maiſon ?

DU CROISI.

Comment, Meſdames, nous endurerons que nos laquais ſoient mieux reçus que nous ? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, & vous donner le bal ?

MADELON.

Vos laquais ?

LA GRANGE.

Oui, nos laquais ; & cela n'eſt ni beau ni honnête de nous les débaucher, comme vous faites.

MADELON.

O Ciel, quelle inſolence !

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de ſe ſervir de nos habits pour vous donner dans la vûë ; & ſi vous les voulez aimer, ce ſera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vîte qu'on les dépouille ſur le champ.

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le Marquiſat & la Vicomté à bas.

DU CROISI.

Ah, ah, coquins, vous avez l'audace d'aller ſur nos briſées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en aſſûre.

LA GRANGE.

C'eſt trop que de nous ſupplanter, & de nous ſupplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune, quelle eſt ton inconſtance!

DU CROISI.

Vîte qu'on leur ôte juſqu'à la moindre choſe.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Meſdames, en l'état qu'ils ſont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaîra ; nous vous laiſſerons toute ſorte de liberté pour cela, & nous vous proteſtons, Monſieur & moi, que nous n'en ſerons aucunement jaloux.

SCENE XVI.

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

AH! quelle confuſion!

MA-

MADELON.

Je créve de dépit.

UN DES VIOLONS *à Maſcarille.*

Qu'eſt-ce donc que ceci? Qui nous payera nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à Monſieur le Vicomte.

UN DES VIOLONS *à Jodelet.*

Qui eſt-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET.

Demandez à Monſieur le Marquis.

SCENE XVII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

AH! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs à ce que je vois, & je viens d'apprendre de belles affaires vraiment, de ces Meſſieurs & de ces Dames qui ſortent.

MADELON.

Ah! mon pere, c'eſt une piéce ſanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Oui, c'eſt une piéce ſanglante, mais qui eſt un effet de votre impertinence, infames. Ils ſe ſont reſſentis du traitement que vous leur avez fait; & cependant, malheureux que je ſuis, il faut que je boive l'affront.

MADELON.

Ah! je jure que nous en ſerons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, oſez-vous vous tenir ici après votre inſolence?

MAS-

MASCARILLE.

Traiter comme cela un Marquis? Voilà ce que c'eſt que du monde, la moindre diſgrace nous fait mépriſer de ceux qui nous chériſſoient. Allons, Camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, & qu'on n'y conſidére point la vertu toute nuë.

SCENE DERNIERE.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

MOnſieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter, & voici la monnoye dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne ſçai qui me tient que je ne vous en faſſe autant; nous allons ſervir de fable & de riſée à tout le monde, & voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. [*ſeul.*] Et vous, qui êtes cauſe de leur folie, ſottes billeveſées, pernicieux amuſemens des eſprits oiſifs, romans, vers, chanſons, ſonnets & ſonnettes, puiſſiez-vous être à tous les Diables.

FIN.

10780307

SGANARELLE,

OU

LE COCU

IMAGINAIRE,

COMÉDIE.

*

* *

ACTEURS.

GORGIBUS, bourgeois.
CELIE, fille de Gorgibus.
LELIE, amant de Célie.
GROS-RENE', valet de Lélie.
SGANARELLE, bourgeois, & cocu imaginaire.
LA FEMME de Sganarelle.
VILLEBREQUIN, pere de Valére.
LA SUIVANTE de Célie.
UN PARENT de la femme de Sganarelle.

La Scéne eſt dans une place publique.

SGANA-

10780307

LE COCU IMAGINAIRE.

SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

GORGIBUS, CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

CELIE *ſortant toute éplorée.*

AH! n'eſpérez jamais que mon cœur y conſente.

GORGIBUS.

Que marmotez-vous-là, petite impertinente?
Vous prétendez choquer ce que j'ai réſolu?
Je n'aurai pas ſur vous un pouvoir abſolu,
Et, par ſottes raiſons, votre jeune cervelle
Voudroit régler ici la raiſon paternelle?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi?
A votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,
O ſotte, peut juger ce qui vous eſt utile?
Par la corbleu, gardez d'échauffer trop ma bile;
Vous pourriez éprouver ſans beaucoup de longueur,
Si mon bras ſçait encor montrer quelque vigueur.

Votre

Votre plus court ſera, Madame la mutine,
D'accepter ſans façon l'époux qu'on vous deſtine.
J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il eſt,
Et dois auparavant conſulter, s'il vous plaît:
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le ſoin d'en ſavoir davantage?
Et cet époux, ayant vinga mille bons ducats;
Pour être aimé de vous, doit-il manquer d'appas?
Allez, tel qu'il puiſſe être, avecque cette ſomme
Je vous ſuis caution qu'il eſt très-honnête homme.

CELIE.

Hélas!

GORGIBUS.

Hé bien hélas! que veut dire ceci?
Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici!
Hé! que ſi la colére une fois me tranſporte,
Je vous ferai chanter hélas de belle ſorte.
Voilà, voilà le fruit de ces empreſſemens
Qu'on vous voit nuit & jour à lire vos romans;
De quolibets d'amour votre tête eſt remplie,
Et vous parlez de Dieu, bien moins que de Clélie.
Jettez-moi dans le feu tous ces méchans écrits,
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes eſprits;
Liſez-moi comme il faut, au lieu de ces ſornettes,
Les quatrains de Pibrac, & les doctes tablettes
Du conſeiller Matthieu, l'ouvrage eſt de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.
La guide des pécheurs eſt encore un bon livre;
C'eſt-là qu'en peu de tems on apprend à bien vivre;
Et ſi vous n'aviez lû que ces moralités,
Vous ſçauriez un peu mieux ſuivre mes volontés.

CELIE.

Quoi! vous prétendez donc, mon pere, que j'oublie
La conſtante amitié que je dois à Lélie?
J'aurois tort, ſi ſans vous je diſpoſois de moi;
Mais vous-même à ſes vœux engageâtes ma foi.

GOR.

GORGIBUS.

Lui fût-elle engagée encore davantage,
Un autre eſt ſurvenu, dont le bien l'en dégage.
Lélie eſt fort bien fait; mais apprends qu'il n'eſt rien
Qui ne doive céder au ſoin d'avoir du bien,
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que ſans lui le reſte eſt une triſte affaire.
Valere, je crois bien, n'eſt pas de toi chéri;
Mais, s'il ne l'eſt amant, il le ſera mari.
Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage,
Et l'amour eſt ſouvent un fruit du mariage.
Mais ſuis-je pas bien fat de vouloir raiſonner,
Où de droit abſolu j'ai pouvoir d'ordonner?
Tréve donc, je vous prie, à vos impertinences.
Que je n'entende plus vos ſottes doléances.
Ce gendre doit venir vous viſiter ce ſoir,
Manquez un peu, manquez à le bien recevoir;
Si je ne vous lui vois faire fort bon viſage,
Je vous.... Je ne veux pas en dire davantage.

SCENE II.

CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

LA SUIVANTE.

QUoi! refuſer, Madame, avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur?
A des offres d'hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un oui ſi plein de charmes?
Hélas! que ne veut-on auſſi me marier!
Ce ne ſeroit pas moi qui ſe feroit prier;
Et, loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
Croyez que j'en dirois bien vîte une douzaine.
Le précepteur qui fait répéter la leçon
A votre jeune frere, a fort bonne raiſon
Lorſque, nous diſcourant des choſes de la terre,
Il dit que la femelle eſt ainſi que le lierre,

Qui

Qui croît beau tant qu'à l'arbre il ſe tient bien ſerré,
Et ne profite point s'il en eſt ſéparé.
Il n'eſt rien de plus vrai, ma très-chére maîtreſſe,
Et ne l'éprouve en moi, chetive péchereſſe.
Le bon Dieu faſſe paix à mon pauvre Martin;
Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,
L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'ame contente,
Et maintenant je ſuis ma commére dolente.
Pendant cet heureux tems, paſſé comme un éclair,
Je me couchois ſans feu dans le fort l'hyver;
Secher même les draps, me ſembloit ridicule;
Et je tremble à préſent dedans la canicule.
Enfin il n'eſt rien tel, Madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de ſoi,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous ſaluë
D'un, Dieu vous ſoit en aide, alors qu'on éternuë.

CELIE.

Peux-tu me conſeiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lélie, & prendre ce mal-fait?

LA SUIVANTE.

Votre Lélie auſſi n'eſt ma foi qu'une bête,
Puiſque ſi hors de tems ſon voyage l'arrête;
Et la grande longueur de ſon éloignement
Me le fait ſoupçonner de quelque changement.

CELIE *lui montrant le portrait de Lélie.*

Ah! ne m'accable point par ce triſte préſage.
Vois attentivement les traits de ce viſage,
Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs;
Je veux croire après tout qu'ils ne ſont pas menteurs,
Et que, comme c'eſt lui que l'art y repréſente,
Il conſerve à mes feux une amitié conſtante.

LA SUIVANTE.

Il eſt vrai que ces traits marquent un digne amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CE-

CELIE

Et cependant il faut.... Ah! ſoutien-moi.

[*Laiſſant tomber le portrait de Lélie.*]

LA SUIVANTE.

Madame,
D'où vous pourroit venir.... Ah! bons Dieux, elle pâme.
Hé, vîte, holà quelqu'un.

SCENE III.

CELIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE de Célie.

SGANARELLE.

QU'eſt-ce donc? me voilà.

LA SUIVANTE.

Ma maîtreſſe ſe meurt.

SGANARELLE.

Quoi! n'eſt-ce que cela?
Je croyois tout perdu de crier de la ſorte;
Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte?
Ouais? elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter, veuillez la ſoutenir.

SCENE IV.

CELIE, SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle.

SGANARELLE *en paſſant la main ſur le ſein de Célie.*

ELle eſt froide par tout, & je ne ſçais qu'en dire.
Approchons-nous pour voir ſi ſa bouche reſpire.

MA-

Ma foi, je ne ſçais pas; mais j'y trouve encor moi
Quelque ſigne de vie.

LA FEMME *de Sganarelle regardant par la fenêtre.*

Ah! qu'eſt-ce que je voi?
Mon mari, dans bras.... Mais je m'en vais deſcendre,
Il me trahit ſans doute, & je veux le ſurprendre.

SGANARELLE.

Il faut ſe dépêcher de l'aller ſecourir,
Certes elle auroit tort de ſe laiſſer mourir.
Aller en l'autre monde eſt très-grande ſottiſe,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de miſe.

[Il la porte chez elle.]

SCENE V.

LA FEMME *de Sganarelle ſeule.*

IL s'eſt ſubitement éloigné de ces lieux,
Et ſa fuite a trompé mon déſir curieux.
Mais de ſa trahiſon je ne ſuis plus en doute,
Et le peu que j'ai vû me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur;
Il réſerve, l'ingrat, ſes careſſes à d'autres,
Et nourrit leurs plaiſirs par le jeûne des nôtres.
Voilà de nos maris le procédé commun;
Ce qui leur eſt permis leur devient importun,
Dans les commencemens ce ſont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs nompareilles;
Mais les traîtres bien-tôt ſe laſſent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autoriſe
A changer de mari comme on fait de chemiſe.
Cela ſeroit commode, & j'en ſçais telle ici
Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien auſſi.

[En

[*En ramaſſant le portrait que Célie avoit laiſſé tomber.*]

Mais quel eſt ce bijou que le ſort me préſente?
L'émail en eſt fort beau, la gravûre charmante,
Ouvrons.

SCENE VI.

SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

ON la croyoit morte, & ce n'étoit rien.
Il n'en faut plus qu'autant, elle ſe porte bien.
Mais j'apperçois ma femme.

LA FEMME *de Sganarelle ſe croyant ſeule.*

O Ciel! c'eſt mignature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture!

SGANARELLE *à part, & regardant ſur l'épaule de ſa femme.*

Que conſidére-t-elle avec attention?
Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon.
D'un fort vilain ſoupçon je me ſens l'ame émuë.

LA FEMME *de Sganarelle ſans appercevoir ſon mari.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vûë;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priſer.
Oh, que cela ſent bon!

SGANARELLE *à part.*

Quoi, peſte, le baiſer?
Ah! j'en tiens.

LA FEMME *de Sganarelle pourſuit.*

Avouons qu'on doit être ravie
Quand d'un homme ainſi fait on ſe peut voir ſervie,

Et que, s'il en contoit avec attention,
Le panchant ſeroit grand à la tentation.
Ah! que n'ai-je un mari d'une auſſi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon ruſtre....

SGANARELLE *lui arrachant le portrait.*

Ah! mâtine,
Nous vous y ſurprenons en faute contre nous,
En diffamant l'honneur de votre cher époux.
Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme,
Monſieur, tout bien compté, ne vaut pas bien Madame?
Et, de par Belzébut qui vous puiſſe emporter,
Quel plus rare parti pourriez-vous ſouhaiter?
Peut-on trouver en moi quelque choſe à redire?
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,
Ce viſage, ſi propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés ſoupirent nuit & jour;
Bref, en tout & par tout, ma perſonne charmante
N'eſt donc pas un morceau dont vous ſoyez contente?
Et pour raſſaſier votre appétit gourmand,
Il faut joindre au mari le ragoût d'un galand?

LA FEMME *de Sganarelle.*

J'entends à demi mot où va la raillerie,
Tu crois par ce moyen....

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie:
La choſe eſt avérée, & je tieus daus mes maius
Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Mon courroux n'a déja que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offenſe.
Ecoute, ne croi pas retenir mon bijou,
Et ſonge un peu....

SGANARELLE.

Je ſonge à te rompre le cou.
Que ne puis-je, auſſi bien que je tiens la copie,
Tenir l'original!

LA

LA FEMME *de Sganarelle.*

Pourquoi ?

SGANARELLE.

Pour rien, ma mie.
Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.

[*Regardant le portrait de Lélie.*]

Le voilà le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tiſon de ta flame ſecrette,
Le drôle avec lequel....

LA FEMME *de Sganarelle.*

Avec lequel ? Pourſui-

SGANARELLE.

Avec lequel, te dis-je... & j'en créve d'ennui.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Que me veut donc conter par là ce maître yvrogne ?

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop, Madame la carogne.
Sganarelle eſt un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeller Seigneur Cornélius :
J'en ſuis pour mon honneur ; mais à toi qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Et tu m'oſes tenir de ſemblables diſcours ?

SGANARELLE.

Et tu m'oſes jouër de ces diables de tours ?

LA FEMME *de Sganarelle.*

Et quels diables de tours ? Parle donc ſans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah ! cela ne vaut pas la peine de ſe plaindre.
D'un panache de cerf ſur le front me pourvoir,
Hélas ! voilà vraiment un beau venez-y voir.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Donc après m'avoir fait la plus ſenſible offenſe
Qui puiſſe d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amuſement,
Pour prévenir l'effet de mon reſſentiment?
D'un pareil procédé l'inſolence eſt nouvelle,
Celui qui fait l'offenſe eſt celui qui querelle.

SGANARELLE.

Hé, la bonne effrontée! A voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une femme de bien?

LA FEMME *de Sganarelle.*

Va, pourſui ton chemin, cajole tes maîtreſſes,
Adreſſe-leur tes vœux, & fai-leur des careſſes:
Mais rends-moi mon portrait, ſans te jouër de moi.

[*Elle lui arrache le portrait & s'enfuit.*]

SGANARELLE.

Oui, tu crois m'échaper, je l'aurai malgré toi.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

LELIE, GROS-RENE'.

GROS-RENE'.

ENFIN nous y voici : mais, Monſieur, ſi je l'oſe,
Je voudrois vous prier de me dire une choſe.

LELIE.

Hé bien, parle.

GROS-RENE'.

Avez-vous le diable dans le corps,
Pour ne pas ſuccomber à de pareils efforts ?
Depuis huit jours entiers avec vos longues traites
Nous ſommes à piquer des chiennes de mazettes,
De qui le train maudit nous a tant ſecoués
Que je m'en ſens pour moi tous les membres roués ;
Sans préjudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'affige un endroit que je ne veux pas dire :
Cependant, arrivé, vous ſortez bien & beau
Sans prendre de repos, ni manger un morceau.

LELIE.

Ce grand empreſſement n'eſt pas digne de blâme,
De l'hymen de Célie on allarme mon ame ;
Tu ſçais que je l'adore, & je veux être inſtruit,
Avant tout autre ſoin, de ce funeſte bruit.

GROS-RENE'.

Oui; mais un bon repas vous ſeroit néceſſaire
Pour s'aller éclaircir, Monſieur, de cette affaire;
Et votre cœur, ſans doute, en deviendroit plus fort
Pour pouvoir réſiſter aux attaques du ſort.
J'en juge par moi-même; & la moindre diſgrace,
Lorſque je ſuis à jeun, me ſaiſit, me terraſſe;
Mais quand j'ai bien mangé, mon ame eſt ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous, & ſans réſerve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune;
Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LELIE.

Je ne ſçaurois manger.

GROS-RENE' *bas à part.*

[*haut.*] Si-fait bien moi, je meure.
Votre dîné pourtant ſeroit prêt tout-à-l'heure.

LELIE.

Tai-toi; je te l'ordonne.

GROS-RENE'.

Ah! quel ordre inhumain!

LELIE.

J'ai de l'inquiétude, & non pas de la faim.

GROS-RENE'.

Et moi j'ai de la faim, & de l'inquiétude
De voir qu'un ſot amour fait toute votre étude.

LELIE.

Laiſſe-moi m'informer de l'objet de mes vœux,
Et, ſans m'importuner, va manger ſi tu veux.

GROS-RENE'.

Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

SCE.

SCENE II.

LELIE *ſeul.*

NOn, non, à trop de peur mon ame s'abandonne ;
Le pere m'a promis, & la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui ſoutient mon eſpoir.

SCENE III.

SGANARELLE, LELIE.

SGANARELLE *ſans voir Lélie, & tenant dans ſes mains le portrait.*

NOus l'avons, & je puis voir à l'aiſe la trogne
Du malheureux pendard qui cauſe ma vergogne ;
Il ne m'eſt point connu.

LELIE *à part.*

Dieux ! qu'apperçois-je ici ?
Et ſi c'eſt mon portrait, que dois-je croire auſſi ?

SGANARELLE *ſans voir Lélie.*

Ah ! pauvre Sganarelle, à quelle deſtinée
Ta réputation eſt-elle condamnée ?
Faut....

[*Appercevant Lélie qui le regarde, il ſe tourne d'un autre côté.*]

LELIE *à part.*

Ce gage ne peut, ſans allarmer ma foi,
Etre ſorti des mains qui le tenoient de moi.

SGANARELLE *à part.*

Faut-il que déſormais à deux doigts on te montre,
Qu'on te mette en chanſons, &, qu'en toute rencontre,

On te rejette au nez le ſcandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime ſur ton front ?

LELIE *à part.*

Me trompai-je ?

SGANARELLE *à part.*

Ah ! truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge ?
Et, femme d'un mari qui peut paſſer pour beau,
Faut-il qu'un marmouzet, un maudit étourneau....

LELIE *à part, & regardant encore le portrait que tient Sganarelle.*

Je ne m'abuſe point, c'eſt mon portrait lui-même.

SGANARELLE *lui tourne le dos.*

Cet homme eſt curieux.

LELIE *à part.*

Ma ſurpriſe eſt extrême.

SGANARELLE *à part.*

A qui donc en a-t-il ?

LELIE *à part.*

Je le veux accoſter.

[*haut.*] [*Sganarelle veut s'éloigner.*]

Puis-je.... Hé ! de grace un mot.

SGANARELLE *à part, s'éloignant encore.*

Que me veut-il conter ?

LELIE.

Puis-je obtenir de vous, de ſçavoir l'avanture
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture ?

SGANARELLE *à part.*

D'où lui vient ce déſir ? Mais je m'aviſe ici....

[*Il examine Lélie & le portrait qu'il tient.*]

Ah ! ma foi me voilà de ſon trouble éclairci ;
Sa ſurpriſe à préſent n'étonne plus mon ame,
C'eſt mon homme, ou plûtôt, c'eſt celui de ma femme.

LELIE.

Retirez-moi de peine, & dites d'où vous vient....

SGANARELLE.

Nous ſçavons, Dieu merci, le ſouci qui vous tient;
Ce portrait qui vous fâche eſt votre reſſemblance,
Il étoit en des mains de votre connoiſſance,
Et ce n'eſt pas un fait qui ſoit ſecret pour nous
Que les douces ardeurs de la Dame & de vous.
Je ne ſçai pas ſi j'ai, dans ſa galanterie,
L'honneur d'être connu de votre Seigneurie,
Mais faites-moi celui de ceſſer déſormais
Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais,
Et ſongez que les nœuds du ſacré mariage....

LELIE.

Quoi! celle, dites-vous, dont vous tenez ce gage....

SGANARELLE.

Eſt ma femme, & je ſuis ſon mari.

LELIE.

Son mari?

SGANARELLE.

Oui ſon mari, vous dis-je, & mari très-marri;
Vous en ſçavez la cauſe, & je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ſes parens.

SCENE IV.

LELIE *ſeul.*

AH! que viens-je d'entendre?
On me l'avoit bien dit, & que c'étoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
Ah! quand mille ſermens de ta bouche infidéle
Ne m'auroient pas promis une flâme éternelle,

Le ſeul mépris d'un choix ſi bas & ſi honteux
Devoit bien ſoutenir l'intérêt de mes feux,
Ingrate ; & quelque bien .... Mais ce ſenſible outrage,
Se mélant aux travaux d'un aſſez long voyage,
Me donne tout à coup un choc ſi violent,
Que mon cœur devient foible, & mon corps chancelant.

SCENE V.

LELIE, LA FEMME de Sganarelle.

LA FEMME *de Sganarelle ſe croyant ſeule.*

[*appercevant Lélie.*]

MAlgré moi mon perfide... Hélas ! quel mal vous preſſe ?
Je vous vois prêt, Monſieur, à tomber en foibleſſe.

LELIE.

C'eſt un mal qui m'a pris aſſez ſubitement.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Je crains ici pour vous l'évanouiſſement ;
Entrez dans cette ſalle, en attendant qu'il paſſe.

LELIE.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

SCENE VI.

SGANARELLE, UN PARENT de la femme de Sganarelle.

LE PARENT.

DUn mari ſur ce point j'approuve le ſouci :
Mais c'eſt prendre la chévre un peu bien vîte auſſi ;

Et

Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle,
Ne conclut point, Parent, qu'elle ſoit criminelle;
C'eſt un point délicat, & de pareils forfaits,
Sans les bien avérer, ne s'imputent jamais.

SGANARELLE.

C'eſt-à-dire qu'il faut toucher au doigt la choſe.

LE PARENT.

Le trop de promtitude à l'erreur nous expoſe.
Qui ſçait comme en ſes mains ce portrait eſt venu,
Et ſi l'homme après tout lui peut être connu?
Informez-vous-en donc; &, ſi c'eſt ce qu'on
penſe,
Nous ſerons les premiers à punir ſon offenſe.

SCENE VII.

SGANARELLE *ſeul.*

ON ne peut pas mieux dire; en effet, il eſt bon
D'aller tout doucement. Peut-être ſans raiſon
Me ſuis-je en tête mis ces viſions cornuës,
Et les ſueurs au front m'en ſont trop-tôt venuës.
Par ce portrait enfin dont je ſuis allarmé
Mon deshonneur n'eſt pas tout-à-fait confirmé.
Tâchons donc par nos ſoins....

SCENE VIII.

SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle ſur la porte de ſa maiſon, reconduiſant Lélie, LELIE.

SGANARELLE *à part, les voyant.*

AH! que vois-je? Je meure,
Il n'eſt plus queſtion de portrait à cette heure,
Voici ma foi la choſe en propre original.

LA FEMME *de Sganarelle.*

C'eſt par trop vous hâter, Monſieur, & votre mal,
Si vous ſortez ſi-tôt, pourra bien vous reprendre.

LELIE.

Non, non, je vous rends grace, autant qu'on puiſſe rendre,
Du ſecours obligeant que vous m'avez prêté.

SGANARELLE *à part.*

La maſque encore après lui fait civilité.

[*La femme de Sganarelle rentre dans ſa maiſon.*]

SCENE IX.

SGANARELLE, LELIE.

SGANARELLE *à part.*

IL m'apperçoit, voyons ce qu'il me pourra dire.

LELIE *à part.*

Ah! mon ame s'émeut, & cet objet m'inſpire....
Mais je dois condamner cet injuſte tranſport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon ſort.
Envions ſeulement le bonheur de ſa flâme.

[*En s'approchant de Sganarelle.*]

O trop heureux d'avoir une ſi belle femme!

SCENE X.

SGANARELLE, CELIE à ſa fenêtre voyant Lélie qui s'en va.

SGANARELLE *ſeul.*

CE n'eſt point s'expliquer en termes ambigus.
Cet étrange propos me rend auſſi confus
Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête.

[*Regardant le côté par où Lélie eſt ſorti.*]

Allez, ce procédé n'eſt point du tout honnête.

CE-

CELIE *à part en entrant.*

Quoi ! Lélie a paru tout à l'heure à mes yeux !
Qui pourroit me cacher ſon retour en ces lieux ?

SGANARELLE *ſans voir Célie.*

O trop heureux d'avoir une ſi belle femme !
Malheureux bien plûtôt, de l'avoir cette infame
Dont le coupable feu, trop bien vérifié,
Sans reſpect ni demi nous a cocufié.
Mais je le laiſſe aller après un tel indice,
Et demeure les bras croiſés comme un jocriſſe ?
Ah ! je devois du moins lui jetter ſon chapeau,
Lui ruer quelque pierre, ou crotter ſon manteau ;
Et ſur lui hautement, pour contenter ma rage,
Faire, au larron d'honneur, crier le voiſinage.

[*Pendant le diſcours de Sganarelle Célie s'approche peu à peu, & attend pour lui parler que ſon tranſport ſoit fini.*]

CELIE *à Sganarelle.*

Celui qui maintenant devers vous eſt venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous eſt-il connu ?

SGANARELLE.

Hélas ! ce n'eſt pas moi qui le connois, Madame,
C'eſt ma femme.

CELIE.

Quel trouble agite ainſi votre ame ?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de ſaiſon,
Et laiſſez-moi pouſſer des ſoupirs à foiſon.

CELIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes ?

SGANARELLE.

Si je ſuis affligé, ce n'eſt pas pour des prunes,
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi
De ſe voir ſans chagrin au point où je me voi.
Des maris malheureux vous voyez le modéle,

On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle,
Mais c'eſt peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encor la réputation.

CELIE.

Comment ?

SGANARELLE.

Ce Damoiſeau, parlant par révérence,
Me fait cocu, Madame, avec toute licence ;
Et j'ai ſçû par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce ſecret de ma femme & de lui.

CELIE.

Celui qui maintenant....

SGANARELLE.

Oui, oui, me deshonore,
Il adore ma femme, & ma femme l'adore.

CELIE.

Ah ! j'avois bien jugé que ce ſecret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour ;
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paroître,
Par un preſſentiment de ce qui devoit être.

SGANARELLE.

Vous prenez ma défenſe avec trop de bonté,
Tout le monde n'a pas la même charité ;
Et pluſieurs, qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CELIE.

Eſt-il rien de plus noir que ta lâche action,
Et peut-on lui trouver une punition ?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie
Après t'être ſouillé de cette perfidie ?
O Ciel ! eſt-il poſſible ?

SGANARELLE.

Il eſt trop vrai pour moi.

CELIE.

Ah ! traître, ſcélérat, ame double & ſans foi.

SGANARELLE.

La bonne ame !

CELIE.

Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne ſoit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voilà bien parler!

CELIE.

Avoir ainſi traité
Et la même innocence, & la même bonté!

SGANARELLE *ſoupire haut.*

Hai!

CELIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre choſe
A mériter l'affront où ton mépris l'expoſe?

SGANARELLE.

Il eſt vrai.

CELIE.

Qui bien loin.... Mais c'eſt trop, & ce cœur
Ne ſçauroit y ſonger ſans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous ſâchez point tant, ma très-chere Madame,
Mon mal vous touche trop, & vous me percez l'ame.

CELIE.

Mais ne t'abuſe pas juſqu'à te figurer
Qu'à des plaintes ſans fruit j'en veuille demeurer:
Mon cœur, pour ſe venger, ſçait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut diſtraire.

SCENE XI.

SGANARELLE *ſeul.*

QUe le Ciel la préſerve à jamais de danger!
Voyez quelle bonté de vouloir me venger!
En effet ſon courroux, qu'excite ma diſgrace,
M'enſeigne hautement ce qu'il faut que je faſſe,

Et

Et l'on ne doit jamais ſouffrir ſans dire mot
De ſemblables affronts, à moins qu'être un vrai ſot.
Courons donc le chercher ce pendard qui m'affronte;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendez, maroufle, à rire à nos dépens,
Et ſans aucun reſpect faire cocus les gens.

[*Il revient après avoir fait quelques pas.*]

Doucement, s'il vous plaît, cet homme a bien la mine
D'avoir le ſang bouillant, & l'ame un peu mutine;
Il pourroit bien, mettant affront deſſus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les eſprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.
Je ne ſuis point battant de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire eſt ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offenſe
Il faut abſolument que je prenne vengeance:
Ma foi laiſſons le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera.
Quand j'aurai fait le brave, & qu'un fer pour ma peine
M'aura d'un vilain coup tranſpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en ſerez-vous plus gras?
La biére eſt un ſéjour par trop mélancolique,
Et trop mal-ſain pour ceux qui craignent la colique:
Et, quant à moi, je trouve, ayant tout compaſſé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépaſſé.
Quel mal cela fait-il? la jambe en devient-elle
Plus tortuë après tout, & la taille moins belle?
Peſte ſoit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'eſprit de cette viſion,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus ſage
Aux choſes que peut faire une femme volage.

Puiſ-

Puiſqu'on tient, à bon droit, tout crime perſonnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel ?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme ;
Si nos femmes ſans nous ont un commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe ſur notre dos,
Elles font la ſottiſe, & nous ſommes les ſots :
C'eſt un vilain abus, & les gens de police
Nous devroient bien régler une telle injuſtice.
N'avons-nous pas aſſez des autres accidens
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents ?
Les querelles, procès, faim, ſoif & maladie
Troublent-ils pas aſſez le repos de la vie,
Sans s'aller, de ſurcroît, aviſer ſottement
De ſe faire un chagrin qui n'a nul fondement ?
Moquons-nous de cela, mépriſons les allarmes,
Et mettons ſous nos pieds les ſoupirs & les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort ;
Mais pourquoi moi pleurer, puiſque je n'ai point tort ?
En tout cas ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'eſt que je ne ſuis pas ſeul de ma confrairie.
Voir cajoler ſa femme, & n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle,
Pour un affront qui n'eſt que pure bagatelle.
L'on m'appellera ſot de ne me venger pas ;
Mais je le ſerois fort de courir au trépas.

[*Mettant la main ſur ſa poitrine.*]

Je me ſens-là pourtant remuer une bile
Qui veut me conſeiller quelque action virile :
Oui, le courroux me prend, c'eſt trop être poltron,
Je veux réſolument me venger du larron ;
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

GORGIBUS, CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

CELIE.

OUI je veux bien ſubir une ſi juſte loi,
Mon pere, diſpoſez de mes vœux & de moi ;
Faites quand vous voudrez ſigner cet hyménée,
A ſuivre mon devoir je ſuis déterminée,
Je prétens gourmander mes propres ſentimens,
Et me ſoumettre en tout à vos commandemens.

GORGIBUS.

Ah ! voilà qui me plaît de parler de la ſorte.
Parbleu, ſi grande joye à l'heure me tranſporte
Que mes jambes ſur l'heure en caprioleroient,
Si nous n'étions point vûs de gens qui s'en riroient.
Approche-toi de moi, vien-ça que je t'embraſſe.
Une telle action n'a pas mauvaiſe grace ;
Un pere, quand il veut, peut ſa fille baiſer
Sans que l'on ait ſujet de s'en ſcandaliſer.
Va, le contentement de te voir ſi bien née,
Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCENE II.

CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

LA SUIVANTE.

CE changement m'étonne.

CE.

CELIE.

Et lorſque tu ſçauras
Par quel motif j'agis, tu m'en eſtimeras.

LA SUIVANTE.

Cela pourroit bien être.

CELIE.

Apprend donc que Lélie
A pû bleſſer mon cœur par une perfidie,
Qu'il étoit en ces lieux ſans....

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

SCENE III.

LELIE, CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

LELIE.

AVant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place.....

CELIE.

Quoi ! me parler encore ? avez-vous cette audace ?

LELIE.

Il eſt vrai qu'elle eſt grande, & votre choix eſt tel,
Qu'à vous rien reprocher je ſerois criminel.
Vivez, vivez contente, & bravez ma mémoire
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CELIE.

Oui, traître, j'y veux vivre ; & mon plus grand déſir,
Ce ſeroit que ton cœur en eût du déplaiſir.

LELIE.

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime ?

CELIE.

Quoi tu fais le ſurpris & demandes ton crime ?

SCE-

SCENE V.

CELIE, LELIE, SGANARELLE armé de pied en cap, LA SUIVANTE de Célie.

SGANARELLE.

GUerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur
Qui ſans miſéricorde a ſouillé notre honneur.

CELIE *à Lélie, lui montrant Sganarelle.*

Tourne, tourne les yeux, ſans me faire répondre.

LELIE.

Ah ! je vois....

CELIE.

Cet objet ſuffit pour te confondre.

LELIE.

Mais pour vous obliger bien plûtôt à rougir.

SGANARELLE *à part.*

Ma colére à préſent eſt en état d'agir,
Deſſus ſes grands chevaux eſt monté mon courage;
Et ſi je le rencontre, on verra du carnage.
Oui, j'ai juré ſa mort, rien ne peut m'empêcher :
Où je le trouverai, je le veux dépêcher.

[*Tirant ſon épée à demi, il approche de Lélie.*]

Au beau milieu du cœur, il faut que je lui donne....

LELIE *ſe retournant.*

A qui donc en veut-on ?

SGANARELLE.

Je n'en veux à perſonne.

LELIE.

Pourquoi ces armes-là ?

SGANARELLE.

C'eſt un habillement

Que

Que j'ai pris pour la pluye. [*à part.*] Ah ! quel contentement
J'aurois à le tuer ! prenons-en le courage.

LELIE *ſe retournant encore.*

Hai ?

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

[*à part, après s'être donné des ſoufflets pour s'exciter.*]

Lâche, vrai cœur de poule.

CELIE *à Lélie.*

Il t'en doit dire aſſez
Ce objet, dont tes yeux nous paroiſſent bleſſés.

LELIE.

Oui, je connois par-là que vous êtes coupable
De l'infidélité la plus inexcuſable.
Qui jamais d'un amant puiſſe outrager la foi.

SGANARELLE *à part.*

Que n'ai-je un peu de cœur !

CELIE.

Ah ! ceſſe devant moi,
Traître, de ce diſcours l'inſolence cruelle.

SGANARELLE *à part.*

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle,
Courage, mon enfant, ſois un peu vigoureux :
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux
En le tuant, tandis qu'il tourne le derriére.

LELIE *faiſant deux ou trois pas ſans deſſein fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.*

Puiſqu'un pareil diſcours émeut votre colére,
Je dois de votre cœur me montrer ſatisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CELIE.

Oui, oui, mon choix eſt tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LE-

LELIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, Monſieur, n'eſt point ſelon les loix,
J'ai raiſon de m'en plaindre, & ſi je n'étois ſage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LELIE.

D'où vous naît cette plainte? & quel chagrin brutal....

SGANARELLE.

Suffit. Vous ſçavez bien où le bât me fait mal;
Mais votre conſcience & le ſoin de votre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme eſt ma femme,
Et, vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'eſt pas du tout agir en bon chrétien.

LELIE.

Un ſemblable ſoupçon eſt bas & ridicule.
Allez, deſſus ce point n'ayez aucun ſcrupule,
Je ſçais qu'elle eſt à vous, & bien loin de brûler....

CELIE.

Ah! qu'ici tu ſçais bien, traître, diſſimuler.

LELIE.

Quoi? me ſoupçonnez-vous d'avoir une penſée
De qui ſon ame ait lieu de ſe croire offenſée?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir?

CELIE.

Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE *à Célie.*

Vous me défendez mieux que je ne ſçaurois faire,
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCE-

SCENE V.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle, LA SUIVANTE de Célie.

LA FEMME *de Sganarelle.*

JE ne ſuis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, Madame, un eſprit trop jaloux;
Mais je ne ſuis point duppe, & vois ce qui ſe paſſe;
Il eſt de certains feux de fort mauvaiſe grace,
Et votre ame devroit prendre un meilleur emploi,
Que de ſéduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

CELIE.

La déclaration eſt aſſez ingénuë.

SGANARELLE *à ſa femme.*

L'on ne demande pas, carogne, ta venuë,
Tu la viens quereller lorſqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galand.

CELIE.

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.

[*Se tournant vers Lélie.*]

Tu vois ſi c'eſt menſonge, & j'en ſuis fort ravie.

LELIE.

Que me veut-on conter?

LA SUIVANTE.

Ma foi je ne ſçai pas
Quand on verra finir ce galimatias;
Depuis aſſez longtems je tâche à le comprendre,
Et ſi, plus je l'écoute, & moins je puis l'entendre.
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.

[*Elle ſe met entre Lélie & ſa maîtreſſe.*]

Répondez-moi par ordre, & me laiſſez parler.

[*à Lélie.*]

Vous, qu'eſt-ce qu'à ſon cœur peut reprocher le vôtre?

LE-

LELIE.

Que infidéle a pû me quitter pour un autre ;
Que lorſque, ſur le bruit de ſon hymen fatal,
J'accours tout tranſporté d'un amour ſans égal,
Dont l'ardeur réſiſtoit à ſe croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée ! à qui donc ?

LELIE *montrant Sganarelle.*

A lui.

LA SUIVANTE.

Comment à lui ?

LELIE.

Oui dà.

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit ?

LELIE.

C'eſt lui-même aujourd'hui.

LA SUIVANTE *à Sganarelle.*

Eſt-il vrai ?

SGANARELLE.

Moi ? J'ai dit que c'étoit à ma femme
Que j'étois marié.

LELIE.

Dans un grand trouble d'ame,
Tantôt de mon portrait je vous ai vû ſaiſi.

SGANARELLE.

Il eſt vrai, le voilà.

LELIE *à Sganarelle.*

Vous m'avez dit auſſi
Que celle aux mains de qui vous avez pris ce gage,
Etoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE [*montrant ſa femme.*]

Sans doute ; & je l'avois de ſes mains arraché,
Et n'eûſſe pas ſans lui découvert ſon péché.

LA

LA FEMME *de Sganarelle.*

Que me viens-tu conter par ta plainte importune?
Je l'avois ſous mes pieds rencontré par fortune;
Et même, quand après ton injuſte courroux
[*Montrant Lélie.*]
J'ai fait dans ſa foibleſſe entrer monſieur chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de ſa peinture.

CELIE.

C'eſt moi qui du portrait ai cauſé l'avanture,
Et je l'ai laiſſé cheoir en cette pamoiſon
[*à Sganarelle.*]
Qui m'a fait par vos ſoins remettre à la maiſon.

LA SUIVANTE.

Vous le voyez, ſans moi vous y ſeriez encore,
Et vous aviez beſoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE *à part.*

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant?
Mon front l'a, ſur mon ame, eu bien chaude pourtant.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Ma crainte toutefois n'eſt pas trop diſſipée,
Et, doux que ſoit le mal, je crains d'être trompée.

SGANARELLE *à ſa femme.*

Hé! mutuellement croyons-nous gens de bien.
Je riſque plus du mien que tu ne fais du tien,
Accepte ſans façon le marché qu'on propoſe.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Soit; mais gare le bois, ſi j'apprends quelque choſe.

CELIE *à Lélie, après avoir parlé bas enſemble.*

Ah Dieux! s'il eſt ainſi, qu'eſt-ce donc que j'ai fait?
Je dois de mon courroux appréhender l'effet.

Oui, vous croyant ſans foi, j'ai pris pour ma vengeance
Le malheureux ſecours de mon obéïſſance.
Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter
Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter;
J'ai promis à mon pere, & ce qui me déſole....
Mais je le vois venir.

LELIE.

Il me tiendra parole.

SCENE VI.

GORGIBUS, CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle, LA SUIVANTE de Célie.

LELIE.

MOnſieur, vous me voyez en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, & mon ardente amour
Verra, comme je crois, la promeſſe accomplie
Qui me donna l'eſpoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS.

Monſieur, que je revois en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, & dont l'ardente amour
Verra, que vous croyez, la promeſſe accomplie
Qui vous donne l'eſpoir de l'hymen de Célie,
Très-humble ſerviteur à votre Seigneurie.

LELIE.

Quoi! Monſieur, eſt-ce ainſi qu'on trahit mon eſpoir?

GORGIBUS.

Oui, Monſieur, c'eſt ainſi que je fais mon devoir,
Ma fille en ſuit les loix.

CELIE.

Mon devoir m'intéreſſe,
Mon pere, à dégager vers lui votre promeſſe.

GOR-

GORGIBUS.

Eſt-ce répondre en fille à mes commandemens ?
Tu te démens bien-tôt de tes bons ſentimens ;
Pour Valere tantôt. . . . Mais j'apperçois ſon pere,
Il vient aſſûrément pour conclure l'affaire.

SCENE DERNIERE.

VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle, LA SUIVANTE de Célie.

GORGIBUS.

QUi vous améne ici, Seigneur Villebrequin ?

VILLEBREQUIN.

Un ſecret important que j'ai ſçû ce matin,
Qui rompt abſolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hyménée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Liſe en époux ;
Et comme des parens le bien & la naiſſance
M'ôtent tout le pouvoir de caſſer l'alliance,
Je vous viens. . . .

GORGIBUS.

Briſons-là. Si, ſans votre congé,
Valére votre fils ailleurs s'eſt engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Célie
Dès long-tems par moi-même eſt promiſe à Lélie,
Et que, riche en vertus, ſon retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaît fort.

LELIE.

Et cette juſte envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie.

GORGIBUS.

Allons choiſir le jour pour ſe donner la foi.

SGANARELLE *ſeul.*

A-t-on mieux crû jamais être cocu que moi!
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jetter dans l'eſprit une fauſſe créance.
De cet exemple-ci reſſouvenez-vous bien,
Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

DOM

10780307

DOM GARCIE
DE NAVARRE,
OU
LE PRINCE JALOUX,
COMÉDIE HÉROIQUE.

* * *

ACTEURS.

DOM GARCIE, Prince de Navarre, amant de Done Elvire.

DONE ELVIRE, Princeſſe de Léon.

DOM ALPHONSE, Prince de Léon, crû Prince de Caſtille, ſous le nom de Dom Sylve.

DONE IGNE'S, Comteſſe, amante de Dom Sylve, aimée par Mauregat, uſurpateur de l'Etat de Léon.

ELISE, confidente de Done Elvire.

DOM ALVAR, confident de Dom Garcie, amant d'Eliſe.

DOM LOPE, autre confident de Dom Garcie, amant d'Eliſe.

DOM PE'DRE, écuyer d'Ignés.

UN PAGE de Done Elvire.

La Scéne eſt dans Aſtorgue ville d'Eſpagne, dans le Royaume de Léon.

DOM

10780307

DOM: GARCIE de NAUARE.

10780307

DOM GARCIE
DE NAVARRE,
OU
LE PRINCE JALOUX,
COMEDIE HEROIQUE.

ACTE I.
SCENE I.
D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

NON, ce n'eſt point un choix, qui pour ces deux amans
Sçut régler de mon cœur les ſecrets ſentimens;
Et le Prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paroître.
Dom Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux;
Même éclat de vertus, joint à même naiſſance,
Me parloit en tous deux pour cette préférence;
Et je ſerois encore à nommer le vainqueur,
Si le mérite ſeul prenoit droit ſur un cœur.
Mais ces chaînes du Ciel, qui tombent ſur nos ames,

Décidérent en moi le deſtin de leurs flâmes;
Et toute mon eſtime égale entre les deux,
Laiſſa vers Dom Garcie entraîner tous mes vœux.

ELISE.

Cet amour que pour lui votre aſtre vous inſpire,
N'a ſur vos actions pris que bien peu d'empire,
Puiſque nos yeux, Madame, ont pû long-tems douter
Qui de ces deux amans vous vouliez mieux traiter.

D. ELVIRE.

De ces nobles rivaux l'amoureuſe pourſuite
A de fâcheux combats, Eliſe, m'a réduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon ame panchoit;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injuſtice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le ſacrifice:
Et Dom Sylve, après tout, dans ſes ſoins amoureux
Me ſembloit mériter un deſtin plus heureux.
Je m'oppoſois encor ce qu'au ſang de Caſtille,
Du feu Roi de Léon ſemble devoir la fille;
Et la longue amitié, qui d'un étroit lien
Joignit les intérêts de ſon pere & du mien.
Ainſi plus dans mon ame un autre prenoit place,
Plus de tous ſes reſpects je plaignois la diſgrace:
Ma pitié, complaiſante à ſes brûlans ſoupirs,
D'un dehors favorable amuſoit ſes déſirs;
Et vouloit réparer, par ce foible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faiſois d'outrage.

ELISE.

Mais ſon premier amour que vous avez appris
Doit de cette contrainte affranchir vos eſprits;
Et, puiſqu'avant ces ſoins où pour vous il s'engage
Done Ignés de ſon cœur avoit reçû l'hommage,
Et que, par des liens auſſi fermes que doux,
L'amitié vous unit cette Comteſſe & vous,
Son ſecret révélé vous eſt une matiére

A don-

A donner à vos vœux liberté toute entiére ;
Et vous pouvez, ſans crainte, à cet amant confus
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. ELVIRE.

Il eſt vrai que j'ai lieu de chérir la nouvelle
Qui m'apprit que Dom Sylve étoit un infidéle,
Puiſque par ſes ardeurs mon cœur tyranniſé
Contre elles à préſent ſe voit autoriſé ;
Qu'il en peut juſtement combattre les hommages,
Et, ſans ſcrupule, ailleurs donner tous ſes ſuffrages.
Mais enfin quelle joye en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il ſouffre la rigueur ?
Si d'un Prince jaloux l'éternelle foibleſſe
Reçoit indignement les ſoins de ma tendreſſe,
Et ſemble préparer, dans mon juſte courroux,
Un éclat à briſer tout commerce entre nous.

ELISE.

Mais ſi de votre bouche il n'a point ſçû ſa gloire,
Eſt-ce un crime pour lui que de n'oſer la croire ?
Et ce qui d'un rival a pû flater les feux,
L'autoriſe-t-il pas à douter de vos vœux ?

D. ELVIRE.

Non, non, de cette ſombre & lâche jalouſie
Rien ne peut excuſer l'étrange frénéſie,
Et par mes actions je l'ai trop informé
Qu'il peut bien ſe flater du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il eſt des interprétes
Qui parlent clairement des atteintes ſecrettes.
Un ſoupir, un regard, une ſimple rougeur,
Un ſilence eſt aſſez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour, & ſur cette matiére
Le moindre jour doit étre une grande lumiére,
Puiſque chez notre ſexe, où l'honneur eſt puiſſant,
On ne montre jamais tout ce que-l'on reſſent.
J'ai voulu, je l'avouë, ajuſter ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un & l'autre mérite :
Mais que contre ſes vœux on combat vainement,
Et que la différence eſt connuë aiſément

De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pancher l'habitude !
Dans les unes toujours on paroît ſe forcer ;
Mais les autres, hélas ! ſe font ſans y penſer,
Semblables à ces eaux ſi pures & ſi belles
Qui coulent ſans effort des ſources naturelles.
Ma pitié pour Don Sylve avoit beau l'émouvoir,
J'en trahiſſois les ſoins, ſans m'en appercevoir ;
Et mes regards au Prince, en un pareil martyre,
En diſoient toujours plus que je n'en voulois dire.

ELISE.

Enfin, ſi les ſoupçons de cet illuſtre amant,
Puiſque vous le voulez, n'ont point de fondement,
Pour le moins font-ils foi d'une ame bien atteinte,
Et d'autres chériroient ce qui fait votre plainte.
De jaloux mouvemens doivent être odieux
S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux :
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'allarmes
Doit, lorſque nous l'aimons, avoir pour nous des charmes ;
C'eſt par-là que ſon feu ſe peut mieux exprimer;
Et, plus il eſt jaloux, plus nous devons l'aimer.
Ainſi puiſqu'en votre ame un Prince magnanime....

D. ELVIRE.

Ah ! ne m'avancez point cette étrange maxime.
Par-tout la jalouſie eſt un monſtre odieux ;
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux ;
Et plus l'amour eſt cher qui lui donne naiſſance,
Plus on doit reſſentir les coups de cette offenſe.
Voir un Prince emporté qui perd à tous momens
Le reſpect que l'amour inſpire aux vrais amans ;
Qui, dans les ſoins jaloux où ſon ame ſe noye,
Querelle également mon chagrin & ma joye ;
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer,
Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer :
Non, non, par ces ſoupçons je ſuis trop offenſée,

Et

Et ſans déguiſement je te dis ma penſée.
Le Prince Dom Garcie eſt cher à mes déſirs,
Il peut d'un cœur illuſtre échauffer les ſoupirs,
Au milieu de Léon on a vû ſon courage
Me donner de ſa flâme un noble témoignage,
Braver en ma faveur les périls les plus grands,
M'enlever aux deſſeins de nos lâches tyrans,
Et, dans ces murs forcés, mettre ma deſtinée
A couvert des horreurs d'un indigne hyménée;
Et je ne céle point que j'aurois de l'ennui,
Que la gloire en fût duë à quelqu'autre qu'à lui;
Car un cœur amoureux prend un plaiſir extrême
A ſe voir redevable, Eliſe, à ce qu'il aime,
Et ſa flâme timide oſe mieux éclater,
Lorſqu'en favoriſant elle croit s'aquiter.
Oui, j'aime qu'un ſecours, qui hazarde ſa tête,
Semble à ſa paſſion donner droit de conquête;
J'aime que mon péril m'ait jettée en ſes mains,
Et, ſi les bruits communs ne ſont pas des bruits vains,
Si la bonté du Ciel nous raméne mon frere,
Les vœux les plus ardens que mon cœur puiſſe faire,
C'eſt que ſon bras encor ſur un perfide ſang
Puiſſe aider à ce frere à reprendre ſon rang;
Et par d'heureux ſuccès d'une haute vaillance
Mériter tous les ſoins de ſa reconnoiſſance:
Mais, avec tout cela, s'il pouſſe mon courroux,
S'il ne purge ſes feux de leurs tranſports jaloux,
Et ne les range aux loix que je lui veux preſcrire,
C'eſt inutilement qu'il prétend Done Elvire:
L'Hymen ne peut nous joindre, & j'abhorre des nœuds
Qui deviendroient ſans doute un enfer pour tous deux.

ELISE.

Bien que l'on pût avoir des ſentimens tout autres,
C'eſt au Prince, Madame, à ſe régler aux vôtres,
Et dans votre billet ils ſont ſi bien marqués,
Que quand il les verra de la ſorte expliqués....

D. ELVIRE.

Je n'y veux point, Eliſe, employer cette lettre,
C'eſt un ſoin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laiſſe aux mains d'un amant
Des témoins trop conſtans de notre attachement :
Ainſi donc empêchez qu'au Prince on ne la livre.

ELISE.

Toutes vos volontés ſont des loix qu'on doit ſuivre.
J'admire cependant que le Ciel ait jetté
Dans le goût des eſprits tant de diverſité,
Et que, ce que les uns regardent comme outrage,
Soit vû par d'autres yeux ſous un autre viſage.
Pour moi, je trouverois mon fort tout-à-fait doux,
Si j'avois un amant qui pût être jaloux ;
Je ſçaurois m'applaudir de ſon inquiétude ;
Et ce qui pour mon ame eſt ſouvent un peu rude,
C'eſt de voir Dom Alvar ne prendre aucun ſouci....

D. ELVIRE.

Nous ne le croyions pas ſi proche ; le voici.

SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE.

VOtre retour ſurprend ; qu'avez-vous à m'apprendre ?
Dom Alphonſe vient-il, a-t-on lieu de l'attendre ?

D. ALVAR.

Oui, Madame, & ce frere en Caſtille élevé,
De rentrer dans ſes droits voit le tems arrivé.
Juſqu'ici Dom Louis, qui vit à ſa prudence
Par le feu Roi mourant commettre ſon enfance,
A caché ſes deſtins aux yeux de tout l'Etat

Pour

Pour l'ôter aux fureurs du traître Mauregat ;
Et bien que le tyran, depuis ſa lâche audace,
L'ait ſouvent demandé pour lui rendre ſa place,
Jamais ſon zéle ardent n'a pris de ſûreté
A l'appas dangereux de ſa fauſſe équité :
Mais les peuples émûs par cette violence
Que vous a voulu faire une injuſte puiſſance,
Ce généreux vieillard a crû qu'il étoit tems
D'éprouver le ſuccès d'un eſpoir de vingt ans:
Il a tenté Léon, & ſes fidéles trames
Des grands, comme du peuple, ont pratiqué les ames.
Tandis que la Caſtille armoit dix mille bras
Pour redonner ce Prince aux vœux de ſes Etats,
Il fait auparavant ſemer ſa renommée,
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
Que tout prêt à lancer le foudre puniſſeur
Sous qui doit ſuccomber un lâche raviſſeur.
On inveſtit Léon, & Dom Sylve en perſonne
Commande le ſecours que ſon pere vous donne.

D. ELVIRE.

Un ſecours ſi puiſſant doit flater notre eſpoir ;
Mais je crains que mon frere y puiſſe trop devoir.

D. ALVAR.

Mais, Madame, admirez que malgré la tempête
Que votre uſurpateur voit gronder ſur ſa tête,
Tous les bruits de Léon annoncent pour certain
Qu'à la Comteſſe Ignés il va donner la main.

D. ELVIRE.

Il cherche dans l'hymen de cette illuſtre fille
L'appui du grand crédit où ſe voit ſa famille ;
Je ne reçois rien d'elle, & j'en ſuis en ſouci ;
Mais ſon cœur au tyran fut toujours endurci.

ELISE.

De trop puiſſans motifs d'honneur & de tendreſſe
Oppoſent ſes refus aux nœuds dont on la preſſe,
Pour....

D. ALVAR.

Le Prince entre ici.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

JE viens m'intéreſſer,
Madame, au doux eſpoir qu'il vous vient d'annoncer.
Ce frere qui menace un tyran plein de crimes
Flate de mon amour les tranſports légitimes:
Son ſort offre à mon bras des périls glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquérir, ſi le Ciel m'eſt propice,
La gloire d'un revers que vous doit ſa juſtice,
Qui va faire à vos pieds cheoir l'infidélité,
Et rendre à votre ſang toute ſa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une atteinte ſi chére,
C'eſt que, pour être Roi, le Ciel vous rend ce frere;
Et qu'ainſi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ſes ſoins,
Et qu'il ſoit ſoupçonné que dans votre perſonne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Oui, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de tous
Qu'il ne regarde en vous autre choſe que vous;
Et cent fois, ſi je puis le dire ſans offenſe,
Ses vœux ſe ſont armés contre votre naiſſance,
Leur chaleur indiſcrette a d'un deſtin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas,
Afin que de ce cœur le noble ſacrifice
Pût du Ciel envers vous réparer l'injuſtice,
Et votre ſort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au ſang dont vous tenez le jour.
Mais puiſqu'enfin les Cieux, de tout ce juſte hommage,
A mes feux prévenus dérobent l'avantage,

Trou-

Trouvez bon que ces feux prennent un peu
d'eſpoir
Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir,
Et qu'ils oſent briguer par d'illuſtres ſervices
D'un frere & d'un Etat les ſuffrages propices.

D. ELVIRE.

Je ſçais que vous pouvez, Prince, en vengeant nos
droits,
Faire par votre amour parler cent beaux exploits:
Mais ce n'eſt pas aſſez pour le prix qu'il eſpére
Que l'aveu d'un Etat, & la faveur d'un frere.
Done Elvire n'eſt pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obſtacle plus fort.

D. GARCIE.

Ouï, Madame, j'entends ce que vous voulez dire.
Je ſçais bien que pour vous mon cœur en vain
ſoupire,
Et obſtacle puiſſant qui s'oppoſe à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'eſt pas ſecret
pour eux.

D. ELVIRE.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien en-
tendre,
Et par trop de chaleur, Prince, on ſe peut mé-
prendre;
Mais, puiſqu'il faut parler, déſirez-vous ſçavoir
Quand vous pourrez me plaire, & prendre quel-
que eſpoir?

D. GARCIE.

Ce me ſera, Madame, une faveur extrême.

D. ELVIRE.

Quand vous ſçaurez m'aimer comme il faut que
l'on aime.

D. GARCIE.

Et que peut-on, hélas! obſerver ſous les Cieux
Qui ne céde à l'ardeur que m'inſpirent vos yeux?

D. EL-

D. ELVIRE.

Quand votre paſſion ne fera rien paroître
Dont ſe puiſſe indigner celle qui l'a fait naître.

D. GARCIE.

C'eſt-là ſon plus grand ſoin.

D. ELVIRE.

Quand tous ſes mouvemens
Ne prendront point de moi de trop bas ſentimens.

D. GARCIE.

Ils vous révérent trop.

D. ELVIRE.

Quand d'un injuſte ombrage
Votre raiſon ſçaura me réparer l'outrage,
Et que vous bannirez enfin ce monſtre affreux
Qui de ſon noir venin empoiſonne vos feux,
Cette jalouſe humeur dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppoſe à leur attente, & contre eux à tous coups
Arme les mouvemens de mon juſte courroux.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il eſt vrai, quelque effort que je faſſe,
Qu'un peu de jalouſie en mon cœur trouve place,
Et qu'un rival abſent de vos divins appas
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice ou raiſon, j'ai toujours la croyance
Que votre ame en ces lieux ſouffre de ſon abſence,
Et que, malgré mes ſoins, vos ſoupirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
Mais ſi de tels ſoupçons ont de quoi vous déplaire,
Il vous eſt bien facile, hélas! de m'y ſouſtraire;
Et leur banniſſement, dont j'accepte la loi,
Dépend bien plus de vous, qu'il ne dépend de moi.
Oui, c'eſt vous qui pouvez, par deux mots pleins de flâme,
Contre la jalouſie armer toute mon ame;

Et,

Et, des pleines clartés d'un glorieux eſpoir,
Diſſiper les horreurs que ce monſtre y fait cheoir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
Me donne l'aſſûrance, au fort de tant d'aſſauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. ELVIRE.

Prince, de vos ſoupçons la tyrannie eſt grande.
Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'entende,
Et n'aime pas ces feux, dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec plus de clarté.
Le premier mouvement qui découvre notre ame
Doit d'un amant diſcret ſatisfaire la flâme;
Et c'eſt à s'en dédire autoriſer nos vœux,
Que vouloir plus avant pouſſer de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,
Entre Dom Sylve & vous mon ame pourroit faire;
Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux,
Auroit dit quelque choſe à tout autre que vous;
Et je croyois cet ordre un aſſez doux langage,
Pour n'avoir pas beſoin d'en dire davantage.
Cependant votre amour n'eſt pas encor content;
Il demande un aveu qui ſoit plus éclatant;
Pour l'ôter de ſcrupule, il me faut à vous-même
En des termes exprès dire que je vous aime:
Et peut-être qu'encor, pour vous en aſſurer,
Vous vous obſtineriez à m'en faire jurer.

D. GARCIE.

Hé bien, Madame, hé bien, je ſuis trop téméraire.
De tout ce qui vous plaît je dois me ſatisfaire.
Je ne demande point de plus grande clarté.
Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous ſollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
C'en eſt fait, je renonce à mes ſoupçons jaloux,
L'arrêt qui les condamne eſt un arrêt bien doux;
Et je reçois la loi qu'il daigne me preſcrire,
Pour affranchir mon cœur de leur injuſte empire.

D. EL-

D. ELVIRE.

Vous promettez beaucoup, Prince, & je doute fort
Si vous pourrez ſur vous faire ce grand effort.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il ſuffit, pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit être inviolable;
Et que l'heur d'obéir à ſa divinité.
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.
Que le Ciel me déclare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre,
Ou, pour périr encor par de plus rudes coups,
Puiſſai-je voir ſur moi fondre votre courroux;
Si jamais mon amour deſcend à la foibleſſe
De manquer au devoir d'une telle promeſſe;
Si jamais dans mon ame aucun jaloux tranſport
Fait. . ..

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE, UN PAGE préſentant un billet à D. Elvire.

D. ELVIRE.

J'En étois en peine, & tu m'obliges fort.
Que le courier attende.

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE *bas, à part.*

A Ces regards qu'il jette,
Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiette?
Prodigieux effet de ſon tempérament!
[*haut.*]
Qui vous arrête, Prince, au milieu du ſerment?

D. GAR-

D. GARCIE.

J'ai crû que vous aviez quelque ſecret enſemble,
Et je ne voulois pas l'interrompre.

D. ELVIRE.

Il me ſemble
Que vous me répondez d'un ton fort altéré.
Je vous vois tout-à-coup le viſage égaré.
Ce changement ſoudain a lieu de me ſurprendre,
D'où peut-il provenir, le pourroit-on apprendre?

D. GARCIE.

D'un mal qui tout-à-coup vient d'attaquer mon cœur.

D. ELVIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur;
Et quelque promt ſecours vous ſeroit néceſſaire.
Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire?

D. GARCIE.

Par fois.

D. ELVIRE.

Ah Prince foible! Hé bien, par cet écrit,
Guériſſez-le ce mal, il n'eſt que dans l'eſprit.

D. GARCIE.

Par cet écrit, Madame? ah! ma main le refuſe.
Je vois votre penſée, & de quoi l'on m'accuſe,
Si....

D. ELVIRE.

Liſez-le, vous dis-je, & ſatisfaites-vous.

D. GARCIE.

Pour me traiter après de foible, de jaloux?
Non, non, je dois ici vous rendre un témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage;
Et bien que vos bontés m'en laiſſent le pouvoir,
Pour me juſtifier je ne veux point le voir.

D. ELVIRE.

Si vous vous obſtinez à cette réſiſtance,

J'au-

J'aurois tort de vouloir vous faire violence;
Et c'eſt aſſez enfin que vous avoir preſſé
De voir de quelle main ce billet m'eſt tracé.

D. GARCIE.

Ma volonté toujours vous doit être ſoumiſe.
Si c'eſt votre plaiſir que pour vous je le liſe,
Je conſens volontiers à prendre cet emploi.

D. ELVIRE.

Oui, oui, Prince, tenez, vous le lirez pour moi.

D. GARCIE.

C''eſt pour vous obéïr au moins, & je puis dire....

D. ELVIRE.

C'eſt ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

D. GARCIE.

Il eſt de Done Ignés, à ce que je connoi.

D. ELVIRE.

Oui. Je m'en réjouïs & pour vous & pour moi.

D. GARCIE *lit.*

Malgré l'effort d'un long mépris
Le tyran toujours m'aime, & depuis votre abſence,
Vers moi, pour me porter au deſſein qu'il a pris,
Il ſemble avoir tourné toute ſa violence,
Dont il pourſuivoit l'alliance
De vous & de ſon fils.
Ceux qui ſur moi peuvent avoir empire,
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inſpire,
Approuvent tous cet indigne lien;
Mais je mourrai plûtôt que de conſentir rien.
Puiſſiez-vous jouïr, belle Elvire,
D'un deſtin plus doux que le mien.

D. IGNE'S.

Dans la haute vertu ſon ame eſt affermie.

D. ELVIRE.

Je vais faire réponſe à cette illuſtre amie.
Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer

Contre ce qui prend droit de vous trop allarmer.
J'ai calmé votre trouble avec cette lumiére,
Et la choſe a paſſé d'une douce maniére;
Mais, à n'en point mentir, il ſeroit des momens
Où je pourrois entrer en d'autres ſentimens.

D. GARCIE.

Hé quoi ? vous croyez donc. . . .

D. ELVIRE.

Je crois ce qu'il faut croire.
Adieu. De mes avis conſervez la mémoire,
Et, s'il eſt vrai pour moi que votre amour ſoit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

D. GARCIE.

Croyez que déſormais c'eſt toute mon envie,
Et, qu'avant qu'y manquer, je veux perdre la vie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ELISE, D. LOPE.

ELISE.

TOUT ce que fait le Prince, à parler franchement,
N'eſt pas ce qui me donne un grand étonnement;
Car que d'un noble amour une ame bien ſaiſie
En pouſſe les tranſports juſqu'à la jalouſie,
Que de doutes fréquens ſes vœux ſoient traverſés,
Il eſt fort naturel, & je l'approuve aſſez:
Mais ce qui me ſurprend, Dom Lope, c'eſt d'entendre
Que vous lui préparez les ſoupçons qu'il doit prendre,
Que votre ame les forme, & qu'il n'eſt en ces lieux
Fâcheux que par vos ſoins, jaloux que par vos yeux.
Encore un coup, Dom Lope, une ame bien épriſe,
Des ſoupçons qu'elle prend, ne me rend point ſurpriſe;
Mais qu'on ait ſans amour tous les ſoins d'un jaloux,
C'eſt une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. LOPE.

Que ſur cette conduite à ſon aiſe l'on gloſe,
Chacun régle la ſienne au but qu'il ſe propoſe;
Et, rebuté par vous des ſoins de mon amour,
Je ſonge auprès du Prince à bien faire ma cour.

ELI-

ELISE.

Mais ſçavez-vous qu'enfin il fera mal la ſienne,
S'il faut qu'en cette humeur votre eſprit l'entretienne?

D. LOPE.

Et quand, charmante Eliſe, a-t-on vû, s'il vous plaît,
Qu'on cherche auprès des grands que ſon propre intérêt?
Qu'un parfait courtiſan veuille charger leur ſuite
D'un cenſeur des défauts qu'on trouve en leur conduite;
Et s'aille inquiéter ſi ſon diſcours leur nuit,
Pourvû que ſa fortune en tire quelque fruit?
Tout ce qu'on fait ne va qu'à ſe mettre en leur grace,
Par la plus courte voye on y cherche une place;
Et les plus promts moyens de gagner leur faveur,
C'eſt de flater toujours le foible de leur cœur;
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire:
C'eſt-là le vrai ſecret d'être bien auprès d'eux.
Les utiles conſeils font paſſer pour fâcheux,
Et vous laiſſent toujours hors de la confidence,
Où vous jette d'abord l'adroite complaiſance.
Enfin, on voit par-tout que l'art des courtiſans
Ne tend qu'à profiter des foibleſſes des grands,
A nourrir leurs erreurs, & jamais dans leur ame
Ne porter les avis des choſes qu'on y blâme.

ELISE.

Ces maximes un tems leur peuvent ſuccéder;
Mais il eſt des revers qu'on doit appréhender;
Et dans l'eſprit des grands qu'on tâche de ſurprendre,
Un rayon de lumiére à la fin peut defoendre,
Qui ſur tous ces flateurs venge équitablement
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
Cependant je dirai que votre ame s'explique
Un peu bien librement ſur votre politique;

Et

Et ſes nobles motifs, au Prince rapportés,
Serviroient aſſez mal vos aſſiduités.

D. L O P E.

Outre que je pourrois déſavouer ſans blâme
Ces libres véritez ſur quoi s'ouvre mon ame;
Je ſçais fort bien qu'Eliſe a l'eſprit trop diſcret
Pour aller divulguer cet entretien ſecret.
Qu'ai-je dit après tout, que ſans moi l'on ne ſçache?
Et dans mon procédé que faut-il que je cache?
On peut craindre une chûte avec quelque raiſon,
Quand on met en uſage ou ruſe, ou trahiſon.
Mais qu'ai-je à redouter, moi, qui par-tout n'avance
Que les ſoins approuvés d'un peu de complaiſance;
Et qui ſuis ſeulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le Prince à de jaloux ſoupçons?
Son ame ſemble & vivre, & je mets mon étude
A trouver des raiſons à ſon inquiétude,
A voir de tous côtés s'il ne ſe paſſe rien
A fournir le ſujet d'un ſecret entretien;
Et quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
Donner à ſon repos une atteinte mortelle;
C'eſt lorſque plus il m'aime, & je vois ſa raiſon
D'une audience avide avaler ce poiſon,
Et m'en remercier comme d'une victoire
Qui combleroit ſes jours de bonheur & de gloire.
Mais mon rival paroît, je vous laiſſe tous deux,
Et bien que je renonce à l'eſpoir de vos vœux,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma préſence
Il reçût des effets de quelque préférence;
Et je veux, ſi je puis, m'épargner ce ſouci.

E L I S E.

Tout amant de bon ſens en doit uſer ainſi.

SCENE II.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

ENfin nous apprenons que le Roi de Navarre
Pour les déſirs du Prince aujourd'hui ſe déclare ;
Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux ſervice où ſon amour prétend.
Je ſuis ſurpris pour moi qu'avec tant de vîteſſe
On ait fait avancer... Mais...

SCENE III.

D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

QUe fait la Princeſſe ?

ELISE.

Quelques lettres, Seigneur ; je le préſume ainſi ;
Mais elle va ſçavoir que vous êtes ici.

D. GARCIE.

J'attendrai qu'elle ait fait.

SCENE IV.

D. GARCIE *ſeul.*

PRès de ſouffrir ſa vûë,
D'un trouble tout nouveau je me ſens l'ame émuë,
Et la crainte mêlée à mon reſſentiment
Jette par tout mon corps un ſoudain tremblement.
Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice

Ne te conduiſe ici dans quelque précipice,
Et que de ton eſprit les déſordres puiſſans
Ne donnent un peu trop au rapport de tes ſens :
Conſulte ta raiſon, prends ſa clarté pour guide,
Voi ſi de tes ſoupçons l'apparence eſt ſolide,
Ne démens pas leur voix ; mais auſſi garde bien
Que, pour les croire trop, ils ne t'impoſent rien,
Qu'à tes premiers tranſports ils n'oſent trop permettre,
Et relis poſément cette moitié de lettre.
Ah ! qu'eſt-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour ſon autre moitié !
Mais après tout, que dis-je ? Il ſuffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

Quoique votre rival...
Vous devez toutefois vous...
Et vous avez en vous à...
L'obſtacle le plus grand...

Je chéris tendrement ce...
Pour me tirer des mains de...
Son amour, ſes devoirs....
Mais il m'eſt odieux avec...

Otez donc à vos feux ce...
Méritez les regards que l'on...
Et lorſqu'on vous oblige...
Ne vous obſtinez point à...

Oui, mon ſort par ces mots eſt aſſez éclairci,
Son cœur comme ſa main ſe fait connoître ici ;
Et les ſens imparfaits de cet écrit funeſte,
Pour s'expliquer à moi, n'ont pas beſoin du reſte.
Toutefois, dans l'abord agiſſons doucement,
Couvrons à l'infidéle un vif reſſentiment ;
Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
Confondons ſon eſprit par ſon propre artifice.
La voici. Ma raiſon, renferme mes tranſports,
Et rends-toi pour un tems maîtreſſe du dehors.

SCE-

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE.

D. ELVIRE.

VOus avez bien voulu que je vous fiſſe attendre ?

D. GARCIE *bas, à part.*

Ah ! qu'elle cache bien ....

D. ELVIRE.

On vient de nous apprendre
Que le Roi votre pere approuve vos projets,
Et veut bien que ſon fils nous rende nos ſujets ;
Et mon ame en a pris une allégreſſe extrême.

D. GARCIE.

Oui, Madame, & mon cœur s'en réjouït de méme ;
Mais ...

D. ELVIRE.

Le tyran ſans doute aura peine à parer
Les foudres que par-tout il entend murmurer ;
Et j'oſe me flater que le même courage
Qui put bien me ſouſtraire à ſa brutale rage,
Et, dans les murs d'Aſtorgue arraché de ſes mains,
Me faire un ſûr azyle à braver ſes deſſeins,
Pourra, de tout Léon achevant la conquête,
Sous ſes nobles efforts faire cheoir cette tête.

D. GARCIE.

Le ſuccès en pourra parler dans quelques jours.
Mais, de grace, paſſons à quelqu'autre diſcours.
Puis-je, ſans trop oſer, vous prier de me dire
A qui vous avez pris, Madame, ſoin d'écrire,
Depuis que le deſtin nous a conduits ici ?

D. ELVIRE.

Pourquoi cette demande ? & d'où vient ce ſouci ?

D. GARCIE.

D'un déſir curieux de pure fantaiſie.

D. ELVIRE.

La curioſité naît de la jalouſie.

D. GARCIE.

Non, ce n'eſt rien du tout de ce que vous penſez :
Vos ordres de ce mal me défendent aſſez.

D. ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel intérêt vous preſſe,
J'ai deux fois à Léon écrit à la Comteſſe,
Et deux fois au Marquis Dom Louis à Burgos.
Avec cette réponſe êtes-vous en repos ?

D. GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelqu'autre perſonne,
Madame ?

D. ELVIRE.

Non, ſans doute, & ce diſcours m'étonne.

D. GARCIE.

De grace ſongez bien, avant que d'aſſûrer.
En manquant de mémoire on peut ſe parjurer.

D. ELVIRE.

Ma bouche ſur ce point ne peut être parjure.

D. GARCIE.

Elle a dit toutefois une haute impoſture.

D. ELVIRE.

Prince ?

D. GARCIE.

Madame ?

D. ELVIRE.

O Ciel ! quel eſt ce mouvement ?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

D GARCIE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorſque dans votre vûë
J'ai pris, pour mon malheur, le poiſon qui me tuë ;
Et que j'ai crû trouver quelque ſincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

D. EL-

D. ELVIRE.

De quelle trahiſon pouvez-vous donc vous plaindre ?

D. GARCIE.

Ah ! que ce cœur eſt double, & ſçait bien l'art de feindre !
Mais tous moyens de fuir lui vont être ſouſtraits.
Jettez ici les yeux, & connoiſſez vos traits.
Sans avoir vû le reſte, il m'eſt aſſez facile
De découvrir pour qui vous employez ce ſtile.

D. ELVIRE.

Voilà donc le ſujet qui vous trouble l'eſprit ?

D. GARCIE.

Vous ne rougiſſez pas en voyant cet écrit ?

D. ELVIRE.

L'innocence à rougir n'eſt point accoûtumée.

D. GARCIE.

Il eſt vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée.
Ce billet démenti pour n'avoir point de ſeing . . .

D. ELVIRE.

Pourquoi le démentir, puiſqu'il eſt de ma main ?

D. GARCIE.

Encore eſt-ce beaucoup que, de franchiſe pure,
Vous demeuriez d'accord que c'eſt votre écriture ;
Mais ce ſera ſans doute, & j'en ſerois garant,
Un billet qu'on envoye à quelque indifférent ;
Ou du moins, ce qu'il a de tendreſſe évidente,
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

D. ELVIRE.

Non, c'eſt pour un amant que ma main l'a formé,
Et, j'ajoute de plus, pour un amant aimé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô perfide . . . .

D. ELVIRE.

Arrêtez, Prince indigne,
De ce lâche tranſport l'égarement indigne.

Bien que de vous mon cœur ne prenne point
de loi,
Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à ſoi,
Je veux bien me purger, pour votre ſeul ſupplice,
Du crime que m'impoſe un inſolent caprice.
Vous ſerez éclairci, n'en doutez nullement.
J'ai ma défenſe prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumiére.
Mon innocence ici paroîtra toute entiére;
Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

D. GARCIE.

Ce ſont propos obſcurs qu'on ne ſçauroit com-
prendre.

D. ELVIRE.

Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Eliſe, hola.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

MAdame.

D. ELVIRE *à D. Garcie.*

Obſervez bien au moins
Si j'oſe à vous tromper employer quelques ſoins;
Si par un ſeul coup d'œil, ou geſte qui l'inſtruiſe,
Je cherche de ce coup à parer la ſurpriſe.
[*à Eliſe.*]
Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promtement, où l'avez-vous laiſſé?

ELISE.

Madame, j'ai ſujet de m'avouer coupable.
Je ne ſçais comme il eſt demeuré ſur ma table;
Mais on vient de m'apprendre en ce même mo-
ment
Que Dom Lope, venant dans mon appartement,
Par

Par une liberté qu'on lui voit ſe permettre,
A fureté par-tout, & trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Léonor a voulu
S'en ſaiſir promtement, avant qu'il eût rien lû;
Et, ſe jettant ſur lui, la lettre conteſtée
En deux juſtes moitiés dans leurs mains eſt reſtée,
Et Dom Lope auſſi-tôt prenant un promt eſſor,
A dérobé la ſienne aux ſoins de Léonor.

D. ELVIRE.

Avez-vous ici l'autre?

ELISE.

Oui, la voilà, Madame.

[*à D. Garcie.*] D. ELVIRE.

Donnez. Nous allons voir qui mérite le blâme.
Avec votre moitié raſſemblez celle-ci,
Liſez, & hautement; je veux l'entendre auſſi.

D. GARCIE.

Au Prince Dom Garcie. Ah!

D. ELVIRE.

Achevez de lire;
Votre ame pour ce mot ne doit pas s'interdire.

D. GARCIE *lit.*

Quoique votre rival, Prince, allarme votre ame,
Vous devez toutefois vous craindre plus que lui,
Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
L'obſtacle le plus grand que trouve votre flâme.
Je chéris tendrement ce qu'a fait Dom Garcie
Pour me tirer des mains de nos fiers raviſſeurs,
Son amour, ſes devoirs ont pour moi des douceurs;
Mais il m'eſt odieux avec ſa jalouſie.
Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
Méritez les regards que l'on jette ſur eux;
Et lorſqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obſtinez point à ne pas vouloir l'être.

D. ELVIRE.

Hé bien, que dites-vous?

D. GARCIE.

Ah! Madame, je dis
Qu'à cet objet mes ſens demeurent interdits;
Que je vois dans ma plainte une horrible injuſtice,
Et qu'il n'eſt point pour moi d'aſſez cruel ſupplice.

D. ELVIRE.

Il ſuffit. Apprenez que ſi j'ai ſouhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être préſenté,
C'eſt pour le démentir, & cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, Prince.

D. GARCIE.

Madame, hélas! où fuyez-vous?

D. ELVIRE.

Où vous ne ſerez point, trop odieux jaloux.

D. GARCIE.

Ah! Madame, excuſez un amant miſérable
Qu'un ſort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cauſe un courroux ſi puiſſant.
Eût été plus blâmable à reſter innocent.
Car enfin, peut-il être une ame bien atteinte
Dont l'eſpoir le plus doux ne ſoit mêlé de crainte?
Et pourriez-vous penſer que mon cœur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point allarmé?
S'il n'avoit point frémi des coups de cette foudre,
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre?
Vous même dites-moi, ſi cet événement
N'eût pas dans mon erreur jetté tout autre amant;
Si d'une preuve, hélas! qui me ſembloit ſi claire,
Je pouvois démentir...

D. ELVIRE.

Oui, vous le pouviez faire,
Et dans mes ſentimens aſſez bien déclarés
Vos doutes rencontroient des garans aſſûrés;
Vous n'aviez rien à craindre, & d'autres ſur ce gage
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

D. GAR-

D. GARCIE.

Moins on mérite un bien qu'on nous fait eſpérer,
Plus notre ame a de peine à ponvoir s'aſſûrer.
Un ſort trop plein de gloire à nos yeux eſt fragile,
Et nous laiſſe aux ſoupçons une pente facile.
Pour moi, qui crois ſi peu mériter vos bontés,
J'ai douté du bonheur de mes témérités;
J'ai crû que dans ces lieux rangés ſous ma puiſſance
Votre ame ſe forçoit à quelque complaiſance;
Que déguiſant pour moi votre ſévérité...

D. ELVIRE.

Et je pourrois deſcendre à cette lâcheté?
Moi, prendre le parti d'une honteuſe feinte,
Agir par les motifs d'une ſervile crainte,
Trahir mes ſentimens, &, pour être en vos mains,
D'un maſque de faveur vous couvrir mes dédains?
La gloire ſur mon cœur auroit ſi peu d'empire?
Vous pouvez le penſer, & vous me l'oſez dire?
Apprenez que ce cœur ne ſçait point s'abaiſſer,
Qu'il n'eſt rien ſous les Cieux qui puiſſe l'y forcer,
Et, s'il vous a fait voir par une erreur inſigne
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas digne,
Qu'il ſçaura bien montrer, malgré votre pouvoir,
La haine que pour vous il ſe réſout d'avoir;
Braver votre furie, & vous faire connoître
Qu'il n'a point été lâche, & ne veut jamais l'être.

D. GARCIE.

Hé bien, je ſuis coupable, & ne m'en défends pas;
Mais je demande grace à vos divins appas;
Je la demande au nom de la plus vive flâme
Dont jamais deux beaux yeux ayent fait brûler une ame.
Que ſi votre courroux ne peut être appaiſé,
Si mon crime eſt trop grand pour ſe voir excuſé;
Si vous ne regardez ni l'amour qui le cauſe,
Ni le vif repentir que mon cœur vous expoſe,
Il faut qu'un coup heureux, en me faiſant mourir,
M'ar-

M'arrache à des tourmens que je ne puis ſouffrir.
Non, ne préſumez pas qu'ayant ſçû vous déplaire,
Je puiſſe vivre une heure avec votre colére.
Déjà de ce moment la barbare longueur
Sous ſes cuiſans remords fait ſuccomber mon cœur,
Et de mille vautours les bleſſures cruelles
N'ont rien de comparable à ſes douleurs mortelles.
Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſpérer,
Cette épée auſſitôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miſérable;
Ce cœur, ce traître cœur dont les perplexités
Ont ſi fort outragé vos extrêmes bontés:
Trop heureux en mourant, ſi ce coup légitime
Efface en votre eſprit l'image de mon crime,
Et ne laiſſe aucuns traits de votre averſion
Au foible ſouvenir de mon affection:
C'eſt l'unique faveur que demande ma flâme.

D. ELVIRE.

Ah! Prince trop cruel.

D. GARCIE.

Dites, parlez, Madame.

D. ELVIRE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

D. GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime,
Et ce que fait l'amour, il l'excuſe lui-même.

D. ELVIRE.

L'amour n'excuſe point de tels emportemens.

D. GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur paſſe en ſes mouvemens,
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine. . . .

D. ELVIRE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

D. GAR-

D. GARCIE.

Vous me haïſſez donc ?

D. ELVIRE.

J'y veux tâcher au moins ;
Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes
ſoins,
Et que tout le courroux qu'excite votre offenſe
Ne puiſſe juſques-là faire aller ma vengeance.

D. GARCIE.

D'un ſupplice ſi grand ne tentez point l'effort,
Puiſque pour vous venger je vous offre ma mort ;
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéïs ſur l'heure.

D. ELVIRE.

Qui ne ſçauroit haïr, ne peut vouloir qu'on meure.

D. GARCIE.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
N'accordent un pardon à mes témérités.
Réſolvez l'un des deux, de punir, ou d'abſoudre.

D. ELVIRE.

Hélas ! j'ai trop fait voir ce que je puis réſoudre.
Par l'aveu d'un pardon n'eſt-ce pas ſe trahir
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr ?

D. GARCIE.

Ah ! c'en eſt trop ; ſouffrez, adorable Princeſſe....

D. ELVIRE.

Laiſſez, je me veux mal d'une telle foibleſſe.

D. GARCIE *ſeul.*

Enfin je ſuis....

SCENE VII.

D. GARCIE, D. LOPE.

D. LOPE.

SEigneur, je viens vous informer
D'un ſecret dont vos feux ont droit de s'allarmer.

D. GARCIE.

Ne me vien point parler de ſecret, ni d'allarme
Dans les doux mouvemens du tranſport qui me charme.
Après ce qu'à mes yeux on vient de préſenter
Il n'eſt point de ſoupçons que je doive écouter;
Et d'un divin objet la bonté ſans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille:
Ne m'en fai plus.

D. LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît.
Mes ſoins en tout ceci n'ont que votre intérêt.
J'ai crû que le ſecret que je viens de ſurprendre
Méritoit bien qu'en hâte on vous le vînt apprendre;
Mais puiſque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai, Seigneur, pour changer d'entretien,
Que déjà dans Léon on voit chaque famille
Lever le maſque au bruit des troupes de Caſtille,
Et que ſur-tout le peuple y fait pour ſon vrai Roi
Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

D. GARCIE.

La Caſtille du moins n'aura pas la victoire,
Sans que nous eſſayions d'en partager la gloire;
Et nos troupes auſſi peuvent être en état
D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.
Mais quel eſt ce ſecret dont tu voulois m'inſtruire?
Voyons un peu.

D. LOPE.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

D. GARCIE.

Va, va, parle, mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. LOPE.

Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait ſçavoir;
Et, puiſque mes avis ont de quoi vous déplaire,
Je ſçaurai déſormais trouver l'art de me taire.

D. GAR-

D. GARCIE.

Enfin, je veux ſçavoir la choſe abſolument.

D. LOPE.

Je ne replique point à ce commandement ;
Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zéle
Trahiroit le ſecret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre, &, ſans rien embraſſer,
Vous-méme vous verrez ce qu'on en doit penſer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

ELISE, que dis-tu de l'étrange foibleſſe
Que vient de témoigner le cœur d'une Princeſſe?
Que dis-tu de me voir tomber ſi promtement
De toute la chaleur de mon reſſentiment?
Et, malgré tant d'éclat, relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un ſi cruel outrage?

ELISE.

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir,
Une injure ſans donte eſt bien dure à ſouffrir:
Mais que s'il n'en eſt point qui davantage irrite,
Il n'en eſt point auſſi qu'on pardonne ſi vite,
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les promts tranſports du plus bouillant courroux,
D'autant plus aiſément, Madame, quand l'offenſe
Dans un excès d'amour peut trouver ſa naiſſance.
Ainſi quelque dépit que l'on vous ait cauſé,
Je ne m'étonne point de le voir appaiſé;
Et je ſçais quel pouvoir, malgré votre menace,
A de pareils forfaits donnera toujours grace.

D. ELVIRE.

Ah! ſçache, quelque ardeur qui m'impoſe des loix,
Que mon front a rougi pour la derniére fois;
Et que, ſi déſormais on pouſſe ma colére,
Il n'eſt point de retour qu'il faille qu'on eſpére;

Quand

Quand je pourrois reprendre un tendre ſentiment,
C'eſt aſſez contre lui que l'éclat d'un ſerment :
Car enfin un eſprit qu'un peu d'orgueil inſpire,
Trouve beaucoup de honte à ſe pouvoir dédire ;
Et ſouvent, aux dépens d'un pénible combat,
Fait ſur ſes propres vœux un illuſtre attentat,
S'obſtine par honneur, & n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir ſa parole.
Ainſi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prend point de clartés pour régler l'avenir ;
Et, quoi qu'à mes deſtins la fortune prépare,
Croi que je ne puis être au Prince de Navarre,
Que, de ces noirs accès qui troublent ſa raiſon,
Il n'ait fait éclater l'entiére guériſon,
Et réduit tout mon cœur, que ce mal perſécute,
A n'en plus redouter l'affront d'une rechûte.

ELISE.

Mais quel affront nous fait le tranſport d'un jaloux ?

D. ELVIRE.

En eſt-il un qui ſoit plus digne de courroux ?
Et, puiſque notre cœur fait un effort extrême
Lorſqu'il ſe peut réſoudre à confeſſer qu'il aime,
Puiſque l'honneur du ſexe, en tout tems rigoureux,
Oppoſe un fort obſtacle à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obſtacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'eſt-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats ?

ELISE.

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
En ces occaſions n'a rien qui nous offenſe ;
Et qu'il eſt dangereux qu'un cœur qu'on a charmé,
Soit trop perſuadé, Madame, d'être aimé :
Si....

D. ELVIRE.

N'en diſputons plus. Chacun a ſa penſée.

C'eſt

C'eſt un ſcrupule enfin dont mon ame eſt bleſſée ;
Et contre mes déſirs, je ſens je ne ſçais quoi
Me prédire un éclat entre le Prince & moi,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille...
Mais, ô Ciel ! en ces lieux, Dom Sylve de Caſtille !

SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALPHONSE crû D. Sylve, ELISE,

D. ELVIRE.

AH ! Seigneur, par quel ſort vous vois-je maintenant ?

D. ALPHONSE.

Je ſçais que mon abord, Madame, eſt ſurprenant,
Et, qu'être ſans éclat entré dans cette ville
Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile,
Qu'avoir pû me ſouſtraire aux yeux de ſes ſoldats,
C'eſt un événement que vous n'attendiez pas.
Mais ſi j'ai dans ces lieux franchi quelques obſtacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles ;
Tout mon cœur a ſenti par de trop rudes coups
Le rigoureux deſtin d'être éloigné de vous,
Et je n'ai pû nier au tourment qui le tuë
Quelques momens ſecrets d'une ſi chére vûë.
Je viens vous dire donc que je rends grace aux Cieux
De vous voir hors des mains d'un tyran odieux ;
Mais parmi les douceurs d'une telle avanture,
Ce qui m'eſt un ſujet d'éternelle torture
C'eſt de voir, qu'à mon bras les rigueurs de mon ſort
Ont envié l'honneur de cet illuſtre effort,
Et fait à mon rival, avec trop d'injuſtice,
Offrir les doux périls d'un ſi fameux ſervice.

Oui,

Oui, Madame, j'avois pour rompre vos liens
Des ſentimens ſans doute auſſi beaux que les ſiens;
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
Si le Ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

D. ELVIRE.

Je ſçais, Seigneur, je ſçais que vous avez un cœur
Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur;
Et je ne doute point que ce généreux zéle
Dont la chaleur vous pouſſe à venger ma querelle,
N'eût contre les efforts d'un indigne projet
Pû faire en ma faveur tout ce qu'un autre à fait.
Mais, ſans cette action dont vous étiez capable,
Mon ſort à la Caſtille eſt aſſez redevable;
On ſçait ce qu'en ami plein d'ardeur & de foi,
Le Comte votre pere a fait pour le feu Roi;
Après l'avoir aidé juſqu'à l'heure derniére,
Il donne en ſes Etats un azyle à mon frere.
Quatre luſtres entiers il y cache ſon ſort
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort,
Et, pour rendre à ſon front l'éclat d'une couronne,
Contre nos raviſſeurs vous marchez en perſonne.
N'êtes-vous pas content, & ces ſoins généreux
Ne m'attachent-ils point par d'aſſez puiſſans nœuds?
Quoi! votre ame, Seigneur, ſeroit-elle obſtinée
A vouloir aſſervir toute ma deſtinée?
Et faut-il que jamais il ne tombe ſur nous
L'ombre d'un ſeul bienfait, qu'il ne vienne de vous?
Ah! ſouffrez, dans les maux où mon deſtin m'expoſe,
Qu'au ſoin d'un autre auſſi je doive quelque choſe;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire, où le vôtre n'eſt pas.

D. ALPHONSE.

Oui, Madame, mon cœur doit ceſſer de s'en plaindre.
Avec trop de raiſon vous voulez m'y contraindre,

Et c'eſt injuſtement qu'on ſe plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
Ce ſecours d'un rival m'eſt un cruel martyre;
Mais, hélas! de mes maux, ce n'eſt pas là le pire,
Le coup, le rude coup dont je ſuis atterré,
C'eſt de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ſes feux pleins de gloire
Sur les miens dans votre ame emportent la victoire;
En cette occaſion de ſervir vos appas,
Cet avantage offert de ſignaler ſon bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut ſalutaire,
N'eſt que le pur effet du bonheur de vous plaire,
Que le ſecret pouvoir d'un aſtre merveilleux
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
Ainſi tous mes efforts ne ſeront que fumée.
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée;
Mais je marche en tremblant à cet illuſtre emploi,
Aſſûré que vos vœux ne ſeront pas pour moi;
Et que, s'ils ſont ſuivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux ſuccès aux ſoins de la Navarre.
Ah! Madame, faut-il me voir précipité
De l'eſpoir glorieux dont je m'étois flaté;
Et ne puis-je ſçavoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir mérité cette effroyable chûte?

D. ELVIRE.

Ne me demandez rien, avant que regarder
Ce qu'à mes ſentimens vous devez demander;
Et, ſur cette froideur qui ſemble vous confondre,
Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis répondre:
Car enfin tous vos ſoins ne ſçauroient ignorer
Quels ſecrets de votre ame on m'a ſçû déclarer,
Et je la crois, cette ame, & trop noble & trop haute,
Pour vouloir m'obliger à commettre nne faute.
Vous-même, dites-vous s'il eſt de l'équité
De me voir couronner une infidélité;

Si

Si vous pouvez m'offrir, ſans beaucoup d'injuſtice,
Un cœur à d'autres yeux offert en ſacrifice ;
Vous plaindre avec raiſon, & blâmer mes refus
Lorſqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oui, Seigneur, c'eſt un crime, & les premiéres flâmes
Ont des droits ſi ſacrés ſur les illuſtres ames,
Qu'il faut perdre grandeurs, & renoncer au jour,
Plûtôt que de pancher vers un ſecond amour.
J'ai pour vous cette ardeur, que peut prendre l'eſtime
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime ;
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et ſoûtenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendreſſe
Vous conſerve le cœur de l'aimable Comteſſe,
Ce que pour un ingrat, (car vous l'êtes, Seigneur,)
Elle a d'un choix conſtant refuſé le bonheur,
Quel mépris généreux, dans ſon ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadême;
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,
Et rendez à ſon cœur ce que vous lui devez.

D. ALPHONSE.

Ah! Madame, à mes yeux n'offrez point ſon mérite,
Il n'eſt que trop préſent à l'ingrat qui la quitte ;
Et ſi mon cœur vous dit ce que pour elle il ſent,
J'ai peur qu'il me ſoit pas envers vous innocent.
Oui, ce cœur l'oſe plaindre, & ne ſuit pas ſans peine
L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne,
Aucun eſpoir pour vous n'a flaté mes déſirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des ſoupirs;
Qui n'ait dans ſes douceurs fait jetter à mon ame
Quelques triſtes regards vers ſa premiére flâme :
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers ſouhaits.

J'ai

J'ai fait plus que cela, puiſqu'il vous faut tout dire,
Oui, j'ai voulu ſur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, & rejetter mon cœur
Sous le joug innocent de ſon premier vainqueur.
Mais, après mes efforts, ma conſtance abbattuë
Voit un cours néceſſaire à ce mal qui me tuë;
Et, dût être mon ſort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'eſpoir de mes vœux.
Je ne ſçaurois ſouffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux poſſédée;
Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je ſçais que je trahis une Princeſſe aimable;
Mais, Madame, après tout, mon cœur eſt-il coupable?
Et le fort aſcendant que prend votre beauté,
Laiſſa-t-il aux eſprits aucune liberté?
Hélas! je ſuis ici bien plus à plaindre qu'elle,
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidéle,
D'un pareil déplaiſir on ſe peut conſoler;
Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égaler,
J'ai celui de quitter une aimable perſonne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

D. ELVIRE.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
Et toujours notre cœur eſt en notre pouvoir;
Il peut bien quelquefois montrer quelque foibleſſe:
Mais enfin ſur nos ſens la raiſon eſt maîtreſſe....

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALPHONSE crû Dom Sylve.

D. GARCIE.

MAdame, mon abord, comme je connois bien,
Aſſez mal-à-propos trouble votre entretien,

Et

Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyoient pas trouver ſi bonne compagnie.

D. ELVIRE.

Cette vûë, en effet, ſurprend au dernier point,
Et, de même que vous, je ne l'attendois point.

D. GARCIE.

Oui, Madame, je crois que de cette viſite,
Comme vous l'aſſûrez, vous n'étiez point inſtruite.

[*à Dom Sylve.*]

Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
De nous donner avis de ce rare bonheur;
Et nous mettre en état, ſans nous vouloir ſurprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre.

D. ALPHONSE.

Les héroïques ſoins vous occupent ſi fort,
Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurois eu tort;
Et des grands conquérans les ſublimes penſées
Sont aux civilités avec peine abaiſſées.

D. GARCIE.

Mais les grands conquérans, dont on vante les ſoins,
Loin d'aimer le ſecret, affectent les témoins:
Leur ame, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée:
Et, s'appuyant toujours ſur de hauts ſentimens,
Ne s'abaiſſe à jamais à des déguiſemens.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques
En paſſant dans ces lieux par de ſourdes pratiques?
Et ne craignez-vous point qu'on puiſſe aux yeux de tous
Trouver cette action trop indigne de vous?

D. ALPHONSE.

Je ne ſçais ſi quelqu'un blâmera ma conduite,

Au ſecret que j'ai fait d'une telle viſite ;
Mais je ſçais qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obſcurité ;
Et, quand j'aurai ſur vous à faire une entrepriſe,
Vous n'aurez pas ſujet de blâmer la ſurpriſe,
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le ſoin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires ;
Et, d'un ſang un peu chaud reprimant les bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

D. ELVIRE *à Dom Garcie.*

Prince, vous avez tort, & ſa viſite eſt telle
Que vous....

D. GARCIE.

Ah ! c'en eſt trop que prendre ſa querelle,
Madame, & votre eſprit devroit feindre un peu mieux,
Lorſqu'il veut ignorer ſa venuë en ces lieux.
Cette chaleur ſi promte à vouloir la défendre,
Perſuade aſſez mal qu'elle ait pû vous ſurprendre.

D. ELVIRE.

Quoi que vous ſoupçonniez, il m'importe ſi peu,
Que j'aurois du regret d'en faire un deſaveu.

D. GARCIE.

Pouſſez donc juſqu'au bout cet orgueil héroïque,
Et que ſans héſiter tout votre cœur s'explique ;
C'eſt au déguiſement donner trop de crédit.
Ne deſavouez rien, puiſque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte ;
Dites que de ſes feux vous renſſentez l'atteinte,
Que pour vous ſa préſence a des charmes ſi doux....

D. ELVIRE.

Et, ſi je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous ?

Avez-

Avez-vous ſur mon cœur quelque empire à prétendre,
Et, pour régler mes mœux, ai-je votre ordre à prendre ?
Sçachez que trop d'orgueil a pû vous décevoir
Si votre cœur ſur moi s'eſt crû quelque pouvoir ;
Et que mes ſentimens ſont d'une ame trop grande
Pour vouloir les cacher, lorſqu'on me les demande.
Je ne vous dirai point ſi le Comte eſt aimé ;
Mais apprenez de moi qu'il eſt fort eſtimé ;
Que ſes hautes vertus, pour qui je m'intéreſſe,
Méritent mieux que vous les vœux d'une Princeſſe,
Que je garde aux ardeurs, aux ſoins qu'il me fait voir
Tout le reſſentiment qu'une ame puiſſe avoir :
Et que, ſi des deſtins la fatale puiſſance
M'ôte la liberté d'être ſa récompenſe,
Au moins eſt-il en moi de promettre à ſes vœux,
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux ;
Et, ſans vous amuſer d'une attente frivole,
C'eſt à quoi je m'engage, & je tiendrai parole.
Voilà mon cœur ouvert, puiſque vous le voulez,
Et mes vrais ſentimens à vos yeux étalés.
Etes-vous ſatisfait ? & mon ame attaquée
S'eſt-elle, à votre avis, aſſez bien expliquée ?
Voyez, pour vous ôter tout lieu de ſoupçonner,
S'il reſte quelque jour encore à vous donner.

[*à Dom Sylve.*]

Cependant ſi vos ſoins s'attachent à me plaire,
Songez que votre bras, Comte, m'eſt néceſſaire ;
Et, d'un capricieux quels que ſoient les tranſports,
Qu'à punir nos tyrans il doit tous ſes efforts.
Fermez l'oreille enfin à toute ſa furie,
Et pour vous y porter, c'eſt moi qui vous en prie.

SCE-

SCENE IV.

D. GARCIE, D. ALPHONSE crû D. Sylve.

D. GARCIE.

TOut vous rit, & votre ame en cette occaſion
Jouït ſuperbement de ma confuſion.
Il vous eſt doux de voir un aveu plein de gloire,
Sur les feux d'un rival marquer votre victoire ;
Mais c'eſt à votre joye un ſurcroît ſans égal,
D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival ;
Et mes prétentions hautement étouffées,
A vos vœux triomphans ſont d'illuſtres trophées.
Goûtez à pleins tranſports ce bonheur éclatant ;
Mais ſçachez qu'on n'eſt pas encore où l'on prétend.
La fureur qui m'anime a de trop juſtes cauſes,
Et l'on verra peut-être arriver bien des choſes.
Un déſeſpoir va loin quand il eſt échapé,
Et tout eſt pardonnable à qui ſe voit trompé.
Si l'ingrate à mes yeux, pour flater votre flâme,
A jamais n'être à moi vient d'engager ſon ame,
Je ſçaurai bien trouver dans mon juſte courroux
Les moyens d'empécher qu'elle ne ſoit à vous.

D. ALPHONSE.

Cet obſtacle n'eſt pas ce qui me met en peine.
Nous verrons quelle attente en tout cas ſera vaine,
Et chacun de ſes feux pourra par ſa valeur
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme, entre rivaux, l'ame la plus poſée
A des termes d'aigreur trouve une pente aiſée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puiſſe trop échauffer votre eſprit & le mien ;
Prince, affranchiſſez-moi d'une gêne ſecrette,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

D. GARCIE.

Non, non, ne craignez point qu'on pouſſe votre eſprit

A violer ici l'ordre qu'on vous preſcrit.
Quelque juſte fureur qui me preſſe & vous flate,
Je ſçais, Comte, je ſçais quand il faut qu'elle éclate;
Ces lieux vous ſont ouverts, oui, ſortez-en, ſortez
Glorieux des douceurs que vous en remportez;
Mais encore une fois, apprenez que ma tête
Peut ſeule dans vos mains mettre votre conquête.

D. ALPHONSE.

Quand nous en ſerons-là, le ſort en notre bras
De tous nos intérêts vuidera les débats.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

RETOURNEZ, Dom Alvar, & perdez l'eſpérance
De me perſuader l'oubli de cette offenſe.
Cette playe en mon cœur ne ſçauroit ſe guérir,
Et les ſoins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux reſpects croit-il que je défére ?
Non, non, il a pouſſé trop avant ma colére ;
Et ſon vain repentir qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

D. ALVAR.

Madame, il fait pitié. Jamais cœur, que je penſe,
Par un plus vif remords n'expia ſon offenſe ;
Et, ſi dans ſa douleur vous le conſidériez,
Il toucheroit votre ame, & vous l'excuſeriez.
On ſçait bien que le Prince eſt dans un âge à ſuivre
Les premiers mouvemens où ſon ame ſe livre,
Et qu'en un ſang bouillant, toutes les paſſions
Ne laiſſent guéres place à des réflexions.
Dom Lope, prévenu d'une fauſſe lumiére,
De l'erreur de ſon maître a fourni la matiére.
Un bruit aſſez confus, dont le zéle indiſcret
A de l'abord du Comte éventé le ſecret,
Vous avoit miſe auſſi de cette intelligence

Qui,

Qui, dans ces lieux gardés, a donné ſa préſence.
Le Prince a crû l'avis, & ſon amour ſéduit
Sur une fauſſe allarme a fait tout ce grand bruit;
Mais d'une telle erreur ſon ame eſt revenuë,
Votre innocence enfin lui vient d'être connuë,
Et Dom Lope qu'il chaſſe, eſt un viſible effet
Du vif remords qu'il ſent de l'éclat qu'il a fait.

D. ELVIRE.

Ah! c'eſt trop promtement qu'il croit mon innocence,
Il n'en a pas encore une entiére aſſûrance;
Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peſer,
Et ne ſe hâter point, de peur de s'abuſer.

D. ALVAR.

Madame, il ſçait trop bien....

D. ELVIRE.

Mais, Dom Alvar, de grace,
N'étendons pas plus loin un diſcours qui me laſſe,
Il réveille un chagrin qui vient, à contre-tems,
En troubler dans mon cœur d'autres plus importans.
Oui, d'un trop grand malheur la ſurpriſe me preſſe,
Et le bruit du trépas de l'illuſtre Comteſſe
Doit s'emparer ſi bien de tout mon déplaiſir,
Qu'aucun autre ſouci n'a droit de me ſaiſir.

D. ALVAR.

Madame, ce peut être une fauſſe nouvelle,
Mais mon retour, au Prince, en porte une cruelle.

D. ELVIRE.

De quelque grand ennui qu'il puiſſe être agité,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCENE II.

D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

J'Attendois qu'il ſortît, Madame, pour vous dire
Ce qu'il faut maintenant que votre ame reſpire,
Puiſque votre chagrin, dans un moment d'ici,
Du ſort de Done Ignés peut ſe voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait par un des ſiens demander audience.

D. ELVIRE.

Eliſe, il faut le voir, qu'il vienne promtement.

ELISE.

Mais il veut n'être vû que de vous ſeulement;
Et par cet envoyé, Madame, il ſollicite
Qu'il puiſſe ſans témoins vous rendre ſa viſite.

D. ELVIRE.

Hé bien, nous ſerons ſeuls, & je vais l'ordonner
Tandis que tu prendras le ſoin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment eſt forte!
O deſtins! eſt-ce joye, ou douleur qu'on m'apporte?

SCENE III.

D. PEDRE, ELISE.

ELISE.

OU...

D. PEDRE.

Si vous me cherchez, Madame, me voici.

ELISE.

En quel lieu votre maître....

D. PEDRE.

Il eſt proche d'ici.

Le ferai-je venir?

ELI-

ELISE.

Dites-lui qu'il s'avance,
Affûré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne ſe verra d'aucuns yeux éclairé.
[*ſeule.*]
Je ne ſçais quel ſecret en doit être auguré.
Tant de précautions qu'il affecte de prendre...
Mais le voici déjà.

SCENE IV.

D. IGNE'S déguiſée en homme, ELISE.

ELISE.

SEigneur, pour vous attendre
On a fait... Mais que voi-je ? Ah ! Madame, mes yeux...

D. IGNE'S.

Ne me découvrez point, Eliſe, dans ces lieux,
Et laiſſez reſpirer ma triſte deſtinée,
Sous une feinte mort que je me ſuis donnée.
C'eſt elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis ſous ce nom comprendre mes parens;
J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
Pour qui j'aurois ſouffert une mort véritable;
Et, ſous cet équipage, & le bruit de ma mort,
Il faut cacher à tous le ſecret de mon ſort
Pour me voir à l'abri de l'injuſte pourſuite,
Qui pourroit dans ces lieux perſécuter ma fuite.

ELISE.

Ma ſurpriſe en public eût trahi vos déſirs,
Mais allez là dedans étouffer des ſoupirs;
Et, des charmans tranſports d'une pleine allégreſſe,
Saiſir à votre aſpect le cœur de la Princeſſe;
Vous la trouverez ſeule, elle-même a pris ſoin
Que votre abord fût libre & n'eût aucun témoin.

SCENE V.

D. ALVAR, ELISE.

ELISE.

VOis-je pas Dom Alvar ?

D. ALVAR.

Le Prince me renvoye
Vous prier que pour lui votre crédit s'employe.
De ſes jours, belle Eliſe, on doit n'eſpérer rien
S'il n'obtient par vos ſoins un moment d'entretien ;
Son ame a des tranſports .... Mais le voici lui-même.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

AH! ſois un peu ſenſible à ma diſgrace extrême,
Eliſe, & prends pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ELISE.

C'eſt avec d'autres yeux que ne fait la Princeſſe,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous preſſe ;
Mais nous avons du Ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diverſement :
Et puiſqu'elle vous blâme, & que ſa fantaiſie
Lui fait un monſtre affreux de votre jalouſie,
Je ſerois complaiſant, & voudrois m'efforcer
De cacher à ſes yeux ce qui peut les bleſſer.
Un amant ſuit ſans doute une utile méthode,
S'il fait qu'à notre humeur la ſienne s'accommode ;
Et cent devoirs font moins que ces ajuſtemens,
Qui font croire en deux cœurs les mêmes ſentimens.

L'art

L'art de ces deux rapports fortement les aſ-
ſemble,
Et nous n'aimons rien tant, que ce qui nous
reſſemble.

D. GARCIE.

Je le ſçais; mais hélas! les deſtins inhumains
S'oppoſent à l'effet de ces juſtes deſſeins;
Et malgré tous mes ſoins viennent toujours me
tendre
Un piége, dont mon cœur ne ſçauroit ſe défendre.
Ce n'eſt pas que l'ingrate aux yeux de mon rival
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour lui des excès de tendreſſe,
Dont le cruel objet me reviendra ſans ceſſe:
Mais comme trop d'ardeur enfin m'avoit ſéduit
Quand j'ai crû qu'en ces lieux elle l'eût introduit,
D'un trop cuiſant ennui je ſentirois l'atteinte,
A lui laiſſer ſur moi quelque ſujet de plainte.
Oui, je veux faire au moins, ſi je m'en vois quitté,
Que ce ſoit de ſon cœur pure infidélité;
Et, venant m'excuſer d'un trait de promtitude,
Dérober tout prétexte à ſon ingratitude.

ELISE.

Laiſſez un peu de tems à ſon reſſentiment,
Et ne la voyez point, Seigneur, ſi promtement.

D. GARCIE.

Ah! ſi tu me chéris, obtiens que je la voye;
C'eſt une liberté qu'il faut qu'elle m'octroye;
Je ne pars point d'ici, qu'au moins ſon fier
dédain....

ELISE.

De grace, différez l'effet de ce deſſein.

D. GARCIE.

Non, ne m'oppoſe point une excuſe frivole.

ELISE *à part.*

Il faut que ce ſoit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de le faire en aller.

[*à Dom Garcie.*]

Demeurez donc, Seigneur, je m'en vais lui parler.

D. GARCIE.

Di-lui que j'ai d'abord banni de ma préſence
Celui dont les avis ont cauſé mon offenſe,
Que Dom Lope jamais...

SCENE VII.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE *regardant par la porte qu'Eliſe a laiſſée entr'ouverte.*

QUe vois-je ! ô juſtes Cieux !
Faut-il que je m'aſſûre au rapport de mes yeux ?
Ah ! ſans doute ils me font des témoins trop fidéles.
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles ;
Voiei le coup fatal qui devoit m'accabler.
Et quand par des ſoupcons je me ſentois troubler,
C'étoit, c'étoit le Ciel, dont la ſourde menace
Préſageoit à mon cœur cette horrible diſgrace.

D. ALVAR.

Qu'avez-vous vû, Seigneur, qui vous puiſſe émouvoir ?

D. GARCIE.

J'ai vû ce que mon ame a peine à concevoir,
Et le renverſement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette avanture ;
C'en eſt fait.... le deſtin.. je ne ſçaurois parler.

D. ALVAR.

Seigneur, que votre eſprit tâche à ſe rappeller.

D. GARCIE.

J'ai vû... Vengeance, ô Ciel !

D. ALVAR.

Quelle atteinte ſoudaine...

D. GAR-

D. GARCIE.

J'en mourrai, Dom Alvar, la choſe eſt bien certaine.

D. ALVAR.

Mais, Seigneur, qui pourroit...

D. GARCIE.

Ah! tout eſt ruiné,
Je ſuis, je ſuis trahi, je ſuis aſſaſſiné;
Un homme, ſans mourir te le puis-je bien dire?
Un homme dans les bras de l'infidéle Elvire!

D. ALVAR.

Ah! Seigneur, la Princeſſe eſt vertueuſe au point...

D. GARCIE.

Ah! ſur ce que j'ai vû ne me conteſte point,
Dom Alvar; c'en eſt trop que ſoutenir ſa gloire
Lorſque mes yeux font foi d'une action ſi noire.

D. ALVAR.

Seigneur, nos paſſions nous font prendre ſouvent
Pour choſe véritable un objet décevant;
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie
Se puiſſe...

D. GARCIE.

Dom Alvar, laiſſez-moi je vous prie;
Un conſeiller me choque en cette occaſion,
Et je ne prends avis que de ma paſſion.

D. ALVAR *à part.*

Il ne faut rien répondre à cet eſprit farouche.

D. GARCIE.

Ah! que ſenſiblement cette atteinte me touche!
Mais il faut voir qui c'eſt, & de ma main punir...
La voici; ma fureur, te peux-tu retenir?

SCENE VIII.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

HE bien, que voulez-vous ? & quel eſpoir de grace,
Après vos procédés, peut flater votre audace ?
Oſez-vous à mes yeux encor vous préſenter ?
Et que me direz-vous que je doive écouter ?

D. GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une ame eſt capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable,
Que le ſort, les démons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de ſi méchant que vous.

D. ELVIRE.

Ah ! vraiment j'attendois l'excuſe d'un outrage ;
Mais, à ce que je vois, c'eſt un autre langage.

D. GARCIE.

Oui, oui, c'en eſt un autre, & vous n'attendiez pas
Que j'euſſe découvert le traître dans vos bras,
Qu'un funeſte hazard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte, & ma perte.
Eſt-ce l'heureux amant ſur ſes pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu ?
O Ciel ! donne à mon cœur des forces ſuffiſantes
Pour pouvoir ſupporter des douleurs ſi cuiſantes.
Rougiſſez maintenant, vous en avez raiſon,
Et le maſque eſt levé de votre trahiſon.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flâme ;
Par ces frequens ſoupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et, malgré tous vos ſoins, & votre adreſſe à feindre,
Mon aſtre me diſoit ce que j'avois à craindre ;

Mais

Mais ne préſumez pas que, ſans étre vengé,
Je ſouffre le dépit de me voir outragé.
Je ſçai que ſur les vœux on n'a point de puiſſance,
Que l'amour veut par-tout naître ſans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame eſt libre à nommer ſon vainqueur :
Auſſi ne trouverois-je aucun ſujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé ſans feinte ;
Et, ſon arrêt livrant mon eſpoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au ſort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flâme applaudie,
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie,
Qui ne ſçauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout promettre à mes reſſentimens.
Non, non, n'eſpérez rien après un tel outrage,
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage,
Trahi de tous côtés, mis dans un triſte état,
Il faut que mon amour ſe venge avec éclat,
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon déſeſpoir achéve par moi-même.

D. ELVIRE.

Aſſez paiſiblement vous a-t-on écouté,
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté ?

D. GARCIE.

Et par quels beaux diſcours, que l'artifice inſpire....

D. ELVIRE.

Si vous avez encor quelque choſe à me dire,
Vous pouvez l'ajouter, je ſuis prêt à l'ouir ;
Sinon, faites au moins que je puiſſe jouïr
De deux ou trois momens de paiſible audience.

D. GARCIE.

Hé bien, j'écoute. O Ciel ! quelle eſt ma patience !

D. ELVIRE.

Je force ma colére, & veux, ſans nulle aigreur,
Répondre à ce diſcours ſi rempli de fureur.

D. GARCIE.

C'eſt que vous voyez bien....

D. ELVIRE.

Ah! j'ai prêté l'oreille
Autant qu'il vous a plû, rendez moi la pareille.
J'admire mon deſtin, & jamais ſous les Cieux
Il ne fut rien, je crois, de ſi prodigieux,
Rien, dont la nouveauté ſoit plus inconcevable,
Et rien que la raiſon rende moins ſupportable.
Je me vois un amant, qui, ſans ſe rebuter,
Applique tous ſes ſoins à me perſécuter,
Qui, dans tout ſon amour que ſa bouche m'exprime,
Ne conſerve pour moi nul ſentiment d'eſtime,
Rien, au fond de ce cœur qu'ont pû bleſſer mes yeux,
Qui faſſe droit au ſang que j'ai reçû des Cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fauſſe apparence.
Oui, je vois....

[*Dom Garcie montre de l'impatience pour parler.*]

Ah! ſur-tout ne m'interrompez point.
Je vois, dis-je, mon ſort malheureux à ce point,
Qu'un cœur, qui dit qu'il m'aime, & qui doit faire croire
Que, quand tout l'univers douteroit de ma gloire,
Il voudroit contre tous en être le garant,
Eſt celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
On ne voit échaper aux ſoins que prend ſa flâme
Aucune occaſion de ſoupçonner mon ame;
Mais c'eſt peu des ſoupçons, il en fait des éclats
Que, ſans être bleſſé, l'amour ne ſouffre pas.
Loin d'agir en amant, qui, plus que la mort même,
Appréhende toujours d'offenſer ce qu'il aime,

Qui

Qui ſe plaint doucement, & cherche avec reſpect
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit ſuſpect;
A toute extrémité dans ſes doutes il paſſe,
Et ce n'eſt que fureur, qu'injure, & que menace;
Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devroit me le rendre odieux,
Et lui donner moyen, par une bonté pure,
De tirer ſon ſalut d'une nouvelle injure.
Ce grand emportement qu'il m'a fallu ſouffrir
Part de ce qu'à vos yeux le hazard vient d'offrir,
J'aurois tort de vouloir démentir votre vûë,
Et votre ame ſans doute a dû paroître émûë.

D. GARCIE.

Et n'eſt-ce pas....

D. ELVIRE.

Encore un peu d'attention,
Et vous allez ſçavoir ma réſolution.
Il faut que de nous deux le deſtin s'accompliſſe;
Vous êtes maintenant ſur un grand précipice,
Et ce que votre cœur pourra déliberer
Va vous y faire cheoir, ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pû ſurprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
Et ne demandez point d'autre preuve que moi
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voi:
Si de vos ſentimens la promte déférence,
Veut ſur ma ſeule foi croire mon innocence,
Et de tous vos ſoupçons démentir le crédit
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
Cette ſoumiſſion, cette marque d'eſtime
Du paſſé dans ce cœur efface tout le crime;
Je retracte, à l'inſtant, ce qu'un juſte courroux
M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous,
Et, ſi je puis un jour choiſir ma deſtinée
Sans choquer les devoirs du rang où je ſuis née,
Mon honneur, ſatisfait par ce reſpect ſoudain,
Promet à votre amour, & mes vœux, & ma main:

Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire.
Si cette offre ſur vous-obtient ſi peu d'empire,
Que vous me refuſiez de me faire entre nous
Un ſacrifice entier de vos ſoupçons jaloux;
S'il ne vous ſuffit pas de toute l'aſſûrance
Que vous peuvent donner mon cœur, & ma naiſſance;
Et que de votre eſprit les ombrages puiſſans
Forcent mon innocence à convaincre vos ſens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu ſincére à qui l'on fait outrage;
Je ſuis prête à le faire, & vous ſerez content:
Mais il vous faut de moi détacher à l'inſtant,
A mes vœux, pour jamais, renoncer de vous-même;
Et j'atteſte du Ciel la puiſſance ſuprême
Que, quoi que le deſtin puiſſe ordonner de nous,
Je choiſirai plûtôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous ſatisfaire;
Aviſez maintenant celui qui peut vous plaire.

D. GARCIE.

Juſte Ciel! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice, & de déloyauté?
Tout ce que des enfers la malice étudie
A-t-il rien de ſi noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute ſa rigueur
Un plus cruel moyen d'embaraſſer un cœur?
Ah! que vous ſçavez bien ici contre moi-même,
Ingrate, vous ſervir de ma foibleſſe extréme,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Parce qu'on eſt ſurpriſe, & qu'on manque d'excuſe,
D'une offre de pardon on emprunte la ruſe:
Votre feinte douceur forge un amuſement
Pour divertir l'effet de mon reſſentiment;
Et, par le nœud ſubtil du choix qu'elle embaraſſe,
Veut ſouſtraire un perfide au coup qui le menace.

Oui,

Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclairciſſement qui vous doit condamner ;
Et votre ame, feignant une innocence entiére,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumiére
Qu'à des conditions, qu'après d'ardens ſouhaits
Vous penſez que mon cœur n'acceptera jamais ;
Mais vous ſerez trompée en me croyant ſur-
prendre.
Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous dé-
fendre,
Et quel fameux prodige, accuſant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vû juſtifier l'horreur.

D. ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous preſcrire
De ne plus rien prétendre au cœur de Done Elvire.

D. GARCIE.

Soit, je ſouſcris à tout, & mes vœux auſſi bien,
En l'état où je ſuis, ne prétendent plus rien.

D. ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. GARCIE.

Non, non, tous ces diſcours ſont de vaines dé-
faites,
Et c'eſt moi bien plûtôt qui dois vous avertir
Que quelqu'autre dans peu ſe pourra repentir ;
Le traître, quel qu'il ſoit, n'aura pas l'avantage
De dérober ſa vie à l'effort de ma rage.

D. ELVIRE.

Ah! c'eſt trop en ſouffrir, & mon cœur irrité
Ne doit plus conſerver une ſotte bonté ;
Abandonnons l'ingrat à ſon propre caprice,
Et puiſqu'il veut périr, conſentons qu'il périſſe.
Elile. [*à Don Garcie.*] A cet éclat vous vou-
lez me forcer,
Mais je vous apprendrai que c'eſt trop m'offenſer.

SCE-

SCENE IX.

D. ELVIRE, D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE *à Eliſe.*

FAites un peu ſortir la perſonne chérie....
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. GARCIE.

Et je puis....

D. ELVIRE.

Attendez, vous ſerez ſatisfait.

ELISE *à part en ſortant.*

Voici de ſon jaloux ſans doute un nouveau trait.

D. ELVIRE.

Prenez garde qu'au moins cette noble colére,
Dans la même fierté, juſqu'au bout perſévére;
Et ſur-tout déſormais ſongez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos ſoupçons éclaircis.

SCENE X.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. IGNE'S déguiſée en homme, ELISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE *à D. Garcie, en lui montrant D. Ignés.*

VOici, graces au Ciel, ce qui les a fait naître
Ces ſoupçons obligeans que l'on me fait paroître;
Voyez bien ce viſage, &, ſi de Done Ignés
Vos yeux au même inſtant n'y connoiſſent les traits.

D. GARCIE.

O Ciel!

D. ELVIRE.

Si la fureur, dont votre ame eſt émûë,
Vous trouble juſques-là l'uſage de la vûë,

Vous

Vous avez d'autres yeux à pouvoir conſulter
Qui ne vous laiſſeront aucun lieu de douter.
Sa mort eſt une adreſſe au beſoin inventée
Pour fuir l'autorité qui l'a perſécutée :
Et, ſous un tel habit, elle cachoit ſon ſort
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.

[*à Done Ignés.*]

Madame, pardonnez, s'il faut que je conſente
A trahir vos ſecrets, & tromper votre attente;
Je me vois expoſée à ſa témérité,
Toutes mes actions n'ont plus de liberté,
Et mon honneur en butte aux ſoupçons qu'il peut prendre,
Eſt réduit à toute heure aux ſoins de ſe défendre.
Nos doux embraſſemens, qu'a ſurpris ce jaloux,
De cent indignités m'ont fait ſouffrir les coups.
Oui, voilà le ſujet d'une fureur ſi promte,
Et l'aſſûré témoin qu'on produit de ma honte.

[*à D. Garcie.*]

Jouiſſez à cette heure en tyran abſolu
De l'éclairciſſement que vous avez voulu;
Mais ſçachez que j'aurai ſans ceſſe la mémoire
De l'outrage ſanglant qu'on a fait à ma gloire :
Et, ſi je puis jamais oublier mes ſermens,
Tombent ſur moi du Ciel les plus grands châtimens;
Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre
Lorſqu'à ſouffrir vos feux je pourrai me réſoudre.
Allons, Madame, allons, ôtons-nous de ces lieux
Qu'infectent les regards d'un monſtre furieux,
Fuyons-en promtement l'atteinte envenimée,
Evitons les effets de ſa rage animée,
Et ne faiſons des vœux, dans nos juſtes deſſeins,
Que pour nous voir bientôt affranchir de ſes mains.

D. IGNE'S *à D. Garcie.*

Seigneur, de vos ſoupçons l'injuſte violence
A la même vertu vient de faire une offenſe.

SCE-

SCENE XI.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

QUelles triſtes clartés, diſſipant mon erreur,
Enveloppent mes ſens d'une profonde horreur,
Et ne laiſſent plus voir à mon ame abbattuë
Que l'effroyable objet d'un remords qui me tuë!
Ah! Dom Alvar, je vois que vous avez raiſon,
Mais l'enfer dans mon cœur a ſouffé ſon poiſon;
Et, par un trait fatal d'une rigueur extrême,
Mon plus grand ennemi ſe rencontre en moi-même.
Que me ſert-il d'aimer du plus ardent amour
Qu'une ame conſumée ait jamais mis au jour,
Si, par ſes mouvemens qui font toute ma peine,
Cet amour à tous coups ſe rend digne de haine?
Il faut, il faut venger par mon juſte trépas
L'outrage que j'ai fait à ſes divins appas;
Auſſi-bien quel conſeil aujourd'hui puis-je ſuivre?
Ah! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre.
Si j'ai pû renoncer à l'eſpoir de ſes vœux,
Renoncer à la vie eſt beaucoup moins fâcheux.

D. ALVAR.

Seigneur....

D. GARCIE.

Non, Dom Alvar, ma mort eſt néceſſaire,
Il n'eſt ſoins, ni raiſons qui m'en puiſſent diſtraire;
Mais il faut que mon ſort en ſe précipitant
Rende à cette Princeſſe un ſervice éclatant,
Et je veux me chercher dans cette illuſtre envie
Les moyens glorieux de ſortir de la vie;
Faire par un grand coup qui ſignale ma foi,
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moi,
Et qu'elle puiſſe dire en ſe voyant vengée,

C'eſt

C'eſt par ſon trop d'amour qu'il m'avoit outragée,
Il faut que de ma main un illuſtre attentat
Porte une mort trop dûë au ſein de Maurégat,
Que j'aille prévenir par une belle audace
Le coup, dont la Caſtille avec bruit le menace,
Et j'aurai la douceur, dans mon inſtant fatal,
De ravir cette gloire à l'eſpoir d'un rival.

D. ALVAR.

Un ſervice, Seigneur, de cette conſéquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offenſe;
Mais hazarder.....

D. GARCIE.

Allons, par un juſte devoir,
Faire à ce noble effort ſervir mon déſeſpoir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

OUI, jamais il ne fut de ſi rude ſurpriſe.
Il venoit de former cette haute entrepriſe;
A l'avide déſir d'immoler Maurégat,
De ſon promt déſeſpoir il tournoit tout l'éclat,
Ses ſoins précipités vouloient à ſon courage
De cette juſte mort aſſûrer l'avantage,
Y chercher ſon pardon, & prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il ſortoit de ces murs, quand un bruit trop fidéle
Eſt venu lui porter la fâcheuſe nouvelle
Que ce même rival, qu'il vouloit prévenir,
A remporté l'honneur qu'il penſoit obtenir,
L'a prévenu lui-même, en immolant le traître,
Et pouſſé dans ce jour Dom Alphonſe à paroître,
Qui d'un ſi promt ſuccès va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la Princeſſe ſa ſœur:
Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'eſt la récompenſe,
Dont il prétend payer le ſervice éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

ELISE.

Oui, Done Elvire a ſçû ces nouvelles ſemées,
Et du vieux Dom Louis les trouve confirmées,
Qui vient de lui mander que Léon dans ce jour
De Dom Alphonſe, & d'elle, attend l'heureux retour;

Et

Et que c'eſt-là qu'on doit par un revers proſpére,
Lui voir prendre un époux de la main de ce frere.
Dans ce peu qu'il en dit, il donne aſſez à voir
Que Dom Sylve eſt l'époux qu'elle doit recevoir.

D. ALVAR.

Ce coup au cœur du Prince.....

ELISE.

Eſt ſans doute bien rude,
Et je le trouve à plaindre en ſon inquiétude.
Son intérêt pourtant, ſi j'en ai bien jugé,
Eſt encor cher au cœur qu'il a tant outragé;
Et je n'ai point connu, qu'à ce ſuccès qu'on vante,
La Princeſſe ait fait voir une ame fort contente
De ce frere qui vient, & de la lettre auſſi:
Mais. . . .

SCENE II.

D. ELVIRE, D. IGNE'S déguiſée en homme, ELISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

FAites, Dom Alvar, venir le Prince ici,
Souffrez que devant vous je lui parle, Madame,
Sur cet événement dont on ſurprend mon ame;
Et ne m'accuſez point du trop promt changement,
Si je perds contre lui tout mon reſſentiment.
Sa diſgrace imprévûë a pris droit de l'éteindre;
Sans lui laiſſer ma haine, il eſt aſſez à plaindre,
Et le Ciel, qui l'expoſe à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien ſervi les ſermens de mon cœur.
Un éclatant arrêt de ma gloire outragée,
A jamais n'être à lui me tenoit engagée;
Mais quand par les deſtins il eſt exécuté,
J'y vois pour ſon amour trop de ſévérité:
Et le triſte ſuccès de tout ce qu'il m'adreſſe
M'efface ſon offenſe, & lui rend ma tendreſſe:
Oui,

Oui, mon cœur trop vengé par de ſi rudes coups
Laiſſe à leur cruauté déſarmer ſon courroux,
Et cherche maintenant, par un ſoin pitoyable,
A conſoler le ſort d'un amant miſérable;
Et je crois que ſa flâme a bien pû mériter
Cette compaſſion que je lui veux prêter.

D. IGNE'S.

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres ſentimens qu'on voit qu'il vous inſpire,
Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, & ſa pâleur
De ce coup ſurprenant marque aſſez la douleur.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNE'S déguiſée en homme, ELISE.

D. GARCIE.

MAdame, avec quel front faut-il que je m'avance,
Quand je viens vous offrir l'odieuſe préſence...

D. ELVIRE.

Prince, ne parlons plus de mon reſſentiment.
Votre ſort dans mon ame a fait du changement,
Et par le triſte état où ſa rigueur vous jette,
Ma colére eſt éteinte, & notre paix eſt faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait ſur lui du Ciel éclater le courroux,
Bien que ces noirs ſoupçons ayent offenſé ma gloire
Par des indignités qu'on auroit peine à croire,
J'avouerai toutefois que je plains ſon malheur
Juſqu'à voir nos ſuccès avec quelque douleur;
Que je hais les faveurs de ce fameux ſervice,
Lorſqu'on veut de mon cœur lui faire un ſacrifice;
Et voudrois bien pouvoir racheter les momens,
Où le ſort contre vous n'armoit que mes ſermens:
Mais enfin vous ſçavez comme nos deſtinées
Aux intérêts publics ſont toujours enchaînées,

Et

Et que l'ordre des Cieux pour diſpoſer de moi,
Dans mon frere qui vient, me va montrer mon Roi.
Cédez comme moi, Prince, à cette violence,
Où la grandeur ſoumet celles de ma naiſſance;
Et, ſi de votre amour les déplaiſirs ſont grands,
Qu'il ſe faſſe un ſecours de la part que j'y prends,
Et ne ſe ſerve point contre un coup qui l'étonne,
Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne:
Ce vous ſeroit ſans doute un indigne tranſport
De vouloir dans vos maux lutter contre le ſort,
Et lorſque c'eſt envain qu'on s'oppoſe à ſa rage,
La ſoumiſſion promte eſt grandeur de courage.
Ne réſiſtez donc point à ſes coups éclatans,
Ouvrez les murs d'Aſtorgue au frere que j'attends,
Laiſſez-moi rendre aux droits qu'il peut ſur moi prétendre,
Ce que mon triſte cœur a réſolu de rendre;
Et ce fatal hommage, où mes vœux ſont forcés,
Peut-être n'ira ſi loin que vous penſez.

D. GARCIE.

C'eſt faire voir, Madame, une bonté trop rare
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare;
Sur moi ſans de tels ſoins vous pouvez laiſſer cheoir
Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
En l'état où je ſuis, je n'ai rien à vous dire.
J'ai mérité du ſort tout ce qu'il a de pire,
Et je ſçais, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me ſuis ôté le droit d'en murmurer.
Par où pourrois-je, hélas! dans ma vaſte diſgrace,
Vers vous de quelque plainte autoriſer l'audace?
Mon amour s'eſt rendu mille fois odieux,
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux;
Et, lorſque par un juſte & fameux ſacrifice
Mon bras à votre ſang cherche à rendre un ſervice,
Mon aſtre m'abandonne au déplaiſir fatal
De me voir prévenu par le bras d'un rival.

Mada-

Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,
Je ſuis digne d'un coup que l'on me fait attendre,
Et je le vois venir, ſans oſer contre lui
Tenter de votre cœur le favorable appui.
Ce qui peut me reſter dans mon malheur extrême,
C'eſt de chercher alors mon reméde en moi-
même,
Et faire que ma mort, propice à mes déſirs,
Affranchiſſe mon cœur de tous ſes déplaiſirs.
Oui, bien-tôt dans ces lieux Dom Alphonſe
doit être,
Et déjà mon rival commence de paroître:
De Léon vers ces murs il ſemble avoir volé
Pour recevoir le prix du tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune réſiſtance
Faſſe valoir ici ce que j'ai de puiſſance,
Il n'eſt effort humain, que, pour vous conſerver,
Si vous y conſentiez, je ne pûſſe braver;
Mais ce n'eſt pas à moi dont on hait la mémoire,
A pouvoir eſpérer cet aveu plein de gloire,
Et je ne voudrois pas par des efforts trop vains
Jetter le moindre obſtacle à vos juſtes deſſeins.
Non, je ne contrains point vos ſentimens, Ma-
dame.
Je vais en liberté laiſſer toute votre ame,
Ouvrir les murs d'Aſtorgue à cet heureux vain-
queur,
Et ſubir de mon ſort la derniére rigueur.

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. IGNE'S déguiſée en homme, ELISE.

D. ELVIRE.

MAdame, au déſeſpoir où ſon deſtin l'expoſe,
De tous mes déplaiſirs n'imputez pas la cauſe.
Vous me rendez juſtice, en croyant que mon
cœur
Fait de vos intérêts ſa plus vive douleur:

Que

Que bien plus que l'amour l'amitié m'eſt ſenſible,
Et que, ſi je me plains d'une diſgrace horrible,
C'eſt de voir que du Ciel le funeſte courroux
Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flâme
Qui traite indignement les bontés de votre ame.

D. IGNE'S.

C'eſt un événement dont ſans doute vos yeux
N'ont point pour moi, Madame, à quereller les Cieux;
Si les foibles attraits qu'étale mon viſage
M'expoſoient au deſtin de ſouffrir un volage,
Le Ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups,
Quand, pour m'ôter ce cœur, il s'eſt ſervi de vous,
Et mon front ne doit point rougir d'une inconſtance
Qui de vos traits aux miens marque la différence.
Si pour ce changement je pouſſe des ſoupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos déſirs;
Et, dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuſe pour vous de mon peu de mérite
Qui n'a pû retenir un cœur, dont les tributs
Cauſent un ſi grand trouble à vos vœux combattus.

D. ELVIRE.

Accuſez vous plûtôt de l'injuſte ſilence
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
Ce ſecret plûtôt ſçû, peut-être à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles ſi fâcheux;
Et mes juſtes froideurs, des déſirs d'un volage
Au point de leur naiſſance ayant banni l'hommage,
Euſſent pû renvoyer....

D. IGNE'S.

Madame, le voici.

D. ELVIRE.

Sans rencontrer ſes yeux vous pouvez être ici,

Ne ſortez point, Madame, & dans un tel martyre,
Veuillez être témoin de ce que je vais dire.

D. IGNE'S.

Madame, j'y conſens, quoique je ſçache bien
Qu'on fuiroit en ma place un pareil entretien.

D. ELVIRE.

Son ſuccès, ſi le Ciel ſeconde ma penſée,
Madame, n'aura rien dont vous ſoyez bleſſée.

SCENE V.

D. ALPHONSE crû D. Sylve, D. ELVIRE, D. IGNE'S déguiſée en homme.

D. ELVIRE.

AVant que vous parliez, je demande inſtamment
Que vous daigniez, Seigneur, m'écouter un moment.
Déjà la renommée a juſqu'à nos oreilles
Porté de votre bras les ſoudaines merveilles;
Et j'admire avec tous comme en ſi peu de tems
Il donne à nos deſtins ces ſuccès éclatans.
Je ſçais bien qu'un bienfait de cette conſéquence
Ne ſçauroit demander trop de reconnoiſſance,
Et qu'on doit toute choſe à l'exploit immortel
Qui replace mon frere au trône paternel.
Mais, quoi que de ſon cœur vous offrent les hommages,
Uſez en généreux de tous vos avantages,
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette ſur moi, Seigneur, un joug impérieux,
Que votre amour, qui ſçait quel intérêt m'anime,
S'obſtine à triompher d'un refus légitime,
Et veuille que ce frere, où l'on va m'expoſer,
Commence d'être Roi pour me tyranniſer.
Léon a d'autres prix dont, en cette occurrence,
Il peut mieux honorer votre haute vaillance;

Et

Et c'eſt à vos vertus faire un préſent trop bas,
Que vous donner un cœur qui ne ſe donne pas.
Peut-on être jamais ſatisfait en ſoi-même,
Lorſque par la contrainte on obtient ce qu'on aime ?
C'eſt un triſte avantage, & l'amant généreux
A ces conditions refuſe d'être heureux,
Il ne veut rien devoir à cette violence
Qu'exercent ſur nos cœurs les droits de la naiſſance,
Et pour l'objet qu'il aime eſt toujours trop zélé,
Pour ſouffrir qu'en victime il lui ſoit immolé.
Ce n'eſt pas que ce cœur, au mérite d'un autre,
Prétende réſerver ce qu'il refuſe au vôtre :
Non, Seigneur, j'en réponds, & vous donne ma foi
Que perſonne jamais n'aura pouvoir ſur moi ;
Qu'une ſainte retraite à toute autre pourſuite....

D. ALPHONSE.

J'ai de votre diſcours aſſez ſouffert la ſuite,
Madame, & par deux mots je vous l'euſſe épargné,
Si votre fauſſe allarme eût ſur vous moins gagné.
Je ſçais qu'un bruit commun, qui par-tout ſe fait croire,
De la mort du tyran me veut donner la gloire ;
Mais le ſeul peuple enfin, comme on nous fait ſçavoir,
Laiſſant par Dom Louis échauffer ſon devoir,
A remporté l'honneur de cet acte héroïque
Dont mon nom eſt chargé par la rumeur publique ;
Et ce qui d'un tel bruit a fourni le ſujet,
C'eſt que, pour appuyer ſon illuſtre projet,
Dom Louis fit ſemer, par une feinte utile,
Qui, ſecondé des miens, j'avois ſaiſi la ville,
Et par cette nouvelle il a pouſſé les bras
Qui d'un uſurpateur ont hâté le trépas.
Par ſon zéle prudent il a ſçû tout conduire,
Et c'eſt par un des ſiens qu'il vient de m'en inſtruire ;

Mais dans le même inſtant un ſecret m'eſt appris
Qui va vous étonner autant qu'il m'a ſurpris.
Vous attendez un frere, & Léon, ſon vrai maître;
A vos yeux maintenant le Ciel le fait paroître:
Oui, je ſuis Dom Alphonſe; & mon ſort conſervé,
Et ſous le nom du ſang de Caſtille élevé,
Eſt un fameux effet de l'amitié ſincére
Qui fut entre ſon Prince, & le Roi notre pere.
Dom Louis du ſecret a toutes les clartés,
Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
D'autres ſoins maintenant occupent ma penſée:
Non, qu'à votre ſujet elle ſoit traverſée,
Que ma flâme querelle un tel événement,
Et qu'en mon cœur le frere importune l'amant.
Mes feux par ce ſecret ont reçû ſans murmure
Le changement qu'en eux a preſcrit la nature;
Et le ſang qui nous joint m'a ſi bien détaché
De l'amour, dont pour vous mon cœur étoit touché,
Qu'il ne reſpire plus, pour faveur ſouveraine,
Que les chéres douceurs de ſa premiére chaîne,
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignés,
Ce que de ſes bontés a mérité l'excès:
Mais ſon ſort incertain rend le mien miſérable,
Et, ſi ce qu'on en dit ſe trouvoit véritable,
En vain Léon m'appelle, & le trône m'attend;
La couronne n'a rien à me rendre content,
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joye
D'en couronner l'objet où le Ciel me renvoye;
Et pouvoir réparer par ces juſtes tributs
L'outrage que j'ai fait à ſes rares vertus.
Madame, c'eſt de vous que j'ai raiſon d'attendre
Ce que de ſon deſtin mon ame peut apprendre;
Inſtruiſez-m'en de grace, & par votre diſcours,
Hâtez mon déſeſpoir, ou le bien de mes jours.

D. ELVIRE.

Ne vous étonnez pas ſi je tarde à répondre,
Seigneur, ces nouveautés ont droit de me confondre.

Je

Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
Si Done Ignés eſt morte ou reſpire le jour ;
Mais par ce cavalier, l'un de ſes plus fidéles,
Vous en pourrez ſans doute apprendre des nouvelles.

D. ALPHONSE *reconnoiſſant D. Ignés.*

Ah ! Madame, il m'eſt doux en ces perplexités
De voir ici briller vos céleſtes beautés.
Mais, vous, avec quels yeux verrez-vous un volage
Dont le crime....

D. IGNE'S.

Ah ! gardez de me faire un outrage,
Et de vous hazarder à dire que vers moi
Un cœur, dont je fais cas, ait pû manquer de foi ;
J'en refuſe l'idée, & l'excuſe me bleſſe ;
Rien n'a pû m'offenſer auprès de la Princeſſe,
Et tout ce que d'ardeur elle vous a cauſé,
Par un ſi haut mérite eſt aſſez excuſé.
Cette flâme vers moi ne vous rend point coupable ;
Et, dans le noble orgueil dont je me ſens capable,
Sçachez, ſi vous l'étiez, que ce ſeroit envain
Que vous préſumeriez de fléchir mon dédain,
Et qu'il n'eſt repentir, ni ſuprême puiſſance
Qui gagnât ſur mon cœur d'oublier cette offenſe.

D. ELVIRE.

Mon frere, d'un tel nom ſouffrez-moi la douceur,
De quel raviſſement comblez-vous une ſœur !
Que j'aime votre choix, & bénis l'avanture
Qui vous fait couronner une amitié ſi pure !
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement....

SCENE DERNIERE.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNE'S déguiſée en homme, D. ALPHONSE crû D. Sylve, ELISE.

D. GARCIE.

DE grace, cachez-moi votre contentement,
Madame, & me laiſſez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je ſçais que de vos vœux vous pouvez diſpoſer,
Et mon deſſein n'eſt pas de leur rien oppoſer,
Vous le voyez aſſez, & quelle obéïſſance
De vos commandemens m'arrache la puiſſance;
Mais je vous avouerai que cette gayeté
Surprend au dépourvû toute ma fermeté,
Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naître
Un tranſport dont j'ai peur que je ne ſois pas maître:
Et je me punirois, s'il m'avoit pû tirer
De ce reſpect ſoumis où je veux demeurer.
Oui, vos commandemens ont preſcrit à mon ame
De ſouffrir ſans éclat le malheur de ma flâme,
Cet ordre ſur mon cœur doit être tout-puiſſant,
Et je prétends mourir en vous obéïſſant;
Mais encore une fois, la joye où je vous treuve
M'expoſe à la rigueur d'une trop rude épreuve,
Et l'ame la plus ſage en ces occaſions
Répond malaiſément de ſes émotions.
Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte,
Donnez-moi par pitié deux momens de contrainte,
Et, quoi que d'un rival vous inſpirent les ſoins,
N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins:
C'eſt la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre
Lorſque dans ma diſgrace un amant peut deſcendre.

Je

Je ne l'exige pas, Madame, pour longtems,
Et bien-tôt mon départ rendra vos vœux contens:
Je vais, où de ſes feux mon ame conſumée
N'apprendra votre hymen que par la renommée;
Ce n'eſt pas un ſpectacle où je doive courir,
Madame; ſans le voir, j'en ſçaurai bien mourir.

D. IGNE'S.

Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte.
De vos maux la Princeſſe a ſçû paroître atteinte;
Et cette joye encor, de quoi vous murmurez,
Ne lui vient que des biens qui vous ſont préparés.
Elle goûte un ſuccès à vos déſirs proſpére,
Et dans votre rival elle trouve ſon frere;
C'eſt Dom Alphonſe enfin dont on a tant parlé,
Et ce fameux ſecret vient d'être dévoilé.

D. ALPHONSE.

Mon cœur, graces au Ciel, après un long martyre,
Seigneur, ſans vous rien prendre, a tout ce qu'il déſire;
Et goûte d'autant mieux ſon bonheur en ce jour,
Qu'il ſe voit en état de ſervir votre amour.

D. GARCIE.

Hélas! cette bonté, Seigneur, doit me confondre,
A mes plus chers déſirs elle daigne répondre;
Le coup que je craignois, le Ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi ſe verroit fortuné;
Mais ces douces clartés d'un ſecret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable,
Et, tombé de nouveau dans ces traîtres ſoupçons
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur ſi ſouvent odieuſe
Doit perdre tout eſpoir d'être jamais heureuſe,
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raiſon;
Moi-même je me trouve indigne de pardon:
Et, quelque heureux ſuccès que le ſort me préſente,
La mort, la ſeule mort eſt toute mon attente.

D. ELVIRE.

Non, non, de ce tranſport le ſoumis mouvement,
Prince, jette en mon ame un plus doux ſentiment.
Par lui de mes ſermens je me ſens détachée,
Vos plaintes, vos reſpects, vos douleurs m'ont touchée;
J'y vois par-tout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie eſt digne de pitié.
Je vois, Prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts, où du Ciel fait pancher l'influence,
Et, pour tout dire enfin, jaloux, ou non jaloux,
Mon Roi, ſans me gêner, peut me donner à vous.

D. GARCIE.

Ciel! dans l'excès des biens que cet aveu m'octroye,
Rends capable mon cœur de ſupporter ſa joye.

D. ALPHONSE.

Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs, & nos Etats;
Mais ici le tems preſſe, & Léon nous appelle;
Allons dans nos plaiſirs ſatisfaire ſon zéle:
Et, par notre préſence, & nos ſoins différens
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

FIN.

L'E CO-

BnF 780307

L'ECOLE
DES MARIS,
COMÉDIE.

10780307

A
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS,
FRERE UNIQUE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

Je fais voir ici à la France des choſes bien peu proportionnées. Il n'eſt rien de ſi grand, & de ſi ſuperbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, & rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet aſſemblage étrange ; & quelques-uns pourront bien dire, pour exprimer l'inégalité, que c'eſt poſer une couronne de perles & de diamans ſur une ſtatuë de terre, & faire entrer par des portiques magnifiques & des arcs triomphaux ſuperbes dans une méchante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, *ce qui doit me ſervir d'excuſe, c'eſt qu'en cette avanture je n'ai eu aucun choix à faire, & que l'honneur que j'ai d'être à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *m'a impoſé une néceſſité abſoluë de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour. Ce n'eſt pas un préſent que je lui fais, c'eſt un devoir dont je m'acquitte ; & les hommages ne ſont jamais regardés par les choſes qu'ils portent. J'ai donc oſé,* MONSEIGNEUR, *dédier une bagatelle à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *parce que je n'ai pû m'en diſpenſer ; & ſi je me diſpenſe ici de m'étendre ſur les belles & glorieuſes vérités qu'on pourroit dire d'*ELLE, *c'eſt par la juſte appréhenſion que ces grandes idées ne fiſſent éclater encore davantage la baſſeſſe de mon offrande. Je me ſuis impoſé ſilence pour trouver un endroit plus propre à placer de ſi belles choſes ; & tout ce que j'ai prétendu dans cette épître, c'eſt de juſtifier mon action à toute la France, & d'avoir cette*

 gloire

gloire de vous dire à vous-même, MONSEIGNEUR, *avec toute la ſoumiſſion poſſible, que je ſuis*,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéïſſant
& très-fidéle ſerviteur,
MOLIERE.

ACTEURS.

SGANARELLE, frere d'Ariſte.
ARISTE, frere de Sganarelle.
ISABELLE, ſœur de Léonor.
LE'ONOR, ſœur d'Iſabelle.
VALERE, amant d'Iſabelle.
LISETTE, ſuivante de Léonor.
ERGASTE, valet de Valére.
UN COMMISSAIRE.
UN NOTAIRE.
DEUX LAQUAIS.

La Scéne eſt à Paris dans une place publique.

L'ECO-

10780307

L'ESCOLE DES MARIS.

10780307

L'ECOLE DES MARIS, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.

MON frere, s'il vous plaît, ne diſcourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend;
Bien que ſur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et ſoyez aſſez vieux pour devoir être ſage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections;
Que j'ai pour tout conſeil ma fantaiſie à ſuivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,
Mon frere.

ARISTE.

Grand-merci, le compliment eſt doux.

SGANARELLE.

Je voudrois bien ſçavoir, puiſqu'il faut tout entendre,

Ce que ces beaux cenſeurs en moi peuvent re-
prendre?

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la ſévérité
Fuit toutes les douceurs de la ſociété,
A tous vos procédés inſpire un air bizarre,
Et, juſques à l'habit, rend tout chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il eſt vrai qu'à la mode il faut m'aſſujettir,
Et ce n'eſt pas pour moi que je me dois vêtir.
Ne voudriez-vous point par vos belles ſornettes,
Monſieur mon frere aîné, (car Dieu-merci vous
l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler:)
Ne voudriez-vous point, dis-je, ſur ces matiéres
De vos jeunes muguets m'inſpirer les maniéres,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laiſſent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaſte enflure
Des viſages humains offuſque la figure?
De ces petits pourpoints ſous les bras ſe perdans,
Et de ces grands colets juſqu'au nombril pendans?
De ces manches qu'à table on voit tâter les ſauſſes,
Et de ces cotillons appellés haut-de-chauſſes?
De ces ſouliers mignons de rubans revêtus
Qui vous font reſſembler à des pigeons patus?
Et de ces grands canons où, comme en des en-
traves,
On met tous les matins ſes deux jambes eſclaves,
Et par qui nous voyons ces Meſſieurs les galans
Marcher écarquillés ainſi que des volans?
Je vous plairois ſans doute équipé de la ſorte,
Et je vous vois porter les ſottiſes qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'ac-
commoder,
Et jamais il ne faut ſe faire regarder.

L'un

L'un & l'autre excès choque, & tout homme bien
ſage
Doit faire des habits ainſi que du langage,
N'y rien trop affecter, &, ſans empreſſement,
Suivre ce que l'uſage y fait de changement.
Mon ſentiment n'eſt pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir ſur la mode;
Et qui, dans cet excès dont ils ſont amoureux,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin
qu'eux;
Mais je tiens qu'il eſt mal, ſur quoi que l'on
ſe fonde,
De fuir obſtinément ce que ſuit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux ſouffrir d'être au nombre
des fous,
Que du ſage parti ſe voir ſeul contre tous

SGANARELLE.

Cela ſent ſon vieillard, qui, pour en faire ac-
croire,
Cache ſes cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'eſt un étrange fait du ſoin que vous prenez,
A me venir toujours jetter mon âge au nés;
Et qu'il faille qu'en moi ſans ceſſe je vous voye
Blâmer l'ajuſtement, auſſi bien que la joye:
Comme ſi, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieilleſſe devoit ne ſonger qu'à mourir,
Et d'aſſez de laideur n'eſt pas accompagnée,
Sans ſe tenir encor mal-propre & rechignée.

SGANARELLE.

Quoi qu'il en ſoit, je ſuis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coëffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode:
Un bon pourpoint bien long, & fermé comme
il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'eſtomach chaud;
Un haut-de-chauſſes fait juſtement pour ma
cuiſſe;

Des

Des ſouliers où mes pieds ne ſoient point au ſupplice,
Ainſi qu'en ont uſé ſagement nos ayeux :
Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

SCENE II.

LE'ONOR, ISABELLE, LISETTE, ARISTE & SGANARELLE parlant bas enſemble ſur le devant du Théatre ſans être apperçûs.

LE'ONOR *à Iſabelle.*

JE me charge de tout en cas que l'on vous gronde.

LISETTE *à Iſabelle.*

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde ?

ISABELLE.

Il eſt ainſi bâti.

LE'ONOR.

Je vous en plains, ma ſœur.

LISETTE *à Léonor.*

Bien vous prend que ſon frere ait toute une autre humeur,
Madame, & le deſtin vous fut bien favorable,
En vous faiſant tomber aux mains du raiſonnable.

ISABELLE.

C'eſt un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef, ou menée avec lui.

LISETTE.

Ma foi, je l'envoyerois au diable avec ſa fraize,
Et....

SGANARELLE *heurté par Liſette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaiſe?

LE'ONOR.

Nous ne ſçavons encore, & je preſſois ma ſœur
De venir du beau tems reſpirer la douceur :
Mais....

SGA.

SGANARELLE *à Léonor.*

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous ſemble, [*montrant Liſette.*]
Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux enſemble :

[*à Iſabelle.*]

Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de ſortir.

ARISTE.

Ah ! laiſſez-les, mon frere, aller ſe divertir.

SGANARELLE.

Je ſuis votre valet, mon frere.

ARISTE.

La jeuneſſe
Veut....

SGANARELLE.

La jeuneſſe eſt ſotte, & par fois la vieilleſſe.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle eſt mal d'être avec Léonor ?

SGANARELLE.

Non pas ; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais....

SGANARELLE.

Mais ſes actions de moi doivent dépendre,
Et je ſçais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de ſa ſœur ai-je un moindre intérêt ?

SGANARELLE.

Mon Dieu, chacun raiſonne, & fait comme il lui plaît.
Elles ſont ſans parens, & notre ami, leur pere,
Nous commit leur conduite à ſon heure derniére ;
Et (nous chargeant tous deux, ou de les épouſer,
Ou, ſur notre refus, un jour d'en diſpoſer,)
Sur elles par contrat, nous ſçut dès leur enfance,
Et de pere, & d'époux donner pleine puiſſance:

D'éle-

D'élever celle-là vous prîtes le ſouci,
Et moi je me chargeai du ſoin de celle-ci;
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre,
Laiſſez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE.

Il me ſemble....

SGANARELLE.

Il me ſemble, & je le dis tout haut,
Que ſur un tel ſujet c'eſt parler comme il faut.
Vous ſouffrez que la vôtre aille leſte & pimpante,
Je le veux bien: qu'elle ait & laquais & ſuivante,
J'y conſens: qu'elle coure, aime l'oiſiveté,
Et ſoit des damoiſeaux flairée en liberté,
J'en ſuis fort ſatisfait: mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaiſie, & non pas à la ſienne;
Que d'une ſerge honnête elle ait ſon vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours ſeulement;
Qu'enfermée au logis en perſonne bien ſage,
Elle s'applique toute aux choſes du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loiſir,
Ou bien à tricotter quelque bas par plaiſir;
Qu'aux diſcours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne ſorte jamais ſans avoir qui la veille.
Enfin la chair eſt foible, & j'entends tous les bruits.
Je ne veux point porter des cornes, ſi je puis;
Et, comme à m'épouſer ſa fortune l'appelle,
Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas ſujet, que je croi....

SGANARELLE.

Taiſez-vous.
Je vous apprendrai bien, s'il faut ſortir ſans nous.

LE'ONOR.

Quoi donc, Monſieur?

SGANARELLE.

Mon Dieu, Madame, ſans langage,
Je

Je ne vous parle pas, car vous étes trop ſage.

LE' ONOR.

Voyez-vous Iſabelle avec nous à regret?

SGANARELLE.

Oui, vous me la gâtez, puiſqu'il faut parler net.
Vós viſites ici ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LE' ONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net auſſi?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci;
Mais je ſçais ce qu'en moi feroit la défiance,
Et, quoiqu'un méme ſang nous ait donné naiſſance,
Nous ſommes bien peu ſœurs, s'il faut que chaque jour
Vos maniéres d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces ſoins ſont des choſes infames.
Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes?
Car on dit qu'on les tient eſclaves en ce lieu,
Et que c'eſt pour cela qu'ils ſont maudits de Dieu.
Notre honneur eſt, Monſieur, bien ſujet à foibleſſe
S'il faut qu'il ait beſoin qu'on le garde ſans ceſſe.
Penſez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obſtacle à nos intentions?
Et, quand nous nous mettons quelque choſe à la tête,
Que l'homme le plus fin ne ſoit pas une bête?
Toutes ces gardes-là ſont viſions de foux,
Le plus ſûr eſt, ma foi, de ſe fier en nous;
Qui nous gêne, ſe met en un péril extrême,
Et joujours notre honneur veut ſe garder lui-même.
C'eſt nous inſpirer preſque un déſir de pécher,
Que montrer tant de ſoins de nous en empêcher,
Et ſi par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer ſa crainte.

SGA-

SGANARELLE *à Ariſte.*

Voilà, beau précepteur, votre éducation:
Et vous ſouffrez cela ſans nulle émotion?

ARISTE.

Mon frere, ſon diſcours ne doit que faire rire,
Elle a quelque raiſon en ce qu'elle veut dire.
Leur ſexe aime à jouir d'un peu de liberté;
On le retient fort mal par tant d'auſtérité,
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes, ni des filles;
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la ſévérité que nous leur faiſons voir.
C'eſt une étrange choſe, à vous parler ſans feinte,
Qu'une femme qui n'eſt ſage que par contrainte.
Envain ſur tous ſes pas nous prétendons regner,
Je trouve que le cœur eſt ce qu'il faut gagner;
Et je ne tiendrois moi, quelque ſoin qu'on ſe donne,
Mon honneur guéres ſûr aux mains d'une perſonne
A qui, dans les déſirs qui pourroient l'aſſaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chanſons que tout cela.

ARISTE.

Soit; mais je tiens ſans ceſſe
Qu'il nous faut en riant inſtruire la jeuneſſe,
Reprendre ſes défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
Mes ſoins pour Léonor ont ſuivi ces maximes;
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes,
A ſes jeunes déſirs j'ai toujours conſenti,
Et je ne m'en ſuis point, grace au Ciel, repenti.
J'ai ſouffert qu'elle ait vû les belles compagnies,
Les divertiſſemens, les bals, les comédies;
Ce ſont choſes, pour moi, que je tiens de tout tems
Fort propres à former l'eſprit des jeunes gens;

Et

Et l'Ecole du monde, en l'air dont il faut vivre,
Inſtruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenſer en habits, linge & nœuds,
Que voulez-vous? je tâche à contenter ſes vœux,
Et ce ſont des plaiſirs qu'on peut dans nos familles,
Lorſque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouſer;
Mais mon deſſein n'eſt pas de la tyranniſer.
Je ſçais bien que nos ans ne ſe rapportent guére,
Et je laiſſe à ſon choix liberté toute entiére.
Si quatre mille écus de rente bien venans,
Une grande tendreſſe, & des ſoins complaiſans
Peuvent, à ſon avis, pour un tel mariage
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouſer; ſinon, choiſir ailleurs.
Je conſens que ſans moi ſes deſtins ſoient meilleurs,
Et j'aime mieux la voir ſous un autre hyménée,
Que ſi contre ſon gré ſa main m'étoit donnée.

SGANARELLE.

Hé, qu'il eſt doucereux! c'eſt tout ſucre & tout miel.

ARISTE.

Enfin c'eſt mon humeur, & j'en rends grace au Ciel.
Je ne ſuivrois jamais ces maximes ſévéres
Qui font que les enfans comptent les jours des peres.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeuneſſe on prend de liberté
Ne ſe retranche pas avec facilité,
Et tous ſes ſentimens ſuivront mal votre envie
Quand il faudra changer ſa maniére de vie.

ARISTE.

Et pourquoi la changer?

SGANARELLE.

Pourquoi?

ARIS-

ARISTE.

Oui.

SGANARELLE.

Je ne ſçai.

ARISTE.

Y voit-on quelque choſe où l'honneur ſoit bleſſé ?

SGANARELLE.

Quoi ? ſi vous l'épouſez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ?

ARISTE.

Pourquoi non ?

SGANARELLE.

Vos déſirs lui ſeront complaiſans,
Juſques à lui laiſſer, & mouches & rubans ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui ſouffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals, & les lieux d'aſſemblée ?

ARISTE.

Oui vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiſeaux ?

ARISTE.

Et quoi donc ?

SGANARELLE.

Qui joueront, & donneront cadeaux ?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes ?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces viſites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point ſou ?

ARIS-

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous étes un vieux fou.

[*à Iſabelle.*]

Rentrez pour n'ouïr point cette pratique infame.

SCENE III.

ARISTE, SGANARELLE, LE'ONOR, LISETTE.

ARISTE.

JE veux m'abandonner à la foi de ma femme ;
Et prétends toujours vivre ainſi que j'ai vécu.

SGANARELLE.

Que j'aurai de plaiſir quand il ſera cocu !

ARISTE.

J'ignore pour quel ſort mon aſtre m'a fait naître ;
Mais je ſçais que pour vous, ſi vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut :
Car vos ſoins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur. Oh ! que cela doit plaire
De voir un goguenard preſque ſexagénaire !

LE'ONOR.

Du ſort dont vous parlez je le garantis moi ;
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi ;
Il s'en peut aſſûrer : mais ſçachez que mon ame
Ne répondroit de rien, ſi j'étois votre femme.

LISETTE.

C'eſt conſcience à ceux qui s'aſſûrent en nous ;
Mais c'eſt pain béni, certe, à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez langue maudite, & des plus mal appriſes.

ARISTE.

Vous vous êtes, mon frere, attiré ces ſottiſes.
Adieu. Changez d'humeur, & ſoyez averti
Que renfermer ſa femme eſt un mauvais parti:
Je ſuis vôtre valet.

SGANARELLE.

Je ne ſuis pas le vôtre.

SCENE IV.

SGANARELLE *ſeul.*

OH! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre!
Quelle belle famille! Un vieillard inſenſé
Qui fait le dameret dans un corps tout caſſé,
Une fille maîtreſſe & coquette ſuprême,
Des valets impudens; non, la ſageſſe même
N'en viendroit pas à bout, perdroit ſens & raiſon
A vouloir corriger une telle maiſon.
Iſabelle pourroit perdre dans ces hantiſes
Les ſemences d'honneur qu'avec nous elle a priſes;
Et pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux & nos dindons.

SCENE V.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE *dans le fond du Théatre.*

ERgaſte, le voilà cet argus que j'abhorre,
Le ſévere tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

N'eſt-ce pas quelque choſe enfin de ſurprenant
Que la corruption des mœurs de maintenant?

VALERE.

Je voudrois l'accoſter, s'il eſt en ma puiſſance;
Et tâcher de lier avec lui connoiſſance.

SGA-

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

Au lieu de voir regner cette ſévérité
Qui compoſoit ſi bien l'ancienne honnêteté,
La jeuneſſe en ces lieux, libertine, abſoluë,
Ne prend....

[*Valere ſaluë Sganarelle de loin.*]

VALERE.

Il ne voit pas que c'eſt lui qu'on ſaluë.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être eſt de ce côté-ci:
Paſſons du côté droit.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

Il faut ſortir d'ici.
Le ſéjour de la ville en moi ne peut produire
Que des...

VALERE *en s'approchant peu à peu.*

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE *entendant quelque bruit.*

[*Se croyant ſeul.*]

Hé? J'ai crû qu'on parloit. Aux champs, graces aux Cieux,
Les ſottiſes du tems ne bleſſent point mes yeux.

ERGASTE *à Valere.*

Abordez-le.

SGANARELLE *entendant encore du bruit.*

[*N'entendant plus rien.*]

Plaît-il? Les oreilles me cornent.

[*Se croyant ſeul.*]

Là, tous les paſſe-tems de nos filles ſe bornent...

[*Il apperçoit Valere qui le ſaluë.*]

Eſt-ce à nous?

ERGASTE *à Valere.*

Approchez.

SGANARELLE *ſans prendre garde à Valere.*

Là nul godelureau

[*Valere le ſaluë encore.*]

Ne vient... Que diable...

[*Il ſe retourne, & voit Ergaſte qui le ſaluë de l'autre côté.*]

Encor ? Que de coups de chapeau !

VALERE.

Monſieur, un tel abord vous interrompt peut-être.

SGANARELLE.

Cela ſe peut.

VALERE.

Mais quoi ? l'honneur de vous connoître
M'eſt un ſi grand bonheur, m'eſt un ſi doux plaiſir
Que de vous ſaluer j'avois un grand déſir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais ſans nul artifice,
Aſſûrer que je ſuis tout à votre ſervice.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voiſins,
Et j'en dois rendre grace à mes heureux deſtins.

SGANARELLE.

C'eſt bien fait.

VALERE.

Mais, Monſieur, ſçavez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, & qu'on tient pour fidéles ?

SGANARELLE.

Que m'importe ?

VALERE.

Il eſt vrai ; mais pour les nouveautés,
On peut avoir par fois des curioſités.
Vous irez voir, Monſieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naiſſance ?

SGA-

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaiſirs charmans qu'on n'a point autre part:
Les provinces auprès ſont des lieux ſolitaires.
A quoi donc paſſez-vous le tems?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'eſprit veut du relâche, & ſuccombe par fois
Par trop d'attachement aux ſérieux emplois.
Que faites-vous les ſoirs avant qu'on ſe retire?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute: on ne peut pas mieux dire,
Cette réponſe eſt juſte, & le bon ſens paroît,
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous paſſer l'après-ſoupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

SCENE VI.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

QUe dis-tu de ce bizarre fou?

ERGASTE.

Il a le repart bruſque, & l'accueil loup-garou.

VALERE.

Ah! j'enrage.

ERGASTE.

Et de quoi?

VALERE.

De quoi ? c'eſt que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un ſauvage,
D'un dragon ſurveillant dont la ſévérité
Ne lui laiſſe jouir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'eſt ce qui fait pour vous, & ſur ces conſéquences,
Votre amour doit fonder de grandes eſpérances.
Apprenez, pour avoir votre eſprit affermi,
Qu'une femme qu'on garde eſt gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des peres
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'eſt mon moindre talent,
Et de profeſſion je ne ſuis point galant:
Mais j'en ai ſervi vingt de ces chercheurs de proye,
Qui diſoient fort ſouvent que leur plus grande joye
Etoit de rencontrer de ces maris fâcheux
Qui jamais ſans gronder ne reviennent chez eux,
De ces brutaux fieffés qui, ſans raiſon ni ſuite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari fiérement ſe parans,
Leur rompent en viſiére aux yeux des ſoupirans.
On en ſçait, diſent-ils, prendre ſes avantages,
Et l'aigreur de la Dame à ces ſortes d'outrages
Dont la plaint doucement le complaiſant témoin,
Eſt un champ à pouſſer les choſes aſſez loin;
En un mot, ce vous eſt une attente aſſez belle
Que la ſévérité du tuteur d'Iſabelle.

VALERE.

Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Je n'ai pour lui parler pû trouver un moment.

ERGASTE.

L'amour rend inventif; mais vous ne l'étes guéres;
Et ſi j'avois été....

VALERE.

Mais qu'aurois-tu pû faire
Puiſque

Puiſque ſans ce brutal on ne la voit jamais ;
Et qu'il n'eſt là dedans ſervantes ni valets
Dont, par l'appas flateur de quelque récompenſe,
Je puiſſe pour mes feux ménager l'aſſiſtance ?

ERGASTE.

Elle ne ſçait donc pas encor que vous l'aimez ?

VALERE.

C'eſt un point dont mes vœux ne ſont pas informés.
Par tout où ce farouche a conduit cette belle
Elle m'a toujours vû comme une ombre après elle,
Et mes regards aux ſiens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé ; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pû ſe faire entendre ?

ERGASTE.

Ce langage, il eſt vrai, peut être obſcur par fois
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VALERE.

Que faire pour ſortir de cette peine extrême,
Et ſçavoir ſi la belle a connu que je l'aime ?
Di-m'en quelque moyen.

ERGASTE.

C'eſt ce qu'il faut trouver.
Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

VA, je ſçais la maiſon, & connois la perſonne
Aux marques ſeulement que ta bouche me donne.

ISABELLE *à part.*

O Ciel! ſois-moi propice, & ſeconde en ce jour
Le ſtratagême adroit d'un innocent amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit, qu'il s'appelle Valere?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, ſois en repos, rentre & me laiſſe faire;
Je vais parler ſur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE *en s'en allant.*

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi;
Mais l'injuſte rigueur dont envers moi l'on uſe,
Dans tout eſprit bien fait me ſervira d'excuſe.

SCENE II.

SGANARELLE *ſeul.*

[*Il frappe à ſa porte, croyant que c'eſt celle de Valere.*]

NE perdons point de tems; c'eſt ici. Qui va là?
Bon,

Bon, je rêve. Holà, dis-je, holà quelqu'un, holà.
Je ne m'étonne pas, après cette lumiére,
S'il y venoit tantôt de ſi douce maniére :
Mais je veux me hâter, & de ſon fol eſpoir...

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE *à Ergaſte qui eſt ſorti brusquement.*

PEſte ſoit du gros bœuf, qui, pour me faire cheoir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche.

VALERE.

Monſieur, j'ai du regret....

SGANARELLE.

Ah! c'eſt vous que je cherche.

VALERE.

Moi, Monſieur ?

SGANARELLE.

Vous. Valere eſt-il pas votre nom ?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, ſi vous le trouvez bon.

VALERE.

Puis-je être aſſez heureux pour vous rendre ſervice ?

SGANARELLE.

Non ; mais je prétends, moi, vous rendre un bon office ;
Et c'eſt ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALERE.

Chez moi, Monſieur ?

SGANARELLE.

Chez vous. Faut-il tant s'étonner ?

VALERE.

J'en ai bien du ſujet, & mon ame ravie
De l'honneur....

SGANARELLE.

Laiſſons-là cet honneur, je vous prie.

VALERE.

Voulez-vous pas entrer ?

SGANARELLE.

Il n'en eſt pas beſoin.

VALERE.

Monſieur, de grace.

SGANARELLE.

Non, je n'irai pas plus loin.

VALERE.

Tant que vous ſerez-là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moi, je n'en veux bouger.

VALERE.

Hé bien, il faut ſe rendre:
Vîte, puiſque Monſieur à cela ſe réſout,
Donnez un ſiége ici.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALERE.

Vous ſouffrir de la ſorte ?

SGANARELLE.

Ah! contrainte effroyable!

VALERE.

Cette incivilité ſeroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en eſt une, que rien ne ſçauroit égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALERE.

Je vous obéïs donc.

SGANARELLE.

Vous ne ſçauriez mieux faire.

[*Ils ſont de grandes cérémonies pour ſe couvrir.*]

Tant de cérémonie eſt fort peu néceſſaire.
Voulez-vous m'écouter ?

VALERE.

Sans doute, & de grand cœur.

SGANARELLE.

Sçavez-vous, dites-moi, que je ſuis le tuteur
D'une fille aſſez jeune, & paſſablement belle
Qui loge en ce quartier, & qu'on nomme Iſabelle ?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le ſçavez, je ne vous l'apprends pas.
Mais ſçavez-vous auſſi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur ſa perſonne me touche?
Et qu'elle eſt deſtinée à l'honneur de ma couche ?

VALERE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc ; & qu'il eſt à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laiſſent en repos.

VALERE.

Qui ? Moi, Monſieur ?

SGANARELLE.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VALERE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'ame atteinte ?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALERE.

Mais encore ?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALERE.

Elle?

SGANARELLE.

Elle; eſt-ce aſſez dit?
Comme une fille honnête, & qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entiére confidence;
Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ſes pas ſont ſuivis,
Son cœur, qu'avec excès votre pourſuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
Que vos ſecrets déſirs lui ſont aſſez connus,
Et que c'eſt vous donner des ſoucis ſuperflus
De vouloir davantage expliquer une flâme
Qui choque l'amitié que me garde ſon ame.

VALERE.

C'eſt elle, dites-vous, qui de ſa part vous fait....

SGANARELLE.

Oui, vous venir donner cet avis franc & net;
Et qu'ayant vû l'ardeur dont votre ame eſt bleſſée,
Elle vous eût plûtôt fait ſçavoir ſa penſée,
Si ſon cœur avoit eu, dans ſon émotion,
A qui pouvoir donner cette commiſſion;
Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême
L'a réduite à vouloir ſe ſervir de moi-même
Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
Qu'à tout autre que moi ſon cœur eſt interdit,
Que vous avez aſſez joué de la prunelle,
Et que, ſi vous avez tant ſoit peu de cervelle,
Vous prendrez d'autres ſoins. Adieu, juſqu'au revoir.
Voilà ce que j'avois à vous faire ſçavoir.

VALERE *bas.*

Ergaſte, que dis-tu d'une telle avanture?

SGA-

SGANARELLE *bas à part.*

Le voilà bien ſurpris !

ERGASTE *bas à Valere.*

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaiſant pour vous,
Qu'un myſtére aſſez fin eſt caché là-deſſous,
Et qu'enfin cet avis n'eſt pas d'une perſonne
Qui veuille voir ceſſer l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE *à part.*

Il en tient comme il faut.

VALERE *bas à Ergaſte.*

Tu crois myſtérieux.....

ERGASTE *bas.*

Oui..... Mais il nous obſerve, ôtons-nous de ſes yeux.

SCENE IV.

SGANARELLE *ſeul.*

QUe ſa confuſion paroît ſur ſon viſage !
Il ne s'attendoit pas, ſans doute, à ce meſſage.
Appellons Iſabelle, elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ſes ſoins, & ſon cœur s'y conſomme
Juſques à s'offenſer des ſeuls regards d'un homme.

SCENE V.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE *bas en entrant.*

J'Ai peur que mon amant, plein de ſa paſſion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention ;
Et j'en veux, dans les fers où je ſuis priſonniére,
Hazarder un qui parle avec plus de lumiére.

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien?

SGANARELLE.

Un plein effet
A ſuivi tes diſcours, & ton homme a ſon fait.
Il me vouloit nier que ſon cœur fût malade;
Mais, lorſque de ta part j'ai marqué l'ambaſſade,
Il eſt reſté d'abord & muet & confus,
Et je ne penſe pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah! que me dites-vous? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et ſur quoi fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plûtôt hors du logis,
Qu'ayant pour prendre l'air la tête à ma fenêtre,
J'ai vû dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Eſt venu me donner un bon jour ſurprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boëte jettée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu ſans tarder lui rejetter le tout;
Mais ſes pas de la ruë avoient gagné le bout,
Et je m'en ſens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruſe, & la friponnerie!

ISABELLE.

Il eſt de mon devoir de faire promtement
Reporter boëte & lettre à ce maudit amant,
Et j'aurois pour cela beſoin d'une perſonne....
Car, d'oſer à vous-même....

SGANARELLE.

Au contraire, mignonne,
C'eſt me faire mieux voir ton amour & ta foi,
Et mon cœur avec joye accepte cet emploi;
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

ISA-

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon. Voyons ce qu'il a pû t'écrire.

ISABELLE.

Ah Ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoi?

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'eſt moi?
Une fille d'honneur doit toujours ſe défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curioſité qu'on fait lors éclater
Marque un ſecret plaiſir de s'en ouïr conter,
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui ſoit promtement reportée;
Afin que d'autant mieux il connoiſſe aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,
Que ſes feux déſormais perdent toute eſpérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE

Certes, elle a raiſon lorſqu'elle parle ainſi.
Va, ta vertu me charme, & ta prudence auſſi;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre déſir.
La lettre eſt dans vos mains, & vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non, je n'ai garde; hélas! tes raiſons ſont trop bonnes,
Et je vais m'acquitter du ſoin que tu me donnes;
A quatre pas de là dire enſuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

SCENE VI.

SGANARELLE *ſeul.*

DAns quel raviſſement eſt-ce que mon cœur nage,
Lorſque je vois en elle une fille ſi ſage!
C'eſt un tréſor d'honneur que j'ai dans ma maiſon.
Prendre un regard d'amour pour une trahiſon,
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi-même!
Je voudrois bien ſçavoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frere en uſeroit ainſi.
Ma foi, les filles ſont ce que l'on les fait être.
Holà. [*Il frappe à la porte de Valere.*]

SCENE VII.

SGANARELLE, ERGASTE.

ERGASTE.

QU'eſt-ce?

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingére pas d'oſer écrire encor
Des lettres qu'il envoye avec des boëtes d'or,
Et qu'Iſabelle en eſt puiſſamment irritée.
Voyez. on ne l'a pas au moins décachetée;
Il connoîtra l'état que l'on fait de ſes feux,
Et quel heureux ſuccès il doit eſpérer d'eux.

SCENE VIII.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

QUe vient de te donner cette farouche bête?

ER-

ERGASTE.

Cette lettre, Monſieur, qu'avecque cette boëte,
On prétend qu'ait reçuë Iſabelle de vous,
Et dont elle eſt, dit-il, en un fort grand courroux.
C'eſt ſans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre;
Liſez vîte, & voyons ſi je me puis méprendre.

VALERE *lit.*

Cette lettre vous ſurprendra ſans doute, & l'on peut trouver bien hardi pour moi, & le deſſein de vous l'écrire, & la maniére de vous la faire tenir; mais je me vois dans un état à ne plus garder de meſures. La juſte horreur d'un mariage dont je ſuis menacée dans ſix jours, me fait hazarder toutes choſes; &, dans la réſolution de m'en affranchir par quelque voye que ce ſoit, j'ai crû que je devois plûtôt vous choiſir que le déſeſpoir. Ne croyez pas pourtant que vous ſoyiez redevable de tout à ma mauvaiſe deſtinée; ce n'eſt pas la contrainte où je me trouve qui a fait naître les ſentimens que j'ai pour vous, mais c'eſt elle qui en précipite le témoignage, & qui me fait paſſer ſur des formalités où la bienſéance du ſexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je ſois à vous bientôt, & j'attends ſeulement que vous m'ayez marqué les intentions de votre amour, pour vous faire ſçavoir la réſolution que j'ai priſe: mais, ſur-tout, ſongez que le tems preſſe, & que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi mot.

ERGASTE.

Hé bien, Monſieur, le tour eſt-il d'original?
Pour une jeune fille, elle n'en ſçait pas mal;
De ces ruſes d'amour la croiroit-on capable?

VALERE.

Ah! je la trouve là tout-à-fait adorable;
Ce trait de ſon eſprit, & de ſon amitié
Accroît pour elle encor mon amour de moitié;
Et joint aux ſentimens que ſa beauté m'inſpire. . . .

ER-

ERGASTE.

La duppe vient, ſongez à ce qu'il vous faut dire.

SCENE IX.

SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

O trois & quatre fois béni ſoit cet édit
Par qui des vêtemens le luxe eſt interdit !
Les peines des maris ne ſeront plus ſi grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh ! que je ſçais au Roi bon gré de ces décris !
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrois bien qu'on fît de la coquetterie,
Comme de la guipure & de la broderie !
J'ai voulu l'acheter l'édit expreſſément,
Afin que d'Iſabelle il ſoit lû hautement ;
Et ce ſera tantôt, n'étant plus occupée,
Le divertiſſement de notre après-ſoupée.

[*appercevant Valere.*]

Envoyerez-vous encor, Monſieur aux blonds cheveux,
Avec des boëtes d'or des billets amoureux ?
Vous penſiez bien trouver quelque jeune coquette
Friande de l'intrigue, & tendre à la fleurette ?
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux :
Croyez-moi, c'eſt tirer votre poudre aux moineaux ;
Elle eſt ſage, elle m'aime, & votre amour l'outrage,
Prenez viſée ailleurs, & trouſſez-moi bagage.

VALERE.

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun ſe rend,
Eſt à mes vœux, Monſieur, un obſtacle trop grand ;
Et c'eſt folie à moi, dans mon ardeur fidéle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Iſabelle.

SGANARELLE.

Il eſt vrai, c'eſt folie.

VALERE.

Auſſi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à ſuivre ſes appas,
Si j'avois pû prévoir que ce cœur miſérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

Je n'ai garde à préſent d'eſpérer;
Je vous céde, Monſieur, & c'eſt ſans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALERE.

Le droit de la ſorte l'ordonne;
Et de tant de vertus brille votre perſonne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres ſentimens qu'Iſabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALERE.

Oui, oui, je vous quitte la place:
Mais je vous prie au moins, & c'eſt la ſeule grace,
Monſieur, que vous demande un miſérable amant
Dont vous ſeul aujourd'hui cauſez tout le tourment,
Je vous conjure donc d'aſſûrer Iſabelle
Que, ſi depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cet amour eſt ſans tache, & n'a jamais penſé
A rien dont ſon honneur ait lieu d'être offenſé.

SGANARELLE.

Oui.

VALERE.

Que, ne dépendant que du choix de mon ame,
Tous mes deſſeins étoient de l'obtenir pour femme,
Si les deſtins, en vous qui captivez ſon cœur,
N'oppoſoient un obſtacle à cette juſte ardeur.

SGA-

SGANARELLE.

Fort bien.

VALERE.

Que, quoi qu'on faſſe, il ne lui faut pas croire
Que jamais ſes appas ſortent de ma mémoire ;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il me faille ſubir,
Mon ſort eſt de l'aimer juſqu'au dernier ſoupir ;
Et que, ſi quelque choſe étouffe mes pourſuites,
C'eſt le juſte reſpect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE.

C'eſt parler ſagement, & je vais de ce pas
Lui faire ce diſcours qui ne la choque pas ;
Mais, ſi vous me croyez, tâchez de faire en ſorte
Que de votre cerveau cette paſſion ſorte.
Adieu.

ERGASTE.

La duppe eſt bonne.

SCENE X.

SGANARELLE *ſeul.*

IL me fait grand pitié
Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié ;
Mais c'eſt un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui ſe voit ma conquête.

[*Sganarelle heurte à ſa porte.*]

SCENE XI.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

JAmais amant n'a fait tant de trouble éclater
Au poulet renvoyé ſans le décacheter :
Il perd toute eſpérance enfin & ſe retire ;
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire
Que du moins, en t'aimant, il n'a jamais penſé
A rien

A rien dont ton honneur ait lieu d'être offenſé,
Et que, ne dépendant que du choix de ſon ame,
Tous ſes déſirs étoient de t'obtenir pour femme,
Si les deſtins, en moi qui captive ton cœur,
N'oppoſoient un obſtacle à cette juſte ardeur;
Que, quoi qu'on puiſſe faire, il ne te faut pas croire
Que jamais tes appas ſortent de ſa mémoire;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il lui faille ſubir,
Son ſort eſt de t'aimer juſqu'au dernier ſoupir;
Et que, ſi quelque choſe étouffe ſa pourſuite,
C'eſt le juſte reſpect qu'il a pour mon mérite.
Ce ſont ſes propres mots, & loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, & le plains de t'aimer.

ISABELLE *bas.*

Ses feux ne trompent point ma ſecrette croyance,
Et toujours ſes regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu ?

ISABELLE.

Qu'il m'eſt dur que vous plaignez ſi fort
Un homme que je hais à l'égal de la mort;
Et que, ſi vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous ſentiriez l'affront que me font ſes pourſuites.

SGANARELLE.

Mais il ne ſçavoit pas tes inclinations;
Et, par l'honnêteté de ſes intentions,
Son amour ne merite....

ISABELLE.

Eſt-ce les avoir bonnes,
Dites-moi, de vouloir enlever les perſonnes?
Eſt-ce être homme d'honneur de former des deſſeins
Pour m'épouſer de force, en m'ôtant de vos mains?
Comme ſi j'étois fille à ſupporter la vie
Après qu'on m'auroit fait une telle infamie.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

Oui, oui, j'ai ſçû que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlévement;
Et j'ignore pour moi les pratiques ſecrettes
Qui l'ont inſtruit ſi-tôt du deſſein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puiſque ce n'eſt que d'hier que vous m'en fîtes part:
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre ſort unir ma deſtinée.

SGANARELLE.

Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE.

Oh! que pardonnez-moi!
C'eſt un fort honnête-homme, & qui ne ſent pour moi....

SGANARELLE.

Il a tort; & ceci paſſe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient ſa folie:
S'il vous eût vû tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos tranſports & mon reſſentiment;
Car c'eſt encor depuis ſa lettre mépriſée,
Qu'il a dit ce deſſein qui m'a ſcandaliſée;
Et ſon amour conſerve, ainſi que je l'ai ſçû,
La croyance qu'il eſt dans mon cœur bien reçû,
Que je ſuis votre hymen quoi que le monde en croye,
Et me verrois tirer de vos mains avec joye.

SGANARELLE.

Il eſt fou.

ISABELLE.

Devant vous il ſçait ſe déguiſer,
Et ſon intention eſt de vous amuſer.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous jouë.
Je ſuis bien malheureuſe, il faut que je l'avouë,
Qu'avec-

Qu'avecque tous mes ſoins pour vivre dans l'honneur,
Et rebuter les vœux d'un lâche ſurborneur,
Il faille être expoſée aux fâcheuſes ſurpriſes
De voir faire ſur moi d'infames entrepriſes.

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moi, je vous le di,
Si vous n'éclatez fort contre un trait ſi hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des perſécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, & rénonce à l'ennui
De ſouffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme,
Je m'en vais le trouver, & lui chanter ſa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le nieroit envain,
Que c'eſt de bonne part qu'on m'a dit ſon deſſein;
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puiſſe entreprendre,
J'oſe le défier de me pouvoir ſurprendre;
Enfin, que, ſans plus perdre & ſoupirs & momens,
Il doit ſçavoir pour vous quels ſont mes ſentimens;
Et que, ſi d'un malheur il ne veut être cauſe,
Il ne ſe faſſe pas deux fois dire une choſe.

SGANARELLE.

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela, d'un ton
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne aſſûrance.

ISA-

SCENE XIV.

ISABELLE, SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

ISABELLE.

QUoi! vous me l'amenez ? Quel eſt votre deſſein ?
Prenez-vous contre moi ſes intérêts en main ?
Et voulez-vous, charmé de ſes rares mérites,
M'obliger à l'aimer, & ſouffrir ſes viſites ?

SGANARELLE.

Non, ma mie, & ton cœur pour cela m'eſt trop cher :
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'eſt moi qui parle, & te fais, par adreſſe,
Pleine pour lui de haine, & pour moi de tendreſſe ;
Et par toi-même enfin j'ai voulu, ſans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit ſon amour.

ISABELLE.

Quoi ! mon ame à vos yeux ne ſe montre pas toute,
Et de mes vœux encore vous pouvez être en doute ?

VALERE.

Oui, tout ce que Monſieur de votre part m'a dit,
Madame, à bien pouvoir de ſurprendre un eſprit.
J'ai douté, je l'avouë, & cet arrêt ſuprême
Qui décide du ſort de mon amour extrême,
Doit m'être aſſez touchant, pour ne pas s'offenſer
Que mon cœur par deux fois le faſſe prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous ſurprendre,
Ce ſont mes ſentimens qu'il vous a fait entendre,
Et je les tiens fondés ſur aſſez d'équité,
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on ſçache, & j'en dois être cruë,
Que le ſort offre ici deux objets à ma vûë,

Qui,

Qui, m'inſpirant pour eux différens ſentimens,
De mon cœur agité font tous les mouvemens.
L'un, par un juſte choix où l'honneur m'intéreſſe
A toute mon eſtime & toute ma tendreſſe;
Et l'autre, pour le prix de ſon affection,
A toute ma colére, & mon averſion.
La préſence de l'un m'eſt agréable & chére,
J'en reçois dans mon ame une allégreſſe entiére;
Et l'autre par ſa vûe inſpire dans mon cœur
De ſecrets mouvemens & de haine & d'horreur.
Me voir femme de l'un eſt toute mon envie;
Et plûtôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie.
Mais c'eſt aſſez montrer mes juſtes ſentimens,
Et trop long-tems languir dans ces rudes tourmens;
Il faut que ce que j'aime, uſant de diligence,
Faſſe à ce que je hais perdre toute eſpérance,
Et qu'un heureux hymen affranchiſſe mon ſort
D'un ſupplice pour moi plus affreux que la mort.

SGANARELLE.

Oui, mignonne, je ſonge à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'eſt l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le feras dans peu.

ISABELLE.

Je ſçais qu'il eſt honteux
Aux filles, d'expliquer ſi librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais en l'état où ſont mes deſtinées,
De telles libertés doivent m'être données,
Et je puis, ſans rougir, faire un aveu ſi doux
A celui que déjà je regarde en époux.

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon ame.

ISABELLE.

Qu'il ſonge donc, de grace, à me prouver ſa flâme.

SGANARELLE.

Oui, tien, baiſe ma main.

ISABELLE.

Que ſans plus de ſoupirs
Il concluë un hymen qui fait tous mes déſirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre perſonne.

[*Elle fait ſemblant d'embraſſer Sganarelle, & donne ſa main à baiſer à Valere.*]

SGANARELLE.

Hai, hai, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas longtems, je t'en répond,
Va, chut.

[*à Valere.*]

Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,
Ce n'eſt qu'après moi ſeul que ſon ame reſpire.

VALERE.

Hé bien, Madame, hé bien, c'eſt s'expliquer aſſez,
Je vois par ce diſcours de quoi vous me preſſez,
Et je ſçaurai dans peu vous ôter la préſence
De celui qui vous fait ſi grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me ſçauriez faire un plus charmant plaiſir;
Car enfin cette vûë eſt fâcheuſe à ſouffrir,
Elle m'eſt odieuſe, & l'horreur eſt ſi forte...

SGANARELLE.

Hé, hé?

ISABELLE.

Vous offenſai-je en parlant de la ſorte?
Fais-je...

SGANARELLE.

Mon Dieu, nenni, je ne dis pas cela;
Mais je plains, ſans mentir, l'état où le voilà,
Et c'eſt trop hautement que ta haine ſe montre.

ISA-

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALERE.

Oui, vous ſerez contente, & dans trois jours vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous eſt odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE *à Valere.*

Je plains votre infortune:
Mais...

VALERE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune;
Madame aſſûrément rend juſtice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ſes vœux.
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon! ſa douleur eſt extrême;
Venez, embraſſez-moi, c'eſt une autre elle-même.
[*Il embraſſe Valere.*]

SCENE XV.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

JE le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'eſt point.

SGANARELLE.

Au reſte, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, & je veux qu'il ait ſa récompenſe.
C'eſt trop que de huit jours pour ton impatience,
Dès demain je t'épouſe, & n'y veux appeller...

ISABELLE.

Dès demain ?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer ;
Mais je ſçais bien la joye où ce diſcours te jette,
Et tu voudrois déjà que la choſe fût faite.

ISABELLE.

Mais....

SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE *à part.*

O Ciel ! inſpirez-moi ce qui peut le parer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

ISABELLE.

OUI, le trépas cent fois me ſemble moins
à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me con-
traindre;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs,
Doit trouver quelque grace auprès de mes cen-
ſeurs.
Le tems preſſe, il fait nuit, allons, ſans crainte
aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCENE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui ſont dans ſa maiſon.*

JE reviens, & l'on va pour demain de ma
part...

ISABELLE.

O Ciel!

SGANARELLE.

C'eſt toi, mignonne? Où vas-tu donc ſi tard?
Tu diſois qu'en ta chambre, étant un peu laſſée,
Tu t'allois renfermer lorſque je t'ai laiſſée;
Et tu m'avois prié même, que mon retour
T'y ſouffrît en repos juſques à demain jour.

ISABELLE.

Il eſt vrai ; mais . . .

SGANARELLE.

Hé ? Quoi ?

ISABELLE.

Vous me voyez confuſe,
Et je ne ſçais comment vous en dire l'excuſe.

SGANARELLE.

Quoi donc ! Que pourroit-ce être ?

ISABELLE.

Un ſecret ſurprenant.
C'eſt ma ſœur qui m'oblige à ſortir maintenant ;
Et qui, pour un deſſein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre où je l'ai renfermée.

SGANARELLE.

Comment ?

ISABELLE.

L'eût-on pû croire ? Elle aime cet amant
Que nous avons banni.

SGANARELLE.

Valere ?

ISABELLE.

Eperduement.
C'eſt un tranſport ſi grand qu'il n'en eſt point de même ;
Et vous pouvez juger de ſa puiſſance extrême,
Puiſque, ſeule, à cette heure, elle eſt venuë ici
Me découvrir à moi ſon amoureux ſouci,
Me dire abſolument qu'elle perdra la vie
Si ſon ame n'obtient l'effet de ſon envie,
Que depuis plus d'un an d'aſſez vives ardeurs
Dans un ſecret commerce entretenoient leurs cœurs,
Et que même ils s'étoient, leur flâme étant nouvelle,
Donné de s'épouſer une foi mutuelle.

SGANARELLE.

La vilaine !

ISABELLE.

Qu'ayant appris le déſeſpoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de ſouffrir que ſa flâme
Puiſſe rompre un départ qui lui perceroit l'ame,
Entretenir ce ſoir cet amant ſous mon nom
Par la petite ruë où ma chambre répond,
Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne,
Quelques doux ſentimens dont l'appas le retienne,
Et ménager enfin pour elle, adroitement,
Ce que pour moi l'on ſçait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela...

ISABELLE.

Moi? J'en ſuis courroucée.
Quoi! ma ſœur, ai-je dit, étes-vous inſenſée?
Ne rougiſſez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces ſortes de gens qui changent chaque jour?
D'oublier votre ſexe, & tromper l'eſpérance
D'un homme dont le Ciel vous donnoit l'alliance?

SGANARELLE.

Il le mérite bien, & j'en ſuis fort ravi.

ISABELLE.

Enfin, de cent raiſons mon dépit s'eſt ſervi
Pour lui bien reprocher des baſſeſſes ſi grandes,
Et pouvoir cette nuit rejetter ſes demandes:
Mais elle m'a fait voir de ſi preſſans déſirs,
A tant verſé de pleurs, tant pouſſé de ſoupirs,
Tant dit qu'au déſeſpoir je porterois ſon ame
Si je lui refuſois ce qu'exige ſa flâme,
Qu'à céder, malgré moi, mon cœur s'eſt vû réduit;
Et, pour juſtifier cette intrigue de nuit
Où me faiſoit du ſang relâcher la tendreſſe,
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrece

Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour :
Mais vous m'avez ſurpriſe avec ce promt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce myſtére.
J'y pourrois conſentir à l'égard de mon frere ;
Mais on peut être vû de quelqu'un de dehors,
Et celle que je dois honorer de mon corps
Non ſeulement doit être & pudique & bien née,
Il ne faut pas que même elle ſoit ſoupçonnée.
Allons chaſſer l'infame, & de ſa paſſion....

ISABELLE.

Ah ! vous lui donneriez trop de confuſion,
Et c'eſt avec raiſon qu'elle pourroit ſe plaindre
Du peu de retenuë où j'ai ſçû me contraindre ;
Puiſque de ſon deſſein je dois me départir,
Attendez que du moins je la faſſe ſortir.

SGANARELLE.

Hé bien, fais.

ISABELLE.

Mais ſur-tout cachez-vous, je vous prie,
Et, ſans lui dire rien, daignez voir ſa ſortie.

SGANARELLE.

Oui, pour l'amour de toi je retiens mes transports ;
Mais, dès le même inſtant qu'elle ſera dehors,
Je veux, ſans différer, aller trouver mon frere :
J'aurai joye à courir lui dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bon ſoir ; car tout d'un tems je vais me renfermer.

SGANARELLE.

Juſqu'à demain, ma mie.

[*Seul.*]

En quelle impatience
Suis-je de voir mon frere, & lui conter ſa chance !
Il en tient le bon homme avec tout ſon phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir cent bons écus.

ISA-

ISABELLE *dans la maiſon.*

Oui, de vos déplaiſirs l'atteinte m'eſt ſenſible :
Mais ce que vous voulez, ma ſœur, m'eſt impoſſible,
Mon honneur qui m'eſt cher y court trop de hazard ;
Adieu. Retirez-vous avant qu'il ſoit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui, je crois, peſte de belle ſorte :
De peur qu'elle revînt, fermons à clé la porte.

ISABELLE *en entrant.*

O Ciel ! dans mes deſſeins ne m'abandonnez pas.

SGANARELLE *à part.*

Où pourra-t-elle aller ? Suivons un peu ſes pas.

ISABELLE *à part.*

Dans mon trouble du moins la nuit me favoriſe.

SGANARELLE *à part.*

Au logis du galant ! Quelle eſt ſon entrepriſe ?

SCENE III.

VALERE, ISABELLE, SGANARELLE.

VALERE *ſortant bruſquement.*

OUi, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler . . . Qui va là ?

ISABELLE *à Valere.*

Ne faites point de bruit,
Valere, on vous prévient, & je ſuis Iſabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menti, chienne, ce n'eſt pas elle.
De l'honneur que tu fuis, elle ſuit trop les loix,
Et tu prends fauſſement, & ſon nom & ſa voix.

ISABELLE *à Valere.*

Mais à moins de vous voir par un ſaint hymé-
née....

VALERE.

Oui, c'eſt l'unique but où va ma deſtinée;
Et je vous donne ici ma foi, que dès demain
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE *à part.*

Pauvre ſot qui s'abuſe!

VALERE.

Entrez en aſſûrance;
De votre argus duppé je brave la puiſſance,
Et devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SCENE IV.

SGANARELLE *ſeul.*

AH! je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infame à tes feux aſſervie;
Que du don de ta foi je ne ſuis point jaloux,
Et que, ſi j'en ſuis crû, tu ſeras ſon époux.
Oui, faiſons-le ſurprendre avec cette effrontée:
La mémoire du pere, à bon droit reſpectée,
Joint au grand intérêt que je prends à la ſœur,
Veut que du moins l'on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà. [*Il frappe à la porte d'un Commiſſaire.*]

SCENE V.

SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, UN LAQUAIS avec un flambeau.

LE COMMISSAIRE.

QU'eſt-ce?

SGANARELLE.

Salut. Monſieur le Commiſſaire,
Votre préſence en robe eſt ici néceſſaire:
Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE

LE COMMISSAIRE.

Nous ſortions....

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait aſſez hâté.

LE COMMISSAIRE.

Quoi?

SGANARELLE.

D'aller là dedans, & d'y ſurprendre enſemble
Deux perſonnes, qu'il faut qu'un bon hymen aſſemble;
C'eſt une fille à nous que, ſous un don de foi,
Un Valere a ſéduite, & fait entrer chez ſoi;
Elle ſort de famille & noble & vertueuſe,
Mais....

LE COMMISSAIRE.

Si c'eſt pour cela, la rencontre eſt heureuſe,
Puiſqu'ici nous avons un Notaire.

SGANARELLE.

Monſieur?

LE NOTAIRE.

Oui, Notaire Royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va ſans dire. Entrez dans cette porte,
Et ſans bruit ayez l'œil que perſonne n'en ſorte:
Vous ſerez pleinement contentés de vos ſoins;
Mais ne vous laiſſez pas graiſſer la patte au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment? Vous croyez donc qu'un homme de juſtice...

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frere promtement,
Faites que le flambeau m'éclaire ſeulement.
[*à part.*]
Je vais le réjouir cet homme ſans colére.
Holà. [*Il frappe à la porte d'Ariſte.*]

SCENE VI.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

QUi frappe ? Ah, ah ! Que voulez-vous, mon frere ?

SGANARELLE.

Venez beau directeur, ſuranné damoiſeau,
On veut vous faire voir quelque choſe de beau.

ARISTE.

Comment ?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoi ?

SGANARELLE.

Votre Léonor, où, je vous prie, eſt-elle ?

ARISTE.

Pourquoi cette demande ? Elle eſt, comme je croi,
Au bal chez ſon amie.

SGANARELLE.

Hé, oui, oui, ſuivez-moi,
Vous verrez à quel bal la donzelle eſt allée.

ARISTE.

Que voulez-vous conter ?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien ſtilée.
Il n'eſt pas bon de vivre en ſévére cenſeur,
On gagne les eſprits par beaucoup de douceur,
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes, ni des filles :
Nous les portons au mal par tant d'auſtérité,
Et leur ſexe demande un peu de liberté.
Vraiment elle en a pris tout ſon ſaoul, la ruſée,
Et la vertu chez elle eſt fort humaniſée.

ARIS-

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien ?

SGANARELLE.

Allez, mon frere aîné, cela vous ſied fort bien ;
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes piſtoles,
Que vous n'euſſiez ce fruit de vos maximes folles :
On voit ce qu'en deux ſœurs nos leçons ont produit,
L'une fuit les galans, & l'autre les pourſuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire. . .

SGANARELLE.

L'énigme eſt que ſon bal eſt chez Monſieur Valere,
Que de nuit je l'ai vûë y conduire ſes pas,
Et qu'à l'heure préſente elle eſt entre ſes bras.

ARISTE.

Qui ?

SGANARELLE.

Léonor.

ARISTE.

Ceſſons de railler, je vous prie.

SGANARELLE.

Je raille : il eſt fort bon avec ſa raillerie.
Pauvre eſprit ! Je vous dis, & vous redis encor
Que Valere chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle
Avant qu'il eût ſongé de pourſuivre Iſabelle.

ARISTE.

Ce diſcours d'apparence eſt ſi fort dépourvû. . .

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant vû :
J'enrage. Par ma foi, l'âge ne ſert de guére
Quand on n'a pas cela.

[*Il met le doigt ſur ſon front.*]

ARISTE.

Quoi ! Voulez-vous, mon frere. . . .

SGANARELLE.

Mon Dieu, je ne veux rien. Suivez-moi ſeulement;
Votre eſprit tout-à-l'heure aura contentement;
Vous verrez ſi j'impoſe, & ſi leur foi donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainſi, ſans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pû conſentir!
Moi, qui dans toute choſe ai, depuis ſon enfance,
Montré tuojours pour elle entiére complaiſance;
Et qui cent fois ai fait des proteſtations
De ne jamais gêner ſes inclinations.

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà Commiſſaire & Notaire;
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare ſur le champ l'honneur qu'elle a perdu:
Car je ne penſe pas que vous ſoyez ſi lâche
De vouloir l'épouſer aveeque cette tache;
Si vous n'avez encor quelques raiſonnemens
Pour vous mettre au-deſſus de tous les bernemens.

ARISTE.

Moi? Je n'aurai jamais cette foibleſſe extrême
De vouloir poſſéder un cœur malgré lui-même.
Mais je ne ſçaurois croire enfin...

SGANARELLE.

Que de diſcours?
Allons, ce procès-là continueroit toujours.

SCENE VII.

UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

IL ne faut mettre ici nulle force en uſage,
Meſſieurs, & ſi vos vœux ne vont qu'au mariage,

Vos

Vos tranſports en ce lieu ſe peuvent appaiſer ;
Tous deux également tendent à s'épouſer,
Et Valere déjà, ſur ce qui vous regarde,
A ſigné que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille...

LE COMMISSAIRE.

Eſt renfermée, & ne veut point ſortir
Que vos déſirs aux leurs ne veuillent conſentir.

SCENE VIII.

VALERE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

VALERE *à la fenêtre de ſa maiſon.*

NOn, Meſſieurs, & perſonne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous ſçavez qui je ſuis, & j'ai fait mon devoir
En vous ſignant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'eſt votre deſſein d'approuver l'alliance,
Votre main peut auſſi m'en ſigner l'aſſûrance,
Sinon, faites état de m'arracher le jour
Plûtôt que de m'ôter - l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne ſongeons pas à vous ſéparer d'elle.

[*bas à part.*]

Il ne s'eſt point encor détrompé d'Iſabelle :
Profitons de l'erreur.

ARISTE *à Valere.*

Mais, eſt-ce Léonor ?

SGANARELLE *à Ariſte.*

Taiſez-vous.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Paix donc.

ARIS-

ARISTE.

Je veux ſçavoir...

SGANARELLE.

Encor?

Vous tairez-vous, vous dis-je?

VALERE.

Enfin, quoi qu'il avienne,
Iſabelle a ma foi, j'ai de même la ſienne,
Et ne ſuis point un choix, à tout examiner,
Que vous ſoyez reçûs à faire condamner.

ARISTE *à Sganarelle.*

Ce qu'il dit là n'eſt pas...

SGANARELLE.

Taiſez-vous, & pour cauſe.

[*à Valere.*]

Vous ſçaurez le ſecret. Oui, ſans dire autre choſe.
Nous conſentons tous deux que vous ſoyez l'époux
De celle qu'à préſent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'eſt dans ces termes-là que la choſe eſt conçûë,
Et le nom eſt en blanc pour ne l'avoir point vûë.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALERE.

J'y conſens de la ſorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.

[*à part.*]

Nous rirons bien tantôt. Là, ſignez donc, mon frere,
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi, tout ce myſtére....

SGANARELLE.

Diantre, que de façons! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Iſabelle, & vous de Léonor.

SGA-

SGANARELLE.

N'étes-vous pas d'accord, mon frere, ſi c'eſt elle,
De les laiſſer tous deux à leur foi mutuelle ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc; j'en fais de même auſſi.

ARISTE.

Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous ſerez éclairci.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE *à Ariſte.*

Or ça, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.

[*Ils ſe retirent dans le fond du Théatre.*]

SCENE IX.

LE'ONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE.

LE'ONOR.

O L'étrange martyre !
Que tous ces jeunes ſous me paroiſſent fâcheux !
Je me ſuis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut ſe rendre agréable.

LE'ONOR.

Et moi, je n'ai rien vû de plus inſupportable,
Et je préférerois le plus ſimple entretien
A tous les contes bleux de ces diſeurs de rien;
Ils croyent que tout céde à leur perruque blonde,
Et penſent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lorſqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,

Vous

Vous railler ſottement ſur l'amour d'un vieillard ;
Et moi, d'un tel vieillard je priſe plus le zéle,
Que tous les beaux tranſports d'une jeune cervelle.
Mais n'apperçois-je pas...

SGANARELLE *à Ariſte.*

Oui, l'affaire eſt ainſi.

[*appercevant Léonor.*]

Ah ! je la vois paroître, & ſa ſuivante auſſi.

ARISTE.

Léonor, ſans courroux, j'ai ſujet de me plaindre.
Vous ſçavez ſi jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et ſi, plus de cent fois, je n'ai pas proteſté
De laiſſer à vos vœux leur pleine liberté :
Cependant votre cœur, mépriſant mon ſuffrage,
De foi comme d'amour à mon inſçû s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement ;
Mais votre procédé me touche aſſûrément,
Et c'eſt une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LE'ONOR.

Je ne ſçais pas ſur quoi vous tenez ce diſcours ;
Mais croyez que je ſuis la même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon eſtime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, ſi vous voulez ſatisfaire mes vœux,
Un ſaint nœud dès demain nous unira tous deux.

ARISTE.

Deſſus quel fondement venez-vous donc, mon frere...

SGANARELLE.

Quoi ! Vous ne ſortez pas du logis de Valere ?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui,
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui ?

LE'ONOR.

Qui vous a fait de moi de ſi belles peintures,
Et prend ſoin de forger de telles impoſtures ?

SCE-

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, VALERE, LE'ONOR, ARISTE, SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE.

ISABELLE.

MA ſœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom ;
Le preſſant embarras d'une ſurpriſe extrême
M'a tantôt inſpiré ce honteux ſtratagême ;
Votre exemple condamne un tel emportement ;
Mais le ſort nous traita tous deux diverſement.

[*à Sganarelle.*]

Pour vous, je ne veux point, Monſieur, vous faire excuſe,
Je vous ſers beaucoup plus que je ne vous abuſe.
Le Ciel, pour être joints, ne nous fit pas tous deux,
Je me ſuis reconnuë indigne de vos feux,
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALERE *à Sganarelle.*

Pour moi, je mets ma gloire & mon bien ſouverain
A la pouvoir, Monſieur, tenir de votre main.

ARISTE.

Mon frere, doucement il faut boire la choſe.
D'une telle action vos procédés ſont cauſe,
Et je vois votre ſort malheureux à ce point,
Que, vous ſçachant duppé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foi, je lui ſçais bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ſes ſoins eſt un trait exemplaire.

LE'O-

LE'ONOR.

Je ne ſçais ſi ce trait ſe doit faire eſtimer,
Mais je ſçais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE.

Au ſort d'être cocu ſon aſcendant l'expoſe,
Et, ne l'être qu'en herbe, eſt pour lui douce choſe.

SGANARELLE *ſortant de l'accablement dans lequel il étoit plongé.*

Non, je ne puis ſortir de mon étonnement.
Cette ruſe d'enfer confond mon jugement,
Et je ne penſe pas que Satan en perſonne
Puiſſe être ſi méchant qu'une telle friponne.
J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà;
Malheureux qui ſe fie à femme après cela:
La meilleure eſt toujours en malice féconde,
C'eſt un ſexe engendré pour damner tout le monde;
Je renonce à jamais à ce ſexe trompeur,
Et je le donne tout au diable, de bon cœur.

ERGASTE.

Bon.

ARISTE.

Allons tous chez moi. Venez, Seigneur Valere,
Nous tâcherons demain d'appaiſer ſa colére.

LISETTE *au parterre.*

Vous, ſi vous connoiſſez des maris loup-garoux,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

FIN.

LES

19780307

LES
FACHEUX,
COMEDIE-BALLET.

10780307

SIRE,

J'ajoute une ſcene à la Comédie, & c'eſt une eſpéce de fâcheux aſſez inſupportable, qu'un homme qui dédie un livre. VOTRE MAJESTE' *en ſçait des nouvelles plus que perſonne de ſon Royaume, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'*ELLE *ſe voit en butte à la furie des Epîtres Dédicatoires. Mais bien que je ſuive l'exemple des autres, & me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'oſe dire toutefois à* VOTRE MAJESTE', *que ce que j'en ai fait, n'eſt pas tant pour lui préſenter un livre, que pour avoir lieu de lui rendre graces du ſuccès de cette Comédie. Je le dois,* SIRE, *ce ſuccès qui a paſſé mon attente, non ſeulement à cette glorieuſe approbation dont* VOTRE MAJESTE' *honora d'abord la piéce, & qui a entraîné ſi hautement celle de tout le monde; mais encore à l'ordre qu'*ELLE *me donna d'y ajouter un caractére de fâcheux, dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées* ELLE-*même, & qui a été trouvé par tout, le plus beau morceau de l'Ouvrage. Il faut avouer,* SIRE, *que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni ſi promtement que cet endroit où* VOTRE MAJESTE' *me commanda de travailler. J'avois une joye à lui obéir, qui me valoit bien mieux qu'Apollon & toutes les Muſes; & je conçois par là ce que je ſerois capable d'exécuter pour une Comédie entiére, ſi j'étois inſpiré par de pareils commandemens. Ceux qui ſont nés en un rang élevé, peuvent ſe propoſer l'honneur de ſervir* VOTRE MAJESTE' *dans les grands emplois: mais pour moi, toute la gloire où je puis aſpirer, c'eſt de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes ſouhaits; & je crois qu'en quelque façon ce n'eſt pas être inutile à la France, que de contribuer quelque choſe au divertiſſement de ſon Roi. Quand je n'y réuſſirai pas, ce ne ſera jamais par un défaut de zéle, ni d'étude, mais ſeulement par un mauvais deſtin qui ſuit aſſez ſouvent les meilleures intentions, & qui ſans doute affligeroit ſenſiblement,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',
Le très-humble, très-obéïſſant,
& très-fidéle ſerviteur
MOLIERE.

AVERTISSEMENT.

JAmais entrepriſe au Théatre ne fut ſi précipitée que celle-ci; & c'eſt une choſe, je crois, toute nouvelle qu'une Comédie ait été conçuë, faite, appriſe & repréſentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de *l'impromptu*, & en prétendre de la gloire: mais ſeulement pour prévenir certaines gens, qui pourroient trouver à redire que je n'aye pas mis ici toutes les eſpéces de fâcheux qui ſe trouvent. Je ſçais que le nombre en eſt grand, & à la cour, & dans la ville; & que ſans épiſodes, j'euſſe bien pû en compoſer une Comédie de cinq Actes bien fournis, & avoir encore de la matiére de reſte. Mais dans le peu de tems qui me fut donné, il m'étoit impoſſible de faire un grand deſſein, & de rêver beaucoup ſur le choix de mes perſonnages, & ſur la diſpoſition de mon ſujet. Je me réduiſis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns; & je pris ceux qui s'offrirent d'abord à m'on eſprit, & que je crus les plus propres à réjouir les auguſtes perſonnes devant qui j'avois à paroître; &, pour lier promtement toutes ces choſes enſemble, je me ſervis du premier nœud que je pûs trouver. Ce n'eſt pas mon deſſein d'examiner maintenant ſi tout cela pouvoit être mieux, & ſi tous ceux qui s'y ſont divertis ont ri ſelon les régles. Le tems viendra de faire imprimer mes remarques ſur les piéces que j'aurai faites: & je ne déſeſpére pas de faire voir un jour, en grand Auteur, que je puis citer Ariſtote & Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets aſſez aux déciſions de la multitude, & je tiens auſſi difficile de combattre un Ouvrage que le public approuve, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a perſonne qui ne ſçache pour quelle réjouïſſance la piéce fut compoſée; & cette fête a fait

fait un tel éclat, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en parler : mais il ne ſera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a mêlés avec la Comédie.

Le deſſein étoit de donner un ballet auſſi ; & comme il n'y avoit qu'un petit nombre choiſi de danſeurs excellens, on fut contraint de ſéparer les entrées de ce ballet, & l'avis fut de les jetter dans les entr'actes de la Comédie, afin que ces intervalles donnaſſent tems aux mêmes baladins, de venir ſous d'autres habits. De ſorte, que pour ne point rompre auſſi le fil de la piéce par ces maniéres d'intermédes, on s'aviſa de les coudre au ſujet du mieux que l'on put, & de ne faire qu'une ſeule choſe du Ballet & de la Comédie : mais comme le tems étoit fort précipité, & que tout cela ne fut pas réglé entiérement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du Ballet qui n'entrent pas dans la Comédie auſſi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un mêlange qui eſt nouveau pour nos Théatres, & dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité : & comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut ſervir d'idée à d'autres choſes, qui pourroient être méditées avec plus de loiſir.

D'abord que la toile fut levée, un des Acteurs, comme vous pourriez dire, moi, parut ſur le Théatre en habit de ville, & s'adreſſant au Roi avec le viſage d'un homme ſurpris, fit des excuſes en déſordre de ce qu'il ſe trouvoit là ſeul, & manquoit de tems & d'Acteurs, pour donner à ſa Majeſté le divertiſſement qu'elle ſembloit attendre. En même tems, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vûë ; & l'agréable Nayade qui parut dedans s'avança au bord du Théatre, & d'un air héroïque, prononça les vers que Monſieur Péliſſon avoit faits, & qui ſervent de Prologue.

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente un jardin orné de termes & de pluſieurs jets d'eau.

UNE NAYADE *ſortant des eaux dans une coquille.*

POur voir en ces beaux lieux le plus grand Roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en ſa faveur, que la terre ou que l'eau
Produiſent à vos yeux un ſpectacle nouveau?
Qu'il parle ou qu'il ſouhaite, il n'eſt rien d'impoſſible.
Lui-même n'eſt-il pas un miracle viſible?
Son régne ſi fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers?
Jeune, victorieux, ſage, vaillant, auguſte,
Auſſi doux que ſévére, auſſi puiſſant que juſte,
Régler, & ſes Etats, & ſes propres déſirs;
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaiſirs;
En ſes juſtes projets jamais ne ſe méprendre;
Agir inceſſamment, tout voir, & tout entendre;
Qui peut cela, peut tout: il n'a qu'à tout oſer,
Et le Ciel à ſes vœux ne peut rien refuſer.
Ces termes marcheront, &, ſi LOUIS l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone,
Hôteſſes de leurs troncs, moindres Divinités,
C'eſt LOUIS qui le veut, ſortez, Nymphes, ſortez,
Je vous montre l'exemple, il s'agit de lui plaire.
Quittez pour quelque tems votre forme ordinaire,
Et paroiſſons enſemble aux yeux des Spectateurs,
Pour ce nouveau Théatre, autant de vrais Acteurs.

Plu-

Pluſieurs Driades accompagnées de Faunes & de Satyres ſortent des arbres & des termes.

Vous, ſoin de ſes ſujets, ſa plus charmante étude,
Héroïque ſouci, Royale inquiétude,
Laiſſez-le reſpirer, & ſouffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertiſſement:
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéïr les loix, partager les bienfaits,
Par ſes propres conſeils prévenir nos ſouhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaiſe, & ſemble conſentir
A l'unique deſſein de le bien divertir.
Fâcheux, retirez-vous; ou s'il faut qu'il vous voye,
Que ce ſoit ſeulement pour exciter ſa joye.

La Nayade emméne avec elle, pour la Comédie, une partie des gens qu'elle a fait paroître, pendant que le reſte ſe met à danſer au ſon des haut-bois qui ſe joignent aux violons.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

DAMIS, tuteur d'Orphiſe.
ORPHISE.
ERASTE, amoureux d'Orphiſe.
ALCIDOR. }
LISANDRE. }
ALCANDRE. }
ALCIPE. }
ORANTE. } fâcheux.
CLIMENE. }
DORANTE. }
CARITIDES. }
ORMIN. }
FILINTE. }
LA MONTAGNE, valet d'Eraſte.
L'EPINE, valet de Damis.
LA RIVIERE, & deux autres valets d'Eraſte.

ACTEURS DU BALLET.

Ier ACTE. { JOUEURS DE MAIL.
CURIEUX.

IIe ACTE. { JOUEURS DE BOULE.
FRONDEURS.
SAVETIERS, & SAVETIERES.
UN JARDINIER.

IIIe ACTE. { SUISSES.
QUATRE BERGERS.
UNE BERGERE.

La Scéne eſt à Paris.

10780307

LES FACHEUX.

10780307

LES FACHEUX,

COMEDIE-BALLET.

ACTE I.

SCENE I.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

VOus quel aſtre, bon Dieu ! faut-il que je
ſois né
Pour être de fâcheux toujours aſſaſſiné !
Il ſemble que par-tout le ſort me les adreſſe,
j'en vois chaque jour quelque nouvelle eſpéce.
is il n'eſt rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui ;
crû n'être jamais débarraſſé de lui,
cent fois j'ai maudit cette innocente envie
m'a pris à dîné de voir la Comédie,
, penſant m'égayer, j'ai miſérablement
ouvé de mes péchés le rude châtiment.
aut que je te faſſe un récit de l'affaire,
je m'en ſens encor tout émû de colére.
ois ſur le théatre en humeur d'écouter
piéce, qu'à pluſieurs j'avois oüi vanter,
acteurs commençoient, chacun prêtoit ſi-
lence ;

Lorſque, d'un air bruyant & plein d'extravagance,
Un homme à grands canons eſt entré bruſque-
ment
En criant, holà-ho, un ſiége, promtement,
Et de ſon grand fracas ſurprenant l'aſſemblée,
Dans le plus bel endroit a la piéce troublée.
Hé, mon Dieu! nos François, ſi ſouvent redreſſés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens ſenſés,
Ai-je dit, & faut-il, ſur nos défauts extrêmes,
Qu'en théatre public nous nous jouïons nous-
mêmes,
Et confirmions ainſi, par des éclats de foux,
Ce que chez nos voiſins on dit par tout de nous?
Tandis que là-deſſus je hauſſois les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles;
Mais l'homme pour s'aſſeoir a fait nouveaux
fracas,
Et traverſant encor le théatre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à ſon aiſe,
Au milieu du devant il a planté ſa chaiſe,
Et, de ſon large dos morguant les ſpectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'eſt élevé, dont un autre eût eu honte;
Mais lui ferme & conſtant n'en a fait aucun
compte,
Et ſe ſeroit tenu comme il s'étoit poſé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût aviſé.
Ah! Marquis, m'a-t-il dit, prenant près de
moi place,
Comment te portes-tu? Souffre que je t'embraſſe.
Au viſage, ſur l'heure, un rouge m'eſt monté
Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant; mais on en voit paroître,
De ces gens qui de rien veulent fort vous con-
noître,
Dont il faut au ſalut les baiſers eſſuyer,
Et qui ſont familiers juſqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent queſtions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ſes paroles.
Chacun le maudiſſoit, & moi, pour l'arrêter,

Je ſerois, ai-je dit, bien aiſe d'éconter.
Tu n'as point vû ceci, Marquis? Ah! Dieu me damne,
Je le trouve aſſez drôle, & je n'y ſuis pas âne;
Je ſçais par quelles loix un ouvrage eſt parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
Là-deſſus de la piéce il m'a fait un ſommaire,
Scéne à ſcéne averti de ce qui s'alloit faire,
Et juſques à des vers qu'il en ſçavoit par cœur,
Il me les récitoit tout haut avant l'acteur.
J'avois beau m'en défendre, il a pouſſé ſa chance,
Et s'eſt devers la fin levé long-tems d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien, ſur-tout, d'ouïr le dénouement.
Je rendois grace au Ciel, & croyois de juſtice
Qu'avec la Comédie eût fini mon ſupplice:
Mais, comme ſi c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'eſt attaché,
M'a conté ſes exploits, ſes vertus non communes,
Parlé de ſes chevaux, de ſes bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,
Diſant, qu'à m'y ſervir il s'offroit de grand cœur.
Je le remerciois doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde eſt écoulé:
Et ſortis de ce lieu, me la donnant plus ſéche,
Marquis, allons au Cours faire voir ma caléche,
Elle eſt bien entenduë, & plus d'un Duc & Pair
En fait à mon faiſeur faire une du même air.
Moi de lui rendre grace, & pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.
Ah! parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au Maréchal à qui j'avois promis.
De la chere, ai-je dit, la doze eſt trop peu forte
Pour oſer y prier des gens de votre ſorte.
Non, m'a-t-il répondu, je ſuis ſans compliment,
Et j'y vais pour cauſer avec toi ſeulement;

Je ſuis des grands repas fatigué, je te jure:
Mais ſi l'on vous attend, ai-je dit, c'eſt injure.
Tu te moques, Marquis, nous nous connoiſſons tous;
Et je trouve avec toi des paſſe-tems plus doux.
Je peſtois contre moi, l'ame triſte & confuſe
Du funeſte ſuccès qu'avoit eu mon excuſe,
Et ne ſçavois à quoi je devois recourir,
Pour ſortir d'une peine à me faire mourir;
Lorſqu'un caroſſe fait de ſuperbe maniére,
Et comblé de laquais, & devant & derriére,
S'eſt avec un grand bruit devant nous arrêté;
D'où ſautant un jeune homme amplement ajuſté,
Mon importun & lui courant à l'embraſſade
Ont ſurpris les paſſans de leur bruſque incartade;
Et tandis que tous deux étoient précipités
Dans les convulſions de leurs civilités,
Je me ſuis doucement eſquivé ſans rien dire;
Non ſans avoir long-tems gémi d'un tel martyre,
Et maudit le fâcheux, dont le zéle obſtiné
M'ôtoit au rendez-vous qui m'eſt ici donné.

LA MONTAGNE.

Ce ſont chagrins mêlés aux plaiſirs de la vie.
Tout ne va pas, Monſieur, au gré de notre envie,
Le Ciel veut qu'ici bas chacun ait ſes fâcheux,
Et les hommes ſeroient ſans cela trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous mes fâcheux, le plus fâcheux encore
C'eſt Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'eſpoir,
Et malgré ſes bontés lui défend de me voir.
Je crains d'avoir déjà paſſé l'heure promiſe,
Et c'eſt dans cette allée où devoit être Orphiſe.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'eſt pas reſſerrée aux bornes d'un inſtant.

ERASTE.

Il eſt vrai; mais je tremble, & mon amour extrême
D'un rien ſe fait un crime envers celle que j'aime.

LA

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez ſi bien,
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
Ce que ſon cœur pour vous ſent de feux légitimes,
En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ERASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je ſois d'elle aimé?

LA MONTAGNE.

Quoi? Vous doutez encor d'un amour confirmé?

ERASTE.

Ah! c'eſt mal-aiſément qu'en pareille matiére,
Un cœur bien enflammé prend aſſûrance entiére.
Il craint de ſe flater, &, dans ſes divers ſoins,
Ce que plus il ſouhaite, eſt ce qu'il croit le moins:
Mais ſongeons à trouver une beauté ſi rare.

LA MONTAGNE.

Monſieur, votre rabat par devant ſe ſépare.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laiſſez-moi l'ajuſter, s'il vous plaît.

ERASTE.

Ouf, tu m'étrangles, fat, laiſſe-le, comme il eſt.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu...

ERASTE.

Sottiſe ſans pareille!
Tu m'as d'un coup de dent, preſque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos Canons...

ERASTE.

Laiſſe-les, tu prends trop de ſouci.

LA MONTAGNE.

Ils ſont tout chifonnés.

ERASTE.

Je veux qu'ils ſoient ainſi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moi du moins, par grace ſinguliére,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de pouſſiére.

ERASTE.

Frotte donc, puiſqu'il faut que j'en paſſe par là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà ?

ERASTE.

Mon Dieu, dépêche-toi.

LA MONTAGNE.

Ce ſeroit conſcience.

ERASTE *après avoir attendu.*

C'eſt aſſez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ERASTE.

Il me tuë.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous étes-vous fourré ?

ERASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé ?

LA MONTAGNE.

C'eſt fait.

ERASTE.

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE *laiſſant tomber le chapeau.*

Hai !

ERASTE.

Le voilà par terre !
Je ſuis fort avancé. Que la fiévre te ſerre.

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'ôte . . .

ERAS-

ERASTE.

Il ne me plaît pas.
Au diantre tout valet qui vous eſt ſur les bras,
Qui fatigue ſon maître, & ne fait que déplaire
A force de vouloir trancher du néceſſaire.

SCENE II.

ORPHISE, AICIDOR, ERASTE, LA MONTAGNE.

[Orphiſe traverſe le fond du Théatre, Alcidor lui donne la main.]

ERASTE.

MAis vois-je pas Orphiſe ? Oui, c'eſt elle qui vient.
Où va-t-elle ſi vîte ; & quel homme la tient ?
[Il la ſaluë comme elle paſſe, & elle en paſſant détourne la tête.]

SCENE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

QUoi ! Me voir en ces lieux devant elle paroître,
Et paſſer en feignant de ne me pas connoître !
Que croire ? Qu'en dis-tu ? Parle donc, ſi tu veux.

LA MONTAGNE.

Monſieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

ERASTE.

Et c'eſt l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un ſi cruel martyre.
Fai donc quelque réponſe à mon cœur abbattu.
Que dois-je préſumer ? Parle, qu'en penſes-tu ?
Di-moi ton ſentiment.

LA MONTAGNE.

Monſieur, je veux me taire,
Et ne déſire point trancher du néceſſaire.

ERASTE.

Peſte l'impertinent! Va-t-en ſuivre leurs pas,
Voi ce qu'ils deviendront, & ne les quitte pas.

LA MONTAGNE *revenant ſur ſes pas.*

Il faut ſuivre de loin?

ERASTE.

Oui.

LA MONTAGNE *revenant ſur ſes pas.*

Sans que l'on me voye:
Ou faire aucun ſemblant qu'après eux on m'envoye?

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils ſont de toi ſuivis.

LA MONTAGNE *revenant ſur ſes pas.*

Vous trouverai-je ici?

ERASTE.

Que le Ciel te confonde,
Homme, à mon ſentiment, le plus fâcheux du monde.

SCENE IV.

ERASTE *ſeul.*

AH! que je ſens de trouble, & qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer ce fatal rendez-vous.
Je penſois y trouver toutes choſes propices,
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des ſupplices.

SCE-

SCENE V.

LISANDRE, ERASTE.

LISANDRE.

SOus ces arbres de loin mes yeux t'ont reconnu,
Cher Marquis, & d'abord je ſuis à toi venu.
Comme à de mes amis, il faut que je te chante
Certain air que j'ai fait de petite courante,
Qui de toute la Cour contente les experts,
Et ſur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.
J'ai le bien, la naiſſance, & quelque emploi paſſable,
Et fais figure en France aſſez conſidérable;
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je ſuis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

[*il prélude.*]

La, la, hem, hem : écoute avec ſoin, je te prie.

[*Il chante ſa courante.*]

N'eſt-elle pas belle ?

ERASTE.

Ah !

LISANDRE.

Cette fin eſt jolie.

[*Il rechante la fin quatre ou cinq fois de ſuite.*]

Comment la trouves-tu ?

ERASTE.

Fort belle aſſûrément.

LISANDRE.

Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément;
Et ſur-tout la figure a merveilleuſe grace.

[*Il chante, parle & danſe tout enſemble.*]

Tien, l'homme paſſe ainſi : puis la femme repaſſe :
Enſemble, puis on quitte, & la femme vient là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?
Ce fleuret ? Ces coupés courant après la belle ?

Dos à dos : face à face, en ſe preſſant ſur elle ?
Que t'en ſemble, Marquis ?

ERASTE.

Tous ces pas-là ſont fins.

LISANDRE.

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

ERASTE.

On le voit.

LISANDRE.

Les pas donc ?

ERASTE.

N'ont rien qui ne ſuprenne.

LISANDRE.

Veux-tu par amitié, que je te les apprenne ?

ERASTE.

Ma foi, pour le préſent, j'ai certain embarras...

LISANDRE.

Hé bien donc, ce ſera lorſque tu le voudras.
Si j'avois deſſus moi ces paroles nouvelles,
Nous les lirions enſemble, & verrions les plus belles.

ERASTE.

Une autre fois.

LISANDRE.

Adieu. Baptiſte le très-cher
N'a point vû ma courante, & je le vais chercher :
Nous avons pour les airs de grandes ſympathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.

[*Il s'en va chantant toujours.*]

SCENE VI.

ERASTE *ſeul.*

Ciel ! Faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent ſots tous les jours nous oblige à ſouffrir !
Et nous faſſe abaiſſer juſques aux complaiſances
D'applaudir bien ſouvent à leurs impertinences !

SCE-

SCENE VII.

ERASTE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

MOnſieur, Orphiſe eſt ſeule & vient de ce côté.

ERASTE.

Ah ! d'un trouble bien grand je me ſens agité :
J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raiſon voudroit que j'euſſe de la haine.

LA MONTAGNE.

Monſieur, votre raiſon ne ſçait ce qu'elle veut,
Ni ce que ſur un cœur une maîtreſſe peut.
Bien que de s'emporter on ait de juſtes cauſes,
Une belle d'un mot rajuſte bien des choſes.

ERASTE.

Hélas ! Je te l'avouë, & déjà cet aſpect
A toute ma colére imprime le reſpect.

SCENE VIII.

ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE.

VOtre front à mes yeux montre peu d'allegreſſe,
Seroit-ce ma préſence, Eraſte qui vous bleſſe ?
Qu'eſt-ce donc ? Qu'avez-vous ? Et ſur quels déplaiſirs,
Lorſque vous me voyez, pouſſez-vous des ſoupirs ?

ERASTE.

Hélas ! Pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la triſteſſe mortelle ?
Et d'un eſprit méchant n'eſt-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait ?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vûë.
Paſſer....

OR-

ORPHISE *riant.*

C'eſt de cela que votre ame eſt émûë ?

ERASTE.

Inſultez, inhumaine, encore à mon malheur ;
Allez, il vous ſiéd mal de railler ma douleur,
Et d'abuſer, ingrate, à maltraiter ma flâme,
Du foible que pour vous vous ſçavez qu'a mon ame.

ORPHISE.

Certes il en faut rire, & confeſſer ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainſi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puiſſe me plaire,
Eſt un homme fâcheux dont j'ai ſçû me défaire,
Un de ces importuns, & ſots officieux
Qui ne ſçauroient ſouffrir qu'on ſoit ſeule en des lieux,
Et viennent auſſi-tôt, avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon deſſein,
Et juſqu'à mon caroſſe il m'a prêté la main.
Je m'en ſuis promtement défaite de la ſorte,
Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ERASTE.

A vos diſcours, Orphiſe, ajoûterai-je foi,
Et votre cœur eſt-il tout ſincére pour moi ?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,
Quand je me juſtifie à vos plaintes frivoles.
Je ſuis bien ſimple encore, & ma ſotte bonté. . . .

ERASTE.

Ah ! ne vous fâchez pas, trop ſévére beauté,
Je veux croire en aveugle, étant ſous votre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, ſi vous voulez, un malheureux amant ;
J'aurai pour vous reſpect juſques au monument.
Maltraitez mon amour, refuſez-moi le vôtre,

Expo-

Expoſez à mes yeux le triomphe d'un autre ;
Oui, je ſouffrirai tout de vos divins appas
J'en mourrai : mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE.

Quand de tels ſentimens régneront dans votre ame,
Je ſçaurai de ma part....

SCENE IX.

ALCANDRE, ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

[*à Orphiſe.*]

MArquis, un mot. Madame,
De grace pardonnez ſi je ſuis indiſcret,
En oſant, devant vous, lui parler en ſecret.

[*Orphiſe ſort.*]

SCENE X.

ALCANDRE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

AVec peine, Marquis, je te fais la priére ;
Mais un homme vient-là de me rompre en viſiére,
Et je ſouhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part du l'ailles appeller.
Tu ſçais qu'en pareil cas ce ſeroit avec joye,
Que je te le rendrois en la même monnoye.

ERASTE *après avoir été quelque tems ſans parler.*

Je ne veux point ici faire le capitan,
Mais on m'a vû ſoldat avant que courtiſan ;
J'ai ſervi quatorze ans, & je crois être en paſſe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grace,
Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté

Le

Le refus de mon bras me puiſſe être imputé.
Un duel met les gens en mauvaiſe poſture,
Et notre Roi n'eſt pas un Monarque en peinture.
Il ſçait faire obéïr les plus grands de l'Etat,
Et je trouve qu'il fait en digne Potentat.
Quand il faut le ſervir, j'ai du cœur pour le faire;
Mais je ne m'en ſens point, quand il faut lui déplaire.
Je me fais de ſon ordre une ſuprême loi;
Pour lui deſobéïr, cherche un autre que moi.
Je te parle, Vicomte, avec franchiſe entiére,
Et ſuis ton ſerviteur en toute autre matiére.
Adieu.

SCENE XI.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

CInquante fois au diable les fâcheux!
Où donc s'eſt retiré cet objet de mes vœux?

LA MONTAGNE.

Je ne ſçais.

ERASTE.

Pour ſçavoir où la belle eſt allée,
Va-t-en chercher par tout, j'attends dans cette allée.

Fin du premier Acte.

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIERE ENTRE'E.

DEs joueurs de mail, en criant, gâre, obligent Eraſte à ſe retirer.

SECONDE ENTRE'E.

Après que les joueurs de mail ont fini, Eraſte revient pour attendre Orphiſe. Des curieux tournent autour de lui pour le connoître, & font qu'il ſe retire encore pour un moment.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

ERASTE.

LEs fâcheux à la fin ſe ſont-ils écartés ?
Je penſe qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, & les trouve, & pour ſecond martyre,
Je ne ſçaurois trouver celle que je déſire.
Le tonnerre & la pluye ont promtement paſſé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chaſſé.
Plût au Ciel, dans les dons que ſes ſoins y prodiguent,
Qu'ils en euſſent chaſſé tous les gens qui fatiguent !
Le Soleil baiſſe fort, & je ſuis étonné
Que mon valet encor ne ſoit point retourné.

SCENE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

BOn jour.

ERASTE *à part.*

Hé quoi ! Toujours ma flâme divertie !

ALCIPE.

Conſole-moi, Marquis, d'une étrange partie,
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint Bouvain
A qui je donnerois quinze points & la main.
C'eſt un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les joueurs au diable,
Un coup aſſûrément à ſe pendre en public.

Il ne m'en faut que deux, l'autre a beſoin d'un pic,
Je donne, il en prend ſix, & demande à refaire;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de tréfle, admire mon malheur,
L'as, le Roi, le valet, le huit, & dix de cœur,
Et quitte, comme au point alloit la politique,
Dame, & Roi de carreau, dix & Dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portés la Dame arrive encor,
Qui me fait juſtement une quinte Major:
Mais mon homme avec l'as, non ſans ſurpriſe extrême,
Des bas carreaux, ſur table, étale une ſixiéme.
J'en avois écarté la Dame avec le Roi,
Mais lui fallant un pic, je ſortis hors d'effroi,
Et croyois bien du moins faire deux points uniques.
Avec les ſept carreaux, il avoit quatre piques,
Et, jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras
De ne ſçavoir lequel garder de mes deux as.
J'ai jetté l'as de cœur, avec raiſon, me ſemble;
Mais il avoit quitté quatre tréfles enſemble,
Et par un ſix de cœur je me ſuis vû capot,
Sans pouvoir, de dépit, proférer un ſeul mot.
Morbleu! fai-moi raiſon de ce coup effroyable;
A moins que l'avoir vû, peut-il être croyable?

ERASTE.

C'eſt dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du ſort.

ALCIPE.

Parbleu! tu jugeras, toi-même, ſi j'ai tort,
Et ſi c'eſt ſans raiſon que ce coup me tranſporte;
Car voici nos deux jeux, qu'exprès ſur moi je porte.
Tien, c'eſt ici mon port, comme je te l'ai dit,
Et voici...

ERASTE.

J'ai compris le tout par ton récit,
Et vois de la juſtice au tranſport qui t'agite;
Mais

Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.
Adieu. Conſole-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPE.

Qui? Moi? J'aurai toujours ce coup-là ſur le cœur;
Et c'eſt, pour ma raiſon, pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.

[*Il s'en va, & rentre en diſant.*]

Un ſix de cœur! Deux points!

ERASTE *ſeul.*

En quel lieu ſommes-nous?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.

SCENE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

AH! Que tu fais languir ma juſte impatience!

LA MONTAGNE.

Monſieur, je n'ai pû faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin?

LA MONTAGNE.

Sans doute, & de l'objet qui fait votre deſtin.
J'ai par ſon ordre exprès quelque choſe à vous dire.

ERASTE.

Et quoi? Déjà mon cœur après ce mot ſoupire.
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de ſçavoir ce que c'eſt?

ERASTE.

Oui, di vîte.

LA MONTAGNE.

Monſieur, attendez, s'il vous plaît.
Je me ſuis, à courir, preſque mis hors d'haleine.

ERAS-

ERASTE.

Prends-tu quelque plaiſir à me tenir en peine ?

LA MONTAGNE.

Puiſque vous déſirez de ſçavoir promtement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai... Ma foi, ſans vous vanter mon zéle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle,
Et ſi...

ERASTE.

Peſte ſoit, fat, de tes digreſſions !

LA MONTAGNE.

Ah ! Il faut modérer un peu ſes paſſions ;
Et Sénéque...

ERASTE.

Sénéque eſt un ſot dans ta bouche,
Puiſqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Di-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Votre Orphiſe... Une bête eſt là dans vos cheveux.

ERASTE.

Laiſſe.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de ſa part vous fait dire...

ERASTE.

Quoi ?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ERASTE.

Sçais-tu que je ne veux pas rire ?

LA MONTAGNE.

Sou ordre eſt qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Aſſûré, que dans peu vous l'y verrez venir.
Lorſqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux perſonnes de cour fâcheuſes animales.

ERAS-

ERASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choiſir.
Mais puiſque l'ordre ici m'offre quelque loiſir,
Laiſſe-moi méditer.

[*La Montagne ſort.*]

J'ai deſſein de lui faire
Quelques vers, ſur un air où je la vois ſe plaire.

[*Il rêve.*]

SCENE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE dans un coin du théatre ſans être apperçû.

ORANTE.

TOut le monde ſera de mon opinion.

CLIMENE.

Croyez-vous l'emporter par obſtination?

ORANTE.

Je penſe mes raiſons meilleures que les vôtres.

CLIMENE.

Je voudrois qu'on oüît les unes & les autres.

ORANTE *appercevant Eraſte.*

J'aviſe un homme ici qui n'eſt pas ignorant:
Il pourra nous juger ſur notre différend.
Marquis, de grace, un mot: ſouffrez qu'on vous appelle
Pour être entre nous deux juge d'une querelle,
D'un débat, qu'ont émû nos divers ſentimens
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amans.

ERASTE.

C'eſt une queſtion à vuider difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites là d'inutiles chanſons.
Votre eſprit fait du bruit, & nous vous connoiſſons;

Nous

Nous ſçavons que chacun vous donne à juſte titre...

ERASTE.

Hé, de grace...

ORANTE.

En un mot, vous ſerez notre abitre,
Et ce ſont deux momens qu'il vous faut nous donner.

CLIMENE *à Orante.*

Vous retenez ici qui vous doit condamner :
Car enfin, s'il eſt vrai ce que j'en oſe croire,
Monſieur à mes raiſons donnera la victoire.

ERASTE *à part.*

Que ne puis-je à mon traître inſpirer le ſouci
D'inventer quelque choſe à me tirer d'ici !

ORANTE *à Climene.*

Pour moi, de ſon eſprit j'ai trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon deſavantage.

[*à Eraſte.*]

Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,
Eſt de ſçavoir s'il faut qu'un amant ſoit jaloux.

CLIMENE.

Ou, pour mieux expliquer ma penſée & la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moi, ſans contredit, je ſuis pour le dernier.

CLIMENE.

Et, dans mon ſentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner ſon ſuffrage
A qui fait éclater du reſpect davantage.

CLIMENE.

Et moi, que ſi nos vœux doivent paroître au jour,
C'eſt pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Oui ; mais on voit l'ardeur dont une ame eſt ſaiſie,
Bien mieux dans les reſpects, que dans la jalouſie.

CLIMENE.

Et c'eſt mon ſentiment que qui s'attache à nous,
Nous aime d'autant plus qu'il ſe montre jaloux.

ORANTE.

Fi, ne me parlez point pour être amans, Climene,
De ces gens dont l'amour eſt fait comme la haine,
Et qui, pour tous reſpects & toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à ſe rendre fâcheux;
Dont l'ame, que ſans ceſſe un noir tranſport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En ſoumet l'innocence à ſon aveuglement,
Et veut ſur un coup d'œil un éclairciſſement;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent auſſi-tôt qu'il naît de leur préſence,
Et, lorſque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en ſoient le fondement;
Enfin, qui, prenant droit des fureurs de leur zéle,
Ne nous parlent jamais, que pour faire querelle,
Oſent défendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et ſe font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amans que le reſpect inſpire,
Et leur ſoumiſſion marque mieux notre empire.

CLIMENE.

Fi, ne me parlez point, pour être vrais amans,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emporte mens,
De ces tiédes galans, de qui les cœurs paiſibles
Tiennent déjà pour eux les choſes infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, & laiſſent chaque jour,
Sur trop de confiance, endormir leur amour,
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laiſſent un champ libre à leur perſévérance.
Un amour ſi tranquille excite mon courroux,
C'eſt aimer froidement que n'être point jaloux;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver ſa flâme,

Sur d'éternels ſoupçons laiſſe flotter ſon ame,
Et, & par de promts tranſports, donne un ſigne éclatant
De l'eſtime qu'il fait de celle qu'il prétend.
On s'applaudit alors de ſon inquiétude,
Et, s'il nous fait par fois un traitement trop rude,
Le plaiſir de le voir ſoumis à nos genoux
S'excuſer de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, ſon déſeſpoir d'avoir pû nous déplaire,
Sont un charme à calmer toute notre colére.

ORANTE.

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'emportement,
Je ſçais qui vous pourroit donner contentement,
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment juſques à battre.

CLIMENE.

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,
Je ſçais certaines gens fort commodes pour vous,
Des hommes en amour d'une humeur ſi ſouffrante
Qu'ils vous verroient ſans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par votre arrêt, vous devez déclarer
Celui de qui l'amour vous ſemble à préférer.

[*Orphiſe paroît dans le fond du théatre, & voit Eraſte entre Orante & Climene.*]

ERASTE.

Puiſqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je vous veux ſatisfaire,
Et pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, & l'autre aime bien mieux.

CLIMENE.

L'arrêt eſt plein d'eſprit; mais....

ERASTE.

Suffit; j'en ſuis quitte.
Après ce que j'ai dit, ſouffrez que je vous quitte.

SEC-

SCENE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE *appercevant Orphiſe, & allant au devant d'elle.*

QUe vous tardez, Madame, & que j'éprouve bien....

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un ſi doux entretien.
A tort vous m'accuſez d'être trop tard venuë;
[*montrant Orante & Climene qui viennent de ſortir.*]
Et vous avez de quoi vous paſſer de ma vûë.

ERASTE.

Sans ſujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait ſouffrir?
Ah! de grace attendez....

ORPHISE.

Laiſſez-moi, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

SCENE VI.

ERASTE *ſeul.*

CIel! Faut-il qu'aujourd'hui fâcheuſes & fâcheux
Conſpirent à troubler les plus chers de mes vœux!
Mais allons ſur ſes pas malgré ſa réſiſtance,
Et faiſons à ſes yeux briller notre innocence.

SCENE VII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Ah! Marquis, que l'on voit de fâcheux tous les jours
Venir de nos plaiſirs interrompre le cours!

Tu me vois enragé d'une aſſez belle chaſſe
Qu'un fat... C'eſt un récit qu'il faut que je te faſſe.

ERASTE.

Je cherche ici quelqu'un, & ne puis m'arrêter.

DORANTE.

Parbleu! chemin faiſant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe aſſez bien aſſortie
Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie,
Et nous fûmes coucher ſur le pays exprès,
C'eſt-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice eſt mon plaiſir ſuprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf, qu'un chacun nous diſoit cerf-dix-corps;
Mais moi, mon jugement, ſans qu'aux marques j'arrête,
Fut qu'il n'étoit que cerf à ſa ſeconde tête.
Nous avions comme il faut ſéparé nos relais,
Et déjeunions en hâte, avec quelques œufs frais,
Lorſqu'un franc campagnard avec longue rapiére,
Montant ſuperbement ſa jument pouliniére
Qu'il honoroit du nom de ſa bonne jument,
S'en eſt venu nous faire un mauvais compliment,
Nous préſentant auſſi pour ſurcroît de colére,
Un grand benêt de fils auſſi ſot que ſon pere.
Il s'eſt dit grand chaſſeur, & nous a prié tous,
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
Dieu préſerve, en chaſſant, toute ſage perſonne
D'un porteur de huchet, qui mal à propos ſonne;
De ces gens qui, ſuivis de dix houréts galeux
Diſent, ma meute, & font les chaſſeurs merveilleux.
Sa demande reçûë, & ſes vertus priſées,
Nous avons tous été frapper à nos briſées.
A trois longueurs de trait, tayaut; voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens. J'appuye, & ſonne fort.

Mon

Mon cerf débuche, & paſſe une aſſez longue
plaine,
Et mes chiens après lui; mais ſi bien en haleine,
Qu'on les auroit couverts tous d'un ſeul juſte-
au-corps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute, & moi, je prends en diligence
Mon cheval Alezan. Tu l'as vû?

ERASTE.

Non, je penſe.

DORANTE.

Comment? C'eſt un cheval auſſi bon qu'il eſt beau,
Et que, ces jours paſſés, j'achetai de Gaveau. *
Je te laiſſe à penſer, ſi, ſur cette matiére,
Il voudroit me tromper, lui qui me conſidére;
Auſſi je m'en contente; & jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval, ni meilleur, ni mieux fait.
Une tête de barbe, avec l'étoile nette,
L'encolure d'un cigne, effilée, & bien droite;
Point d'épaules non plus qu'un liévre, court-
jointé,
Et qui fait dans ſon port voir ſa vivacité;
Des pieds, morbleu, des pieds! le rein double:
à vrai dire,
J'ai trouvé le moyen, moi ſeul, de le réduire,
Et ſur lui, quoiqu'aux yeux il montrât beau
ſemblant,
Petit Jean de Gaveau ne montoit qu'en trem-
blant.
Une croupe, en largeur, à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu ſçait! Bref, c'eſt une merveille.
Et j'en ai refuſé cent piſtoles, croi moi,
Au retour d'un cheval amené pour le Roi.
Je monte donc deſſus, & ma joye étoit pleine,
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine;
Je pouſſe, & je me trouve en un fort, à l'écart,

* *Fameux marchand de chevaux.*

A la queuë de nos chiens moi ſeul avec Drecart. *
Une heure là dedans notre cerf ſe fait battre.
J'appuye alors mes chiens, & fais le diable à quatre;
Enfin jamais chaſſeur ne ſe vit plus joyeux.
Je le relance ſeul, & tout alloit des mieux,
Lorſque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre;
Une part de mes chiens ſe ſépare de l'autre,
Et je les vois, Marquis, comme tu peux penſer,
Chaſſer tous avec crainte, & Finaut balancer;
Il ſe rabat ſoudain, dont j'eus l'ame ravie,
Il empaume la voye, & moi, je ſonne & crie,
A Finaut, à Finaut; j'en revois à plaiſir
Sur une taupiniére, & reſonne à loiſir.
Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour diſgrace,
Le jeune cerf, Marquis, à mon campagnard paſſe.
Mon étourdi ſe met à ſonner comme il faut,
Et crie à pleine voix, tayaut, tayaut, tayaut.
Mes chiens me quittent tous, & vont à ma pécore;
J'y pouſſe, & j'en revois dans le chemin encore;
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jetté l'œil,
Que je connus le change & ſentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces de mon cerf, & de ſes connoiſſances,
Il me ſoutient toujours, en chaſſeur ignorant,
Que c'eſt le cerf de meute, & par ce différend
Il donne tems aux chiens d'aller loin. J'en enrage,
Et, peſtant de bon cœur contre le perſonnage,
Je pouſſe mon cheval, & par haut & par bas,
Qui plioit des gaulis auſſi gros que le bras:
Je raméne les chiens à ma premiére voye,
Qui vont, en me donnant une exceſſive joye,
Requerir notre cerf, comme s'ils l'euſſent vû.
Ils le relancent; mais, ce coup eſt-il prévû?
A te dire le vrai, cher Marquis, il m'aſſomme;
Notre cerf relancé va paſſer à notre homme
Qui, croyant faire un coup de chaſſeur fort vanté,
D'un piſtolet d'arçon qu'il avoit apporté,
Lui

* *Fameux piqueur.*

Lui donne juſtement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie, ah! j'ai mis bas la bête.
A-t-on jamais parlé de piſtolets, bon Dieu!
Pour courre un cerf? Pour moi, venant deſſus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'uſage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en ſuis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce ſot ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, & ta prudence eſt rare:
C'eſt ainſi, des fâcheux, qu'il faut qu'on ſe ſépare.
Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chaſſeur campagnard.

ERASTE.

[*ſeul.*]

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuſer avecque diligence.

Fin du ſecond Acte.

BALLET DU SECOND ACTE.

PREMIERE ENTRE'E.

DEs joueurs de boule arrêtent Eraſte pour meſurer un coup, ſur lequel ils ſont en diſpute. Il ſe défait d'eux avec peine, & leur laiſſe danſer un pas, compoſé de toutes les poſtures qui ſont ordinaires à ce jeu.

DEUXIEME ENTRE'E.

De petits frondeurs le viennent interrompre, qui ſont chaſſés enſuite.

TROISIEME ENTRE'E.

Des ſavetiers & des ſavetieres, leurs peres, & autres ſont auſſi chaſſés à leur tour.

QUATRIEME ENTRE'E.

Un jardinier danſe ſeul, & ſe retire pour faire place au troiſiéme Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

IL eſt vrai, d'un côté mes ſoins ont réuſſi,
Cet adorable objet enfin s'eſt adouci;
Mais d'un autre on m'accable, & les aſtres ſévéres
Ont contre mon amour redoublé leurs coléres.
Oui, Damis ſon tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppoſe aux plus doux de mes vœux,
A ſon aimable niéce a défendu ma vûë,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvûë.
Orphiſe toutes fois, malgré ſon déſaveu,
Daigne accorder ce ſoir une grace à mon feu;
Et j'ai fait conſentir l'eſprit de cette belle
A ſouffrir qu'en ſecret je la viſſe chez elle.
L'amour aime ſur-tout les ſecrettes faveurs,
Dans l'obſtacle qu'on force il trouve des douceurs,
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorſqu'il eſt défendu, devient grace ſuprême.
Je vais au rendez-vous, c'en eſt l'heure à peu près;
Puis je veux m'y trouver plûtôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas ?

ERASTE.

Non. Je craindrois que peut-être
A quelques yeux ſuſpects tu me fiſſes connoître.

LA

LA MONTAGNE.

Mais....

ERASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois ſuivre vos loix :
Mais au moins de ſi loin....

ERASTE.

Te tairas-tu, vingt fois ?
Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode,
De te rendre à toute heure un valet incommode ?

SCENE II.

CARITIDES, ERASTE.

CARITIDES.

MOnſieur, le tems répugne à l'honneur de vous voir,
Le matin eſt plus propre à rendre un tel devoir :
Mais de vous rencontrer il n'eſt pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous étes en ville :
Au moins meſſieurs vos gens me l'aſſûrent ainſi,
Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
Encore eſt-ce un grand heur dont le deſtin m'honore,
Car deux momens plus tard, je vous manquois encore.

ERASTE.

Monſieur, ſouhaitez-vous quelque choſe de moi ?

CARITIDES.

Je m'acquitte, Monſieur, de ce que je vous doi ;
Et vous viens... Excuſez l'audace qui m'inſpire,
Si...

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDES.

Comme le rang, l'eſprit, la généroſité
Que chacun vante en vous....

ERASTE.

Oui, je ſuis fort vanté.
Paſſons, Monſieur.

CARITIDES.

Monſieur, c'eſt une peine extrême
Lorſqu'il faut à quelqu'un ſe produire ſoi-même,
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous faſſent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avec que poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Pour moi, j'aurois voulu que des gens bien inſtruits
Vous euſſent pû, Monſieur, dire ce que je ſuis.

ERASTE.

Je vois aſſez, Monſieur, ce que vous pouvez être,
Et votre ſeul abord le peut faire connoître.

CARITIDES.

Oui, je ſuis un ſçavant charmé de vos vertus,
Non pas de ces ſçavans, dont le nom n'eſt qu'en *us*:
Il n'eſt rien ſi commun qu'un nom à la latine,
Ceux qu'on habille en grec, ont bien meilleure mine,
Et pour en avoir un qui ſe termine en *és*,
Je me fais appeller, Monſieur Caritidés.

ERASTE.

Monſieur Caritidés, ſoit. Qu'avez-vous à dire?

CARITIDES.

C'eſt un placet, Monſieur, que je voudrois vous lire,
Et que, dans la poſture où vous met votre emploi,
J'oſe vous conjurer de préſenter au Roi.

ERASTE.

Hé! Monſieur, vous pouvez le préſenter vous-même.

CARITIDES.

Il eſt vrai que le Roi fait cette grace extrême,
Mais par ce même excès de ſes rares bontés,
Tant de méchans placets, Monſieur, ſont préſentés

Qu'ils

Qu'ils étouffent les bons, & l'eſpoir où je fonde,
Eſt qu'on donne le mien, quand le Prince eſt ſans monde.

ERASTE.

Hé bien, vous le pouvez, & prendre votre tems.

CARITIDES.

Ah! Monſieur, les huiſſiers ſont de terribles gens,
Ils traitent les ſçavans de faquins à nazardes,
Et je n'en puis venir qu'à la ſalle des gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer,
Pour jamais de la cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçû l'eſpérance certaine,
Qu'auprès de notre Roi vous ſerez mon Mécéne.
Oui, votre crédit m'eſt un moyen aſſûré...

ERASTE.

Hé bien, donnez-moi donc, je le préſenterai.

CARITIDES.

Le voici; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non...

CARITIDES.

C'eſt pour être inſtruit, Monſieur, je vous conjure.

PLACET AU ROI.

SIRE,

Votre très-humble, très-obéiſſant, très-fidele, & très-ſçavant ſujet & ſerviteur, Caritidés, François de nation, Grec de profeſſion, ayant conſidéré les grands & notables abus qui ſe commettent aux inſcriptions des enſeignes des maiſons, boutiques, cabarets, jeux de boule, & autres lieux de votre bonne Ville de Paris, en ce que certains ignorans, compoſiteurs deſdites inſcriptions, renverſent, par une barbare, pernicieuſe & déteſtable ortographe, toute ſorte de ſens & de raiſon, ſans aucun egard d'étimologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand ſcandale de la Ré-

publique des Lettres, & de la Nation Françoiſe, qui ſe décrie & ſe déshonore par leſdits abus, & notamment envers les Allemans, curieux Lecteurs & Spectateurs deſdites Inſcriptions.

ERASTE.

Ce Placet eſt fort long, & pourroit bien fâcher....

CARITIDES.

Ah ! Monſieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

[*Il continuë.*]

Supplïe humblement VOTRE MAJESTE' *de créer pour le bien de ſon Etat, & la gloire de ſon Empire, une Charge de Controlleur, Intendant, Correcteur, Reviſeur, & Reſtaurateur Général deſdites Inſcriptions ; & d'icelle honorer le Suppliant, tant en conſidération de ſon rare & éminent ſçavoir, que des grands & ſignalés ſervices qu'il a rendus à l'Etat, & à* VOTRE MAJESTE', *en faiſant l'Anagramme de* VOTREDITE MAJESTE' *en François, Latin, Grec, Hébreu, Syriaque, Chaldéen, Arabe.....*

ERASTE *l'interrompant.*

Fort bien : donnez le vîte, & faites la retraite :
Il ſera vû du Roi, c'eſt une affaire faite.

CARITIDES.

Hélas ! Monſieur, c'eſt tout que montrer mon placet.
Si le Roi le peut voir, je ſuis ſûr de mon fait ;
Car, comme ſa juſtice en toute choſe eſt grande,
Il ne pourra jamais refuſer ma demande.
Au reſte, pour porter au Ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom, & ſurnom,
J'en veux faire un Poëme en forme d'acroſtiche,
Dans les deux bouts du vers, & dans chaque hémiſtiche.

ERASTE.

Oui, vous l'aurez demain, Monſieur Caritidés.

[*Seul*]

Ma foi de tels ſçavans ſont des ânes bien-faits.
J'aurois dans d'autres tems bien ri de ſa ſottiſe.

SCE-

SCENE III.

ORMIN, ERASTE.

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduiſe,
J'ai voulu qu'il ſortît avant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien ; mais dépêchons ; car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, Monſieur, par ſa viſite.
C'eſt un vieux importun, qui n'a pas l'eſprit ſain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
Au Mail, au Luxenbourg, & dans les Tuileries,
Il fatigue le monde avec ſes rêveries ;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces ſçavantas qui ne ſont bons à rien.
Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puiſque je viens, Monſieur, faire votre fortune.

ERASTE *bas à part.*

Voici quelque ſouffleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et nous viennent toujours promettre tant de bien.
[*haut.*]
Vous avez fait, Monſieur, cette benite pierre
Qui peut ſeule enrichir tous les Rois de la terre ?

ORMIN.

La plaiſante penſée, hélas, où vous voilà !
Dieu me garde, Monſieur, d'être de ces fous-là !
Je ne me repais point de viſions frivoles,
Et je vous porte ici les ſolides paroles
D'un avis que par vous je veux donner au Roi,
Et que tout cacheté je conſerve ſur moi.
Non de ces ſots projets, de ces chiméres vaines,
Dont les Surintendans ont les oreilles pleines.
Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions ;

Mais un, qui tous les ans, à ſi peu qu'on le monte,
En peut donner au Roi quatre cent de bon compte
Avec facilité, ſans riſque, ni ſoupçon,
Et ſans fouler le peuple en aucune façon;
Enfin c'eſt un avis d'un gain inconcevable,
Et que du premier mot on trouvera faiſable.
Oui, pourvû que par vous je puiſſe être pouſſé....

ERASTE.

Soit; nous en parlerons. Je ſuis un peu preſſé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le ſilence,
Je vous découvrirois cet avis d'importance.

ERASTE.

Non, non, je ne veux point ſçavoir votre ſecret.

ORMIN.

Monſieur, pour le trahir, je vous crois trop diſcret,
Et veux avec franchiſe en deux mots vous l'apprendre.
Il faut voir ſi quelqu'un ne peut point nous entendre.

[*Après avoir regardé ſi perſonne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille d'Eraſte.*]

Cet avis merveilleux dont je ſuis l'inventeur,
Eſt que..

ERASTE.

D'un peu plus loin, & pour cauſe, Monſieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, ſans qu'il faille le dire,
Que de ſes ports de mer le Roi tous les ans tire.
Or l'avis, dont encor nul ne s'eſt aviſé,
Eſt qu'il faut de la France, & c'eſt un coup aiſé,
En fameux ports de mer, mettre toutes les côtes,
Ce ſeroit pour monter à des ſommes très-hautes,
Et ſi...

ERASTE.

L'avis eſt bon, & plaira fort au Roi.
Adieu. Nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins, appuyez moi
Pour en avoir ouvert les premiéres paroles.

ERASTE.

Oui, oui.

ORMIN.

Si vous vouliez me prêter deux piſtoles
Que vous reprendriez ſur le droit de l'avis,
Monſieur. . .

ERASTE.

[*Il donne deux louis à Ormin.* [*ſeul.*]
Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je pûſſe me voir quitte!
Voyez quel contre-tems prend ici leur viſite.
Je penſe qu'à la fin je pourrai bien ſortir.
Viendra-il point quelqu'un encor me divertir?

SCENE IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE.

MArquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ERASTE.

Quoi?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ERASTE.

A moi?

FILINTE.

Que te ſert-il de le diſſimuler?
Je ſçais le bonne part qu'on t'a fait appeller;
Et comme ton ami, quoi qu'il en réuſſiſſe,
Je te viens contre tous faire offre de ſervice.

ERASTE.

Je te ſuis obligé; mais croi que tu me fais. . .

FILINTE.

Tu ne l'avoueras pas; mais tu ſors ſans valets.

De-

Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ERASTE *à part.*

Ah ! j'enrage.

EILINTE.

A quoi bon de te cacher de moi ?

ERASTE.

Je te jure, Marquis, qu'on s'eſt moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroye,
Si d'aucun démêlé. . .

FILINTE.

Tu penſes qu'on te croye ?

ERASTE.

Hé, mon Dieu ! Je te dis, & ne déguiſe point,
Que. . .

FILINTE.

Ne me crois pas duppe, & crédule à ce point.

ERASTE.

Veux-tu m'obliger ?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laiſſe-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Une galanterie
En certain lieu, ce ſoir. . .

FILINTE.

Je ne te quitte pas.
En quel lieu que ce ſoit, je veux ſuivre tes pas.

ERASTE.

Parbleu, puiſque tu veux que j'aye une querelle,
Je conſens à l'avoir pour contenter ton zéle ;
Ce ſera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FI-

FILINTE.

C'eſt fort mal d'un ami recevoir le ſervice :
Mais puiſque je vous rends un ſi mauvais office,
Adieu. Vuidez ſans moi tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous ſerez mon ami quand vous me quitterez.

[*ſeul.*]

Mais voyez quels malheurs ſuivent ma deſtinée!
Ils m'auront fait paſſer l'heure qu'on m'a donnée.

SCENE V.

DAMIS, L'EPINE, ERASTE, LA RIVIERE & ſes compagnons.

DAMIS *à l'Epine.*

QUoi! malgré moi le traître eſpére l'obtenir ?
Ah! mon juſte courroux le ſçaura prévenir.

ERASTE.

J'entrevois-là quelqu'un ſur la porte d'Orphiſe.
Quoi! Toujours quelque obſtacle aux feux qu'elle autoriſe ?

DAMIS *à l'Epine.*

Oui, j'ai ſçû que ma niéce, en dépit de mes ſoins,
Doit voir ce ſoir chez elle Eraſte ſans témoins.

LA RIVIERE *à ſes compagnons.*

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître ?
Approchons doucement, ſans nous faire connoître.

DAMIS *à l'Epine.*

Mais avant qu'il ait lieu d'achever ſon deſſein,
Il faut de mille coups percer ſon traître ſein.
Va-t-en faire venir ceux que je viens de dire
Pour les mettre en embûche aux lieux que je déſire,
Afin qu'au nom d'Eraſte, on ſoit prêt à venger
Mon honneur que ſes feux ont l'orgueil d'outrager,
A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans ſon ſang ſa flâme criminelle.

LA

LA RIVIERE *attaquant Damis avec ſes compagnons.*

Avant qu'à tes fureurs on puiſſe l'immoler,
Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

ERASTE.

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me preſſe
De ſecourir ici l'oncle de ma maîtreſſe.

[*à Damis.*]

Je ſuis à vous, Monſieur.

[*Il met l'épée à la main contre la Riviere & ſes compagnons qu'il met en fuite.*]

DAMIS.

O Ciel! Par quel ſecours,
D'un trépas aſſûré, vois-je ſauver mes jours?
A qui ſuis-je obligé d'un ſi rare ſervice?

ERASTE *revenant.*

Je n'ai fait, vous ſervant, qu'un acte de juſtice.

DAMIS.

Ciel! Puis-je à mon oreille ajouter quelque foi?
Eſt-ce la main d'Eraſte....

ERASTE.

Oui, oui, Monſieur, c'eſt moi.
Trop heureux, que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

DAMIS.

Quoi! Celui dont j'avois réſolu le trépas,
Eſt celui qui pour moi vient d'employer ſon bras?
Ah! c'en eſt trop; mon cœur eſt contraint de ſe rendre,
Et, quoi que votre amour ce ſoir ait pû prétendre,
Ce trait ſi ſurprenant de généroſité,
Doit étouffer en moi toute animoſité.
Je rougis de ma faute, & blâme mon caprice.
Ma haine trop long-tems vous a fait injuſtice;

Et,

Et, pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

SCENE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE.

ORPHISE *sortant de chez elle avec un flambeau.*

MOnsieur, quelle avanture a d'un trouble effroyable...

DAMIS.

Ma niéce, elle n'a rien que de très-agréable,
Puiſqu'après tant de vœux que j'ai blâmés en vous,
C'eſt elle qui vous donne Eraſte pour époux.
Son bras a repouſſé le trépas que j'évite,
Et je veux envers lui, que votre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'eſt pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y conſens, devant tout aux jours qu'il a ſauvés.

ERASTE.

Mon cœur eſt ſi ſurpris d'une telle merveille,
Qu'en ce raviſſement je doute ſi je veille.

DAMIS.

Célébrons l'heureux fort, dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent vous réjouir.

[*On frappe à la porte de Damis.*]

ERASTE.

Qui frappe-là ſi fort?

SCE-

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ORPHISE, ERASTE, L'EPINE.

L'EPINE.

MOnſieur, ce ſont des maſques,
Qui portent des crins-crins, & des tambours de baſques.

[*Les maſques entrent qui occupent toute la place.*]

ERASTE.

Quoi ! Toujours des fâcheux ? Holà, Suiſſes, ici,
Qu'on me faſſe ſortir ces gredins que voici.

FIN.

BALLET DU TROISIEME ACTE.

PREMIERE ENTRE'E.

DEs Suiſſes avec des halebardes chaſſent tous les maſques fâcheux, & ſe retirent enſuite pour laiſſer danſer.

DERNIERE ENTRE'E.

Quatre bergers & une bergere ferment le divertiſſement.

FIN.

L'ECO-

L'ECOLE
DES FEMMES,
COMÉDIE.

10780307

A
MADAME.

MADAME,

JE ſuis le plus embarraſſé homme du monde, lorſqu'il me faut dédier un livre, & je me trouve ſi peu fait au ſtile d'Epitre Dédicatoire, que je ne ſçais par où ſortir de celle-ci. Un autre Auteur qui ſeroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choſes à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE, *ſur ce Titre de* L'ECOLE DES FEMMES, *& l'offre qu'il vous en feroit. Mais pour moi,* MADAME, *je vous avouë mon foible. Je ne ſçais point cet art de trouver des rapports entre des choſes ſi peu proportionnées; & quelques belles lumiéres que mes confréres les Auteurs me donnent tous les jours ſur de pareils ſujets, je ne vois point ce que* VOTRE ALTESSE ROYALE *pourroit avoir à démêler avec la Comédie que je lui préſente. On n'eſt pas en peine ſans doute, comme il faut faire pour vous louer. La matiére,* MADAME, *ne ſaute que trop aux yeux, &, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire ſur gloire, & qualités ſur qualités. Vous en avez,* MADAME, *du côté du rang, & de la naiſſance, qui vous font reſpecter de toute la terre. Vous en avez du côté des graces, & de l'eſprit, & du corps qui vous font admirer de toutes les perſonnes qui vous voyent. Vous en avez du côté de l'ame, qui, ſi l'on oſe*

parler

parler ainſi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous. Je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez tempérer la fierte des grands titres que vous portez, cette bonté toute obligeante, cette affabilité généreuſe que vous faites paroître pour tout le monde. Et ce ſont particulierement ces derniéres pour qui je ſuis, & dont je ſens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, *je ne ſçais point le biais de faire entrer ici des vérités ſi éclatantes, & ce ſont choſes, à mon avis, & d'une trop vaſte étenduë, & d'un mérite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une Epitre, & les mêler avec des bagatelles. Tout bien conſidéré,* MADAME, *je ne vois rien à faire ici pour moi, que de vous dédier ſimplement ma Comédie, & de vous aſſûrer avec tout le reſpect qu'il m'eſt poſſible, que je ſuis,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéiſſant,
& très-obligé Serviteur
MOLIERE.

PRE-

PREFACE.

BIEN des gens ont frondé d'abord cette Comédie ; mais les rieurs ont été pour elle, & tout le mal qu'on en a pû dire, n'a pû faire qu'elle n'ait eu un ſuccès dont je me contente. Je ſçais qu'on attend de moi dans cette impreſſion quelque préface qui réponde aux cenſeurs, & rende raiſon de mon Ouvrage ; & ſans doute que je ſuis aſſez redevable à toutes les perſonnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres : mais il ſe trouve qu'une grande partie des choſes que j'aurois à dire ſur ce ſujet, eſt déjà dans une diſſertation que j'ai faite en Dialogue, & dont je ne ſçais encore ce que je ferai. L'idée de ce Dialogue, ou ſi l'on veut, de cette petite Comédie, me vint après les deux ou trois premiéres repréſentations de ma piéce. Je la dis, cette idée, dans une maiſon où je me trouvai un ſoir ; & d'abord une perſonne de qualité, dont l'eſprit eſt aſſez connu dans le monde, & qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet aſſez à ſon gré, non ſeulement pour me ſolliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même, & je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée ; d'une maniére, à la vérité, beaucoup plus galante, & plus ſpirituelle que je ne puis faire ; mais où je trouvai des choſes trop avantageuſes pour moi ; & j'eus peur, que ſi je produiſois cet Ouvrage ſur notre Théatre, on ne m'accuſât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha par quelque conſidération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me preſſent tous les jours de le faire, que je ne ſçais ce qui en ſera, & cette incertitude eſt cauſe que je ne mets point dans cette Préface ce qu'on verra dans la Critique, en cas que je me réſolve à la faire paroître. S'il faut que cela ſoit, je le dis encore, ce

ſera ſeulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens ; car pour moi je m'en tiens aſſez vengé par la réuſſite de ma Comédie, & je ſouhaite que toutes celles que je pourrai faire, ſoient traitées par eux comme celle-ci, pourvû que le reſte ſoit de même.

ACTEURS.

ARNOLPHE, *ou* LA SOUCHE.
AGNE'S, fille d'Enrique.
HORACE, amant d'Agnés, fils d'Oronte.
CHRISALDE, ami d'Arnolphe.
ENRIQUE, beau-frere de Chriſalde, & pere d'Agnés.
ORONTE, pere d'Horace, & ami d'Arnolphe.
UN NOTAIRE.
ALAIN, payſan, valet d'Arnolphe.
GEORGETTE, payſanne, ſervante d'Arnolphe.

La Scéne eſt à Paris, dans une place d'un fauxbourg.

L'ECO.

10780307

L'Escole des Femmes.

L'ECOLE DES FEMMES, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

VOus venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE.

Oui. Je veux terminer la choſe dans demain.

CHRISALDE.

Nous ſommes ici ſeuls, & l'on peut, ce me ſemble,
Sans craindre d'être ouïs, y diſcourir enſemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur?
Votre deſſein, pour vous me fait trembler de peur;
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme, eſt à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.

Il eſt vrai, notre ami. Peut-être que, chez vous,
Vous trouvez des ſujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes ſoient par-tout l'infaillible appanage.

CHRISALDE.

Ce ſont coups du hazard, dont on n'eſt point garant,
Et bien ſot, ce me ſemble, eſt le ſoin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'eſt cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont ſouffert la furie :
Car enfin vous ſçavez qu'il n'eſt grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vûs garantis ;
Que vos plus grands plaiſirs ſont, par-tout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues ſecrettes...

ARNOLPHE.

Fort bien. Eſt-il au monde une autre ville auſſi,
Où l'on ait des maris ſi patiens qu'ici ?
Eſt-ce qu'on n'en voit pas de toutes les eſpéces,
Qui ſont accommodés chez eux de toutes piéces ?
L'un amaſſe du bien, dont ſa femme fait part
A ceux qui prennent ſoin de le faire cornard ;
L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infame,
Voit faire tous les jours des préſens à ſa femme,
Et d'aucun ſoin jaloux n'a l'eſprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'eſt pour ſa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui ſert de gueres ;
L'autre en toute douceur laiſſe aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiſeau,
Prend fort honnêtement ſes gands & ſon manteau.
L'une de ſon galant, en adroite femelle,
Fait fauſſe confidence à ſon époux fidéle,
Qui dort en ſûreté ſur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des ſoins qu'il ne perd pas ;
L'autre pour ſe purger de ſa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépenſe,
Et le mari benêt, ſans ſonger à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu.

Enfin

Enfin ce ſont par-tout des ſujets de Satyre,
Et comme ſpectateur, ne puis-je pas en rire ?
Puis-je pas de nos ſots. . .

CHRISALDE.

Oui ; mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie auſſi de lui.
J'entends parler le monde, & des gens ſe délaſſent
A venir débiter les choſes qui ſe paſſent :
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je ſuis,
Jamais on ne m'a vû triompher de ces bruits :
J'y ſuis aſſez modeſte, & bien qu'aux occurrences
Je puiſſe condamner certaines tolérances,
Que mon deſſein ne ſoit de ſouffrir nullement
Ce que quelques maris ſouffrent paiſiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire :
Car enfin il faut craindre un revers de ſatyre,
Et l'on ne doit jamais jurer ſur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainſi, quand à mon front, par un ſort qui tout méne,
Il ſeroit arrivé quelque diſgrace humaine,
Après mon procédé, je ſuis preſque certain
Qu'on ſe contentera de s'en rire ſous main :
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage
Que quelques bonnes gens diront que c'eſt dommage.
Mais de vous, cher compere, il en eſt autrement :
Je vous le dis encor, vous riſquez diablement.
Comme ſur les maris accuſés de ſouffrance,
De tout tems votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vû contr'eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné ;
Et, s'il faut que pour vous on ait la moindre priſe,
Gâre qu'aux carrefours on ne vous timpaniſe.
Et. . .

ARNOLPHE.

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien ruſé qui pourra m'attraper ſur ce point.
Je ſçais les tours ruſés, & les ſubtiles trames,
Dont, pour nous en planter ſçavent uſer les femmes,
Et comme on eſt duppé par leurs dextérités,
Contre cet accident j'ai pris mes ſûretés;
Et celle que j'épouſe a toute l'innocence
Qui peut ſauver mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Hé, que prétendez-vous? Qu'une ſotte en un mot..

ARNOLPHE.

Epouſer une ſotte, eſt pour n'être point ſot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort ſage;
Mais une femme habile eſt un mauvais préſage,
Et je ſçais ce qu'il coûte à de certaines gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moi, j'irois me charger d'une ſpirituelle,
Qui ne parleroit rien que cercle & que ruelle?
Qui de proſe & de vers feroit de doux écrits,
Et que viſiteroient Marquis, & beaux eſprits,
Tandis que ſous le nom du mari de Madame,
Je ſerois comme un ſaint que pas un ne reclame?
Non, non, je ne veux point d'un eſprit qui ſoit haut,
Et femme qui compoſe en ſçait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne en clartés peu ſublime,
Même ne ſçache pas ce que c'eſt qu'une rime;
Et s'il faut qu'avec elle on jouë au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à ſon tour, qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crême;
En un mot qu'elle ſoit d'une ignorance extrême,
Et c'eſt aſſez pour elle, à vous en bien parler,
De ſçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

CHRISALDE.

Une femme ſtupide eſt donc votre marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien ſotte,
Qu'une femme fort belle, avec beaucoup d'eſprit.

CHRISALDE.

L'eſprit & la beauté....

ARNOLPHE.

L'honnêteté ſuffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puiſſe jamais ſçavoir ce que c'eſt qu'être honnête?
Outre qu'il eſt aſſez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute ſa vie une bête avec ſoi,
Penſez-vous le bien prendre, & que, ſur votre idée,
La ſûreté d'un front puiſſe être bien fondée?
Une femme d'eſprit peut trahir ſon devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle oſe le vouloir,
Et la ſtupide au ſien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, & ſans penſer le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce diſcours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond;
Preſſez-moi de me joindre à femme autre que ſotte,
Prêchez, patrocinez juſqu'à la Pentecôte,
Vous ſerez ébahi, quand vous ſerez au bout,
Que vous ne m'aurez rien perſuadé du tout.

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a ſa méthode.
En femme, comme en tout, je veux ſuivre ma mode.
Je me vois riche aſſez pour pouvoir, que je croi,
Choiſir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la ſoumiſe & pleine dépendance

N'ait à me reprocher aucun bien, ni naiſſance.
Un air doux & poſé, parmi d'autres enfans,
M'inſpira de l'amour pour elle dès quatre ans :
Sa mere ſe trouvant de pauvreté preſſée,
De la lui demander il me vint en penſée,
Et la bonne payſanne apprenant mon déſir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaiſir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever ſelon ma politique,
C'eſt-à-dire, ordonnant quels ſoins on employe-
roit
Pour la rendre idiotte autant qu'il ſe pourroit.
Dieu merci, le ſuccès a ſuivi mon attente ;
Et grande, je l'ai vûë à tel point innocente,
Que j'ai beni le Ciel d'avoir trouvé mon fait
Pour me faire une femme au gré de mon ſouhait.
Je l'ai donc retirée ; & comme ma demeure
A cent ſortes de gens eſt ouverte à toute heure,
Je l'ai miſe à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maiſon, où nul ne me vient voir ;
Et pour ne point gâter ſa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout auſſi ſimples qu'elle.
Vous me direz, pourquoi cette narration ?
C'eſt pour vous rendre inſtruit de ma précaution.
Le réſultat de tout, eſt qu'en ami fidéle,
Ce ſoir je vous invite à ſouper avec elle ;
Je veux que vous puiſſiez un peu l'examiner,
Et voir ſi de mon choix on doit me condamner.

CHRISALDE.

J'y conſens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez dans cette conférence,
Juger de ſa perſonne & de ſon innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut....

ARNOLPHE.

La vérité paſſe encor mon récit.
Dans ſes ſimplicités à tous coups je l'admire,

Et

Et par fois elle en dit, dont je pâme de rire.
L'autre jour, (pourroit-on ſe le perſuader ?)
Elle étoit fort en peine, & me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait, ſe faiſoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjouis fort, Seigneur Arnolphe....

ARNOLPHE.

Bon!
Me voulez-vous toujours appeller de ce nom ?

CHRISALDE.

Ah! malgré que j'en aye, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne ſonge à Monſieur de la Souche.
Qui diable vous a fait auſſi vous aviſer
A quarante-deux ans de vous débaptiſer,
Et, d'un vieux tronc pourri de votre métairie,
Vous faire dans le monde un nom de Seigneurie ?

ARNOLPHE.

Outre que la maiſon par ce nom ſe connoît,
La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaît.

CHRISALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ſes peres,
Pour en vouloir prendre un bâti ſur des chiméres ?
De la plûpart des gens c'eſt la demangeaiſon;
Et ſans vous embraſſer dans la comparaiſon,
Je ſçais un Payſan, qu'on appelloit gros Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un ſeul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un foſſé bourbeux,
Et de Monſieur de l'Iſle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous paſſer d'exemples de la ſorte,
Mais enfin de la Souche eſt le nom que je porte;
J'y vois de la raiſon, j'y trouve des appas,
Et m'appeller de l'autre, eſt ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant la plûpart ont peine à s'y ſoumettre,
Et je vois même encor des adreſſes de lettre....

ARNOLPHE.

Je le ſouffre aiſément de qui n'eſt pas inſtruit;
Mais vous....

CHRISALDE.

Soit. Là-deſſus nous n'aurons point de bruit,
Et je prendrai le ſoin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que Monſieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bon jour,
Et dire ſeulement que je ſuis de retour.

CHRISALDE *à part, en s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les maniéres.

ARNOLPHE *ſeul.*

Il eſt un peu bleſſé ſur certaines matiéres.
Choſe étrange de voir, comme avec paſſion,
Un chacun eſt chauſſé de ſon opinion!

[*Il frappe à ſa porte.*]

Holà.

SCENE II.

ARNOLPHE, ALAIN & GEORGETTE dans la maiſon.

ALAIN.

QUi heurte?

ARNOLPHE. *à part.*

Ouvrez. On aura, que je penſe,
Grande joye à me voir après dix jours d'abſence.

ALAIN.

Qui va là?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette.

GEOR-

GEORGETTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Vas-y toi.

ALAIN.

Vas-y toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas auſſi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie
Pour me laiſſer dehors ! Holà ho, je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain.

ALAIN.

Quoi !

GEORGETTE.

C'eſt Monſieur.
Ouvre vîte.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je ſouffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne ſorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,

N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah !

GEORGETTE.

Par quelle raiſon y venir, quand j'y cours ?

ALAIN.

Pourquoi plûtôt que moi ? Le plaiſant ſtratagême !

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aye ici l'ame bien patiente !

ALAIN *en entrant.*

Au moins c'eſt moi, Monſieur.

GEORGETTE *en entrant.*

Je ſuis votre ſervante ;
C'eſt moi.

ALAIN.

Sans le reſpect de Monſieur que voilà,
Je te . . .

ARNOLPHE *recevant un coup d'Alain.*

Peſte !

ALAIN.

Pardon.

AR-

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaut-là.

ALAIN.

C'eſt-elle auſſi, Monſieur.

ARNOLPHE.

Que tous deux on ſe taiſe.
Songez à me répondre, & laiſſons la fadaiſe.
Hé bien, Alain, comment ſe porte-t-on ici ?

ALAIN.

Monſieur, nous nous....

[*Arnolphe ôte le chapeau de deſſus la tête d'Alain.*]

Monſieur, nous nous por...

[*Arnolphe l'ôte encore.*]

Dieu merci.

Nous nous...

ARNOLPHE *ôtant le chapeau d'Alain pour la troiſiéme fois, & le jettant par terre.*]

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau ſur la tête ?

ALAIN.

Vous faites bien. J'ai tort.

ARNOLPHE *à Alain.*

Faites deſcendre Agnés.

SCENE III.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

LOrſque je m'en allai, fut-elle triſte après ?

GEORGETTE.

Triſte ? Non ?

ARNOLPHE.

Non ?

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc?...

GEORGETTE.

Oui, je meure,
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais paſſer devant chez nous,
Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNE'S, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

LA beſogne à la main, c'eſt un bon témoignage.
Hé bien, Agnés, je ſuis de retour du voyage.
En étes-vous bien aiſe?

AGNE'S.

Oui, Monſieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir je ſuis bien aiſe auſſi.
Vous vous étes toujours, comme on voit, bien portée?

AGNE'S.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chaſſer.

AGNE'S.

Vous me ferez plaiſir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penſer.
Que faites-vous donc là?

AGNE'S.

Je me fais des cornettes.
Vos chemiſes de nuit, & vos coëffes ſont faites.

AR-

ARNOLPHE.

Ah ! Voilà qui va bien. Allez, montez là-haut,
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt ;
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCENE V.

ARNOLPHE *ſeul.*

HEroïnes du tems, Meſdames les ſçavantes,
Pouſſeuſes de tendreſſe & de beaux ſentimens,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre ſcience,
De valoir cette honnête & pudique ignorance.
Ce n'eſt point par le bien qu'il faut être ébloui ;
Et pourvû que l'honneur ſoit....

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

QUe vois-je ? Eſt-ce ?... Oui.
Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'eſt lui-même.
Hor....

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah ! Joye extrême !
Et depuis quand ici ?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraiment.

HO-

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étois à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis dix journées.

ARNOLPHE.

Oh! Comme les enfans croiſſent en peu d'années!
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vû pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte votre pere,
Mon bon & cher ami que j'eſtime & révére,
Que fait-il à préſent? Eſt-il toujours gaillard?
A tout ce qui le touche il ſçait que je prends part;
Nous ne nous ſommes vûs depuis quatre ans enſemble
Ni, qui plus eſt, écrit l'un à l'autre, me ſemble.

HORACE.

Il eſt, Seigneur Arnolphe, encor plus gay que nous,
Et j'avois de ſa part une lettre pour vous;
Mais depuis par une autre il m'apprend ſa venuë,
Et la raiſon encor ne m'en eſt pas connuë.
Sçavez-vous qui peut être un de vos citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens,
Qu'il s'eſt en quatorze ans acquis dans l'Amérique?

ARNOLPHE.

Non. Mais vous a-t-on dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon pere m'en parle, & qu'il eſt revenu,
Comme s'il devoit m'être entiérement connu;

Et

Et m'écrit qu'en chemin enſemble ils ſe vont mettre,
Pour un fait important que ne dit pas ſa lettre.

[*Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.*]

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joye à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

[*Après avoir lû la lettre.*]

Il faut pour les amis des lettres moins civiles
Et tous ces complimens ſont choſes inutiles.
Sans qu'il prît le ſouci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement diſpoſer de mon bien.

HORACE.

Je ſuis homme à ſaiſir les gens par leurs paroles,
Et j'ai préſentement beſoin de cent piſtoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'eſt m'obliger que d'en uſer ainſi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez auſſi la bourſe.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laiſſons ce ſtile.
Hé bien, comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuſe en citoyens, ſuperbe en bâtimens,
Et j'en crois merveilleux les divertiſſemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ſes plaiſirs qu'il ſe fait à ſa guiſe;
Mais pour ceux que du nom de galans on baptiſe,
Ils ont en de pays de quoi ſe contenter,
Car les femmes y ſont faites à coquetter,
On trouve d'humeur douce, & la brune & la blonde,
Et les maris auſſi les plus benins du monde;
C'eſt un plaiſir de Prince, &, des tours que je voi,
Je me donne ſouvent la Comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déjà féru quelqu'une.

Vous

Vous eſt-il point encore arrivé de fortune ?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous étes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine avanture;
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE *à part.*

Bon. Voici de nouveau quelque conte gaillard,
Et ce ſera de quoi mettre ſur mes tablettes.

HORACE.

Mais de grace qu'au moins ces choſes ſoient ſecrettes.

ARNOLPHE.

Oh !

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occaſions,
Un ſecret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchiſe,
Qu'ici d'une beauté mon ame s'eſt épriſe.
Mes petits ſoins d'abord ont eu tant de ſuccès
Que je me ſuis chez elle ouvert un doux accès,
Et, ſans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y ſont en fort bonne poſture.

ARNOLPHE *en riant.*

Hé ? C'eſt ?

HORACE *lui montrant le logis d'Agnés.*

Un jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'ici que les murs ſont rougis;
Simple, à la vérité, par l'erreur ſans ſeconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde;
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'aſſervir,
Fait briller des attraits capables de ravir,
Un air tout engageant, je ne ſçais quoi de tendre,
Dont il n'eſt point de cœur qui ſe puiſſe défendre.
Mais peut-être il n'eſt pas que vous n'ayez bien vû
Ce jeune aſtre d'amour de tant d'attraits pourvû;
C'eſt Agnés qu'on l'appelle.

ARNOLPHE *à part.*

Ah ! Je créve.

HORACE.

Pour l'homme,
C'eſt, je crois, de la Zouſſe, ou Source qu'on le nomme.
Je ne me ſuis pas fort arrêté ſur le nom ;
Riche, à ce qu'on m'a dit ; mais des plus ſenſés, non ;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoiſſez-vous point ?

ARNOLPHE *à part.*

La fâcheuſe pilule !

HORACE.

Hé ! Vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Hé oui... Je le connoi.

HORACE.

C'eſt un fou, n'eſt-ce pas ?

ARNOLPHE.

Hé...

HORACE.

Qu'en dites-vous ? Quoi ?
Hé, c'eſt-à-dire, oui. Jaloux à faire rire ?
Sot ? Je vois qu'il en eſt ce que l'on m'a pû dire.
Enfin l'aimable Agnés a ſçû m'aſſujettir,
C'eſt un joli bijou, pour ne vous point mentir ;
Et ce ſeroit péché, qu'une beauté ſi rare
Fût laiſſée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux ;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchiſe,
N'eſt que pour mettre à bout cette juſte entrepriſe.
Vous ſçavez mieux que moi, quels que ſoient nos efforts,
Que l'argent eſt la clé de tous les grands reſſorts,

Et

Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
Vous me ſemblez chagrin. Seroit-ce qu'en effet
Vous déſaprouveriez le deſſein que j'ai fait?

ARNOLPHE.

Non, c'eſt que je ſongeois. .

HORACE.

Cet entretien vous laſſe.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grace.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Ah! Faut-il. . .

HORACE *revenant.*

Derechef, veuillez être diſcret,
Et n'allez pas, de grace, éventer mon ſecret.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Que je ſens dans mon ame. . .

HORACE *revenant.*

Et ſur-tout à mon pere,
Qui s'en feroit peut-être un ſujet de colére.

ARNOLPHE *croyant qu'Horace revient encore.*

[*ſeul.*]

Oh. . . Oh! Que j'ai ſouffert durant cet entretien!
Jamais trouble d'eſprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence, & quelle hâte extrême,
Il m'eſt venu conter cette affaire à moi-même!
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdi montra-t-il jamais tant de fureur?
Mais ayant tant ſouffert, je devois me contraindre
Juſques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pouſſer juſqu'au bout ſon caquet indiſcret,
Et ſçavoir pleinement leur commerce ſecret.
Tâchons de le rejoindre, il n'eſt pas loin, je penſe;
Tirons-en de ce fait l'entiére confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche ſouvent plus qu'on ne veut trouver.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

ARNOLPHE.

IL m'eſt, lorſque j'y penſe, avantageux, ſans doute
D'avoir perdu mes pas, & pû manquer ſa route:
Car enfin, de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pû ſe renfermer tout entier à ſes yeux,
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il ſçût ce qu'il ignore.
Mais je ne ſuis pas homme à gober le morceau,
Et laiſſer un champ libre aux yeux d'un damoiſeau;
J'en veux rompre le cours, &, ſans tarder, apprendre
Juſqu'où l'intelligence entr' eux a pû s'étendre:
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en eſt;
Elle n'a pû faillir ſans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin, eſt ſur mon compte.
Eloignement fatal! Voyage malheureux!

[*Il frappe à ſa porte.*]

SCENE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

AH! Monſieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez-çà tous deux.
Paſſez-là, paſſez-là. Venez-là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah! vous me faites peur, & tout mon ſang ſe fige.

AR-

ARNOLPHE.

C'eſt donc ainſi qu'abſent, vous m'avez obéi ?
Et, tous deux de concert, vous m'avez donc trahi ?

GEORGETTE *tombant aux genoux d'Arnolphe.*

Hé, ne me mangez pas, Monſieur, je vous conjure.

ALAIN *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'aſſûre.

ARNOLPHE *à part.*

Ouf. Je ne puis parler, tant je ſuis prévenu ;
Je ſuffoque, & voudrois me pouvoir mettre nud.

[*à Alain & Georgette.*]

Vous avez donc ſouffert, ô canaille maudite,

[*à Alain qui veut s'enfuir.*]

Qu'un homme ſoit venu... Tu veux prendre la fuite ?

[*à Georgette.*]

Il faut que ſur le champ... Si tu bouges... Je veux

[*à Alain.*]

Que vous me diſiez... Hé! Oui, je veux que tous deux..

[*Alain & Georgette ſe levent, & veulent encore s'enfuir.*]

Quiconque remuera, par la mort, je l'aſſomme.
Comme eſt-ce que chez moi s'eſt introduit cet homme ?
Hé ? Parlez. Dépêchez, vîte, promtement, tôt,
Sans rêver, veut-on dire ?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah, ah !

GEORGETTE *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut.

ALAIN *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Je meurs.

ARNOLPHE *à part.*

Je ſuis en eau : prenons un peu d'haleine :
Il faut que je m'évente, & que je me proméne.
Aurois-

Aurois-je deviné, quand je l'ai vû petit,
Qu'il croîtroit pour cela? Ciel! Que mon cœur pâtit!
Je penſe qu'il vaut mieux que de ſa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre reſſentiment;
Patience, mon cœur, doucement, doucement.
[*à Alain & à Georgette.*]
Levez-vous, & rentrant faites qu'Agnés deſcende.
[*à part.*]
Arrêtez. Sa ſurpriſe en deviendroit moins grande,
Du chagrin qui me trouble, ils iroient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire ſortir.
[*à Alain & à Georgette.*]
Que l'on m'attende ici.

SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

MOn Dieu, qu'il eſt terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce Monſieur l'a fâché, je te le diſois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre eſt cela, qu'avec tant de rudeſſe
Il nous fait au logis garder notre maîtreſſe?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne ſçauroit voir perſonne en approcher?

ALAIN.

C'eſt que cette action le met en jalouſie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il eſt pris de cette fantaiſie?

ALAIN.

ALAIN.

Cela vient... Cela vient de ce qu'il eſt jaloux.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi l'eſt-il? Et pourquoi ce courroux?

ALAIN.

C'eſt que la jalouſie... Entends-tu bien, Georgette,
Eſt une choſe... là... qui fait qu'on s'inquiéte...
Et qui chaſſe les gens d'autour d'une maiſon.
Je m'en vais te bailler une comparaiſon,
Afin de concevoir la choſe davantage.
Di-moi, n'eſt-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que ſi quelque affamé venoit pour en manger,
Tu ſerois en colére, & voudrois le charger?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'eſt juſtement tout comme.
La femme eſt en effet le potage de l'homme,
Et quand un homme voit d'autres hommes par fois,
Qui veulent dans ſa ſoupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre auſſi-tôt une colére extrême.

GEORGETTE.

Oui: mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même?
Et que nous en voyons qui paroiſſent joyeux,
Lorſque leurs femmes ſont avec les beaux Monſieux?

ALAIN.

C'eſt que chacun n'a pas cette amitié gouluë
Qui n'en veut que pour ſoi.

GEORGETTE.

Si je n'ai la berluë,
Je

Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux ſont bons, c'eſt lui.

GEORGETTE.

Voi comme il eſt chagrin.

ALAIN.

C'eſt qu'il a de l'ennui.

SCENE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE *à part.*

UN certain Grec diſoit à l'Empereur Auguſte,
Comme une inſtruction utile, autant que juſte,
Que, lorſqu'une avanture en colére nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet;
Afin que dans ce tems la bile ſe tempére,
Et qu'on ne faſſe rien que l'on ne doive faire,
J'ai ſuivi ſa leçon ſur le ſujet d'Agnés,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les ſoupçons de mon eſprit malade
Puiſſent ſur le diſcours la mettre adroitement,
Et, lui ſondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNE'S, ALAIN, GEORGETTE.

ARRNOLPHE.

VEnez, Agnés.

[*à Alain & Georgette.*]

Rentrez.

SCENE VI.

ARNOLPHE, AGNE'S.

ARNOLPHE.

LA promenade eſt belle.

AGNE'S.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour!

AGNE'S.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle?

AGNE'S.

Le petit chat eſt mort.

ARNOLPHE.

C'eſt dommage; mais quoi?
Nous ſommes tous mortels, & chacun eſt pour ſoi.
Lorſque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluye?

AGNE'S.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNE'S.

Jamais je ne m'ennuye.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNE'S.

Six chemiſes, je penſe, & ſix coëffes auſſi.

ARNOLPHE *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chere Agnés, eſt une étrange choſe.
Voyez la médiſance, & comme chacun cauſe.

Quel-

Quelques voiſins m'ont dit qu'un jeune homme
inconnu
Etoit en mon abſence à la maiſon venu,
Que vous avez ſouffert ſa vûë & ſes harangues;
Mais je n'ai point pris foi ſur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit fauſſement...

AGNE'S.

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE.

Quoi! C'eſt la vérité qu'un homme...

AGNE'S.

Choſe ſûre.
Il n'a preſque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE *bas à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec ſincérité.
Me marque pour le moins ſon ingénuité.
[*haut.*]
Mais il me ſemble, Agnés, ſi ma mémoire eſt
bonne,
Que j'avois défendu que vous viſſiez perſonne.

AGNE'S.

Oui; mais quand je l'ai vû, vous ignoriez pourquoi,
Et vous en auriez fait ſans doute autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être: mais enfin, contez-moi cette hiſtoire.

AGNE'S.

Elle eſt fort étonnante & difficile à croire.
J'étois ſur le balcon à travailler au frais,
Lorſque je vis paſſer ſous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant
ma vûë,
D'une humble révérence auſſi-tôt me ſaluë,
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence auſſi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence:

Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;
Et lui d'une troiſiéme auſſi-tôt repartant,
D'une troiſiéme auſſi j'y repars à l'inſtant.
Il paſſe, vient, repaſſe, & toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle :
Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouvelle révérence auſſi je lui rendois :
Tant que, ſi ſur ce point la nuit ne fût venuë,
Toujours comme cela je me ſerois tenuë,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût eſtimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNE'S.

Le lendemain, étant ſur notre porte,
Une vieille m'aborde en parlant de la ſorte :
Mon enfant, le bon Dieu puiſſe-t-il vous bénir,
Et dans tous vos attraits long-tems vous maintenir !
Il ne vous a pas faite une belle perſonne,
Afin de mal uſer des choſes qu'il vous donne ;
Et vous devez ſçavoir que vous avez bleſſé
Un cœur, qui de s'en plaindre eſt aujourd'hui forcé.

ARNOLPHE *à part.*

Ah ! ſuppôt de Satan, exécrable damnée !

AGNE'S.

Moi, j'ai bleſſé quelqu'un ? dis-je toute étonnée.
Oui, dit-elle, bleſſé, mais bleſſé tout de bon,
Et c'eſt l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.
Hélas ! Qui pourroit, dis-je, en avoir été cauſe ?
Sur lui, ſans y penſer, fis-je cheoir quelque choſe ?
Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'eſt de leurs regards qu'eſt venu tout ſon mal.
Hé, mon Dieu ! ma ſurpriſe eſt, dis-je, ſans ſeconde ;
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde ?

Oui,

Oui, dit-elle, vos yeux pour cauſer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne ſçavez pas.
En un mot, il languit le pauvre miſérable;
Et s'il faut, pourſuivit le vieille charitable,
Que votre cruauté lui refuſe un ſecours,
C'eſt un homme à porter en terre dans deux jours.
Mon Dieu! J'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
Mais pour le ſecourir, qu'eſt-ce qu'il me demande?
Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir & vous entretenir;
Vos yeux peuvent eux ſeuls empêcher ſa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.
Hélas! Volontiers, dis-je, &, puiſqu'il eſt ainſi,
Il peut tant qu'il voudra me venir voir ici.

ARNOLPHE *à part.*

Ah! ſorciére maudite, empoiſonneuſe d'ames,
Puiſſe l'enfer payer tes charitables trames!

AGNE'S.

Voilà comme il me vit, & reçût guériſon.
Vous même, à votre avis, n'ai-je pas eu raiſon?
Et pouvois-je, après tout, avoir la conſcience
De le laiſſer mourir faute d'une aſſiſtance?
Moi, qui compâtis tant aux gens qu'on fait ſouffrir,
Et ne puis, ſans pleurer, voir un poulet mourir.

ARNOLPHE *à part.*

Tout cela n'eſt parti que d'une ame innocente;
Et j'en dois accuſer mon abſence imprudente,
Qui ſans guide a laiſſé cette bonté de mœurs
Expoſée aux aguets des ruſés ſéducteurs.
Je crains que le pendard, dans ſes vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait pouſſé les affaires.

AGNE'S.

Qu'avez-vous? Vous grondez, ce me ſemble, un petit:
Eſt-ce que c'eſt mal fait ce que je vous ai dit?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vûë apprenez-moi les ſuites,
Et comme le jeune homme a paſſé ſes viſites.

AGNE'S.

Hélas! Si vous ſçaviez comme il étoit ravi,
Comme il perdit ſon mal ſi-tôt que je le vi,
Le préſent qu'il m'a fait d'une belle caſſette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain & Georgette,
Vous l'aimeriez ſans doute, & diriez comme nous.

ARNOLPHE.

Oui; mais que faiſoit-il étant ſeul avec vous?

AGNE'S.

Il diſoit qu'il m'aimoit d'une amour ſans ſeconde,
Et me diſoit des mots les plus gentils du monde,
Des choſes que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, & là dedans remûë
Certain je ne ſçai quoi, dont je ſuis toute émûë.

ARNOLPHE *bas à part.*

O fâcheux examen d'un myſtére fatal,
Où l'examinateur ſouffre ſeul tout le mal!

[*haut.*]

Outre tous ces diſcours, toutes ces gentilleſſes,
Ne vous faiſoit-il point auſſi quelques careſſes?

AGNE'S.

Oh! tant. Il me prenoit & les mains & les bras,
Et de me les baiſer il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnés, quelqu'autre choſe?

[*La voyant interdite.*]

Ouf.

AGNE'S.

Hé, il-m'a...

ARNOLPHE.

Quoi?

AGNE'S.

AGNE'S.

Pris...

ARNOLPHE.

Hé?

AGNE'S.

Le...

ARNOLPHE.

Plaît-il?

AGNE'S.

Je n'oſe:
Et vous vous fâcherez peut-être contre-moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNE'S.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu! Non.

AGNE'S.

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE.

Ma foi, ſoit

AGNE'S.

Il m'a pris... Vous ſerez en colére.

ARNOLPHE.

Non.

AGNE'S.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre, que de myſtére?
Qu'eſt-ce qu'il vous a pris?

AGNE'S.

Il...

ARNOLPHE *à part.*

Je ſouffre en damné.

AGNE'S.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné;
A vous dire le vrai, je n'ai pû m'en défendre.

ALNOLPHE *reprenant haleine.*

Paſſe pour le ruban. Mais je voulois apprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baiſer les bras.

AGNE'S.

Comment ? Eſt-ce qu'on fait d'autres choſes ?

ARNOLPHE.

Non pas.
Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le poſſéde,
N'a-t-il plus exigé de vous d'autre reméde ?

AGNE'S.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que, pour le ſecourir, j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE *bas à part.*

Grace aux bontés du Ciel, j'en ſuis quitte à bon compte.
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.

[*haut.*]

Chut. De votre innocence, Agnés, c'eſt un effet,
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'eſt fait, eſt fait.
Je ſçais qu'en vous flatant le galant ne déſire
Que de vous abuſer, & puis après s'en rire.

AGNE'S.

Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE.

Ah ! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que ſa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des caſſettes,
Et de ces beaux blondins écouter les ſornettes,
Que ſe laiſſer par eux, à force de langueur,
Baiſer ainſi les mains, & chatouiller le cœur,
Eſt un péché mortel des plus gros qu'il ſe faſſe.

AGNE'S.

Un péché, dites-vous ? Et la raiſon de grace ?

ARNOLPHE.

La raiſon ? La raiſon eſt l'arrêt prononcé,
Que par ces actions le Ciel eſt courroucé.

AGNE'S.

AGNE'S.

Courroucé ? Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ?
C'eſt une choſe, hélas ! ſi plaiſante & ſi douce.
J'admire quelle joye on goûte à tout cela,
Et je ne ſçavois point encor ces choſes-là.

ARNOLPHE.

Oui, c'eſt un grand plaiſir que toutes ces tendreſſes,
Ces propos ſi gentils, & ces douces careſſes ;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et, qu'en ſe mariant, le crime en ſoit ôté.

AGNE'S.

N'eſt-ce plus un péché, lorſque l'on ſe marie ?

ARNOLPHE.

Non.

AGNE'S.

Mariez-moi donc promtement, je vous prie,

ARNOLPHE.

Si vous le ſouhaitez, je le ſouhaite auſſi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNE'S.

Eſt-il poſſible ?

ARNOLPHE.

Oui.

ANGE'S.

Que vous me ferez aiſe !

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaiſe.

AGNE'S.

Vous nous voulez, nous deux....

ARNOLPHE.

Rien de plus aſſûré.

AGNE'S.

Que, ſi cela ſe fait, je vous careſſerai.

ARNOLPHE.

Hé, la choſe ſera de ma part réciproque.

AGNE'S.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on ſe moque.
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir,

AGNE'S.

Nous ſerons mariés?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNE'S.

Mais quand?

ARNOLPHE.

Dès *ce ſoir.*

AGNE'S *riant.*

Dès ce ſoir?

ARNOLPHE.

Dès ce ſoir. Cela vous fait donc rire?

AGNE'S.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente eſt ce que je déſire.

AGNE'S.

Hélas! Que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de ſatisfaction!

ARNOLPHE.

Avec qui.

AGNE'S.

Avec... Là....

ARNOLPHE.

Là... Là n'eſt pas mon compte.
A choiſir un mari, vous êtes un peu promte,
C'eſt un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt;

Et

Et quant au Monſieur, là, je prétends, s'il vous
plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous
berce,
Qu'avec lui déſormais vous rompiez tout com-
merce,
Que, venant au logis, pour votre compliment
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement
Et lui jettant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroître.
M'entendez-vous, Agnés? Moi, caché dans un
coin,
De votre procédé je ſerai le témoin.

AGNE'S.

Las! Il eſt ſi bien fait. C'eſt...

ARNOLPHE.

Ah! Que de langage!

AGNE'S.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

AGNE'S.

Mais, quoi? Voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'eſt aſſez.
Je ſuis maître, je parle, allez, obéïſſez.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ARNOLPHE, AGNE'S, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

OUI, tout a bien été, ma joye eſt ſans pareille,
Vous avez là ſuivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin ſéducteur,
Et voilà de quoi ſert un ſage directeur.
Voyez, ſans y penſer, où vous vous étiez miſe.
Vous enfiliez tout droit, ſans mon inſtruction,
Le grand chemin d'enfer & de perdition.
De tous ces damoiſeaux on ſçait trop les coutumes,
Ils ont de beaux canons, force rubans & plumes.
Grands cheveux, belles dents, & des propos fort doux;
Mais, comme je vous dis, la griffe eſt là-deſſous,
Et ce ſont vrais Satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée:
Mais encore une fois, grace au ſoin apporté,
Vous en étes ſortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vû lui jetter cette pierre
Qui de tous ſes deſſeins a mis l'eſpoir par terre,
Me confirme encor mieux, à ne point différer
Les nôces, où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute choſe, il eſt bon de vous faire
Quelque petit diſcours qui vous ſoit ſalutaire.

[*à Geor-*

[*à Georgette & à Alain.*]

Un ſiége au frais ici. Vous, ſi jamais en rien....

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous ſouviendrons bien.
Cet autre Monſieur-là nous en faiſoit accroire:
Mais....

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Auſſi-bien eſt-ce un ſot, il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étoient point de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour ſouper tout ce que je déſire,
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici l'un ou l'autre au retour.
Le notaire qui loge au coin du carrefour.

SCENE II.

ARNOLPHE, AGNE'S.

ARNOLPHE *aſſis.*

AGnés, pour m'écouter, laiſſez-là votre ouvrage,
Levez un peu la tête, & tournez le viſage:

[*mettant le doigt ſur ſon front.*]

Là, regardez-moi là durant cet entretien;
Et, juſqu'au moindre mot, imprimez-le vous bien.
Je vous épouſe, Agnés, &, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre deſtinée,
Contempler la baſſeſſe où vous avez été,
Et dans le même tems admirer ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre villageoiſe,

Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoiſe,
Et jouir de la couche & des embraſſemens
D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens,
Et dont, à vingt partis fort capables de plaire,
Le cœur a refuſé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez ſans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous inſtruiſe
A mériter l'état où je vous aurai miſe,
A toujours vous connoître, & faire qu'à jamais
Je puiſſe me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnés, n'eſt pas un badinage,
A d'auſtéres devoirs le rang de femme engage,
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine & prendre du bon tems.
Votre ſexe n'eſt là que pour la dépendance.
Du côté de la barbe eſt la toute-puiſſance.
Bien qu'on ſoit deux moitiés de la ſociété,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité:
L'une eſt moitié ſuprême, & l'autre ſubalterne;
L'une en tout eſt ſoumiſe à l'autre qui gouverne;
Et, ce que le ſoldat dans ſon devoir inſtruit
Montre d'obéiſſance au chef qui le conduit,
Le valet à ſon maître, un enfant à ſon pere,
A ſon ſupérieur le moindre petit frere,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéiſſance, & de l'humilité,
Et du profond reſpect où la femme doit être
Pour ſon mari, ſon chef, ſon Seigneur, & ſon maître.
Lorſqu'il jette ſur elle un regard ſérieux,
Son devoir auſſi tôt eſt de baiſſer les yeux,
Et de n'oſer jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
C'eſt ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;
Mais ne vous gâtez pas ſur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,

Et

Et de vous laiſſer prendre aux aſſauts du malin,
C'eſt-à-dire, d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faiſant moitié de ma perſonne,
C'eſt mon honneur, Agnés, que je vous abandonne;
Que cet honneur eſt tendre, & ſe bleſſe de peu,
Que ſur un tel ſujet il ne faut point de jeu,
Et qu'il eſt aux enfers des chaudiéres bouillantes,
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis-là, ne ſont pas des chanſons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre ame les ſuit, & fuit d'être coquette,
Elle ſera toujours comme un lys, blanche & nette;
Mais, s'il faut qu'à l'honneur elle faſſe un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.
Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont vous veuille garder la céleſte bonté.
Faites la révérence. Ainſi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit ſçavoir ſon office,
Entrant au mariage il en faut faire autant:
Et voici dans ma poche un écrit important
Qui vous enſeignera l'office de la femme.
J'en ignore l'Auteur: mais c'eſt quelque bonne ame;
Et je veux que ce ſoit votre unique entretien.

[*il ſe léve.*]

Tenez. Voyons un peu ſi vous le lirez bien.

AGNE'S *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE, *OU* LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIE'E.

Avec ſon exercice journalier.

I. MAXIME.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,

Doit

Doit ſe mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire:
Mais pour l'heure préſente il ne faut rien que lire.

AGNE'S *pourſuit.*

II. MAXIME.

Elle ne ſe doit parer
Qu'autant que peut déſirer
Le mari qui la poſſéde;
C'eſt lui que touche ſeul le ſoin de ſa beauté;
Et pour rien doit être compté,
Que les autres la trouvent laide.

III. MAXIME.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédiens qui font des teins fleuris;
A l'honneur, tous les jours, ce ſont drogues mortelles,
Et les ſoins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

IV. MAXIME.

Sous ſa coëffe en ſortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ſes yeux elle étouffe les coups;
Car, pour bien plaire à ſon époux,
Elle ne doit plaire à perſonne.

V. MAXIME.

Hors ceux dont au mari la viſite ſe rend,
La bonne régle défend
De recevoir aucune ame;
Ceux qui, de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accommodent pas Monſieur.

VI. MAXIME.

Il faut des préſens des hommes
Qu'elle ſe défende bien;
Car, dans le ſiécle où nous ſommes,
On ne donne rien pour rien.

VII. MA-

VII. MAXIME.

Dans ſes meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes:
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.

VIII. MAXIME.

Ces ſociétés déréglées,
Qu'on nomme belles aſſemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les eſprits;
En bonne politique on les doit interdire:
Car c'eſt là que l'on conſpire
Contre les pauvres maris.

IX. MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur ſe vouer,
Doit ſe défendre de jouer,
Comme d'une choſe funeſte:
Car le jeu fort décevant
Pouſſe une femme ſouvent
A jouer de tout ſon reſte.

X. MAXIME.

Des promenades du tems,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle eſſaye.
Selon les prudens cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux
Eſt toujours celui qui paye.

XI. MAXIME.

ARNOLPHE.

Vous acheverez ſeule, &, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choſes comme il faut.
Je me ſuis ſouvenu d'une petite affaire:
Je n'ai qu'un mot à dire, & ne tarderai guére.
Rentrez, & conſervez ce livre chérement.
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCE-

SCENE III.

ARNOLPHE *ſeul.*

JE ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainſi que je voudrai, je tournerai cette ame,
Comme un morceau de cire entre mes mains elle eſt,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en eſt peu fallu que, durant mon abſence,
On ne m'ait attrapé par ſon trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a, péche de ce côté,
De ces ſortes d'erreurs le reméde eſt facile;
Toute perſonne ſimple aux leçons eſt docile,
Et, ſi du bon chemin on la fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejetter.
Mais une femme habile eſt bien une autre bête.
Notre ſort ne dépend que de ſa ſeule tête,
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enſeignemens ne font là que blanchir:
Son bel eſprit lui ſert à railler nos maximes,
A ſe faire ſouvent des vertus de ſes crimes,
Et trouver, pour venir à ſes coupables fins,
Des détours à dupper l'adreſſe des plus fins.
Pour ſe parer du coup en vain on ſe fatigue,
Une femme d'eſprit eſt un diable en intrigue,
Et dès que ſon caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut paſſer le pas.
Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire;
Par ſon trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos François l'ordinaire défaut;
Dans la poſſeſſion d'une bonne fortune,
Le ſecret eſt toujours ce qui les importune,
Et la vanité ſotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils ſe pendroient plûtôt que de ne cauſer pas.
Oh! que les femmes ſont du diable bien tentées,

Lorſ-

Lorſqu'elles vont choiſir ces têtes éventées !
Et que... Mais le voici. Cachons nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin eſt le ſien.

SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

JE reviens de chez vous, & le deſtin me montre
Qu'il n'a pas réſolu que je vous y rencontre.
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment.

ARNOLPHE.

Hé, mon Dieu, n'entrons point dans ce vain compliment.
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies,
Et, ſi l'on m'en croyoit, elles ſeroient bannies.
C'eſt un maudit uſage, & la plûpart des gens
Y perdent ſottement les deux tiers de leur tems.
[*Il ſe couvre.*]
Mettons donc, ſans façon. Hé bien, vos amourettes ?
Puis-je, Seigneur Horace, apprendre où vous en êtes ?
J'étois tantôt diſtrait par quelque viſion ;
Mais depuis là-deſſus j'ai fait réflexion :
De vos premiers progrès j'admire la vîteſſe,
Et dans l'événement mon ame s'intéreſſe.

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'eſt découvert mon cœur,
Il eſt à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh, oh ! Comment cela ?

HORACE.

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.

AR-

ARNOLPHE.

Quel malheur !

HORACE.

Et de plus, à mon très-grand regret,
Il a ſçû de nous deux le commerce ſecret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il ſi-tôt appris cette avanture ?

HORACE.

Je ne ſçais : mais enfin c'eſt une choſe ſûre.
Je penſois aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite viſite à ſes jeunes attraits,
Lorſque, changeant pour moi de ton & de viſage,
Et ſervante & valet m'ont bouché le paſſage ;
Et d'un, *Retirez-vous, vous nous importunez*,
M'ont aſſez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez !

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La choſe eſt un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'eſt, *Vous n'entrerez point*, *Monſieur l'a défendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert.

HORACE.

Non. Et de la fenêtre
Agnés m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chaſſant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que ſa main a jetté.

ARNOLPHE.

Comment d'un grès ?

HORACE.

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ſes mains régalé ma viſite.

AR-

ARNOLPHE.

Diantre ! Ce ne ſont pas des prunes que cela :
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il eſt vrai, je ſuis mal par ce retour funeſte.

ARNOLPHE.

Certes, j'en ſuis fâché pour vous, je vous proteſte.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui ; mais cela n'eſt rien,
Et de vous racrocher vous trouverez moyen ?

HORACE.

Il faut bien eſſayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous eſt facile, & la fille, après tout,
Vous aime.

HORACE.

Aſſûrément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'eſpére.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute ;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute ;
Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit-là,
Qui, ſans ſe faire voir, conduiſoit tout cela.
Mais ce qui m'a ſurpris & qui va vous ſurprendre,
C'eſt un autre incident que vous allez entendre,
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de ſa ſimplicité.
Il le faut avouer, l'amour eſt un grand maître,

Ce

Ce qu'on ne fut jamais il nous enſeigne à l'être,
Et ſouvent de nos mœurs l'abſolu changement
Devient par ſes leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obſtacles,
Et ſes effets ſoudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'inſtant il fait un libéral;
Un vaillant d'un poltron; un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'ame la plus peſante,
Et donne de l'eſprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnés;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès,
Retirez-vous, mon ame aux viſites renonce,
Je ſçais tous vos diſcours, & voilà ma réponſe,
Cette pierre, ou ce grès dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre eſt tombée à mes pieds:
Et j'admire de voir cette lettre ajuſtée
Avec le ſens des mots, & la pierre jettée,
D'une telle action n'êtes-vous pas ſurpris?
L'amour ſçait-il pas l'art d'aiguiſer les eſprits?
Et peut-on me nier que ſes flâmes puiſſantes
Ne faſſent dans un cœur des choſes étonnantes?
Que dites-vous du tour, & de ce mot d'écrit?
Hé? N'admirez-vous point cette adreſſe d'eſprit?
Trouvez-vous pas plaiſant de voir quel perſonnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaiſant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

[*Arnolphe rit d'un air forcé.*

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui ſe retranche, & de grès fait parade,
Comme ſi j'y voulois monter par eſcalade,
Qui, pour me repouſſer, dans ſon bizarre effroi
Anime du dedans tous ſes gens contre moi,
Et qu'abuſe à ſes yeux, par ſa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême.

Pour

Pour moi, je vous l'avouë, encor que ſon retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaiſant autant qu'on ſçauroit dire;
Je ne puis y ſonger ſans de bon cœur en rire,
Et vous n'en riez pas aſſez à mon avis.

ARNOLPHE *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre ſa lettre.
Tout ce que ſon cœur ſent, ſa main a ſçû l'y mettre;
Mais en termes touchans, & tous pleins de bonté,
De tendreſſe innocente, & d'ingénuité:
De la maniére enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la premiére bleſſure.

ARNOLPHE *bas à part.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te ſert,
Et contre mon deſſein l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

Je veux vous écrire, & je ſuis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des penſées que je déſirerois que vous ſçuſſiez; mais je ne ſçais comment faire pour vous les dire, & je me défie de mes paroles. Comme je commence à connoître qu'on m'a toujours tenuë dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque choſe qui ne ſoit pas bien, & d'en dire plus que je ne devrois. En vérité, je ne ſçais ce que vous m'avez fait; mais je ſens que je ſuis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me paſſer de vous, & que je ſerois bien aiſe d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela, mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, & je voudrois que cela ſe pût faire ſans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes ſont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, & que tout ce que vous me dites, n'eſt que pour m'abuſer: mais je vous aſſûre que je n'ai pû encore me figu-

figurer cela de vous, & je ſuis ſi touchée de vos paroles, que je ne ſçaurois croire qu'elles ſoient menteuſes. Dites-moi franchement ce qui en eſt: car enfin, comme je ſuis ſans malice, vous auriez le plus grand tort du monde ſi vous me trompiez, & je penſe que j'en mourrois de déplaiſir.

ARNOLPHE *à part.*

Hon, chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi? Rien. C'eſt que je touſſe.

HORACE.

Avez-vous jamais vû d'expreſſion plus douce?
Malgré les ſoins maudits d'un injuſte pouvoir,
Un plus beau naturel ſe peut-il faire voir?
Et n'eſt-ce pas ſans doute un crime puniſſable,
De gâter méchamment ce fond d'ame admirable?
D'avoir, dans l'ignorance & la ſtupidité,
Voulu de cet eſprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile,
Et ſi, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'eſpére, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment? Si vîte?

ARNOLPHE.

Il m'eſt dans la penſée
Venu tout maintenant une affaire preſſée.

HORACE.

Mais ne ſçaúriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maiſon pourroit avoir accès,
J'en uſe ſans ſcrupule, & ce n'eſt pas merveille,
Qu'on ſe puiſſe, entre amis, ſervir à la pareille.

Je

Je n'ai plus là-dedans que gens pour m'obſerver ;
Et ſervante & valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y ſois pû prendre,
Adouci leur rudeſſe à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main
D'un génie, à vrai dire, au-deſſus de l'humain.
Elle m'a dans l'abord ſervi de bonne ſorte ;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme eſt morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?

ARNOLPHE.

Non vraiment, &, ſans moi, vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCENE V.

ARNOLPHE *ſeul.*

COmme il faut devant lui que je me mortifie !
Quelle peine à cacher mon déplaiſir cuiſant !
Quoi ! Pour une innocente, un eſprit ſi préſent ?
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtreſſe,
Ou le diable à ſon ame a ſouffié cette adreſſe.
Enfin me voilà mort par ce funeſte écrit,
Je vois qu'il a, le traître, empaumé ſon eſprit,
Qu'à ma ſuppreſſion, il s'eſt ancré chez elle,
Et c'eſt mon déſeſpoir, & ma peine mortelle.
Je ſouffre doublement dans le vol de ſon cœur,
Et l'amour y pâtit auſſi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place uſurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je ſçais que, pour punir ſon amour libertin,
Je n'ai qu'à laiſſer faire à ſon mauvais deſtin,
Que je ſerai vengé d'elle par elle-même :
Mais il eſt bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.

Ciel ! Puiſque pour un choix j'ai tant philoſophé,
Faut-il de ſes appas m'être ſi fort coëffé ?
Elle n'a ni parens, ni ſupport, ni richeſſe,
Elle trahit mes ſoins, mes bontés, ma tendreſſe,
Et cependant je l'aime après ce lâche tour,
Juſqu'à ne me pouvoir paſſer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte ? Ah ! Je créve, j'enrage,
Et je ſouffletterois mille fois mon viſage.
Je veux entrer un peu : mais ſeulement pour voir
Quelle eſt ſa contenance après un trait ſi noir.
Ciel ! Faites que mon front ſoit exemt de diſgrace ;
Ou bien, s'il eſt écrit qu'il faille que j'y paſſe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidens,
La conſtance qu'on voit à de certaines gens.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

ARNOLPHE.

J'A I peine, je l'avouë, à demeurer en place,
Et de mille ſoucis mon eſprit s'embarraſſe,
Pour pouvoir mettre un ordre & dedans & dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtreſſe a ſoutenu ma vûë!
De tout ce qu'elle a fait elle n'eſt point émûë,
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je ſentois en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillans tranſports dont s'enflammoit mon cœur,
Y ſembloient redoubler mon amoureuſe ardeur.
J'étois aigri, fâché, déſeſpéré contr'elle,
Et cependant jamais je ne la vis ſi belle;
Jamais ſes yeux aux miens n'ont paru ſi perçans,
Jamais je n'eus pour eux des déſirs ſi preſſans,
Et je ſens là-dedans qu'il faudra que je créve,
Si de mon triſte ſort la diſgrace s'achéve.
Quoi? J'aurai dirigé ſon éducation
Avec tant de tendreſſe & de précaution?
Je l'aurai fait paſſer chez moi dès ſon enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre eſpérance?
Mon cœur aura bâti ſur ſes attraits naiſſans,
Et crû la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou, dont elle s'amourache,
Me la vienne enlever juſques ſur la mouſtache,

Lorſqu'elle eſt avec moi mariée à demi?
Non parbleu, non parbleu, petit ſot mon ami:
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos eſpérances vaines,
Et de moi tout-à-fait vous ne vous rirez point.

SCENE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

AH! Le voilà. Bon jour. Me voici tout à point
Pour dreſſer le contrat que vous ſouhaitez faire.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul, & ſans voir ni entendre le Notaire.*]

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

A mes précautions je veux ſonger de près.

LE NOTAIRE.

Je ne paſſerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Il ſe faut garantir de toutes les ſurpriſes.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires ſoient miſes.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçû,
Quittancer le contrat, que vous n'ayez reçû.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

J'ai peur, ſi je vais faire éclater quelque choſe,
Que de cet incident par la ville on ne cauſe.

LE NOTAIRE.

Hé bien, il eſt aiſé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en ſecret faire votre contrat.

AR-

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en ſorte ?

LE NOTAIRE.

Le douaire ſe régle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Je l'aime ; & cet amour eſt mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Quel traitement lui faire en pareille avanture ?

LE NOTAIRE.

L'ordre eſt que le futur doit douer la future
Du tiers de dot qu'elle a ; mais cet ordre n'eſt rien,
Et l'on va plus avant lorſque l'on le veut bien.

ARNOLPHE *ſe croyant ſeul.*

Si...

[*Il apperçoit le Notaire.*]

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde enſemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui ſemble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé ?

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lorſqu'il l'aime beaucoup, & qu'il veut l'obliger,
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle,
Ou ſans retour, qui va de ladite à ſes hoirs,
Ou coutumier, ſelon les différens vouloirs,
Ou par donation dans le contrat formelle
Qu'on fait ou pure ou ſimple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hauſſer le dos ? Eſt-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne ſçait pas les formes d'un contrat ?
Qui me les apprendra ? Perſonne, je préſume.

Sçais-je pas qu'étant joints, on eſt par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles & conquêts,
A moins que par un Acte on n'y renonce exprès?
Sçais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté, pour...

ARNOLPHE.

Oui, c'eſt choſe ſûre,
Vous ſçavez tout cela: mais qui vous en a dit mot?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire paſſer pour ſot,
En me hauſſant l'épaule, & faiſant la grimace.

ARNOLPHE.

La peſte ſoit de l'homme, & ſa chienne de face!
Adieu. C'eſt le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dreſſer un contrat m'a-t-on pas fait venir?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé: mais la choſe eſt remiſe,
Et l'on vous mandera quand l'heure ſera priſe.
Voyez quel diable d'homme avec ſon entretien!

LE NOTAIRE *ſeul.*

Je penſe qu'il en tient, & je crois penſer bien.

SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE *allant au-devant d'Alain & de Georgette.*

M'Etes-vous pas venu querir pour votre maître?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connoître:
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'eſt un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCE-

SCENE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

MOnſieur....

ARNOLPHE.

Approchez-vous, vous étes mes fidéles,
Mes bons, mes vrais amis, & j'en ſçais des nouvelles.

ALAIN.

Le Notaire...

ARNOLPHE.

Laiſſons, c'eſt pour quelqu'autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfans, pourroit-ce être,
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître?
Vous n'oſeriez après paroître en nul endroit,
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt.
Donc, puiſqu'autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puiſſe en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais, à ſes beaux diſcours, gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh! Vraiment...

GEORGETTE.

Nous ſçavons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement, Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de ſecours ſoulage ma langueur.

ALAIN.

Vous êtes un ſot.

ARNOLPHE.

[*à Georgette.*]

Bon. Georgette ma mignonne,
Tu me parois ſi douce, & ſi bonne perſonne.

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

[*à Alain.*]

Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un deſſein honnête, & tout plein de vertu ?

ALAIN.

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE.

[*à Georgette.*]

Fort bien. Ma mort eſt ſûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

[*à Alain.*] Fort bien.
Je ne ſuis pas un homme à vouloir rien pour rien.
Je ſçais, quand on me ſert, en garder la mémoire.
Cependant par avance, Alain, voilà pour boire,
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.
[*Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent.*]
Ce n'eſt de mes bienfaits qu'un ſimple échantillon.
Toute la courtoiſie enfin dont je vous preſſe,
C'eſt que je puiſſe voir votre belle maîtreſſe.

GEORGETTE *le pouſſant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN

ALAIN *le pouſſant.*

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE *le pouſſant.*

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà, c'eſt aſſez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Eſt-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous ſommes pas ſouvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'inſtant nous recommencions?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puiſque je le déſire. Je vous laiſſe l'argent. Allez. Je vous rejoins, Ayez bien l'œil à tout, & ſecondez mes ſoins.

SCENE V.

ARNOLPHE *ſeul.*

JE veux pour eſpion qui ſoit d'exacte vûë, Prendre le ſavetier du coin de notre rue.

Dans la maiſon toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, & ſur-tout en bannir
Vendeuſes de rubans, perruquiéres, coeffeuſes,
Faiſeuſes de mouchoirs, gantiéres, revendeuſes,
Tous ces gens qui ſous main travaillent chaque jour
A faire réuſſir les myſtéres d'amour.
Enfin j'ai vû le monde, & j'en ſçais les fineſſes.
Il faudra que mon homme ait de grandes adreſſes,
Si meſſage ou poulet de ſa part peut entrer.

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

LA place m'eſt heureuſe à vous y rencontrer.
Je viens de l'échaper bien belle, je vous jure.
Au ſortir d'avec vous, ſans prévoir l'avanture,
Seule dans ſon balcon j'ai vû pároître Agnés
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait ſigne, elle a ſçû faire en ſorte,
Deſcendant au jardin, de m'en ouvrir la porte:
Mais à peine tous deux dans ſa chambre étions-nous,
Qu'elle a ſur les degrés entendu ſon jaloux,
Et tout ce qu'elle a pû dans un tel acceſſoire,
C'eſt de me renfermer dans une grande armoire.
Il eſt entré d'abord; je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, ſans rien dire, à grands pas,
Pouſſant de tems en tems des ſoupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups ſur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,
Et jettant bruſquement les hardes qu'il trouvoit.
Il a même caſſé, d'une main mutinée,
Des vaſes dont la belle ornoit ſa cheminée,
Et ſans doute il faut bien qu'à ce becque cornu,
Du trait qu'elle a joué, quelque jour ſoit venu.
Enfin,

Enfin, après vingt tours, ayant de la maniére,
Sur ce qui n'en peut mais, déchargé ſa colére,
Mon jaloux inquiet, ſans dire ſon ennui,
Eſt ſorti de la chambre, & moi, de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du perſonnage,
Riſquer à nous tenir enſemble davantage,
C'étoit trop hazarder : mais je dois, cette nuit,
Dans ſa chambre un peu tard m'introduire ſans bruit.
En touſſant par trois fois je me ferai connoître,
Et je dois au ſignal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, & ſecondé d'Agnés,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon ſeul ami, je veux bien vous l'apprendre.
L'allégreſſe du cœur s'augmente à la répandre,
Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en eſt pas content, ſi quelqu'un ne le ſçait.
Vous prendrez part, je penſe, à l'heur de mes affaires.
Adieu. Je vais ſonger aux choſes néceſſaires.

SCENE VII.

ARNOLPHE *ſeul.*

QUoi ! L'aſtre qui s'obſtine à me déſeſpérer,
Ne me donnera pas le tems de reſpirer ?
Coup ſur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes ſoins vigilans confondre la prudence,
Et je ſerai la duppe, en ma maturité,
D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé ?
En ſage philoſophe, on m'a vû vingt années
Contempler des maris les triſtes deſtinées,
Et m'inſtruire avec ſoin de tous les accidens
Qui font dans le malheur tomber les plus prudens :
Des diſgraces d'autrui profitant dans mon ame,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,

De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts :
Pour ce noble deſſein, j'ai crû mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique ;
Et, comme ſi du ſort il étoit arrêté
Que nul homme ici bas n'en ſeroit exemté,
Après l'expérience, & toutes les lumiéres
Que j'ai pû m'acquerir ſur de telles matiéres,
Après vingt ans & plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace
Pour me trouver après dans la même diſgrace ?
Ah ! Bourreau de deſtin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on pourſuit, je ſuis encor nanti ;
Si ſon cœur m'eſt volé par ce blondin funeſte,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reſte,
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne ſe paſſera pas ſi doucement qu'on croit.
Ce m'eſt quelque plaiſir, parmi tant de triſteſſe,
Que l'on me donne avis du piége qu'on me dreſſe,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Faſſe ſon confident de ſon propre rival.

SCENE VIII.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

HE bien ? Souperons-nous avant la promenade ?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce ſoir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade ?

ARNOLPHE.

De grace, excuſez-moi, j'ai quelqu'autre embarras.

CHRISALDE.

Votre hymen réſolu ne ſe fera-t-il pas ?

AR.

ARNOLPHE.

C'eſt trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRISALDE.

Oh, oh! Si bruſquement! Quels chagrins ſont
les vôtres?
Seroit-il point, compere, à votre paſſion,
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerois preſque à voir votre viſage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas reſſembler à de certaines gens,
Qui ſouffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'eſt un étrange fait qu'avec tant de lumiéres,
Vous vous effarouchiez toujours ſur ces matiéres,
Qu'en cela vous mettiez le ſouverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Etre avare, brutal, fourbe, méchant & lâche,
N'eſt rien à votre avis auprès de cette tache;
Et, de quelque façon qu'on puiſſe avoir vêcu,
On eſt homme d'honneur, quand on n'eſt point
cocu.
A le bien prendre au fonds, pourquoi voulez-
vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une ame bien née ait à ſe reprocher
L'injuſtice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une
femme,
Qu'on ſoit digne à ſon choix de louange ou de
blâme,
Et qu'on s'aille former un monſtre plein d'effroi,
De l'affront que nous fait ſon manquement de foi?
Mettez-vous dans l'eſprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant-homme une plus douce image,
Que, des coups du hazard aucun n'étant garant,
Cet accident de ſoi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde gloſe,

N'eſt que dans la façon de recevoir la choſe;
Et, pour ſe bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces ſortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galans,
En font par tout l'éloge, & prônent leurs talens,
Témoignent avec eux d'étroites ſympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raiſon les gens ſont étonnés
De voir leur hardieſſe à montrer là leur nez.
Ce procedé ſans doute eſt tout-à-fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'eſt pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne ſuis pas auſſi pour ces gens turbulens
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête & qui gronde,
Attire, au bruit qu'il fait, les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, ſemblent ne pas vouloir
Qu'aucun puiſſe ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis, il en eſt un honnête,
Où, dans l'occaſion, l'homme prudent s'arrête;
Et, quand on le ſçait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puiſſe agir.
Quoi qu'on en puiſſe dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aiſément s'enviſage,
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le ſçavoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE.

Après ce beau diſcours, toute la confrairie
Doit un remerciement à votre ſeigneurie;
Et quiconque voudra vous entendre parler,
Montrera de la joye à s'y voir enrôler.

CHRISALDE.

Je ne dis pas cela; car c'eſt ce que je blâme:
Mais,

Mais, comme c'eſt le ſort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainſi qu'au jeu de dez,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adreſſe, &, d'une ame réduite,
Corriger le hazard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'eſt-à-dire dormir & manger toujours bien,
Et ſe perſuader que tout cela n'eſt rien.

CHRISALDE.

Vous penſez vous moquer : mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choſes plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur,
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Penſez-vous qu'à choiſir de deux choſes preſcrites,
Je n'aimaſſe pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaiſe humeur fait un procès ſur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diableſſes,
Se retranchant toujours ſur leurs ſages proueſſes,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et, veulent ſur le pied de nous être fidéles,
Que vous ſoyions tenus de tout endurer d'elles ?
Encore un coup, compere, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'eſt que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le ſouhaiter pour de certaines cauſes,
Et qu'il a ſes plaiſirs comme les autres choſes.

ARNOLPHE.

Si vous étes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'eſt pas la mienne d'en tâter ;
Et plûtôt que ſubir une telle avanture....

CHRISALDE.

Mon Dieu, ne jurez point de peur d'être parjure.
Si le ſort l'a réglé, vos ſoins ſont ſuperflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-deſſus.

AR-

ARNOLPHE.

Moi ? Je ſerois cocu ?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.
Mille gens le ſont bien, ſans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, & biens & de maiſon,
Ne feroient avec vous nulle comparaiſon.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune ;
Mais cette raillerie en un mot m'importune,
Briſons là, s'il vous plaît.

CHRISALDE.

Vous étes en courroux.
Nous en ſçaurons la cauſe. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que ſur ce ſujet votre honneur vous inſpire,
Que c'eſt être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le ſera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, & je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon reméde.

[*Il court heurter à ſa porte.*]

SCENE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

MEs amis, c'eſt ici que j'implore votre aide ;
Je ſuis édifié de votre affection,
Mais il faut qu'elle éclate en cette occaſion ;
Et, ſi vous m'y ſervez ſelon ma confiance,
Vous étes aſſûrés de votre récompenſe.
L'homme que vous ſçavez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ai ſçû, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnés entrer par eſcalade ;
Mais il lui faut, nous trois, dreſſer une embuſcade.

Je

Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il ſera près du dernier échelon,
(Car dans le tems qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre,)
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître.
Mais d'un air dont ſon dos garde le ſouvenir,
Et qui lui puiſſe apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune maniére,
Ni faire aucun ſemblant que je ſerai derriere.
Auriez-vous bien l'eſprit de ſervir mon courroux?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, Monſieur, tout eſt à nous,
Vous verrez, quand je bats, ſi j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoiqu'aux yeux elle ſemble moins forte,
N'en quitte pas ſa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc, & ſur tout gardez de babiller.

[*Seul.*]

Voilà pour le prochain une leçon utile;
Et, ſi tous les maris qui ſont en cette ville
De leurs femmes ainſi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne ſeroit pas ſi grand.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

TRAÎTRES, qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monſieur, obéïſſance.

ARNOLPHE.

De cette excuſe en vain vous voulez vous armer.
L'ordre étoit de le battre, & non de l'aſſommer.
Et c'étoit ſur le dos, & non pas ſur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fît cheoir la tempête.
Ciel! Dans quel accident me jette ici le ſort!
Et que puis-je réſoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maiſon, & gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pû vous preſcrire.

[*ſeul.*]

Le jour s'en va paroître, & je vais conſulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas! Que deviendrai-je? Et que dira le pere,
Lorsqu'inopinément il ſçaura cette affaire?

SCENE II.

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE *à part.*

IL faut que j'aille un peu reconnoître qui c'eſt.

AR-

ARNOLPHE.

[*Se croyant ſeul.*] [*heurté par Horace qu'il ne reconnoit pas.*]

Eût-on jamais prévû... Qui va-là ? s'il vous plaît.

HORACE.

C'eſt vous, Seigneur Arnolphe ?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous...

HORACE.

C'eſt Horace.

Je m'en allois chez vous, prier d'une grace.
Vous ſortez bien matin ?

ARNOLPHE *bas à part.*

Quelle confuſion !
Eſt-ce un enchantement ? Eſt-ce une illuſion ?

HORACE.

J'étois, à dire vrai, dans une grande peine ;
Et je bénis du Ciel la bonté ſouveraine,
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainſi.
Je viens vous avertir que tout a réuſſi,
Et même beaucoup plus que je n'euſſe oſé dire,
Et par un incident qui devoit tout détruire.
Je ne ſçais point par où l'on a pû ſoupçonner
Cette aſſignation qu'on m'avoit ſçû donner ;
Mais, étant ſur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai, contre mon eſpoir, vû quelques gens paroître,
Qui, ſur moi bruſquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied, & tomber juſqu'en bas ;
Et ma chûte, aux dépens de quelque meurtriſſure,
De vingt coups de bâton m'a ſauvé l'avanture.
Ces gens-là, dont étoit, je penſe, mon jaloux,
Ont imputé ma chûte à l'effort de leurs coups,
Et, comme la douleur, un aſſez long eſpace,
M'a fait, ſans remuer, demeurer ſur la place,
Ils ont crû tout de bon qu'ils m'avoient aſſommé,

Et

Et chacun d'eux s'en eſt auſſi-tôt allarmé.
J'entendois tout le bruit dans le profond ſilence,
L'un l'autre ils s'accuſoient de cette violence,
Et, & ſans lumiére aucune, en querellant le ſort,
Sont venus doucement tâter ſi j'étois mort.
Je vous laiſſe à penſer ſi, dans la nuit obſcure,
J'ai d'un vrai trépaſſé ſçû tenir la figure;
Ils ſe ſont retirés avec beaucoup d'effroi,
Et, comme je ſongeois à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnés émûë,
Avec empreſſement eſt devers moi venuë:
Car les diſcours qu'entr'eux ces gens avoient tenus
Juſques à ſon oreille étoient d'abord venus,
Et, pendant tout ce trouble étant moins obſervée,
Du logis aiſément elle s'étoit ſauvée:
Mais, me trouvant ſans mal, elle a fait éclater
Un tranſport difficile à bien repréſenter.
Que vous dirai-je enfin? Cette aimable perſonne
A ſuivi les conſeils que ſon amour lui donne,
N'a plus voulu ſonger à retourner chez ſoi,
Et de tout ſon deſtin s'eſt commiſe à ma foi.
Conſidérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expoſe d'un fou la haute impatience;
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,
Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon ame eſt embraſée,
J'aimerois mieux mourir que l'avoir abuſée;
Je lui vois des appas dignes d'un autre ſort,
Et rien ne m'en ſçauroit ſéparer que la mort.
Je prévois là-deſſus l'emportement d'un pere,
Mais nous prendrons le tems d'appaiſer ſa colére.
A des charmes ſi doux je me laiſſe emporter,
Et dans la vie enfin il faut ſe contenter.
Ce que je veux de vous, ſous un ſecret fidéle,
C'eſt que je puiſſe mettre en vos mains cette belle,
Que dans votre maiſon, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux;

Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher ſa fuite,
Et qu'on en pourroit faire une exacte pourſuite,
Vous ſçavez qu'une fille auſſi de ſa façon
Donne avec un jeune homme un étrange ſoupçon;
Et comme c'eſt à vous, ſûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entiére confidence,
C'eſt à vous ſeul auſſi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je ſuis, n'en doutez point, tout à votre ſervice.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un ſi charmant office?

ARNOLPHE.

Très-volontiers, vous dis-je, & je me ſens ravir
De cette occaſion que j'ai de vous ſervir.
Je rends graces au Ciel de ce qu'il me l'envoye,
Et n'ai jamais rien fait avec ſi grande joye.

HORACE.

Que je ſuis redevable à toutes vous bontés!
J'avois de votre part craint des difficultés:
Mais vous étes du monde, & dans votre ſageſſe
Vous ſçavez excuſer le feu de la jeuneſſe.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous? Car il fait un peu jour.
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être,
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
Des valets cauſeront. Pour jouer au plus ſûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obſcur,
Mon allée eſt commode, & je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce ſont précautions qu'il eſt fort bon de prendre.
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi ſans éclat je retourne ſoudain.

AR-

ARNOLPHE.

Ah fortune ! Ce trait d'avanture propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice.

[*Il s'enveloppe le nez dans ſon manteau.*]

SCENE III.

AGNE'S, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE *à Agnés.*

NE ſoyez point en peine où je vais vous mener ;
C'eſt un logement ſûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi ce ſeroit tout détruire,
Entrez dans cette porte, & laiſſez-vous conduire.

[*Arnolphe lui prend la main ſans qu'elle le connoiſſe.*]

AGNE'S *à Horace.*

Pourquoi me quittez-vous ?

HORACE.

Chére Agnés, il le faut.

AGNE'S.

Songez donc, je vous prie, à revenir bien-tôt.

HORACE.

J'en ſuis aſſez preſſé par ma flâme amoureuſe.

AGNE'S.

Quand je ne vous vois point, je ne ſuis point joyeuſe.

HORACE.

Hors de votre préſence, on me voit triſte auſſi.

AGNE'S.

Hélas ! S'il étoit vrai, vous reſteriez ici.

HORACE.

Quoi ! Vous pourriez douter de mon amour extrême ?

AGNE'S.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

[*Arnol-*

[*Arnolphe la tire.*]

Ah ! L'on me tire trop.

HORACE.

C'eſt qu'il eſt dangereux,
Chére Agnés, qu'en ce lieu nous ſoyions vûs tous deux ;
Et ce parfait ami, de qui la main vous preſſe,
Suit le zéle prudent qui pour nous l'intéreſſe.

AGNE'S.

Mais ſuivre un inconnu que....

HORACE.

N'appréhendez rien.
Entre de telles mains vous ne ſerez que bien.

AGNE'S.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois...

[*à Arnolphe qui la tire encore.*

Attendez.

HORACE.

Adieu. Le jour me chaſſe.

AGNE'S.

Quand vous verrai-je donc ?

HORACE.

Bien-tôt aſſûrément.

AGNE'S.

Que je vais m'ennuyer juſques à ce moment !

HORACE *en s'en allant.*

Grace au Ciel, mon bonheur n'eſt plus en concurrence,
Et je puis maintenant dormir en aſſûrance.

SCE-

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNE'S.

ARNOLPHE *caché dans ſon manteau, & déguiſant ſa voix.*

VEnez, ce n'eſt pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs eſt par moi préparé,
Je prétends en lieu ſûr mettre votre perſonne.

[*ſe faiſant connoître.*]

Me connoiſſez-vous?

AGNE'S.

Hai!

ARNOLPHE.

Mon viſage, friponne,
Dans cette occaſion rend vos ſens effrayés,
Et c'eſt à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
Je trouble en ſes projets l'amour qui vous poſſéde.

[*Agnés regarde ſi elle ne verra point Horace.*]

N'appellez point des yeux le galant à votre aide,
Il eſt trop éloigné pour vous donner ſecours.
Ah, ah, ſi jeune encor, vous jouez de ces tours?
Votre ſimplicité, qui ſemble ſans pareille,
Demande ſi l'on fait les enfans par l'oreille,
Et vous ſçavez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour ſuivre un galant vous évader ſans bruit?
Tu-Dieu! Comme avec lui votre langue cajole!
Il faut qu'on vous ait miſe à quelque bonne école.
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des eſprits.
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bienfaits former un tel deſſein!
Petit ſerpent que j'ai rechauffé dans mon ſein,
Et qui, dès qu'il ſe ſent, par une humeur ingrate
Cherche à faire du mal à celui qui le flate.

AGNE'S.

Pourquoi me criez-vous?

AR-

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet.

AGNE'S.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'eſt pas une action infame ?

AGNE'S.

C'eſt un homme qui dit qu'il me veut pour ſa femme :
J'ai ſuivi vos leçons, & vous m'avez prêché
Qu'il ſe faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui. Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre,
Et je vous l'avois fait, me ſemble, aſſez entendre.

AGNE'S.

Oui. Mais à vous parler franchement entre nous,
Il eſt plus pour cela ſelon mon goût que vous.
Chez vous le mariage eſt fâcheux & pénible,
Et vos diſcours en font une image terrible;
Mais, las ! Il le fait, lui, ſi rempli de plaiſirs
Que de ſe marier il donne des déſirs.

ARNOLPHE.

Ah ! c'eſt que vous l'aimez, traîtreſſe.

AGNE'S.

Oui. Je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même ?

AGNE'S.

Et pourquoi, s'il eſt vrai, ne le dirois-je pas ?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente ?

AGNE'S.

Hélas !

Eſt-ce que j'en puis mais ? Lui ſeul en eſt la cauſe,
Et je n'y ſongeois pas, lorſque ſe fit la choſe.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chaſſer cet amoureux déſir.

AGNE'S.

Le moyen de chaſſer ce qui fait du plaiſir ?

ARNOLPHE.

Et ne ſçaviez-vous pas que c'étoit me déplaire ?

AGNE'S.

Moi ? Point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire ?

ARNOLPHE.

Il eſt vrai, j'ai ſujet d'en être réjoui.
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte ?

AGNE'S.

Vous ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNE'S.

Hélas ! Non.

ARNOLPHE.

Comment, non ?

AGNE'S.

Voulez-vous que je mente ?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, Madame l'impudente ?

AGNE'S.

Mon Dieu, ce n'eſt pas moi que vous devez blâmer ;
Que ne vous étes-vous, comme lui, fait aimer ?
Je ne vous en ai pas empêché, que je penſe.

ARNOLPHE.

Je m'y ſuis efforcé de toute ma puiſſance,
Mais les ſoins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNE'S.

Vraiment, il en ſçait donc là-deſſus plus que vous,
Car,

Car, à ſe faire aimer, il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE *à part.*

Voyez comme raiſonne & répond la vilaine!
Peſte! Une précieuſe en diroit-elle plus?
Ah! Je l'ai mal connuë, ou, ma foi, là-deſſus
Une ſotte en ſçait plus que le plus habile homme.

[*à Agnés.*]

Puiſqu'en raiſonnement votre eſprit ſe conſomme,
La belle raiſonneuſe, eſt-ce qu'un ſi long-tems
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNE'S.

Non. Il vous rendra tout juſques au dernier double.

ARNOLPHE *bas à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

[*haut.*]

Me rendra-t-il, coquine, avec tout ſon pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNE'S.

Je ne vous en ai pas de ſi grandes qu'on penſe.

ARNOLPHE.

N'eſt-ce rien que les ſoins d'élever votre enfance?

AGNE'S.

Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout inſtruire joliment.
Croit-on que je me hate, & qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je ſuis une bête?
Moi-même j'en ai honte, &, dans l'âge où je ſuis,
Je ne veux point paſſer pour ſotte, ſi je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, & voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque choſe.

AGNE'S.

Sans doute.

C'eſt de lui que je ſçais ce que je peux ſçavoir,
Et, beaucoup plus qu'à vous, je penſe lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne ſçais qui me tient qu'avec une gourmade,
Ma main de ce diſcours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois ſa piquante froideur,
Et quelques coups de poing ſatisferoient mon cœur.

AGNE'S.

Hélas! Vous le pouvez, ſi cela vous peut plaire.

ARNOLPHE *à part.*

Ce mot, & ce regard déſarme ma colére,
Et produit un retour de tendreſſe de cœur,
Qui de ſon action efface la noirceur.
Choſe étrange d'aimer, & que, pour ces traîtreſſes,
Les hommes ſoient ſujets à de telles foibleſſes!
Tout le monde connoît leur imperfection,
Ce n'eſt qu'extravagance, & qu'indiſcretion,
Leur eſprit eſt méchant, & leur ame fragile,
Il n'eſt rien de plus foible, & de plus imbécille,
Rien de plus infidéle, &, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
[*à Agnés.*]
Hé bien, faiſons la paix. Va, petite traîtreſſe,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendreſſe,
Conſidére par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant ſi bon, en revanche, aime-moi.

AGNE'S.

Du meilleur de mon cœur, je voudrois vous complaire;
Que me coûteroit-il, ſi je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit cœur, tu le peux, ſi tu veux.
Ecoute ſeulement ce ſoupir amoureux;
Voi ce regard mourant, contemple ma perſonne,
Et quitte ce morveux, & l'amour qu'il te donne.
C'eſt quelque ſort qu'il faut qu'il ait jetté ſur toi,
Et tu ſeras cent fois plus heureuſe avec moi.

Ta

Ta forte paſſion eſt d'être brave & leſte,
Tu le feras toujours, va, je te le proteſte.
Sans ceſſe, nuit & jour, je te careſſerai,
Je te bouchonnerai, baiſerai, mangerai;
Tout comme tu voudras, tu te pourras conduire:
Je ne m'explique point, & cela, c'eſt tout dire.

[*bas à part.*]

Juſqu'où la paſſion peut-elle faire aller?

[*haut.*]

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler.
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer? Veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tuë? Oui, di ſi tu le veux,
Je ſuis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flâme.

AGNE'S.

Tenez, tous vos diſcours ne me touchent point l'ame;
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah! C'eſt trop me braver, trop pouſſer mon courroux.
Je ſuivrai mon deſſein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'inſtant de la ville.
Vous rebutez mes vœux, & me mettez à bout,
Mais un cul de Couvent me vengera de tout.

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNE'S, ALAIN.

ALAIN.

JE ne ſçais ce que c'eſt, Monſieur, mais il me ſemble
Qu'Agnés & le corps mort s'en ſont allés enſemble.

ARNOLPHE.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.
[*à part.*]
Ce ne ſera pas là qu'il la viendra chercher ;
Et puis, c'eſt ſeulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une ſûre demeure,
[*à Alain.*]
Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
Et, ſur-tout, gardez-vous de la quitter des yeux.
[*ſeul.*]
Peut-être que ſon ame, étant dépayſée,
Pourra de cet amour être déſabuſée.

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

AH ! Je viens vous trouver accablé de douleur.
Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur ;
Et, par un trait fatal d'une injuſtice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici, mon pere a pris le frais ;
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près,
Et la cauſe en un mot d'une telle venuë
Qui, comme je diſois, ne m'étoit pas connuë,
C'eſt qu'il m'a marié, ſans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-tems plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cauſe tout le malheur dont je reſſens les coups ;
Il vient avec mon pere achever ma ruine,
Et c'eſt ſa fille unique à qui l'on me deſtine.
J'ai dès leurs premiers mots penſé m'évanouir,
Et d'abord, ſans vouloir plus long-tems les ouïr,

Mon

Mon pere ayant parlé de vous rendre viſite,
L'eſprit plein de frayeur, je l'ai devancé vîte.
De grace, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir,
Et tâchez, comme en vous il prend grande
créance,
De le diſſuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oui-dà.

HORACE.

Conſeillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce ſervice à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas.

HORACE.

C'eſt en vous que j'eſpére.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable pere.
Dites-lui que mon âge... Ah! Je le vois venir.
Ecoutez les raiſons que je vous puis fournir.

SCENE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

[*Horace & Arnolphe ſe retirent dans un coin du Théatre, & parlent bas enſemble.*]

ENRIQUE *à Chriſalde.*

AUſſitôt qu'à mes yeux je vous ai vû paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois ſçû
vous connoître.
J'ai reconnu les traits de cette aimable ſœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait poſſeſſeur,

Et je ſerois heureux, ſi la parque cruelle
M'eût laiſſé ramener cette épouſe fidéle,
Pour jouir avec moi des ſenſibles douceurs
De revoir tous les ſiens après nos longs malheurs.
Mais puiſque du deſtin la fatale puiſſance
Nous prive pour jamais de ſa chére préſence,
Tâchons de nous réſoudre, & de nous contenter
Du ſeul fruit amoureux qui m'en eſt pû reſter.
Il vous touche de près, & ſans votre ſuffrage
J'aurois tort de vouloir diſpoſer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte eſt glorieux de ſoi,
Mais il faut que ce choix vous plaiſe comme à moi.

CHRISALDE.

C'eſt de mon jugement avoir mauvaiſe eſtime,
Que douter ſi j'approuve un choix ſi légitime.

ARNOLPHE *à part à Horace.*

Oui, je veux vous ſervir de la bonne façon.

HORACE *à part à Arnolphe.*

Gardez encore un coup...

ARNOLPHE *à Horace.*

N'ayez aucun ſoupçon.

[*Arnolphe quitte Horace pour aller embraſſer Oronte.*]

ORONTE *à Arnolphe.*

Ah! Que cette embraſſade eſt pleine de tendreſſe!

ARNOLPHE.

Que je ſens à vous voir une grande allégreſſe!

ORONTE.

Je ſuis ici venu...

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,
Je ſçais ce qui vous méne.

ORONTE.

On vous l'a déjà dit?

AR-

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen réſiſte,
Et ſon cœur prévenu n'y voit rien que de triſte,
Il m'a même prié de vous en détourner;
Et moi, tout le conſeil que je vous puis donner,
C'eſt de ne pas ſouffrir que ce nœud ſe différe,
Et de faire valoir l'autorité de pere.
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faiſons contr'eux à leur être indulgens.

HORACE *à part.*

Ah! Traître!

CHRISALDE.

Si ſon cœur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire réſiſtance.
Mon frere, que je crois, ſera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi? Se laiſſera-t-il gouverner par ſon fils?
Eſt-ce que vous voulez qu'un pere ait la molleſſe
De ne ſçavoir pas faire obéïr la jeuneſſe?
Il ſeroit beau vraiment, qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui.
Non, non, c'eſt mon intime, & ſa gloire eſt la mienne;
Sa parole eſt donnée, il faut qu'il la maintienne,
Qu'il faſſe voir ici de fermes ſentimens,
Et force de ſon fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'eſt parler comme il faut, & dans cette alliance,
C'eſt moi qui vous réponds de ſon obéïſſance.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Je ſuis ſurpris, pour moi, du grand empreſſement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inſpire...

ARNOLPHE.

Je ſçais ce que je fais, & dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oui, oui, Seigneur Arnolphe, il eſt...

CHRISALDE.

Ce nom l'aigrit,
C'eſt Monſieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE *à part.*

Qu'entends-je ?

ARNOLPHE *ſe tournant vers Horace.*

Oui. C'eſt-là le myſtére,
Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE *à part.*

En quel trouble...

SCENE VIII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

MOnſieur, ſi vous n'étes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnés;
Elle veut à tous coups s'échaper, & peut-être
Qu'elle ſe pourroit bien jetter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-là moi venir, auſſi bien de ce pas
[*à Horace.*]
Prétends-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas,
Un bonheur continu rendroit l'homme ſuperbe,
Et chacun a ſon tour, comme dit le proverbe.

HO-

HORACE *à part.*

Quels maux peuvent, ô Ciel, égaler mes ennuis !
Et s'eſt-on jamais vû dans l'abyme où je ſuis !

ARNOLPHE *à Oronte.*

Preſſez vîte le jour de la cérémonie,
J'y prends part, & déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'eſt bien là mon deſſein.

SCENE IX.

AGNE'S, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRISALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE *à Agnés.*

VEnez ; belle, venez,
Qu'on ne ſçauroit tenir, & qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompenſe,
Vous pouvez faire une humble & douce réverence.

[*à Horace.*]

Adieu. L'événement trompe un peu vos ſouhaits,
Mais tous les amoureux ne ſont pas ſatisfaits.

AGNE'S.

Me laiſſez-vous, Horace, emmener de la ſorte ?

HORACE.

Je ne ſçais où j'en ſuis, tant ma douleur eſt forte.

ARNOLPHE.

Allons, cauſeuſe, allons.

AGNE'S.

Je veux reſter ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'eſt que ce myſtére-ci.

Nous nous regardons tous, ſans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loiſir je pourrai vous l'apprendre.
Juſqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc prétendez-vous aller ?
Vous ne nous parlez point, comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conſeillé, malgré tout ſon murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui. Mais, pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit ?
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens ſecrets eut le Seigneur Enrique.
Sur quoi votre diſcours étoit-il donc fondé ?

CHRISALDE.

Je m'étonnois auſſi de voir ſon procédé.

ARNOLPHE.

Quoi ?

CHRISALDE.

D'un hymen ſecret ma ſœur eut une fille,
Dont on cacha le ſort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, ſous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par ſon époux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et, dans ce tems, le ſort lui déclarant la guerre,
L'obligea de ſortir de ſa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller eſſuyer mille périls divers,
Dans ces lieux ſéparés de nous, par tant de mers.

CHRI-

CHRISALDE.

Où ſes ſoins ont gagné, ce que dans ſa patrie
Avoient pû lui ravir l'impoſture & l'envie.

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de ſa fille il confia le ſort.

CHRISALDE.

Et cette païſanne a dit avec franchiſe,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remiſe.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait, ſur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE.

Et lui, plein de tranſport, & d'allégreſſe en l'ame,
A fait juſqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce myſtére éclairci.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Je devine à peu près quel eſt votre ſupplice:
Mais le ſort en cela ne vous eſt que propice.
Si n'être point cocu vous ſemble un ſi grand bien,
Ne vous point marier en eſt le vrai moyen.

ARNOLPHE *s'en allant tout tranſporté & ne pouvant parler.*

Ouf.

SCENE DERNIERE.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, AGNES, HORACE.

ORONTE.

D'Où vient qu'il s'enfuit ſans rien dire?

HORACE.

Ah ! mon pere,
Vous ſçaurez pleinement ce ſurprenant myſtére.
Le hazard en ces lieux avoit executé
Ce que votre ſageſſe avoit prémédité.
J'étois, par les doux nœuds d'une amour mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle ;
Et c'eſt elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a penſé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vûë,
Et m'on ame depuis n'a ceſſé d'être émûë.
Ah ! ma fille, je céde à des tranſports ſi doux.

CHRISALDE.

J'en ferois de bon cœur, mon frere, autant que vous ;
Mais ces lieux & cela ne s'accommodent guéres.
Allons dans la maiſon débrouiller ces myſtéres,
Payer à notre ami ſes ſoins officieux,
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux.

FIN.

LA

10780307

LA CRITIQUE
DE L'ECOLE DES FEMMES,
COMÉDIE.

10780307

A LA REINE MERE.

MADAME,

JE ſçais bien que VOTRE MAJESTE' *n'a que faire de toutes mes dédicaces, & que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers* ELLE, *ſont des hommages, à dire vrai, dont* ELLE *nous diſpenſeroit très-volontiers. Mais je ne laiſſe pas d'avoir l'audace de lui dédier* la Critique de l'Ecole des Femmes; *& je n'ai pû refuſer cette petite occaſion de pouvoir témoigner ma joye à* VOTRE MAJESTE' *ſur cette heureuſe convaleſcence, qui redonne à nos vœux la plus grande, & la meilleure Princeſſe du monde, & nous promet en* ELLE *de longues années d'une ſanté vigoureuſe. Comme chacun regarde les choſes du côté de ce qui le touche, je me réjouis dans cette allégreſſe générale, de pouvoir encore avoir l'honneur de divertir* VOTRE MAJESTE'. ELLE, MADAME, *qui prouve ſi bien que la véritable dévotion n'eſt point contraire aux honnêtes divertiſſemens; qui, de ſes hautes penſées, & de ſes importantes occupations, deſcend ſi humainement dans le plaiſir de nos ſpectacles, & ne dédaigne pas de rire de cette même bouche, dont* ELLE *prie ſi bien Dieu. Je flate, dis-je, mon eſprit, de l'eſpérance de cette gloire; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde, & quand je jouirai de ce bonheur, ce ſera la plus grande joye que puiſſe recevoir,*

MADAME,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très humble, très-obéiſſant,
& très-obligé ſerviteur
MOLIERE.

AC-

*

* *

ACTEURS.

URANIE.
ELISE.
CLIMENE.
LE MARQUIS.
DORANTE, *ou* LE CHEVALIER.
LYSIDAS, Poëte.
GALOPIN, laquais.

La Scéne eſt à Paris dans la maiſon d'Uranie.

LA

10780307

LA CRITIQUE DEL' ESCOLE
DES FEMMES.

10780307

LA CRITIQUE
DE
L'ECOLE DES FEMMES,
COMEDIE.

ACTE I.
SCENE I.
URANIE, ELISE.

URANIE.

QUOI! couſine, perſonne ne t'eſt venu rendre viſite?

ELISE.

Perſonne du monde.

URANIE.

Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayions été ſeules l'une & l'autre tout aujourd'hui.

ELISE.

Cela m'étonne auſſi; car ce n'eſt guéres notre coutume, & votre maiſon, Dieu merci, eſt le refuge ordinaire de tous les fainéans de la cour.

URANIE.

L'après-dinée, à dire vrai, m'a ſemblé fort longue.

ELISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URA.

URANIE.

C'eſt que les beaux eſprits, couſine, aiment la ſolitude.

ELISE.

Ah ! Très-humble ſervante au bel eſprit, vous ſçavez que ce n'eſt pas là que je viſe.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avouë.

ELISE.

Je l'aime auſſi : mais je l'aime choiſie, & la quantité des ſottes viſites qu'il vous faut eſſuyer parmi les autres, eſt cauſe bien ſouvent que je prends plaiſir d'être ſeule.

URANIE.

La délicateſſe eſt trop grande, de ne pouvoir ſouffrir que des gens triés.

ELISE.

Et la complaiſance eſt trop générale de ſouffrir indifferemment toutes ſortes de perſonnes.

URANIE.

Je goûte ceux qui ſont raiſonnables, & me divertis des extravagans.

ELISE.

Ma foi, les extravagans ne vont guéres loin ſans vous ennuyer, & la plûpart de ces gens-là ne ſont plus plaiſans dès la ſeconde viſite. Mais à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de votre Marquis incommode ? Penſez-vous me le laiſſer toujours ſur les bras, & que je puiſſe durer à ſes turlupinades perpétuelles ?

URANIE.

Ce langage eſt à la mode, & l'on le tourne en plaiſanterie à la cour.

ELISE.

Tant pis pour ceux qui le font, & qui ſe tuent

tout le jour à parler ce jargon obſcur. La belle choſe de faire entrer, aux converſations du louvre, de vieilles équivoques ramaſſées parmi les bouës des halles & de la place Maubert! La jolie façon de plaiſanter pour des courtiſans, & qu'un homme montre d'eſprit lorſqu'il vient vous dire: Madame, vous étes dans la place royale, & tout le monde vous voit de trois lieuës de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cauſe que Bonnueil eſt un village à trois lieuës d'ici! Cela n'eſt-il pas bien galant & bien ſpirituel, & ceux qui trouvent ces belles rencontres, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE.

On ne dit pas cela auſſi, comme une choſe ſpirituelle, & la plûpart de ceux qui affectent ce langage, ſçavent bien eux-mêmes qu'il eſt ridicule.

ELISE.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des ſottiſes, & d'être mauvais plaiſans de deſſein formé. Je les en tiens moins excuſables, & ſi j'en étois juge, je ſçais bien à quoi je condamnerois tous ces Meſſieurs les turlupins.

URANIE.

Laiſſons cette matiére qui t'échauffe un peu trop, & diſons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le ſouper que nous devons faire enſemble.

ELISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, & que....

SCENE II.

URANIE, ELISE, GALOPIN.

GALOPIN.

VOilà Climéne, Madame, qui vient ici pour vous voir.

URA-

URANIE.

Hé, mon Dieu! Quelle viſite!

ELISE.

Vous vous plaignez d'être ſeule; auſſi le Ciel vous en punit.

URANIE.

Vîte, qu'on aille dire que je n'y ſuis pas.

GALOPIN.

On a déjà dit que vous y étiez.

URANIE.

Et qui eſt le ſot qui l'a dit?

GALOPIN.

Moi, Madame.

URANIE.

Diantre ſoit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponſes de vous-même.

GALOPIN.

Je vais lui dire, Madame, que vous voulez être ſortie.

URANIE.

Arrêtez, animal, & la laiſſez monter, puiſque la ſottiſe eſt faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la ruë.

URANIE.

Ah! couſine, que cette viſite m'embarraſſe à l'heure qu'il eſt!

ELISE.

Il eſt vrai que la Dame eſt un peu embarraſſante de ſon naturel; j'ai toujours eu pour elle une furieuſe averſion, &, n'en déplaiſe à ſa qualité c'eſt la plus ſotte bête qui ſe ſoit jamais mêlée de raiſonner.

URANIE.

L'épithéte eſt un peu forte.

ELISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, & quelque choſe de plus, ſi on lui faiſoit juſtice. Eſt-ce qu'il y a une perſonne qui ſoit plus véritablement qu'elle, ce qu'on appelle précieuſe, à prendre le mot dans ſa plus mauvaiſe ſignification ?

URANIE.

Elle ſe défend bien de ce nom, pourtant.

ELISE.

Il eſt vrai. Elle ſe défend du nom, mais non pas de la choſe : car enfin elle eſt depuis les pieds juſques à la tête, & la plus grande façonniére du monde. Il ſemble que tout ſon corps ſoit démonté, & que les mouvemens de ſes hanches, de ſes épaules, & de ſa tête, n'aillent que par reſſorts. Elle affecte toujours un ton de voix languiſſant & niais, fait la mouë pour montrer une petite bouche, & roule les yeux pour les faire paroître grands.

URANIE.

Doucement donc. Si elle venoit à entendre...

ELISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me ſouviens toujours du ſoir qu'elle eut envie de voir Damon ſur la réputation qu'on lui donne, & les choſes que le public a vûës de lui. Vous connoiſſez l'homme, & ſa naturelle pareſſe à ſoutenir la converſation. Elle l'avoit invité à ſouper comme bel eſprit, & jamais il ne parut ſi ſot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, & qui le regardoient avec de grands yeux, comme une perſonne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils penſoient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots ; que chaque parole qui ſortoit de ſa bouche devoit être extraordinaire, qu'il devoit faire des impromptus ſur tout ce

qu'on

qu'on disoit, & ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence, & la Dame fut aussi mal satisfaite de lui, que je le fus d'elle.

URANIE.

Tai-toi. Je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ELISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le Marquis, dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse & d'un turlupin!

URANIE.

Veux-tu te taire? La voici.

SCENE III.

CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

URANIE.

VRaiment, c'est bien tard que....

CLIMENE.

Hé, de grace, ma chére, faites-moi vîte donner un siége.

URANIE *à Galopin.*

Un fauteuil promtement.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu!

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMENE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

URA-

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont pris ?

CLIMENE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous qu'on vous délace ?

CLIMENE.

Mon Dieu, non. Ah !

URANIE.

Quel eſt donc votre mal ? Et depuis quand vous a-t-il pris ?

CLIMENE.

Il y a plus de trois heures, & je l'ai apporté du Palais Royal.

URANIE.

Comment.

CLIMENE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapſodie de l'Ecole des femmes. Je ſuis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, & je penſe que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ELISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent, ſans qu'on y ſonge !

URANIE.

Je ne ſçais pas de quel tempérament nous ſommes ma couſine & moi ; mais nous fûmes avant-hier à la même piéce, & nous en revînmes toutes deux ſaines & gaillardes.

CLIMENE.

Quoi ! Vous l'avez vûë ?

URANIE.

Oui ; & écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMENE.

Et vous n'en avez pas été juſques aux convulſions, ma chére ?

URANIE.

Je ne ſuis pas ſi délicate, Dieu merci, & je trouve pour moi que cette Comédie ſeroit plûtôt capable de guérir les gens, que de les rendre malades.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu ! Que dites-vous là ? Cette propoſition peut-elle être avancée par une perſonne, qui ait du revenu en ſens commun ? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en viſiére à la raiſon, &, dans le vrai de la choſe, eſt-il un eſprit ſi affamé de plaiſanterie, qu'il puiſſe tâter des fadaiſes dont cette comédie eſt aſſaiſonnée ? Pour moi, je vous avouë que je n'ai pas trouvé le moindre grain de ſel dans tout cela. *Les enfans par l'oreille* m'ont paru d'un goût déteſtable : *La tarte à la crême* m'a affadi le cœur ; & j'ai penſé vomir *au potage.*

ELISE.

Mon Dieu ! Que tout cela eſt dit élégamment ! J'aurois crû que cette piéce étoit bonne, mais Madame a une éloquence ſi perſuaſive, elle tourne les choſes d'une maniére ſi agréable, qu'il faut être de ſon ſentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaiſance ; &, pour dire ma penſée, je tiens cette comédie une des plus plaiſantes que l'auteur ait produites.

CLIMENE.

Ah ! Vous me faites pitié de parler ainſi ; & je ne ſçaurois vous ſouffrir cette obſcurité de diſcernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver

ver de l'agrément dans une piéce, qui tient ſans ceſſe la pudeur en alarme, & ſalit à tout moment l'imagination.

ELISE.

Des jolies façons de parler que voilà! Que vous étes, Madame, une rude joueuſe en critique, & que je plains le pauvre Moliere de vous avoir pour ennemie!

CLIMENE.

Croyez-moi, ma chére, corrigez de bonne foi votre jugement, &, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plû.

URANIE.

Moi, je ne ſçais pas ce que vous y avez trouvé qui bleſſe la pudeur.

CLIMENE.

Hélas! Tout; & je mets en fait qu'une honnête femme ne la ſçauroit voir ſans confuſion, tant j'y ai découvert d'ordures & de ſaletés.

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures vous ayiez des lumiéres que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vû.

CLIMENE.

C'eſt que vous ne voulez pas en avoir vû, aſſûrément: car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y ſont à viſage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, & les yeux les plus hardis ſont effrayés de leur nudité.

ELISE.

Ah!

CLIMENE.

Hai, hai, hai.

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMENE.

Hélas ! Eſt-il néceſſaire de vous les marquer ?

URANIE.

Oui. Je vous demande ſeulement un endroit, qui vous ait fort choquée.

CLIMENE.

En faut-il d'autre que la ſcéne de cette Agnés, lorſqu'elle dit ce qu'on lui a pris ?

URANIE.

Et que trouvez-vous là de ſale ?

CLIMENE.

Ah !

URANIE.

De grace.

CLIMENE.

Fi.

URANIE.

Mais encore ?

CLIMENE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMENE.

Tant pis pour vous.

URANIE.

Tant mieux plûtôt, ce me ſemble. Je regarde les choſes du côté qu'on me les montre, & ne les tourne point, pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMENE.

L'honnêteté d'une femme...

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'eſt pas dans les grimaces. Il ſiéd mal de vouloir être plus ſage, que celles qui ſont ſages. L'affectation en cette matiére

tiére eſt pire qu'en toute autre ; & je ne vois rien de ſi ridicule, que cette délicateſſe d'honneur qui prend tout en mauvaiſe part, donne un ſens criminel aux plus innocentes paroles, & s'offenſe de l'ombre des choſes. Croyez-moi. Celles qui font tant de façons, n'en ſont pas eſtimées plus femmes de bien. Au contraire, leur ſévérité myſtérieuſe, & leurs grimaces affectées irritent la cenſure de tout le monde, contre les actions de leur vie. On eſt ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire ; &, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette Comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectérent durant toute la piéce, leurs détoûrnemens de tête, & leurs cachemens de viſage, firent dire de tous côtés cent ſottiſes de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites ſans cela ; & quelqu'un même des laquais cria tout haut, qu'elles étoient plus chaſtes des oreilles, que de tout le reſte du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut être aveugle dans cette piéce, & ne pas faire ſemblant d'y voir les choſes.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y eſt pas.

CLIMENE.

Ah ! Je ſoutiens encore un coup, que les ſaletés y crévent les yeux.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMENE.

Quoi ? La pudeur n'eſt pas viſiblement bleſſée par ce que dit Agnés dans l'endroit dont nous parlons.

URANIE.

Non vraiment. Elle ne dit pas un mot, qui de ſoi ne ſoit fort honnête ; &, ſi vous voulez en-

tendre deſſous quelqu'autre choſe, c'eſt vous qui faites l'ordure, & non pas elle, puiſqu'elle parle ſeulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMENE.

Ah! Ruban, tant qu'il vous plaira; mais ce, *le*, où elle s'arrête, n'eſt pas mis pour des prunes. Il vient ſur ce, *le*, d'étranges penſées. Ce, *le*, ſcandaliſe furieuſement: &, quoi que vous puiſſiez dire, vous ne ſçauriez défendre l'inſolence de ce, *le*.

ELISE.

Il eſt vrai, ma couſine, je ſuis pour Madame contre ce, *le*. Ce, *le*, eſt inſolent au dernier point, & vous avez tort de défendre ce, *le*.

CLIMENE.

Il a une obſcénité qui n'eſt pas ſupportable.

ELISE.

Comment dites-vous ce mot-là, Madame?

CLIMENE.

Obſcénité, Madame.

ELISE.

Ah! Mon Dieu! Obſcénité. Je ne ſçais ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde.

CLIMENE.

Enfin, vous voyez comme votre ſang prend mon parti.

URANIE.

Hé, mon Dieu! C'eſt une cauſeuſe qui ne dit pas ce qu'elle penſe. Ne vous y fiez pas beaucoup, ſi vous m'en voulez croire.

ELISE.

Ah! Que vous étes méchante, de me vouloir rendre ſuſpecte à Madame! Voyez un peu où j'en ſerois, ſi elle alloit croire ce que vous dites. Serois-je ſi malheureuſe, Madame, que vous euſſiez de moi cette penſée?

CLI-

CLIMENE.

Non, non, je ne m'arrête pas à ſes paroles, & je vous crois plus ſincére qu'elle ne dit.

ELISE.

Ah! que vous avez bien raiſon, Madame, & que vous me rendrez juſtice, quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante perſonne du monde, que j'entre dans tous vos ſentimens, & ſuis charmée de toutes les expreſſions qui ſortent de votre bouche.

CLIMENE.

Hélas! Je parle ſans affectation.

ELISE.

On le voit bien, Madame, & que tout eſt naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action, & votre ajuſtement ont je ne ſçais quel air de qualité, qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux & des oreilles; & je ſuis ſi remplie de vous, que je tâche d'être votre ſinge, & de vous contrefaire en tout.

CLIMENE.

Vous vous moquez de moi, Madame.

ELISE.

Pardonnez-moi, Madame. Qui voudroit ſe moquer de vous?

CLIMENE.

Je ne ſuis pas un bon modéle, Madame.

ELISE.

Oh! Que ſi, Madame.

CLIMENE.

Vous me flatez, Madame.

ELISE.

Point du tout, Madame.

CLIMENE.

Epargnez-moi, s'il vous plaît, Madame.

ELISE.

Je vous épargne auſſi, Madame, & je ne dis pas la moitié de ce que je penſe, Madame.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu ! Briſons-là, de grace. Vous me jetteriez dans une confuſion épouvantable.

[*A Uranie.*]

Enfin, nous voilà deux contre vous, & l'opiniâtreté ſiéd ſi mal aux perſonnes ſpirituelles.....

SCENE IV.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

GALOPIN *à la porte de la chambre.*

ARrêtez, s'il vous plaît, Monſieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, ſans doute.

GALOPIN.

Si fait, je vous connois : mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah ! Que de bruit, petit laquais !

GALOPIN.

Cela n'eſt pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtreſſe.

GALOPIN.

Elle n'y eſt pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans ſa chambre.

GALOPIN.

Il eſt vrai, la voilà : mais elle n'y eſt pas.

URA-

URANIE.

Qu'eſt-ce donc qu'il y a là ?

LE MARQUIS.

C'eſt votre laquais, Madame, qui fait le ſot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y étes pas, Madame, & il ne veut pas laiſſer d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à Monſieur que je n'y ſuis pas ?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour, de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE.

Voyez cet inſolent ! Je vous prie, Monſieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'eſt un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vû, Madame ; &, ſans votre reſpect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ELISE.

Ma couſine vous eſt fort obligée de cette déférence.

URANIE *à Galopin.*

Un ſiége doux, impertinent.

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un ?

URANIE.

Approche-le.

[*Galopin pouſſe le ſiége rudement & ſort.*]

SCENE V.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ELISE.

LE MARQUIS.

VOtre petit laquais, Madame, a du mépris pour ma perſonne.

ELISE.

Il auroit tort, ſans doute.

LE MARQUIS.

C'eſt peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaiſe mine :

[*Il rit.*]

hai, hai, hai, hai.

ELISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, Meſdames, lorſque je vous ai interrompuës ?

URANIE.

Sur la comédie de l'Ecole des Femmes.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en ſortir.

CLIMENE.

Hé bien, Monſieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMENE.

Ah ! Que j'en ſuis ravie !

LE MARQUIS.

C'eſt la plus méchante choſe du monde. Comment, diable ! A peine ai-je pû trouver place.

J'ai

J'ai penſé être étouffé à la porte, & jamais on ne m'a tant marché ſur les pieds. Voyez comme mes canons, & mes rubans en ſont ajuſtés, de grace.

ELISE.

Il eſt vrai que cela crie vengeance contre l'Ecole des Femmes, & que vous la condamnez avec juſtice.

LE MARQUIS.

Il ne s'eſt jamais fait, je penſe, une ſi méchante comédie.

URANIE.

Ah ! Voici Dorante que nous attendions.

SCENE VI.

DORANTE, CLIMENE, URANIE, ELISE, LE MARQUIS.

DORANTE.

NE bougez, de grace, & n'interrompez point votre diſcours. Vous étes là ſur une matiére, qui, depuis quatre jours, fait preſque l'entretien de toutes les maiſons de Paris, & jamais on n'a rien vû de ſi plaiſant, que la diverſité des jugemens qui ſe font là-deſſus. Car enfin, j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choſes que j'ai vû d'autres eſtimer le plus.

URANIE.

Voilà Monſieur le Marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai. Je la trouve déteſtable, morbleu, déteſtable, du dernier déteſtable ; ce qu'on appelle déteſtable.

DORANTE.

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement déteſtable.

LE MARQUIS.

Quoi, Chevalier, eſt-ce que tu prétends ſoutenir cette piéce ?

DORANTE.

Oui, je prétends la ſoutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, je la garantis déteſtable.

DORANTE.

La caution n'eſt pas bourgeoiſe. Mais, Marquis, par quelle raiſon, de grace, cette comédie eſt-elle ce que tu dis ?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle eſt déteſtable ?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle eſt déteſtable, parce qu'elle eſt déteſtable.

DORANTE.

Après cela, il n'y a plus rien à dire, voilà ſon procès fait. Mais encore inſtrui-nous, & nous di les défauts qui y ſont.

LE MARQUIS.

Que ſçais-je moi ? Je ne me ſuis pas ſeulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je ſçais bien que je n'ai jamais rien vû de ſi méchant, Dieu me ſauve ; & Dorilas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE.

L'autorité eſt belle, & te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre

choſe

choſe pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces Meſſieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du ſens commun, & qui ſeroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure choſe du monde? Je vis l'autre jour ſur le théatre un de nos amis qui ſe rendit ridicule par là. Il écouta a toute la piéce avec un ſérieux le plus ſombre du monde, &, tout ce qui égayoit les autres, ridoit ſon front. A tous les éclats de riſée, il hauſſoit les épaules, & regardoit le parterre en pitié; & quelquefois auſſi le regardant avec dépit, il lui diſoit tout haut, *Ri donc*, *parterre*, *ri donc*. Ce fut une ſeconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'aſſemblée, & chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Appren, Marquis, je te prie, & les autres auſſi, que le bon ſens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi louis d'or, & de la piéce de quinze ſols, ne fait rien du tout au bon goût; que debout ou aſſis l'on peut donner un mauvais jugement; & qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois aſſez à l'approbation du parterre, par la raiſon qu'entre ceux qui le compoſent, il y en a pluſieurs qui ſont capables de juger d'une piéce ſelon les régles, & que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui eſt de ſe laiſſer prendre aux choſes, & de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaiſance affectée, ni délicateſſe ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, Chevalier, le défenſeur du parterre? Parbleu, je m'en réjouis, & je ne manquerai pas de l'avertir, que tu es de ſes amis. Hai, hai, hai, hai, hai, hai.

DORANTE.

Ri tant que tu voudras. Je ſuis pour le bon ſens,

& ne ſçaurois ſouffrir les ébullitions de cerveau de nos Marquis de Maſcarille. J'enrage de voir de ces gens qui ſe traduiſent en ridicules, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours & parlent hardiment de toutes choſes, ſans s'y connoître; qui dans une comédie ſe recrieront aux méchans endroits, & ne branleront pas à ceux qui ſont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de muſique, blâment de même & louent tout à contreſ-ens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, & ne manquent jamais de les eſtropier, & de les mettre hors de place. Hé, morbleu, Meſſieurs, taiſez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoiſſance d'une choſe, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, & ſongez qu'en ne diſant mot, on croira peut-être que vous étes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu le prends là....

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'eſt pas à toi que je parle. C'eſt à une douzaine de Meſſieurs qui deshonorent les gens de cour par leurs maniéres extravagantes, & font croire parmi le peuple que nous nous reſſemblons tous. Pour moi, je m'en veux juſtifier le plus qu'il me ſera poſſible; & je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils ſe rendront ſages.

LE MARQUIS.

Di-moi un peu, Chevalier, crois-tu que Lyſandre ait de l'eſprit?

DORANTE.

Oui, ſans doute, & beaucoup.

URANIE.

C'eſt une choſe qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demande-lui ce qu'il lui ſemble de l'Ecole des Fem-

Femmes. Tu verras qu'il te dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Hé, mon Dieu! Il y en a beaucoup que le trop d'eſprit gâte, qui voyent mal les choſes à force de lumiére, & même qui ſeroient bien fâchés d'être de l'avis des autres pour avoir la gloire de décider.

URANIE.

Il eſt vrai. Notre ami eſt de ces gens-là, ſans doute. Il veut être le premier de ſon opinion, & qu'on attende par reſpect ſon jugement. Toute approbation qui marche avant la ſienne eſt un attentat ſur ſes lumiéres, dont il ſe venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le conſulte ſur toutes les affaires d'eſprit; & je ſuis ſûre que ſi l'Auteur lui eût montré ſa Comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la Marquiſe Araminte, qui la publie par tout pour épouvantable, & dit qu'elle n'a pû jamais ſouffrir les ordures dont elle eſt pleine?

DORANTE.

Je dirai que cela eſt digne du caractére qu'elle a pris, & qu'il y a des perſonnes qui ſe rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'eſprit, elle a ſuivi le mauvais exemple de celles qui, étant ſur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque choſe ce qu'elles voyent qu'elles perdent, & prétendent que les grimaces d'une pruderie ſcrupuleuſe leur tiendrout lieu de jeuneſſe & de beauté. Celle-ci pouſſe l'affaire plus avant qu'aucune, & l'habileté de ſon ſcrupule découvre des ſaletés, où jamais perſonne n'en avoit vû. On tient qu'il va, ce ſcrupule, juſques à défigurer notre langue, & qu'il n'y a point preſque de mots, dont la ſévé-

ité

rité de cette Dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queuë, pour les ſyllabes deshonnêtes qu'elle y trouve.

URANIE.

Vous êtes bien fou, Chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta Comédie, en faiſant la ſatyre de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette Dame ſe ſcandaliſe à tort. . . .

ELISE.

Tout beau, Monſieur le Chevalier, il pourroit y en avoir d'autres qu'elles, qui ſeroient dans les mêmes ſentimens.

DORANTE.

Je ſçais bien que ce n'eſt pas vous, au moins, & que, lorſque vous avez vû cette repréſentation. . . . .

ELISE. [*Montrant Climene.*]

Il eſt vrai; mais j'ai changé d'avis, & Madame ſçait appuyer le ſien, par des raiſons ſi convaincantes qu'elle m'a entraînée de ſon côté.

DORANTE *à Climene.*

Ah! Madame, je vous demande pardon, &, ſi vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMENE.

Je ne veux pas que ce ſoit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raiſon: car enfin cette piéce, à le bien prendre, eſt tout-à-fait indéfendable, & je ne conçois pas. . . .

URANIE.

Ah! Voici l'Auteur Monſieur Lyſidas. Il vient tout à propos, pour cette matiére. Monſieur Lyſidas, prenez un ſiége vous-même, & vous mettez-là.

SCE-

SCENE VII.

LYSIDAS, CLIMENE, URANIE, ELISE, DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS.

MAdame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma piéce chez Madame la Marquiſe, dont je vous avois parlé, & des louanges qui lui ont été données, m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ELISE.

C'eſt un grand charme que les louanges pour arrêter un Auteur.

URANIE.

Aſſéyez-vous donc, Monſieur Lyſidas, nous lirons votre piéce après ſouper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui étoient-là doivent venir à ſa premiére repréſentation, & m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le crois. Mais, encore une fois, aſſéyez-vous, s'il vous plaît. Nous ſommes ici ſur une matiére que je ferai bien aiſe que nous pouſſions.

LYSIDAS.

Je penſe, Madame, que vous retiendrez auſſi une loge pour ce jour-là.

URANIE.

Nous verrons. Pourſuivons de grace notre diſcours.

LYSIDAS.

Je vous donne avis, Madame, qu'elles ſont preſque toutes retenuës.

URANIE.

Voilà qui eſt bien. Enfin j'avois beſoin de vous, lorſ-

lorſque vous étes venu, & tout le monde étoit ici contre moi.

ELISE *à Uranie.*

[*montrant Dorante.*]

Il s'eſt mis d'abord de votre côté: mais main-

[*montrant Climene.*]

tenant qu'il ſçait que Madame eſt à la tête du parti contraire, je penſe que vous n'avez qu'à chercher un autre ſecours.

CLIMENE.

Non, non, je ne voudrois pas qu'il fît mal ſa cour auprès de Madame votre couſine, & je permets à ſon eſprit d'être du parti de ſon cœur.

DORANTE.

Avec cette permiſſion, Madame, je prendrai la hardieſſe de me défendre.

URANIE.

Mais auparavant ſçachons un peu les ſentimens de Monſieur Lyſidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, Madame?

URANIE.

Sur le ſujet de l'Ecole des Femmes.

LYSIDAS.

Ah, ah!

DORANTE.

Que vous en ſemble?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-deſſus; & vous ſçavez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup des circonſpection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que penſez-vous de cette comédie.

LYSIDAS.

Moi, Monſieur?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Aſſûrément?

LYSIDAS.

Aſſûrément. Pourquoi non? N'eſt-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE.

Hon, hon, vous étes un méchant diable, Monſieur Lyſidas; vous ne dites pas ce que vous penſez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon Dieu! Je vous connois. Ne diſſimulons point.

LYSIDAS.

Moi, Monſieur?

DORANTE.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette piéce n'eſt que par honnêteté, & que, dans le fond du cœur, vous étes de l'avis de beaucoup de gens, qui la trouvent mauvaiſe.

LYSIDAS.

Hai, hai, hai.

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'eſt une méchante choſe que cette comédie.

LYSIDAS.

Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas approuvée par les connoiſſeurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu en tiens, & te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah.

DORANTE.

Pouſſe, mon cher Marquis, pouſſe.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les ſçavans de notre côté.

DORANTE.

Il eſt vrai. Le jugement de Monſieur Lyſidas eſt quelque choſe de conſidérable. Mais Monſieur Lyſidas veut bien que je ne me rende pas pour cela ; & puiſque j'ai bien l'audace de me défendre

[*Montrant Climene.*]

contre les ſentimens de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les ſiens.

ELISE.

Quoi ! Vous voyez contre vous, Madame, Monſieur le Marquis, & Monſieur Lyſidas, & vous oſez réſiſter encore ? Fi, que cela eſt de mauvaiſe grace.

CLIMENE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des perſonnes raiſonnables ſe puiſſent mettre en tête de donner protection aux ſottiſes de cette piéce.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Madame, elle eſt miſérable depuis le commencement juſqu'à la fin.

DORANTE.

Cela eſt bien-tôt dit, Marquis. Il n'eſt rien plus aiſé que de trancher ainſi, & je ne vois aucune choſe qui puiſſe être à couvert de la ſouveraineté de tes déciſions.

LE MARQUIS.

Parbleu, tous les autres Comédiens qui étoient là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! Je ne dis plus mot, tu as raiſon, Marquis. Puiſque les autres Comédiens en diſent du mal, il faut les en croire aſſûrément. Ce ſont tous gens éclairés, & qui parlent ſans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMENE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je ſçais fort bien que vous ne me perſuaderez point de ſouffrir les immodeſties de cette piéce, non plus que les ſatyres deſobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenſer, & de prendre rien ſur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces ſortes de ſatyres tombent directement ſur les mœurs, & ne frappent les perſonnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer à nous-mêmes les traits d'une cenſure générale, & profitons de la leçon, ſi nous pouvons, ſans faire ſemblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expoſe ſur les Théatres, doivent être regardées ſans chagrin de tout le monde. Ce ſont miroirs publics où il ne faut jamais témoigner qu'on ſe voye; & c'eſt ſe taxer hautement d'un défaut, que ſe ſcandaliſer qu'on le reprenne.

CLIMENE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choſes par la part que j'y puiſſe avoir, & je penſe que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui ſe gouvernent mal.

ELISE.

Aſſûrément, Madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite eſt aſſez connuë, & ce ſont de ces ſortes de choſes qui ne ſont conteſtées de perſonne.

URA-

URANIE *à Climene.*

Auſſi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous, & mes paroles, comme les ſatyres de la Comédie, demeurent dans la théſe générale.

CLIMENE.

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin paſſons ſur ce chapitre. Je ne ſçais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre ſexe dans un certain endroit de la piéce; & pour moi, je vous avouë que je ſuis dans une colére épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux.*

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'eſt un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne ſçavez-vous pas que les injures des amans n'offenſent jamais, qu'il eſt des amours emportés auſſi-bien que des doucereux, & qu'en de pareilles occaſions les paroles les plus étranges, & quelque choſe de pis encore, ſe prenneut bien ſouvent pour des marques d'affection, par celles mêmes qui les reçoivent?

ELISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne ſçaurois digérer cela, non plus que le *potage* & *la tarte à la crême*, dont Madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! Ma foi, oui, *tarte à la crême!* Voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la crême.* Que je vous ſuis obligé, Madame, de m'avoir fait ſouvenir de *tarte à la crême.* Y a-t-il aſſez de pommes en Normandie pour *tarte à la crême? Tarte à la crême*, morbleu, *tarte à la crême!*

DORANTE.

Hé bien, que veux-tu dire? *Tarte à la crême!*

LE MARQUIS.

Parbleu, *tarte à la crême*, Chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crême!

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raiſons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême!

URANIE.

Mais il faut expliquer ſa penſée ce me ſemble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême! Madame.

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moi, rien. *Tarte à la crême!*

URANIE.

Ah! Je le quitte.

ELISE.

Monſieur le Marquis s'y prend bien, & vous bourre de la belle maniére. Mais je voudrois bien que Monſieur Lyſidas voulût les achever, & leur donner quelques petits coups de ſa façon.

LYSIDAS.

Ce n'eſt pas ma coutume de rien blâmer, & je ſuis aſſez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, ſans choquer l'amitié que Monſieur le Chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces ſortes de comédies ne ſont pas proprement des comédies, & qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles, à la beauté des

pié-

piéces ſérieuſes. Cependant tout le monde donne là-de dans aujourd'hui ; on ne court plus qu'à cela, & l'on voit une ſolitude effroyable aux grands ouvrages, lorſque des ſottiſes ont tout Paris. Je vous avouë que le cœur m'en ſaigne quelquefois, & cela eſt honteux pour la France.

CLIMENE.

Il eſt vrai que le goût des gens eſt étrangement gâté la-deſſus, & que le ſiécle s'encanaille furieuſement.

ELISE.

Celui-là eſt joli encore, s'encanaille. Eſt-ce vous qui l'avez inventé, Madame ?

CLIMENE.

Hé !

ELISE.

Je m'en ſuis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, Monſieur Lyſidas, que tout l'eſprit & toute la beauté ſont dans les poëmes ſérieux, & que les piéces comiques ſont des niaiſeries qui ne méritent aucune louange ?

URANIE.

Ce n'eſt pas mon ſentiment, pour moi. La tragédie, ſans doute, eſt quelque choſe de beau quand elle eſt bien touchée ; mais la Comédie a ſes charmes, & je tiens que l'une n'eſt pas moins difficile que l'autre.

DORANTE.

Aſſûrément, Madame ; & quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la Comédie, peut-être que vous ne vous abuſeriez pas. Car enfin, je trouve qu'il eſt bien plus aiſé de ſe guinder ſur de grands ſentimens, de braver en vers la fortune, accuſer les deſtins, & dire des injures aux Dieux, que d'entrer, comme il faut,

faut, dans le ridicule des hommes, & de rendre agréablement ſur le théatre les défauts de tout le monde. Lorſque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce ſont des portraits à plaiſir, où l'on ne cherche point de reſſemblance; & vous n'avez qu'à ſuivre les traits d'une imagination qui ſe donne l'eſſor, & qui ſouvent laiſſe le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorſque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits reſſemblent; & vous n'avez rien fait, ſi vous n'y faites reconnoître les gens de votre ſiécle. En un mot, dans les piéces ſérieuſes, il ſuffit, pour n'être point blâmé, de dire des choſes qui ſoient de bon ſens, & bien écrites; mais ce n'eſt pas aſſez dans les autres, il y faut plaiſanter; & c'eſt une étrange entrepriſe que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMENE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens, & cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vû.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE.

Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas. C'eſt que tu n'y as pas trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, Monſieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guéres mieux, & toutes les plaiſanteries y ſont aſſez froides, à mon avis.

DORANTE.

La cour n'a pas trouvé cela...

LYSIDAS.

Ah! Monſieur, la cour?

DORANTE.

Achevez, Monſieur Lyſidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne ſe connoît pas à ces choſes ; & c'eſt le refuge ordinaire de vous autres meſſieurs les auteurs dans le mauvais ſuccès de vos ouvrages, que d'accuſer l'injuſtice du ſiécle, & le peu de lumiére des courtiſans. Sçachez, s'il vous plaît, Monſieur Lyſidas, que les courtiſans ont d'auſſi bons yeux que d'autres, qu'on peut être habile avec un point de Veniſe & des plumes, auſſi-bien qu'avec une perruque courte, & un petit rabat uni ; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'eſt le jugement de la cour ; que c'eſt ſon goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réuſſir ; qu'il n'y a point de lieu où les déciſions ſoient ſi juſtes, &, ſans mettre en ligne de compte tous les gens ſçavans qui y ſont, que, du ſimple bon ſens naturel & du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une maniére d'eſprit, qui, ſans comparaiſon, juge plus finement des choſes, que tout le ſçavoir enrouillé des pédans.

URANIE.

Il eſt vrai que pour peu qu'on y demeure, il vous paſſe-là tous les jours aſſez de choſes devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connoître ; & ſur-tout, pour ce qui eſt de la bonne ou mauvaiſe plaiſanterie.

DORANTE.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, & je ſuis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux eſprits de profeſſion ; & ſi l'on joüe quelques Marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, & que ce ſeroit une choſe plaiſante à mettre ſur le théatre, que leurs grimaces ſçavantes, & leurs rafinemens ridicules, leur vicieuſe coutume d'aſſaſſiner les gens de leurs ouvrages, leurs friandiſes

difes de louanges, leurs ménagemens de penſées, leur trafic de réputation, & leurs ligues offenſives & défenſives, auſſi-bien que leurs guerres d'eſprit, & leurs combats de proſe & de vers.

LYSIDAS.

Moliere eſt bien-heureux, Monſieur, d'avoir un protecteur auſſi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il eſt queſtion de ſçavoir ſi la piéce eſt bonne, & je m'offre d'y montrer par tout cent défauts viſibles.

URANIE.

C'eſt une étrange choſe de vous autres meſſieurs les poëtes, que vous condamniez toujours les piéces où tout le monde court, & ne diſiez jamais du bien que de celles où perſonne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, & pour les autres une tendreſſe qui n'eſt pas concevable.

DORANTE.

C'eſt qu'il eſt généreux de ſe ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais de grace, Monſieur Lyſidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me ſuis point apperçûë.

LYSIDAS.

Ceux qui poſſédent Ariſtote & Horace, voyent d'abord, Madame, que cette Comédie péche contre toutes les régles de l'art.

URANIE.

Je vous avouë que je n'ai aucune habitude avec ces meſſieurs-là, & que je ne ſçais point les régles de l'art.

DORANTE.

Vous étes de plaiſantes gens avec vos régles dont vous embarraſſez les ignorans, & nous étourdiſſez tous les jours. Il ſemble à vous ouïr par-

ler, que ces régles de l'art ſoient les plus grands myſtéres du monde, & cependant ce ne ſont que quelques obſervations aiſées que le bon ſens a faites ſur ce qui peut ôter le plaiſir que l'on prend à ces ſortes de poëmes; & le même bon ſens qui a fait autrefois ces obſervations, les fait fort aiſément tous les jours, ſans le ſecours d'Horace & d'Ariſtote. Je voudrois bien ſçavoir ſi la grande régle de toutes les régles n'eſt pas de plaire, & ſi une piéce de théatre qui a attrapé ſon but, n'a pas ſuivi un bon chemin? Veut-on que tout un public s'abuſe ſur ces ſortes de choſes, & que chacun n'y ſoit pas juge du plaiſir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une choſe de ces meſſieurs-là, c'eſt que ceux qui parlent le plus des régles, & qui les ſçavent mieux que les autres, font des comédies que perſonne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'eſt ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs diſputes embarraſſantes. Car enfin, ſi les piéces qui ſont ſelon les régles ne plaiſent pas, & que celles qui plaiſent ne ſoient pas ſelon les régles, il faudroit de néceſſité que les régles euſſent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent aſſujettir le goût du public, & ne conſultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait ſur nous. Laiſſons-nous aller de bonne foi aux choſes qui nous prennent par les entrailles, & ne cherchons point de raiſonnement pour nous empêcher d'avoir du plaiſir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une Comédie, je regarde ſeulement ſi les choſes me touchent; &, lorſque je m'y ſuis bien divertie, je ne vais point demander ſi j'ai eu tort, & ſi les régles d'Ariſtote me défendoient de rire.

DORANTE.

C'eſt juſtement comme un homme qui auroit trouvé une ſauſſe excellente, & qui voudroit examiner ſi elle eſt bonne, ſur les préceptes du Cuiſinier François.

URANIE.

Il eſt vrai; & j'admire les rafinemens de certaines gens, ſur des choſes que nous devons ſentir nous-mêmes.

DORANTE.

Vous avez raiſon, Madame, de les trouver étranges tous ces rafinemens myſtérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres ſens ſeront eſclaves en toutes choſes; &, juſqu'au manger & au boire, nous n'oſerons plus trouver rien de bon, ſans le congé de meſſieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, Monſieur, toute votre raiſon, c'eſt que l'Ecole des Femmes a plu; & vous ne vous ſouciez point qu'elle ne ſoit pas dans les régles, pourvû....

DORANTE.

Tout beau, Monſieur Lyſidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art eſt de plaire, & que cette Comédie ayant plû à ceux pour qui elle eſt faite, je trouve que c'eſt aſſez pour elle, & qu'elle doit peu ſe ſoucier du reſte. Mais avec cela je ſoutiens qu'elle ne péche contre aucune des régles dont vous parlez. Je les ai lûës, Dieu merci, autant qu'un autre, & je ferois voir aiſément, que peut-être n'avons-nous point de piéce au théatre plus réguliére que celle-là.

ELISE.

Courage, Monſieur Lyſidas, nous ſommes perdus, ſi vous reculez.

LYSIDAS.

Quoi, Monſieur, la protaſe, l'épitaſe, & la péripétie. . . .

DORANTE.

Ah! Monſieur Lyſidas, vous nous aſſommez avec vos grands mots. Ne paroiſſez point ſi ſçavant, de grace. Humaniſez votre diſcours, & parlez pour être entendu. Penſez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raiſons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût auſſi beau de dire l'expoſition du ſujet, que la protaſe; le nœud, que l'épitaſe; & le dénouëment, que la péripétie?

LYSIDAS.

Ce ſont termes de l'art dont il eſt permis de ſe ſervir. Mais puiſque ces mots bleſſent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, & je vous prie de répondre poſitivement à trois ou quatre choſes que je vais dire. Peut-on ſouffrir une piéce qui péche contre le nom propre des piéces de théatre? Car enfin le nom de poëme dramatique vient d'un mot grec qui ſignifie, agir, pour montrer que la nature de ce poëme conſiſte dans l'action; &, dans cette comédie-ci, il ne ſe paſſe point d'actions, & tout conſiſte en des récits que viennent faire, ou Agnés, ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah, ah, Chevalier.

CLIMENE.

Voilà qui eſt ſpirituellement remarqué, & c'eſt prendre le fin des choſes.

LYSIDAS.

Eſt-il rien de ſi peu ſpirituel, ou, pour mieux dire, rien de ſi bas, que quelques mots où tout le monde rit, & ſur-tout celui *des enfans par l'oreille?*

CLI-

CLIMENE.

Fort bien.

ELISE.

Ah!

LYSIDAS.

La ſcéne du valet & de la ſervante au-dedans de la maiſon, n'eſt-elle pas d'une longueur ennuyeuſe, & tout-à-fait impertinente?

LE MARQUIS.

Cela eſt vrai.

CLIMENE.

Aſſûrément.

ELISE.

Il a raiſon.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement ſon argent à Horace? Puiſque c'eſt le perſonnage ridicule de la piéce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS.

Bon. La remarque eſt encore bonne.

CLIMENE.

Admirable.

ELISE.

Merveilleuſe.

LYSIDAS.

Le ſermon & les maximes ne ſont-elles pas des choſes ridicules, & qui choquent même le reſpect que l'on doit à nos myſtéres?

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit.

CLIMENE.

Voilà parler comme il faut.

ELISE.

Il ne ſe peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce Monſieur de la Souche enfin, qu'on nous fait un homme d'eſprit, & qui paroît ſi ſérieux en tant d'endroits, ne deſcend-il point dans quelque choſe de trop comique, & de trop outré au cinquiéme Acte, lorſqu'il explique à Agnés la violence de ſon amour, avec ces roulemens d'yeux extravagans, ces ſoupirs ridicules, & ces larmes niaiſes qui font rire tout le monde ?

LE MARQUIS.

Morbleu, merveille !

CLIMENE.

Miracle !

ELISE.

Vivat, Monſieur Lyſidas.

LYSIDAS.

Je laiſſe cent mille autres choſes de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, te voilà mal ajuſté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE.

Volontiers. Il....

LE MARQUIS.

Réponds donc, je te prie.

DORANTE.

Laiſſe-moi donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu, je te défie de répondre.

DORANTE.

Oui. Si tu parles toujours.

CLIMENE.

De grace, écoutons ſes raiſons.

DORANTE.

Premiérement, il n'eſt pas vrai de dire que toute la piéce n'eſt qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui ſe paſſent ſur la ſcéne; & les récits eux-mêmes y ſont des actions, ſuivant la conſtitution du ſujet; d'autant qu'ils ſont tous faits innocemment, ces récits, à la perſonne intéreſſée, qui par là entre à tous coups dans une confuſion à réjouir les ſpectateurs, & prend, à chaque nouvelle, toutes les meſures qu'il peut, pour ſe parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du ſujet de l'Ecole des Femmes conſiſte dans cette confidence perpétuelle; & ce qui me paroît aſſez plaiſant, c'eſt qu'un homme qui a de l'eſprit, & qui eſt averti de tout par une innocente qui eſt ſa maîtreſſe, & par un étourdi qui eſt ſon rival, ne puiſſe avec cela éviter ce qui lui arrive.

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMENE.

Foible réponſe.

ELISE.

Mauvaiſes raiſons.

DORANTE.

Pour ce qui eſt des *enfans par l'oreille*, ils ne ſont plaiſans que par réflexion à Arnolphe, & l'auteur n'a pas mis cela pour être de ſoi un bon mot; mais ſeulement pour une choſe qui caractériſe l'homme, & peint d'autant mieux ſon extravagance, puiſqu'il rapporte une ſottiſe triviale qu'a dite Agnés, comme la choſe la plus belle du monde, & qui lui donne une joye inconcevable.

LE MARQUIS.

C'eſt mal répondre.

CLIMENE.

Cela ne ſatisfait point.

ELISE.

C'eſt ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de ſon meilleur ami lui eſt une caution ſuffiſante, il n'eſt pas incompatible qu'une perſonne ſoit ridicule en de certaines choſes, & honnête homme en d'autres. Et, pour la ſcéne d'Alain & de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue & froide, il eſt certain qu'elle n'eſt pas ſans raiſon; & de même qu'Arnolphe ſe trouve attrapé pendant ſon voyage par la pure innocence de ſa maîtreſſe, il demeure au retour long-tems à ſa porte par l'innocence de ſes valets, afin qu'il ſoit par tout puni, par les choſes dont il a crû faire la ſûreté de ſes précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raiſons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DO-

DORANTE.

Pour le diſcours moral que vous appellez un ſermon, il eſt certain que de vrais dévots qui l'ont ouï, n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; & ſans doute que ces paroles d'*enfer* & de *chaudiéres bouillantes* ſont aſſez juſtifiées par l'extravagance d'Arnolphe, & par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au tranſport amoureux du cinquiéme Acte, qu'on accuſe d'être trop outré & trop comique, je voudrois bien ſçavoir ſi ce n'eſt pas faire la ſatyre des amans, & ſi les honnêtes gens même & les plus ſérieux, en de pareilles occaſions, ne font pas des choſes...

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin, ſi nous nous regardions nous-mêmes, quand nous ſommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas ſeulement t'écouter.

DORANTE.

Ecoute-moi ſi tu veux. Eſt-ce que dans la violence de la paſſion....

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

[*Il chante.*]

DORANTE.

Quoi?....

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne ſçais pas ſi...

LE

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il me ſemble que....

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il ſe paſſe des choſes aſſez plaiſantes dans notre diſpute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, & que cela ne feroit pas trop mal à la queuë de l'Ecole des Femmes.

DORANTE.

Vous avez raiſon.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu jouerois là-dedans un rôle qui ne te feroit pas avantageux.

DORANTE.

Il eſt vrai, Marquis.

CLIMENE.

Pour moi, je ſouhaiterois que cela ſe fît, pourvû qu'on traitât l'affaire comme elle s'eſt paſſée.

ELISE.

Et moi, je fournirois de bon cœur mon perſonnage.

LYSIDAS.

Je ne refuſerois pas le mien, que je penſe.

URANIE.

Puiſque chacun en ſeroit content, Chevalier, faites un mémoire de tout, & le donnez à Moliere que vous connoiſſez, pour le mettre en comédie.

CLIMENE.

Il n'auroit garde, ſans doute, & ce ne ſeroient pas des vers à ſa louange.

URANIE.

Point, point, je connois ſon humeur ; il ne ſe ſoucie pas qu'on fronde ſes piéces, pourvû qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui. Mais quel dénouëment pourroit-il trouver à ceci ? Car il ne ſçauroit y avoir ni mariage, ni reconnoiſſance, & je ne ſçais point par où l'on pourroit faire finir la diſpute.

URANIE.

Il faudroit rêver à quelque incident pour cela.

SCENE DERNIERE.

CLIMENE, URANIE, ELISE, DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN.

MAdame, on a ſervi ſur table.

DORANTE.

Ah ! Voilà juſtement ce qu'il faut pour le dénouëment que nous cherchions, & l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On diſputera fort & ferme de part & d'autre, comme nous avons fait, ſans que perſonne ſe rende ; un petit laquais viendra dire qu'on a ſervi, on ſe lévera, & chacun ira ſouper.

URA-

URANIE.

La Comédie ne peut pas mieux finir, & nous ferons bien d'en demeurer là.

Fin du Tome Premier.

A0780307

10780307

10780307

10780307

Bibl. erot.
Fr. Krenneri.

783. . . .